7
4-C
3

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
9
16MB
43

Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

82
P
26

Carsores, ou Pinbec

HISTOIRE
DES
AVANTURIERS
FLIBUSTIERS.

QUI SE SONT SIGNALEZ DANS LES INDES;

Contenant

CE QU'ILS ONT FAIT DE REMARQUABLE
DEPUIS VINGT ANNE'ES.

AVEC

La Vie, les Mœurs & les Coûtumes des Boucaniers, & des Habitans de S. Dominguë & de la Tortuë; Une Deſcription exacte de ces lieux; Et un Etat des Offices tant Eccleſiaſtiques que Seculieres où le Roy d'Eſpagne pourvoit, des Revenus qu'il tire de l'Amerique, & de ce que les plus grands Princes de l'Europe y poſſedent.

Le tout enrichi de Cartes Geographiques & de Figures en Taille-douce.

Par ALEXANDRE OLIVIER OEXMELIN.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée des Expeditions que les Flibuſtiers ont faites juſqu'à preſent, & des Cartes Geographiques des lieux où ils ont fait deſcente, avec les Plans des Villes & des Places dont ils ſe ſont rendus maiſtres.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez JACQUES LE FEBVRE, ruë de la Harpe, au Soleil d'Or, vis-à-vis la ruë S. Severin.

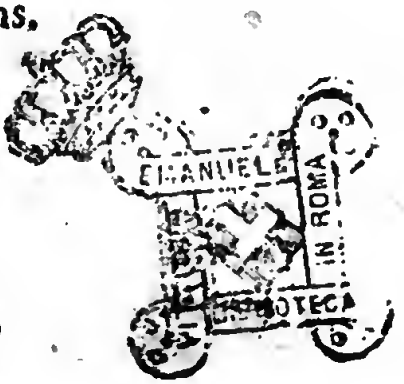
M. DC. XCIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A MONSIEUR

L'ABBE' BAUDRAND,

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE,

PRIEUR DE ROUVRES, DU NEUF-MARCHE', & de Gesseins.



MONSIEUR,

Il y a long temps que le Public connoist l'excellence de vos Ouvrages. Il est bon de luy faire aussi connoistre l'obligation qu'il vous a au sujet de l'Histoire des Flibustiers.

L'Autheur donne cet Ouvrage pour l'imprimer, & se trouve en mesme temps obligé de retourner dans l'Amerique. Qui pouvoit mieux que vous, Monsieur, faire executer ponctuellement ce dessein pendant son absence? Vous y avez reussi, & le succez qu'il a eu n'est dû qu'à l'exactitude que l'on remarque

dans ſes Cartes de Geographie, & à la fidelité de tout ce qu'il rapporte.

On ſçait, Monſieur, que la verité dans les Voyages a toûjours eſté de voſtre gouſt; que l'on ne ſçauroit vous tromper en cela; & que ce n'eſt pas une vaine ſatisfaction qui vous engage à rechercher la connoiſſance de ce qui ſe paſſe dans les Païs éloignez.

En effet, ſi voſtre curioſité vous excite à vous inſtruire des differentes Religions des Peuples les plus ſuperſtitieux; voſtre pieté vous porte à déplorer leur erreur, & voſtre zele à leur apprendre la verité de la noſtre. Vous n'épargnez rien afin de procurer leur converſion. Bien different de la pluſpart des hommes du Siecle où nous ſommes: Ils ne vivent que pour eux, vous ne vivez que pour les autres.

Que l'on ne croye pas que je diſe cela pour vous loüer, je ne le dis que pour l'exemple: Et ſi je ne craignois pas de faire ſouffrir voſtre modeſtie, je dirois beaucoup d'autres choſes édifiantes. Je finis, vous le ſouhaitez. Je ſuis.

MONSIEUR,

Voſtre trés-humble & trés-obeïſſant Serviteur,

DE FRONTIGNIERES.

PREFACE.

IL y a long-temps qu'on ſe plaint, & ſans doute avec juſtice, qu'on a mis au jour des Relations de pluſieurs Païs étrangers, qui ſont la plûpart, ou ſi peu vray-ſemblables qu'elles déplaiſent, ou ſi mal écrites qu'elles produiſent le meſme effet. On ne prétend pas qu'il ne s'en trouve quelques-unes exemptes de ces deffauts ; mais certainement elles ſont bien rares, & ſi rares que j'ay veu beaucoup de gens paſſionnez pour ces ſortes de Ralations, juſqu'à lire indifferemment tout ce qui ſe preſentoit de ce caractere, s'en dégoûter peu à peu: Et j'avoüe que je ſuis de ce nombre. C'eſt pourquoy lorſque l'on m'apporta celle dont il s'agit manuſcrite, j'en fis laiſſer ſelement deux ou trois cahiers pour les parcourir, & pour voir ce que c'eſtoit ; ils me plurent aſſez pour en redemander d'autres, & d'autres en autres, inſenſiblement j'ay leu tout l'Ouvrage.

En effet vous ſentez je ne ſçay quoy

qui vous intereſſe, lorſque vous liſez cette Relation: à cauſe qu'elle eſt toute hiſtorique, contenant l'origine, la vie, les mœurs & les actions des Avanturiers, qui depuis vingt années ſe ſont ſignalez dans l'Amerique. C'eſt pour cette raiſon que l'Auteur a eſté indiſpenſablement obligé de nous donner une connoiſſance parfaite des païs de ce continent, où comme je le viens de dire, les Avanturiers ſe ſont ſignalez; parce qu'il eſtoit comme impoſſible de bien connoître la grandeur de leurs entrepriſes, qu'en meſme temps on ne fût inſtruit de l'eſtat des lieux où elles ont eſté executées. Ce qui donne d'autant plus de ſatisfaction, que le recit des plus ſurprenantes avantures eſtant joint à ces deſcriptions, il ne faut pas craindre qu'elles ennuyent; au contraire on eſt dans une avidité de les lire qui tient toûjours en haleine, pour ſçavoir ce qui s'y eſt paſſé.

Cependant ce manuſcrit eſtoit difficile à entendre, & encore plus à faire entendre aux autres, parce qu'il ſe rencontroit preſque par tout des endroits obſcurs. Outre cela, ſi la matiere de cette hiſtoire eſtoit avantageuſe, les expreſſions ne répondoient nullement à la matiere. Ainſi il a eſté neceſſaire de changer les mauvai-

ſes expreſſions, de déterminer les ſens ſuſpendus, & d'éclaircir les endroits obſcurs; car enfin, nous ſommes dans un ſiecle, où l'on veut que toutes choſes frappent d'abord dans un Ouvrage, ſautent aux yeux, & s'offrent d'elles-meſmes : où l'on ne void que trop de gens qui ne veulent pas ſe donner la moindre peine de chercher. Auſſi n'a t-on rien oublié pour leur épargner cette peine, & pour tâcher qu'ils ne trouvent rien dans cette hiſtoire qui ne ſe preſente à leur eſprit, dés la premiere attention, ainſi que cela doit eſtre en ces ſortes d'Ouvrages, qui ſont faits pour divertir, & non pas pour appliquer.

Comme on ne diſſimule point qu'il a falu beaucoup de travail, & d'application pour mettre cet Ouvrage en l'état où on le void aujourd'huy, on convient en meſme temps, qu'il meritoit & ce travail & cette application. Il reſſembloit à une belle maiſon que l'on voyoit de loin, & qu'on vouloit voir de plus prés, mais dont on ne pouvoit aborder, à cauſe que tous les chemins qui y menoient, eſtoient remplis de ronces & de pierres. Maintenant qu'on a oſté les unes & arraché les autres, on y peut aller avec facilité. Si pourtant il en reſte enco-

de quelques-unes, comme cela pourroit bien eſtre, vû la grande quantité qu'il y en avoit, on prendra la peine, ou de s'en détourner, ou de paſſer par deſſus: Et afin de ne point ſortir de ma comparaiſon, on peut juger qu'il a eſté facile de toucher aux avenuës qui conduiſent à cette maiſon; c'eſt à-dire de les rendre libres & aiſées, ſans toucher à la maiſon meſme, que l'on a trouvée trop bien diſpoſée pour y rien changer. Pour parler ſans figure, aprés avoir trouvé cette hiſtoire veritable, on a tâché qu'elle fût paſſablement bien écrite.

Si je n'avois regardé que le nom & la naiſſance de cet Auteur, l'un & l'autre n'eſtant pas fort conſiderables en luy, je n'aurois jamais penſé à lire ces memoires, encore moins à les revoir, parce qu'on eſt perſuadé dans le monde, qu'on ne ſçauroit rien faire de fort exact ſans naiſſance & ſans éducation, & l'on n'en peut diſconvenir. Toutefois il ſemble que cet Auteur a un peu de toutes deux, ſi l'on prend garde au bon ſens, & à une certaine liberté d'honneſte homme, qui regne par tout dans ce qu'il écrit.

D'ailleurs, ce ne ſont point tous ces motifs qui m'ont porté à travailler ſur ces memoires. Une perſonne de conſidera-

tion, & à qui l'on ne doit rien refuſer ; m'a engagé à le faire, parce qu'elle les a trouvez fort curieux, principalement le Traité que l'on voit à la fin. Je ne dis pas que dans la ſuite, je ne l'euſſe fait de mon propre mouvement, non pas à la verité, avec tout l'empreſſement que demendoient des ordres à qui je devois une prompte déference : mais du moins dans le temps que mes occupations auroient pû me le permettre ; puis qu'enfin j'ay toûjours eſté touché des choſes que dit cet Auteur, de la maniere qu'il les dit, & de la verité qui les accompagne.

Pour ce qui regarde les choſes ; comme les Avanturiers en ſont la principale matiere, on peut dire qu'elles ſont preſque toutes ſurprenantes, agreables & ſingulieres.

Pour ce qui concerne la maniere, il raconte ces choſes ſi naïvement, qu'il les fait croire par la ſeule maniere dont il les raconte.

A l'égard de la verité, bien qu'il declare en beaucoup de lieux de ſon hiſtoire qu'il la dit ; quand il ne le declareroit pas, on s'en appercevroit facilement ; puiſque la verité a cela de propre, qu'elle ſe fait ſentir par tout où elle ſe rencontre.

Il eſt aiſé de connoiſtre que cet Auteur en écrivant, a eu en veuë ceux qui veulent voyager, & ceux qui n'ont point cette envie, pour les inſtruire également, & qu'il a meſme trouvé le moyen de les divertir en les inſtruiſant.

Il s'exprime ſi vivement ſur tout ce qui ſe preſente, que ceux qui n'ont point envie de quitter leur païs, croyent voyager avec luy en terre ferme, toutes les fois qu'il y voyage. S'il va ſur mer, on s'imagine eſtre embarqué avec luy, voir toutes les Iſles dont il parle, tous les écueils qu'il évite, échoüer contre ceux qu'il n'évite pas. On penſe eſtre ſpectateur des combats qui s'y donnent, des priſes qui ſe font. On tremble avec l'équipage s'il ſurvient quelque tempeſte, parce qu'on ne ſçauroit mieux marquer, qu'il fait, tous les perils qui l'accompagnent. S'il arrive quelqu'autre incident, on craint, on eſpere dans l'attente du ſuccez : tant il ſçait repreſenter au naturel juſqu'aux moindres circonſtances, & faire entrer dans tout ce qu'il dit.

Ce n'eſt pourtant pas qu'il ſonge à ſuivre l'éloquence dans les choſes qu'il veut décrire, mais l'on s'aperçoit que l'éloquence ſuit naturellement les choſes qu'il décrit. Pour mieux dire ce n'eſt

point l'éclat des paroles qui rejallit ſur les choſes ; mais c'eſt l'éclat des choſes meſmes qui rejallit ſur les paroles.

Ceux qui ont envie de voyager, & qui prendront la peine de lire cet Auteur, n'en ſeront pas moins ſatisfaits, à cauſe qu'ils connoîtront par avance tous les païs où ils ont deſſein d'aller, & que ce qu'ils verront ſur les lieux ſe trouvera entierement conforme à ce qu'il leur rapporte. Ce n'eſt pas tout, car ſans rien affecter, & ſuivant que le ſujet qu'il traite luy en donne l'occaſion, il n'en laiſſe échaper aucune de leur apprendre ce qui ſe rencontre en voyageant, qui leur peut eſtre utile ou préjudiciable, afin qu'ils puiſſent chercher l'un & éviter l'autre, & ainſi s'attendre à tout, & n'eſtre ſurpris de rien.

Certainement on peut faire fond ſur ce que dit cet Auteur: d'autant plus qu'on ſçait qu'il y a beaucoup de perſonnes d'experience qui ont voyagé dans les païs dont il parle. J'ay eu meſme la curioſité d'en conſulter pluſieurs, à meſure que j'ay trouvé des choſes un peu extraordinaires dans ſa Relation, & dont luy-meſme ne vouloit pas eſtre crû ſur ſa parole: & je dois rendre ce témoignage au public, que je ne leur en ay jamais propoſé au-

cune qu'ils ne m'ayent toûjours assuré qu'elle estoit veritable ; Et je puis dire que ce sont des gens à qui l'on ne sçauroit en faire accroire, parce qu'ils connoissent le païs à fond pour y avoir esté long temps, & qu'ils ont des correspondances certaines pour bien sçavoir tout ce qui s'y passe maintenant qu'ils n'y sont plus.

Parmy ceux à qui je communiquay ces memoires, il s'en trouva quelques-uns qui furent ravis, lorsqu'ils tomberent sur la description de quelques païs où ils avoient esté ; cette description leur sembloit si juste, qu'ils s'imaginoient y estre encore, & qu'on les y conduisoit comme par la main. D'autres estoient surpris que cet Auteur n'ait rien dit qui ne soit considerable, & qu'il n'ait rien dit que ce qu'il a vû, ou que des personnes dignes de foy luy ont recité. Encore est-il aisé de remarquer que c'est avec de grandes circonspections qu'il raporte ce qu'il a sçû de ces personnes, toutes croyables qu'elles puissent estre ; & qu'il écrit bien plus volontiers les choses qu'il a vûës que celles qu'il a apriſes : ayant grand soin par toute son histoire de bien distinguer les unes d'avec les autres, afin que le Lecteur en puisse faire tel jugement qu'il luy plaira

Ces précautions agréoient fort à ces Meſſieurs, & tous generalement demeuroient d'accord qu'ils n'avoient jamais lû d'hiſtoire plus diverſifiée par la quantité d'évenemens qui s'y rencontrent, & plus remplie de choſes nouvelles juſques icy ignorées, ou du moins incertainement connuës.

Sur tout ils ont admiré les Cartes que l'Auteur a dreſſées luy-meſme ſur les lieux, à cauſe de leur beauté & de leur exactitude, & l'on verra que l'Auteur meſme ne s'eſt pas épargné à les loüer en pluſieurs endroits de ſon hiſtoire; & certes on ne le doit pas trouver étrange, puiſque les connoiſſeurs & les plus grands connoiſſeurs les eſtiment tant.

Aprés avoir remarqué le jugement qu'on a fait, & le ſoin qu'on a pris de cette hiſtoire, avoir montré les motifs qui ont porté l'Auteur à l'écrire, Il ne reſte plus qu'à dire un mot de l'ordre qu'il a ſuivi en l'écrivant.

D'abord il parle de quelques incidens qui luy ſont arrivez ſur mer, puis de la celebre conqueſte de la Tortuë faite par les Avanturiers, & auſſi comment luy-meſme s'eſt rencontré parmy eux; car on peut dire en paſſant, qu'il n'avance rien dont il ne rende raiſon. Bien éloi-

gné de la maniere de certains Auteurs ; qui reduiſent ceux qui les liſent à deviner, ou du moins à les croire ſur leur parole

Enſuite il vient au recit des exploits de pluſieurs Avanturiers ; il fait voir le traitement qu'ils font aux Eſpagnols quand ils les prennent, & celuy qu'ils reçoivent des meſmes Eſpagnols quand ils en ſont pris. Il nous convainc encore par beaucoup d'exemples, de la valeur & de l'intrepidité de ces meſmes Avanturiers, qui ſeulement avec des fuſils, des ſabres, & d'autres armes ordinaires, prennent des Navires, des Forts & des Villes, qu'on ne pourroit prendre qu'avec des Armées & des Sieges, qu'avec du Canon, des Mines, & d'autres moyens ſemblables qui ſont d'un grand ſecours à la guerre. En un mot, il nous rapporte leurs plus belles entrepriſes, qui toutes extraordinaires qu'elles ſont par la ſingularité de leurs évenemens, n'en paroiſſent pas moins veritables par la nature de leurs circonſtances ; en ſorte qu'on les lit toûjours avec autant de plaiſir que de ſurpriſe. Il n'oublie pas, non plus, de remarquer de quelle ſorte les François ſe ſont étendus dans l'Amerique, de la maniere qu'ils y vivent, & de tout ce qu'ils

y ſont en qualité de Chaſſeurs, de Boucaniers, d'Habitans & d'Engagez.

La Relation qu'il a faite de ce que l'on void dans les Iſles de Saint Domingue & de la Tortuë ſe trouve à la fin du premier Tome, & l'on a choiſi cet ordre pour ne pas interrompre l'Hiſtoire des Flibuſtiers, que l'on a augmentée ſur des Memoires que quelques-uns d'entr'eux ont apportez; Ces Memoires contiennent la Relation du naufrage de Monſieur d'Ogeron à *Puerto Ricco*, l'Hiſtoire du Capitaine Montauban; les Expeditions de Campeſche, de la Vera-Cruz, de Cartagêne, & les courſes de pluſieurs Capitaines Flibuſtiers, dont la valeur eſt preſentement auſſi connuë en Europe qu'elle eſt eſtimée dans les Indes.

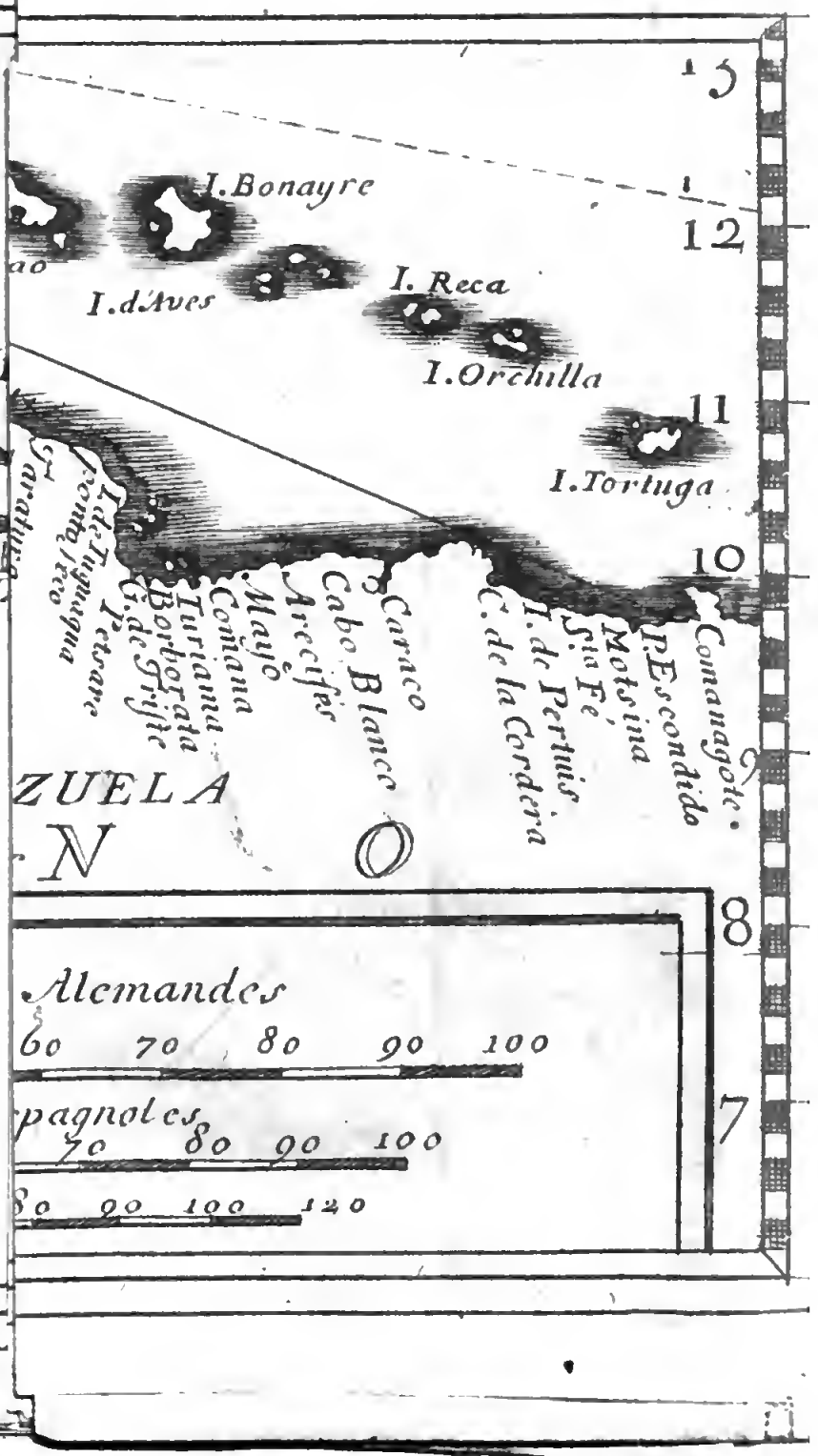
PRIVILEGE DU ROY pour la reimpreſſion de l'Hiſtoire des Avanturiers-Flibuſtiers, & Boucaniers de l'Amerique.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Verſailles le dix-huitiéme jour de Decembre de l'année 1698. Il eſt permis à JACQUES LE FEBVRE, Libraire-Imprimeur à Paris, de reimprimer en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon luy ſemblera, *l'Hiſtoire des Avanturiers-Flibuſtiers de l'Amerique, &c. augmentée des Expeditions qu'ils ont faites juſqu'à preſent.* Avec défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres de l'imprimer, faire imprimer, vendre, ny debiter, ſous quelque pretexte que ce ſoit, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ſes ayant cauſe, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amande payables ſans déport par chacun des Contrevenans, & de tous dépens, dommages & intereſts: & ce pendant le temps de ſix années conſecutives, à commencer du jour que ladite Hiſtoire ſera achevée d'imprimer, &c. Ainſi qu'il eſt plus amplement porté à l'Original des preſentes Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires, conformement aux Reglemens. A Paris le 29. de Decembre 1698.
Signé, C. BALLARD, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, en vertu des preſentes Lettres de Privilege, le 2. de Mars 1699.

tom. 1. fol. 1.


15
12
11
10
9
8
7
I.Bonayre
I. Reca
I.d'Aves
I.Orchilla
I.Tortuga
Cumanagote
P.Escondido
Motsina
Sta Fé
I. de Pertuis
C. de la Cordera
Caraco
Cabo Blanco
Arrecifes
Mayo
Comana
Turiana
Borborata
G. de Triste
Puerto Cabello
Tucacas
ZUELA
N
O
Alemandes
60 70 80 90 100
pagnoles
70 80 90 100
80 90 100 120

HISTOIRE DES AVANTURIERS FLIBUSTIERS QUI SE SONT SIGNALEZ DANS LES INDES.

PREMIERE PARTIE.

Contenant la deſcription des Iſles de S. Domingue & de la Tortuë ; La vie & les mœurs de leurs Habitans ; & les avantures des Boucaniers qui s'y rencontrent, avec l'établiſſement des François à la Tortuë, & l'hiſtoire de ceux qui l'ont gouvernée.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de l'Autheur. Incidens qui luy ſont arrivez ſur Mer.

LES Voyageurs aiment naturellement à parler de ce qui leur eſt arrive, ſur tout lors qu'ils ſont hors de danger, & qu'ils croyent que ce qui leur eſt arrivé merite

d'eſtre ſçû ; c'eſt pourquoy je ne veux point diſſimuler que je prens quelque plaiſir à raconter ce qui s'eſt paſſé dans mon voyage : Peut-eſtre même ne ſera-t'on pas fâché de l'aprendre ; ſans doute tout iroit bien, ſi la relation que j'en fais pouvoit eſtre auſſi agréable qu'elle eſt vraye.

Aprés nous eſtre embarquez le 2. May 1666. & le même jour avoir levé l'ancre de la rade du Havre de Grace, nous fûmes moüiller à la Hogue, ſous le Cap de Berfleur. Nous eſtions dans le Vaiſſeau S. Jean, qui appartenoit à Meſſieurs de la Compagnie Occidentale, commandé par le Capitaine Vincent Tillaye. Nous allâmes joindre le Chevalier de Sourdis, qui commandoit pour le Roy le Navire dit l'Hermine, monté de trente-ſix pieces de canon, avec ordre d'eſcorter pluſieurs Vaiſſeaux de la Compagnie dont j'ay parlé, qui alloient en divers endroits, les uns

en Senegal en Afrique, & aux Iſles des Antilles de l'Amerique; les autres vers la Terre Neuve.

* Tous ces Vaiſſeaux s'eſtoient joints aux nôtres, de peur d'eſtre attaquez par quatre Fregates Angloiſes qu'on avoit vû croiſer peu de jours auparavant. Quelques Navires Hollandois qui craignoient la même choſe, parce qu'ils eſtoient en guerre auſſi-bien que nous avec cette Nation, en firent autant, aprés que Monſieur de Sourdis leur en eut accordé la permiſſion, & ſa protection qu'ils luy avoient demandée : Enſuite Mr de Sourdis fit ſçavoir ſes ordres, & donna à nôtre Capitaine la Charge de Vice-Commandeur de la Flotte, & au Capitaine du Navire nommé l'Eſperance, appartenant à la même Compagnie, celle de contre-Commandeur. Cela fait nous fiſmes voiles avec nôtre Flote, qui eſtoit compoſée environ de quarante Vaiſſeaux, le long de la côte

de France, quoy-qu'avec aſſez de peine, pour les perils que l'on y court, à cauſe de quantité de rochers qui s'y rencontrent, & de l'allarme que nous donnions aux François qui demeurent le long de ces côtes : Ils croyoient que nous fuſſions Anglois, & que nous avions deſſein de faire quelque deſcente.

Peu de jours aprés nous paſſâmes le Raz de Fonteneau, qui eſt à la ſortie de la Manche. Ce paſſage eſt perilleux, parce que pluſieurs courans traverſent bien des rochers qui ne ſe montrent qu'à fleur d'eau. Les François nomment ce paſſage *Raz* mot Flamand, qui ſignifie une choſe d'une grande viteſſe. Fort-ſouvent des navires ſe perdent en ce lieu-là ; c'eſt pourquoy les Mariniers de toute ſorte de Nations font une ceremonie particuliere ; non ſeulement en cet endroit mais encore lors qu'ils paſſent ſous les deux Tropics du Cancer & du Capricorne, & ſous la ligne Equino-

xiale. Voicy celle des François.

Ceremonie que les Mariniers obſervent.

Le Contre-Maître du Vaiſſeau s'habille groteſquement avec une longue robe, un bonnet ſur ſa tête & une fraiſe à ſon col compoſée de poulies & de certaines boules de bois appellées en termes maritimes *Pommes de Raques*. Il paroiſt le viſage noircy, tenant d'une main un grand livre de Cartes marines, & de l'autre un morceau de bois repreſentant un ſabre: Le livre étant ouvert à l'endroit où la Ligne eſt marquée, il leur fait mettre la main deſſus, & jurer s'ils ont paſſé ſous cette Ligne ou non. Ceux qui n'y ont jamais paſſé, viennent s'agenoüiller devant ce Contre-Maître qui leur donne de ſon ſabre ſur le col, & aprés on leur jette de l'eau en abondance, s'ils n'aiment mieux pour s'épargner cette peine donner quelques bouteilles de vin, ou d'eau de vie. Ceux qui y ont déja paſſé ſont exempts de ces peines, & le Contre-Maître leur enjoint, en

cas qu'ils y repaſſent, d'obſerver la même choſe à l'égard de ceux qui n'y auront point encore paſſé. Perſonne ne peut éviter cela, non pas même le Capitaine; & ſi le Navire qu'il monte n'y a jamais paſſé, il eſt obligé de payer quelque choſe, ſinon les Matelots ſieroient le devant qu'on appelle le Gallion, ou la Poulaine. Aprés cette ceremonie on voit la quantité de vin ou d'eau de vie que l'on a amaſſée, on la diſtribuë également à chacun des Matelots.

Les Hollandois obſervent auſſi cette ceremonie, mais differemment. L'Ecrivain du Vaiſſeau apor[illegible] le rôlle de tout l'équipage; il les appelle par nom & ſurnom, & les interoge s'ils ont paſſé par-là ou non: Si on doute que quelqu'un ne diſe pas la verité, on luy fait manger du pain & du ſel, ce qui eſt une eſpece de ſerment pour juſtifier qu'il y a paſſé. Ceux qui ſont convaincus du contraire ont le choix

de payer quinze ſols, ou d'eſtre attachez à une corde, & guindez au bout de la grande vergue, ou d'être calez trois fois, c'eſt-à-dire plongez trois fois dans la mer: On oblige un Officier de Vaiſſeau tel qu'il ſoit, à payer trente ſols; ſi c'eſt un paſſager, ils en tirent le plus qu'ils peuvent. Il ya des Marchands dont ils exigent quelques fois plus de cent écus; & quand il ſe trouve des Soldats, leur Capitaine eſt obligé de ſatisfaire pour eux. A l'égard des Garçons au deſſous de quinze ans, ils les mettent ſous des manes d'ozier, & leur jettent pluſieurs ſeaux d'eau ſur le corps. Ils en font de même à tous les animaux qui ſont dans le Navire, à moins que le Capitaine ne paye pour eux, & pour le Navire même s'il n'y a jamais paſſé. L'argent qui provient de cette ceremonie eſt mis entre les mains du Contre-Maître, qui doit en acheter du vin au premier Port, & aprés on le partage à tout l'équi-

page. Les Hollandois ne font cette ceremonie qu'au paſſage du *Raz* & des *Barlingots* ou rochers qui ſont devant la Riviere de Liſbonne en Portugal; & à l'entrée de la mer Baltique, qu'ils nomment le Zund. Quand on demande à ces Nations pourquoy ils en uſent ainſi, ſoit ſous la ligne, ſoit ailleurs, ils répondent que c'eſt une vieille coûtume.

Les Hollandois tiennent pourtant que l'eau que l'on jette ſur les perſonnes qui doivent paſſer la Ligne, les garantit de pluſieurs maladies qu'elles pourroient contracter par le changement de climat, & pour ce ſujet preſque tous ſe baignent dans la mer, tant ceux qui ont paſſé ſous la Ligne, que ceux qui n'y ont point paſſé; mais cette raiſon me paroît tres-foible, puiſqu'il n'eſt pas vray que les gens qui ne ſe baignent pas ſoient plus incommodez que les gens qui ſe baignent. Je croy plûtoſt que cela

vient de ce que tous les Païs qui ſe trouvent ſous la Ligne, avoient été juſques alors eſtimez inhabitables par Saint Auguſtin & par d'autres Grands Hommes, & que les premiers qui furent aſſez hardis pour y penetrer, ſe voyant entrez, comme dans un nouveau monde, firent une ſorte d'alluſion aux Baptême que l'on donne aux Chrétiens quand ils viennent en celuy-cy. En effet on ſe ſert encore du mot de *Baptizer* ſous le Tropic, pour exprimer cette ceremonie.

Peut-eſtre que cette obſervation paroiſtra peu conſiderable à ceux qui ne ſortent point de leur Païs; mais les gens qui en veulent ſortir, ne la regarderont pas de même. Auſſi ne la fais-je que pour eux, comme beaucoup d'autres plus importantes, qu'ils pourront lire dans la ſuite; car je juge par moy-même que ceux qui voyagent, ou qui ont deſſein de voyager, ſont bien aiſes d'eſtre informez des choſes par

avance, afin de ſçavoir à quoy s'en tenir quand elles arrivent, & de n'en eſtre point ſurpris.

Aprés que nous euſmes paſſé le *Raz de Fonteneau*, une partie de la Flote nous quitta, & nous ne demeurâmes que ſept Vaiſſeaux qui faiſoient la même route. En peu de jours nous fûmes conduits par un vent favorable juſqu'au Cap Finiſterre, où eſt la Pointe Septentrionale d'Eſpagne dans la Galice & vers la Corogne. Il fut ainſi nommé par Ceſar, parce qu'aprés avoir conquis toutes les Eſpagnes, & être arrivé à ce Cap, il y borna ſes conqueſtes, diſant, qu'il eſtoit venu à la fin de la Terre.

Là nous fûmes ſurpris d'une furieuſe tempeſte. En un moment la mer parut toute blanche d'écume, & le Ciel tout rouge de feu; nos Navires enlevez en haut ſur des montagnes de flots, & en même temps precipitez en bas par des tourbillons impetueux, eſtoient en

danger de s'ouvrir & de ſe briſer en s'entrechoquant les uns contre les autres. Dans cette extremité je vis un effet ſenſible de ces paroles de S. Paul, *que pour aprendre à prier il faut aller ſur la mer*: Chacun avoit recours aux prieres, & je ne fus pas des derniers.

Cette tempeſte dura deux jours, aprés quoy la mer ſe calma, le vent devint bon, & nous pourſuivimes nôtre route à toutes voiles. Les navires qui eſtoient avec nous s'écarterent tellement que nous reſtâmes ſeuls. Quand nous fûmes à deux cent lieuës des Antilles, nous rencontrâmes un navire Anglois, contre lequel nous nous battimes quatre heures de temps : Les Boucaniers qui eſtoient dans nôtre Bord le vouloient accrocher, mais nôtre Capitaine le défendit.

Nous eſtions pour lors réduits à demi-ſeptier d'eau par jour. Peu de temps aprés nous arrivâmes à la vûë des Antilles, & la premiere Iſle

que nous vîmes fut celle de *Sancta Lucia*. Nous voulûmes aller à la Martinique, mais comme nous eſtions trop bas, le vent & le courant ne nous permirent pas d'y aborder. De-là nous fiſmes route par la Guadeloupe, & nous n'y pûmes non plus aborder qu'à la Martinique. Quatre jours aprés nous arrivâmes à l'Iſle Eſpagnole, que les François nomment Saint Domingue. Cela nous donna grande joye, car il n'y avoit perſonne qui ne fuſt incommodé de la ſoif & des fatigues de la mer. Le premier jour que nous vîmes l'Iſle; nous allâmes moüiller au Port Margot, où Monſieur Ogeron, Gouverneur de la Tortuë, avoit une belle habitation. Auſſitoſt un Canot vint à nous, dans lequel il y avoit ſix hommes, qui cauſerent aſſez d'étonnement à la pluſpart de nous qui n'étions jamais ſortis de France. Ils n'avoient pour tout habillement qu'une petite caſaque de toile & un caleçon qui ne

Arrivée à S. Domingue, & à la Tortuë.

Habillement des Boucaniers.

venoit qu'à la moitié de la cuiſſe. Il falloit les regarder de prés, pour voir ſi ce veſtement eſtoit de toile, ou non, parce qu'il eſtoit imbu du ſang qui degoute de la chair des animaux qu'ils ont accoutumé de porter. Outre cela ils eſtoient bazannez; quelques-uns avoient les cheveux heriſſez, d'autres noüez; tous avoient la barbe grande, & portoient à leur ceinture un étuy de peau de Crocodile, dans lequel eſtoient quatre couteaux avec une bayonnette. Nous ſçûmes que c'étoient des Boucaniers. J'en feray dans la ſuite une particuliere deſcription, parce que je l'ay eſté.

Ces Boucaniers nous apporterent trois Sangliers, qui ſuffirent à tout ce que nous eſtions ſur le vaiſſeau: En récompenſe nous les regalâmes d'eau de vie. Les Habitans vinrent auſſi à nôtre bord, & nous apporterent de toute ſorte de fruits pour nous rafraîchir. Noſtre Chaloupe fut à terre querir de l'eau;

Tout cela nous remit tellement, que dés ce ſoir même nous ceſſâmes de faire des reflexions ſur les incommoditez de la faim & de la ſoif que nous avions ſouffertes pendant le voyage.

Le lendemain matin à la pointe du jour nous fiſmes voile pour l'Iſle de la Tortuë, d'où nous n'eſtions qu'à ſept lieuës. Nous y moüillâmes l'ancre ſur le midy ſeptiéme jour de Juillet 1666. Aprés que nous eûmes ſalué le Fort avec ſept coups de canon, & que noſtre navire fut en parage, nous deſcendîmes à terre, & allâmes ſaluer Monſieur le Gouverneur, qui nous attendoit au bord de la mer avec les principaux Habitans de ſon Iſle. Il nous reçût fort-bien, & je fus aſſez heureux dés ce premier jour de recevoir des marques de la grande bonté qu'il a continuée dans les occaſions où il a pû me faire du bien, comme je le feray voir dans la ſuite. Tous ceux qui eſtoient engagez dans la Com-

pagnie, dont j'eſtois du nombre, furent conduits au magazin du Commis General, à qui le Capitaine du vaiſſeau aporta les paquets qui contenoient les ordres de la Compagnie. On nous donna deux jours pour nous rafraichir & nous promener dans l'Iſle, en attendant qu'on euſt reſolu à quoy on nous employeroit. Les paquets furent ouverts, & on trouva que Meſſieurs de la Compagnie dépoſoient le S^r le Gris leur Commis general, & qu'ils donnoient ſa Commiſſion au Sr de la Vie; qui eſtoit Lieutenant General dans l'Iſle, avec ordre de vendre ce qu'ils pourroient avoir dans ce lieu, de faire payer ce qui leur eſtoit dû, & de renvoyer le S^r le Gris en France pour rendre ſes comptes.

Le temps qu'on nous avoit donné eſtant expiré, on nous expoſa en vente aux Habitans. Nous fûmes mis chacun à trente écus, que l'on donnoit pour nous à la Compa-

gnie, qui nous obligeoit à les ſervir trois ans pour cette ſomme, où pendant ce temps nos Maîtres pouvoient diſpoſer de nous à leur gré, & nous employer à ce qu'ils vouloient. Je ne dis rien de ce qui a donné lieu à mon embarquement, ſuivi d'un ſi fâcheux eſclavage, parce que cela ſeroit hors de propos. Monſieur le Gouverneur avoit deſſein de m'acheter pour me renvoïer en France, voyant bien à mon viſage que ſi je rencontrois un mauvais Maiſtre, je ne reſiſterois jamais aux fatigues du Païs; mais le ſieur de la Vie m'avoit déja retenu, & ils eurent quelque differend là-deſſus. Enfin je demeuray à ce méchant Maiſtre; je puis bien luy donner ce nom aprés ce qu'il m'a fait ſouffrir. Je rapporteray la maniere dont il en a agy avec moy, quand je parleray du traitement que les Habitans ont accoûtumé de faire à leurs Serviteurs: Cependant je donneray au chapitre ſuivant la deſcription de l'Iſle

l'Iſle de la Tortuë, & je diray comme les François y ont établi leur Colonie.

CHAPITRE II.

Deſcription de la Tortuë.

L'Iſle de la Tortuë eſt ſituée ſous le 20. degré 30. à 40. minutes au Nord de la Ligne Equinoxiale ; elle eſt au bord de la grande Iſle Eſpagnole que les François nomment S. Domingue, à cauſe de la Ville Capitale qui porte ce nom. Elle eſt nommée Tortuë, parce qu'elle en a la figure: Elle peut avoir ſeize lieuës de tour, & n'eſt acceſſible que du côté du midy, par le canal qui la ſepare d'avec l'Iſle Eſpagnole, où elle a un aſſez beau Port. Le fond eſt un ſable fort menu, on y eſt à l'abry de tous vents, qui ne ſont jamais violens dans ces quartiers. Elle n'a aucun port que celuy-là, qui puiſſe ſervir d'abry aux Navires ; elle eſt toute entourée de grands rochers,

que les Habitans nomment Coſtes de fer : Elle a quelques ances de ſable aux quartiers habitables des rivages ; mais on n'y peut aborder qu'avec des chaloupes : Son Havre eſt commandé par un Fort tres-bon & avantageux. Au bord de la mer on voit une batterie de canon qui donne auſſi dans le Havre. Il n'y a qu'un petit Bourg qu'on nomme la Baſſeterre, où ſont les magazins des Habitans & des Gargotiers qui demeurent devant le Port.

Monſieur Blondel, Ingenieur du Roy, eſtant en l'an 1667. aux Antilles, deſcendit à la Tortuë, où il traça un plan pour y faire un nouveau Fort ; mais il paroiſt qu'on n'a pas bien executé ſon deſſein, car on n'en a bâti que la Tour, qui reſſemble mieux à un Coulombier qu'à la Tour d'une Forteresſe. Il y a dans cette Iſle ſix quartiers habitez, ſçavoir la Baſſeterre, Cayone, la Montagne, le Milplantage, le Ringot, & la Pointe au Maçon. On en pour-

roit encore habiter un ſeptiéme, qu'on nomme le Capſterre, la terre y eſtant aſſez bonne : mais on n'y trouve point d'eau, & il y en a peu dans l'Iſle. On y voit quelques ſources, où tous les Habitans vont puiſer, & cela les oblige à ramaſſer les eaux de la pluye. Dequoy le P. du Tertre paroît mal-informé, lorſque décrivant l'Iſle de la Tortuë dans la premiere partie de ſon hiſtoire des Antilles, il dit que cette Iſle eſt arroſée de quantité de rivieres.

Le terroir en eſt tres-bon & fertile aux endroits où elle eſt habitée. Il s'y trouve quatre ſortes de terre, mélangée de ſable, de terre rouge & griſe, dequoy on feroit d'auſſi beaux vaſes que ceux qui viennent de Genes. Toutes les montagnes ſont purement de Roche, qui eſt auſſi dure que le marbre, & néanmoins elles produiſent des arbres auſſi gros & auſſi grands que les plus beaux de nos Foreſts en Eu-

rope. Les racines de ces arbres ſont toutes découvertes, & courent ſur des rochers, elles ne tiennent que dans des trous qui ſont dans l'inégalité de ces rochers. Ces arbres qui croiſſent ainſi, ſont extrêmement ſecs de leur naturel ; car ſi toſt qu'ils ſont coupez, ils ſe fendent au Soleil en pluſieurs éclats, de maniere que ce bois n'eſt bon qu'à brûler.

Cette Iſle eſt tres-fertile en toute ſorte de fruits que l'on trouve dans les Antilles; Quant-aux marchandiſes, on y fait d'excellent Tabac qui ſurpaſſe en bonté celuy de toutes les autres Iſles. Les Cannes de ſucre y viennent d'une groſſeur extraordinaire, & y ſont plus ſucrées qu'ailleurs, c'eſt-a-dire, qu'elles y ſont moins aqueuſes. Il y croiſt pluſieurs arbres & plantes medicinales. Il y a peu de chaſſe: Quant-aux bêtes à quatre pieds, on n'y voit que des Sangliers, qu'on y a apportez de la Grande Iſle, ils

y ont aſſez-bien peuplé ; tellement que les Habitans y vont à la chaſſe. Monſieur d'Ogeron qui en eſtoit Gouverneur de mon temps, défendit de chaſſer avec des chiens, afin de ne pas faire une ſi grande deſtruction de ces animaux, & que dans la neceſſité les Habitans s'en puſſent nourrir. Il permit ſeulement que l'on allaſt à l'affuſt.

On trouve dans cette Iſle quelques petits oyſeaux, des poiſſons & des reptiles dont j'ay parlé dans cet endroit de la premiere édition de mon livre. Ceux qui voudront apprendre de quelle utilité tout cela peut eſtre, trouveront dans l'hiſtoire des Plantes de l'Amerique ce que j'en ay dit icy ; & que j'ay cru à propos de tranſporter à la fin de l'ouvrage, pour ne pas interrompre l'hiſtoire des Boucaniers qui en eſt le principal ſujet.

Il eſt ſurprenant de voir combien de fois l'Iſle de la Tortuë a eſté repriſe & reperduë, tantoſt occupée

BIBLIOTECA R. VITTORIO EMANUELE

par les Eſpagnols, tantoſt par les François, qui enfin en ſont demeurez les maiſtres Les Avanturiers ont trop de part dans toutes ces diferentes conqueſtes, & dans l'établiſſement de la Colonie dont cette Iſle eſt aujourd'huy peuplée, pour n'en pas faire l'hiſtoire ſans interruption. Il eſt neceſſaire de la reprendre dés ſon commencement : Je croy même, que le recit n'en ſera pas deſagreable, ainſi que nous le verrons dans ce qui ſuit.

Chapitre III.

Etabliſſement d'une Colonie Françoiſe ſur l'Iſle de la Tortuë. Les François chaſſez par les Eſpagnols, y reviennent, & aprés divers changemens ils en demeurent les Maiſtres.

LES François ayant établi une Colonie ſur l'Iſle de S. Chriſtophe, commençoient à fleurir lors que les Eſpagnols interrompirent

leurs progrez par pluſieurs deſcentes qu'ils firent, en paſſant avec leurs Flotes, pour aller à la nouvelle Eſpagne. Cela obligea la plus grande partie de cette Nation à ſuivre les Zelandois qui faiſoient des courſes ſur les Eſpagnols, & qui remportoient de riches priſes. Ils y réuſſirent ſi bien que le bruit en vint en France, & cela fit que pluſieurs Avanturiers de Diepe équiperent à deſſein de venir y faire des courſes. Voyant qu'ils eſtoient heureux dans toutes leurs entrepriſes, & que les Iſles de Saint Criſtophe où ils amenoient leur butin, étoient trop éloignées ; car il leur falloit deux ou trois mois pour y remonter, à cauſe des vents & des courants qui ſont toûjours contraires, ils reſolurent de chercher un lieu plus commode, ſans autre deſſein que de s'y retirer. Quelques-uns d'eux allerent en l'Iſle Eſpagnole, voir s'ils ne trouveroient pas aux environs quelque petite Iſle, où ils puſ-

Avanturiers François vont à l'Iſle Eſpagnole.

ſent ſe refugier en ſeureté. Lorsqu'ils y furent arrivez, ils la trouverent tellement peuplée de Bêtes à cornes & d'autres animaux, qu'ils furent aſſurez de venir à bout de leur deſſein, parce qu'ils y trouvoient encore la facilité de ravitailler leurs baſtimens, ſi-bien qu'il ne leur manquoit plus qu'un azile pour ſe retirer, de crainte d'eſtre chaſſez.

Les Eſpagnols, ayant conſideré que cette Iſle pourroit un jour ſervir de retraite à de telles gens, s'en eſtoient déja emparez, & y avoient mis un Alferez avec vingt-cinq hommes. Les Avanturiers François n'eurent pas de peine à les faire ſortir de là, parce qu'ils eſtoient ennuyez de ſe voir éloignez du paſſage des Eſpagnols, qui n'avoient guere de ſoin de leur aporter leurs neceſſitez : Et s'eſtant rendus les maîtres de cette Iſle, ils delibererent entr'eux de la maniere qu'ils s'y établiroient. Dans l'incertitude

où

où ces Avanturiers eſtoient, quelques-uns d'eux voyant déja des habitations commencées, & la commodité qu'ils recevroient de la grande Iſle, d'où ils pourroient avoir de la viande quand ils voudroient, ce qui leur manquoit à S. Chriſtophe, fit qu'ils reſolurent de demeurer à l'Iſle de la Tortuë, & promirent à leurs Compagnons qu'ils ne les abandonneroient pas. La moitié de ceux-cy allerent ſur la grande Iſle tuer des Bœufs & des Porcs, pour en ſaler la viande, afin de nourrir les autres qui travailloient à rendre l'Iſle habitable. On aſſeura ceux qui alloient en mer, que toutes les fois qu'ils reviendroient de courſe, on leur fourniroit de la viande.

Etabliſſement des Avãturiers François, à la Tortuë.

Voilà comme le petit nombre de ces Avanturiers fut diviſé en trois bandes, dont les uns s'appliquerent à la chaſſe, & prirent le nom de *Boucaniers*, les autres à faire des courſes, & prirent le nom

Origine des Flibuſtiers, & ce que ce nom ſignifie.

de *Flibuſtiers*, du mot Anglois *Flibuſter*, qui ſignifie Corſaire; les derniers s'adonnerent au travail de la terre, & on les nomma *Habitans*.

Les Habitans qui eſtoient en fort petit nombre, ne laiſſerent pas de demeurer poſſeſſeurs de cette Iſle, ſans qu'on pût les en empêcher: Quelques Anglois qui vinrent ſe retirer avec eux y furent tres-bien reçûs. Il vint des Navires de France ſur cette Iſle traiter avec eux; les Avanturiers ou Flibuſtiers y apportoient un Butin fort conſiderable les Boucaniers des cuirs de Bœuf, ſi bien que les Navires qui venoient y négocier trouvoient leur compte, & remportoient non ſeulement en cuirs la valeur de leur Cargaiſon; mais encore en Tabac, en pieces de huit, & en Argenterie.

L'accroiſſement de ces gens-là ne pouvoit eſtre que tres-mau-

vais pour les Eſpagnols; ils reſolurent de les détruire, & de ſe remettre en poſſeſſion de la Tortuë : cela ne leur fut pas difficile; car les Avanturiers n'ayant eſté inquietez d'aucune Nation, ne s'eſtoient point precautionnez pour ſe défendre.

Les Eſpagnols prirent l'occaſion que les Boucaniers eſtoient à la chaſſe ſur la grande Iſle, & les Avanturiers en mer; & comme il ne reſtoit que tres-peu d'Habitans qui n'eſtoient pas capables de grande reſiſtance, le General de la Flotte des Indes d'Eſpagne vint avec quelques vaiſſeaux, dans leſquels il avoit fait embarquer bon nombre de Soldats. Il fit deſcente à la Tortuë, il paſſa au fil de l'épée tous ceux qu'il pût joindre, & fit pendre les autres qui vinrent à luy, aprés qu'il fut en poſſeſſion de l'Iſle : ce qui fut cauſe qu'une bonne partie ſe ſauva pendant la nuit dans des

Les Eſpagnols reprennent la Tortuë pendant que les Avanturiers ſont en mer.

Canots. Aprés cette expedition le General Eſpagnol retourna à S. Domingue, ſans mettre de garniſon dans la Tortuë. Et comme il ſçavoit qu'il y avoit quantité de Boucaniers dans l'Iſle Eſpagnole qui détruiſoient tout le bétail, il ordonna qu'on levaſt quelques Compagnies de gens de guerre pour s'en défaire : Ces Compagnie, furent appellées cinquantaines ; & depuis les Eſpagnols les ont entretenuës juſqu'aujourd'huy.

Les François reviennent à la Tortuë.

La Flotte d'Eſpagne eſtant partie, les fugitifs de la Tortuë ſe raſſemblerent, & ſe remirent en poſſeſſion de l'Iſle ſous la conduite d'un Capitaine Anglois nommé Villis. Peu de temps aprés un Avanturier François y arriva ; le changement qu'il trouva ne luy plût pas, & il voyoit à regret que les Anglois eſtoient maiſtres de cette Iſle. Il prévoyoit bien qu'ils feroient là comme à Saint Chri-

ſtophe, d'où ils voulurent chaſſer les François, quand ils ſe ſentirent les plus forts. Cét avanturier partit de la Tortuë ſans rien dire, & vint à Saint Chriſtophe trouver Monſieur le Chevalier de Poincy qui y commandoit en qualité de General au nom de l'Ordre de Malthe : Il luy donna avis de ce qui ſe paſſoit à la Tortuë, & luy fit connoiſtre les avantages qu'il tireroit de cette Iſle, s'il en chaſſoit les Anglois. Il l'aſſura que leur Chef eſtoit ſans aveu, & que les François laſſez d'être ſous la domination Angloiſe, ne manqueroient pas de prendre les armes en ſa faveur, en cas que cette Nation vouluſt faire reſiſtance.

Avis à Mr de Poincy.

Monſieur de Poincy receut cét avis comme il devoit, & en fit l'ouverture à Monſieur le Vaſſeur nouvellement arrivé de France, n'en ayant point dans ſon Iſle de plus capable que luy d'une telle

entrepriſe ; car non ſeulement il eſtoit homme d'eſprit & de cœur, bon Ingenieur & bon Capitaine, mais il avoit encore une connoiſſance toute particuliere des Iſles de l'Amerique ; Et comme il ne manquoit pas de penetration, il reconnut bien-toſt que cette expedition luy ſeroit avantageuſe ; c'éſt pourquoy il ſe diſpoſa promptement à partir pour executer la propoſition de M. de Poincy. Ils convinrent donc enſemble, que M. le Vaſſeur iroit prendre poſſeſſion de l'Iſle de la Tortuë, & en ſeroit Gouverneur au nom de M. de Poincy, & que pour cela ils payeroient chacun par moitié les dépenſes néceſſaires. Monſieur de Poincy luy promit d'en faire les avances, & de luy fournir tout ce qu'il auroit beſoin : L'accord eſtant fait, M. le Vaſſeur amaſſa quarante hommes de la Religion proteſtante comme luy, les fit embarquer ;

Ayant pris des vivres autant qu'il en falloit, il partit de Saint Chriſtophe pour l'Iſle Eſpagnole, où en peu de jours il vint moüiller l'ancre au port Margot, dont j'ay déja parlé, au coſté du Nord de l'Iſle, environ à ſept lieuës de la Tortuë. Auſſi-toſt qu'il fut arrivé, il s'informa en quel eſtat eſtoit la Tortuë, & amaſſa environ 40. Boucaniers François, à qui il découvrit ſon deſſein, leur demandant ſi ils vouloient eſtre de la partie, ce qu'ils ne refuſerent point. Aprés avoir pris ſes meſures, & s'eſtre aſſeuré de ſes Boucaniers, deſcendit à la Tortuë, vers la fin du mois d'Aouſt 1640.

Mr le Vaſſeur chaſſe les Anglois de la Tortuë.

Dés qu'il fut à terre, il fit dire au Gouverneur Anglois qu'il étoit venu pour venger l'affront que ſa Nation avoit fait aux François, & que ſi dans vingt-quatre heures il ne ſortoit avec ſon monde, il mettroit tout à feu & à ſang.

Les Anglois voyant que la partie n'eſtoit pas tenable pour eux, jugerent qu'il falloit quitter. A l'heure meſme ils s'embarquerent aſſez confuſément dans un vaiſſeau qui eſtoit à la Rade, & ils partirent de là ſans oſer rien entreprendre pour la défenſe de l'Iſle. A la verité quand ils l'auroient voulu, ils n'auroient pas pû, car dés le moment que les François qui eſtoient avec eux virent arriver M. le Vaſſeur, ils prirent les armes contre les Anglois, & mirent d'abord tout au pillage, ce qui les obligea de partir avec precipitation.

Voilà comme Monſieur le Vaſſeur ſe vit en peu de temps vainqueur des Anglois, & maiſtre de l'Iſle de la Tortuë, ſans répandre une goute de ſang. Il fit voir ſa Commiſſion aux habitans, qui la receurent tres-bien. Il viſita l'Iſle afin d'obſerver les lieux qui avoient beſoin de fortification, car

il avoit envie de ſe mieux garantir des attaques des Eſpagnols, que ceux qui avoient eſté devant luy poſſeſſeurs de cette Iſle: Il remarqua qu'elle eſtoit inacceſſible de tous coſtez, excepté de celuy du Zud, où il trouva bon d'y baſtir un Fort, en un lieu le plus commode du monde, parce qu'il n'avoit pas beſoin de grande depenſe, eſtant fortifié naturellement. Ce lieu eſtoit ſur une montagne éloignée environ de ſix cens pas de la Rade d'où elle pouvoit eſtre commandée. Sur cette montagne il y avoit une Roche qui contenoit environ 25. ou 30. pas de grandeur en quarré, & environ 4. à 5. toiſes de hauteur, fort platte par deſſus. M. le Vaſſeur fit baſtir ſur cette Roche une maiſon pour y faire ſa demeure, on y montoit par dix ou douze marches qu'il avoit fait tailler dans le meſme Roc, & l'on achevoit d'y monter avec une échelle

Deſcription du fort de la Roche ſur la Tortuë.

de fer que l'on tiroit en haut quand on y eſtoit monté ; il la munit de deux pieces de canon de fonte & deux de fer. Auprés de cette Roche, environ 10 à 12. pas, il ſortoit une ſource d'eau douce gros comme le bras : Il fit outre cela entourer ce Roc de murailles, & ſe trouva par ce moyen en eſtat de reſiſter à toutes les forces que les ennemis pourroient luy oppoſer, parce que ce lieu étoit entouré de halliers, de grands bois, & de precipices qui le rendoient inacceſſible, n'ayant qu'une avenüe, où il ne pouvoit paſſer plus de trois hommes de front. On nomma ce Fort ſelon ſa ſituation, le Fort de la Roche, dont il porte encore aujourd'huy le nom.

Les Avãturiers revi.nét à la Tortuë.

Les peuples qui eſtoient dans les Iſles voiſines, voyant que Monſieur le Vaſſeur avoit mis la Tortuë en eſtat de ſe défendre, y vinrent avec plus de courage que

jamais. On vit cette Iſle abonder en Avanturiers ou Flibuſtiers, en Boucaniers, & en Habitans qui venoient demander la protection de ce nouveau Gouverneur, & la faveur d'eſtre du nombre des ſiens; ce qu'il leur accordoit volontiers, leur promettant de les bien maintenir.

Les Eſpagnols eſtant avertis de cette ſeconde entrepriſe des François pour établir une Colonïe ſur cette Iſle, reſolurent de les en chaſſer une ſeconde fois, & dans ce deſſein ils équiperent à Saint Domingue ſix, tant Navires que Barques, ſur leſquelles ils mirent cinq à ſix cent Soldats, ſous la conduite de Don B. D. M. pour reprendre la Tortuë.

Les Eſpagnols viennent pour reprendre la Tortuë.

Ils vinrent avec tout cet équipage moüiller l'ancre devant le Fort de la Tortuë, ne ſçachant pas qu'il y en euſt; & ils ne tarderent gueres ſans en eſtre avertis par des coups de canon, qui les

obligerent de lever auſſi-toſt l'ancre. Neanmoins ils ne perdirent pas courage, ils retournerent moüiller à deux lieuës plus bas à un lieu nommé *Cayonne*, où ils mirent leurs gens à terre, à deſſein de prendre ce Fort; mais ils furent contraints de ſe retirer ſans aucun ſuccés, & ils perdirent plus de deux cens hommes dans cette entrepriſe; car tous les Habitans qui s'étoient retirez dans le Fort firent une ſortie ſur eux & les repouſſerent juſques à leurs vaiſſeaux. M. le Vaſſeur étant reſté victorieux eut de grands applaudiſſemens de tous ces habitans, qui s'eſtimoient heureux d'eſtre ſous la conduite d'un homme comme luy, qui les avoit mis à couvert des inſultes de leurs ennemis.

Leur défaite.

Le bruit de cette victoire fut juſques à Mr de Poincy qui eſtoit à Saint Chriſtophe, il en fut réjoüi, neanmoins il craignoit que quand

M^r le Vaſſeur ſeroit parvenu à tel point qu'on ne pourroit luy rien faire dans ſon Iſle, il ne s'en rendiſt le maître abſolu, & qu'il n'executaſt pas le contrat paſſé entr'eux. Il envoya deux de ſes parens pour l'obſerver, ſous pretexte de ſe réjoüir avec luy de ſa victoire, & d'y vouloir faire une habitation. M^r le Vaſſeur qui eſtoit fin & ſubtil, ſe douta d'abord où cela tendoit: il reçût fort bien ces deux Meſſieurs, leur fit mille amitiez, & les obligea adroitement de quitter l'Iſle, & de retourner à Saînt Chriſtophe.

M^r le Vaſſeur ſe voyant conſideré de tout le monde, crut que ſa fortune eſtoit parfaitement établie, & qu'il en pourroit profiter ſans rien craindre. Il maltraita ſes habitans, tirant plus de tribut d'eux qu'ils n'en pouvoient payer, & les faiſant mettre en priſon dans une machine de fer,

où on les tourmentoit ſi cruellement que cette machine eſtoit appelée *l'Enfer.* Il alla meſme juſques à leur empeſcher l'exercice de la Religion Catholique, à brûler leurs Egliſes, & chaſſer un Prêtre qu'ils avoient.

Mr de Poincy eſtant averti de toutes ces violences, tâcha de le tirer de là, par de belles promeſſes, & luy fit faire des propoſitions avantageuſes; mais il étoit trop habile pour ne pas voir ces pieges, & ſceut toûjours les éviter, ſans donner ſujet à M. de Poincy de ſe plaindre de luy. Sinon qu'une fois il s'en mocqua aſſez plaiſamment, lorſqu'il luy fit demander une grande Noſtre-Dame d'argent qui avoit eſté priſe dans un Navire Eſpagnol. Il en envoya une de bois de la meſme grandeur, & il écrivit que les Catholiques eſtoient trop ſpirituels pour s'attacher à la matiere; que pour luy, il aimoit un peu

le métal. Ce qui ne plût gueres à M. de Poincy qui n'eſtoit pas accoûtumé à ſe laiſſer joüer impunement. En effet il eſtoit auſſi intelligent que politique, & ſevere juſqu'à l'excés envers les gens de mauvaiſe foy ; c'eſt pourquoy il eſt étonnant que M. le Vaſſeur l'ayt ſi peu ménagé ; Mais peut-eſtre ſe croyoit-il aſſez fort pour luy reſiſter, & trop éloigné pour le craindre.

Pendant que le ſieur le Vaſſeur gouvernoit en Souverain, deux de ſes meilleurs amis conſpiroient ſa mort ; c'eſtoit deux Capitaines qu'on diſoit eſtre ſes Compagnons de fortune, quelques-uns ont dit qu'ils eſtoient ſes neveux : Enfin il les aimoit tellement, que n'ayant point d'enfans, il les adopta pour ſes fils, & les declara ſes heritiers : On croit que le ſujet de cette conſpiration fut une maiſtreſſe que M. le Vaſſeur leur avoit ravie. Enfin ils en vinrent à l'execution,

s'imaginant que les habitans leur ſeroient bien obligez de les avoir délivrez d'un Tyran, & qu'aprés cet aſſaſſinat, ils poſſederoient ſes biens, & gouverneroient paiſiblement dans l'Iſle. Un jour le ſieur le Vaſſeur deſcendant de la Roche pour aller au bord de la mer viſiter un Magazin qu'il avoit; comme il eſtoit preſt d'y entrer, un de ces aſſaſſins luy tira un coup de fuſil, dont il ne fut que legerement bleſſé; l'autre s'en appercevant le prevint pendant qu'il couroit à un Négre qui portoit ſon épée: De maniere qu'il fut contraint de ſe retourner vers Thibaud, c'eſtoit le nom de cet Aſſaſſin, pour parer avec le bras un coup de poignard qu'il luy portoit; & l'ayant reconnu, il s'écria comme autrefois Cæſar à Brutus. C'eſt donc toy, mon fils, qui me tuë: Puis ſe ſentant frapé de pluſieurs coups redoublez. Ah s'en eſt trop, dit-il, que l'on me faſſe

venir

venir un Preſtre, je veux mourir Catholique, & tomba mort en achevant ces paroles.

CHAPITRE IV.

Le Chevalier de Fontenay prend poſſeſſion du Gouvernement de la Tortuë au nom du General des Antilles : il en eſt chaſſé par les Eſpagnols. Les Boucaniers la reprennent & établiſſent M. du Roſſey leur Gouverneur. Sa mort. Son neveu luy ſuccede.

PENDANT que cette ſanglante Tragedie ſe joüoit à la Tortuë, M. de Poincy laſſé de ſe voir ainſi trompé par le Sr le Vaſſeur, qui s'étoit ſervi de ſes biens & de ſon autorité pour ſe mettre en poſſeſſion de cette Iſle, ſans luy avoir rendu compte de rien, ny meſme témoigné qu'il dépendiſt de luy, ne ſongeoit plus qu'-

aux moyens de l'en depoſſeder. Il n'en trouva pas de meilleur pour y réuſſir, que de ſe ſervir du Chevalier de Fontenay, nouvellement arrivé de France dans une petite Fregate, pour aller faire des courſes ſur les Eſpagnols. Il luy declara donc ſon deſſein, & luy recommanda le ſecret, l'aſſeurant qu'il ne manqueroit, ny d'hommes, ny de munitions pour l'execution de cette entrepriſe. Le Chevalier qui ne venoit que dans l'intention de faire ſa fortune par les armes, n'eut pas de peine à ſuivre les ſentimens du General de Poincy, quoyque le ſuccez en fuſt douteux; car ſi le ſieur le Vaſſeur eſtant encore vivant euſt eu le moindre ſoupçon de cette affaire, toutes les forces de ce General ne l'euſſent pas tiré de la Roche.

Pendant que M. de Poincy faiſoit preparer en ſecret les choſes neceſſaires pour la priſe de la Tor-

tuë ; le Chevalier de Fontenay partit avec ſon vaiſſeau pour aller croiſer devant Cartagene, ville Eſpagnole ; & afin que perſonne ne s'aperceuſt de ſon deſſein, il donna rendez vous au ſieur de Treval neveu du General, qui devoit commander un Bâtiment chargé de munitions & de gens de guerre.

Ces deux Gentils-hommes s'étant trouvez au rendez-vous qui eſtoit au Port de Paix de l'Iſle Eſpagnole, à douze lieuës du Port de la Tortuë, eurent nouvelle de la mort du ſieur le Vaſſeur, & de la maniere dont il avoit eſté aſſaſſiné ; ils ne laiſſerent pas de conclure entr'eux qu'il falloit vaincre ou mourir, plûtoſt que de retourner à Saint Chriſtophe ; ils prirent cette reſolution, s'attendant bien que les deux meurtriers, qui ne doivent eſperer aucune grace, les recevroient en hommes courageux, & ſe deffendroient

en deſeſperez. Ils allerent donc moüiller l'ancre à la Rade de la Tortuë, où on les reçût comme les Eſpagnols l'avoient eſté peu auparavant ; ſi bien qu'ils furent contraints de lever l'ancre, & d'aller moüiller à *Cayonne* à deux lieuës de là ; y eſtant arrivez ils mirent bien 500. hommes à terre, aprés avoir diſpoſé leur canon pour favoriſer la deſcente, en cas que l'on euſt voulu s'y opoſer.

Le Chevalier de Fontenay ſe rend maiſtre de la Tortuë.

Les deux Aſſaſſins eſtoient reſolus de ſe bien défendre, ſi les habitans avoient voulu tenir leur party, mais ne les ayant pû diſpoſer à cela, ils capitulerent, & promirent de rendre l'Iſle aux ſieurs de Fontenay & de Treval, à condition qu'on ne les inquieteroit point de la mort du ſieur le Vaſſeur, & qu'on les laiſſeroit en poſſeſſion des biens qu'il leur avoit donnez par un teſtament qu'on trouva aprés ſa mort ; Ce qui leur fut accordé moyennant quoy le

Chevalier de Fontenay demeura maiſtre de l'Iſle & de la Forteresſe.

Si-toſt que le Chevalier fut en poſſeſſion de la Tortuë, il la remit en ſon état floriſſant; La Religion Catholique & le negoce y furent rétablis, de même que le Fort, qui eſtoit tombé en ruine; il y ajoûta deux bons baſtions, fit faire une plate forme, & mettre ſix pieces de canon en baterie qui défendoient l'abord des ennemis à la rade. Les Avanturiers revinrent à la Tortuë plus que jamais, le Chevalier les traita bien, car il étoit Avanturier luy-meſme, mais differemment des autres; ayant paſſé toute ſa jeuneſſe en des courſes continuelles avec les Chevaliers de Malthe. C'eſt pourquoy il aimoit à équiper des vaiſſeaux qu'il employoit à de grandes entrepriſes.

Les Boucaniers revinrent auſſi à l'Iſle: Tellement qu'elle ſe vit plus

peuplée, qu'elle ne l'avoit encore eſté : & cette bonne intelligence des uns & des autres cauſa beaucoup de mal aux Eſpagnols : car les Avanturiers n'avoient pas plûtoſt fait une priſe, qu'au lieu de l'amener en des Iſles éloignées, & d'eſtre deux ou trois mois en chemin, comme ils avoient accoûtumé, ils ne faiſoient que la poſer dans le havre de la Tortuë, & dés le lendemain on les voyoit à l'embouchûre des Ports & des Rivieres, tous preſts à recommancer. Enfin ils devinrent ſi importuns aux Eſpagnols, qu'il ne pouvoit plus ſortir ny entrer de baſtiment dans leurs Ports, ſans eſtre pris. Un Marchand de Cartagene m'a dit qu'il a perdu en ce temps-là dans une année trois cens mille écus, tant en baſtimens qu'en marchandiſes.

Le Chevalier ſe voyant ainſi bien établi dans ſon Iſle, crût que toutes les forces Eſpagnoles ne

ſeroient pas capables de l'en faire ſortir : il ne fit point de difficulté de laiſſer dépeupler l'Iſle, permettant à tous d'aller en courſe : Mais il fut trompé, & il ne ſongeoit à rien moins, lorſqu'un Boucanier le vint avertir un jour qu'il avoit veu paroiſtre une armée navale Eſpagnole, qui dans toutes les apparences avoit deſſein ſur la Tortuë. Le Chevalier qui eſtoit actif & tout de feu, mit à l'inſtant ce qui luy reſtoit de monde en ordre, comme ſi les ennemis euſſent déja eſté en preſence. Alors quelques-uns des Boucaniers s'éprouverent à jetter des grenades au bas des baſtions. Ce qui donna lieu à un étrange accident.

Tibaut l'un des Aſſaſſins dont j'ay parlé, qui avoit évité la juſtice des hommes, & qui devoit craindre celle de Dieu, prit à l'émulation des autres une grenade, & la voulant jetter en l'air, le bras luy reſta comme immobile. De ſorte

qu'elle luy creva dans la main qui eſtoit la meſme dont il avoit Poignardé M. le Vaſſeur. C'eſtoit un ſpectacle horrible à voir, car ſa main toute fracaſſée pendoit plus d'un pied au deſſous du poignet, attachée encor à quelques nerfs, alongez par la violence du coup, & tout le monde regarda cet accident comme une juſte punition du Ciel, ſans ſe diſtraire de l'empreſſement que chacun avoit pour la défenſe de l'Iſle.

Toutefois ces ſoins eſtoient bien inutils; car les Eſpagnols ſçachant qu'elle eſtoit dégarnie de gens pour la défendre, eſtoient venus avec un armement conſiderable: Et au lieu de moüiller à la rade comme ils avoient fait autrefois, voyant que perſonne ne leur reſiſtoit, ils mirent leurs troupes à terre. Le Chevalier n'ayant que trés-peu d'habitans ſe retira avec eux dans le Fort de la Roche; les ennemis l'y attaquerent en vain; mais

mais ayant la liberté de faire ce qu'ils vouloient dans l'Iſle, ils tinrent les François bloquez pendant qu'ils cherchoient les moyens de trouver une place d'où l'on pût battre ce Fort. Ils trouverent une montagne plus haute que la Roche où eſtoit ſcitué le Fort des François ; mais on n'y pouvoit monter à cauſe des précipices. Comme les Eſpagnols ont beaucoup de flegme, ils y tracerent peu à peu un chemin, & rencontrerent un petit paſſage pour aller ſur cette montagne. Ce paſſage eſtoit entre deux rochers, & on y montoit par un trou, comme ſi on paſſoit par une trape ; il n'y avoit plus que la difficulté d'y monter du canon, car c'eſtoit une choſe impoſſible avec des chevaux. Voicy l'invention dont ils ſe ſervirent, ils attacherent deux pieces de bois enſemble, & mirent deſſus une piece de canon qu'ils firent monter par un nombre d'Eſclaves ſur leurs é-

Les Eſpagnols reprennent la Tortuë.

paules; & par ce moyen ils en monterent quatre pieces qu'ils mirent en batterie vis-à-vis le Fort de François.

Monſieur le chevalier avoit fait abatre les bois qui eſtoient au tour de ſon Fort, afin de n'eſtre point ſurpris par les ennemis; ce fut ce qui cauſa ſa perte, patce que ces arbres eſtant d'une grandeur & d'une groſſeur prodigieuſe couvroient le Fort, & auroient empêché l'effet de la batterie des Eſpagnols, qui n'auroient pû le découvir. Auſſi-toſt que les habitans virent la batterie des ennemis joüer ſur leur Fort qui les incommodoit extrémement, ils crurent qu'il eſtoit temps de capituler, & d'en avertir le Gouverneur; ils prirent tous les armes pour l'y contraindre, en cas qu'il ne vouluſt pas y conſentir, & ſans perdre de temps, ils le furent trouver.

Un nommé Bedel qui marchoit à leur teſte, s'avança vers le Che-

valier, & luy dit bruſquement qu'il falloit rendre la place: Rendre la place, s'écrie le Chevalier, indigné de la propoſition ? Va, traître, ſi j'y ſuis forcé, tu n'auras pas la ſatisfaction de le voir. A ces mots, il luy donna un coup de piſtolet dans la teſte & le renverſa mort à ſes pieds. Le coup étonna étrangement ces mutins, puis le Chevalier leur parla avec tant de cœur & d'eſprit, qu'il leur fit promettre à tous, de mieux ſe deffendre que jamais, mais ils tinrent mal leur promeſſe ; car la conjuration recommença dés le lendemain, & ils vinrent tout de nouveau propoſer au Chevalier de ſe rendre à compoſition, luy repreſentant que les Eſpagnols eſtoient cruels, & que ſi on attendoit qu'on fût reduit à l'extremité, peut-être on ne pourroit rien obtenir d'eux. Le Chevalier n'y vouloit point entendre ; mais à la fin ſon party eſtant le plus foible, il y fut

contraint ; ſi bien qu'on convint avec les Eſpagnols que tous les François ſortiroient tambour battant, méche alumée, avec armes & bagage, & qu'ils rendroient le Fort avec le canon & toutes les munitions de guerre. Les Eſpagnols donnerent aux François quarante-huit heures pour ſe retirer. Il y avoit à la rade deux baſtimens coulez à fonds qu'ils tâcherent de mettre à flot. Les François ayant mis ces déux baſtimens en état,& eſtant preſts à s'embarquer; le General des Eſpagnols fit reflexion, que les François munis encore de toutes leurs armes pourroient ſe joindre à quelques-uns de leurs Avanturiers & l'attendre quand il s'en retourneroit. C'eſt pourquoy il leur demanda des otages juſques à ce qu'il fuſt arrivé à S. Domingue ; & M. le Chevalier ne put s'exempter de luy donner le Sr Hotman ſon frere ; aprés quoy il s'embarqua dans un des

baſtimens, & les deux auteurs de la mort du ſieur le Vaſſeur dans l'autre. Ces deux hommes adonnez à faire des cruautez, ne ſe mirent point en peine d'en commettre encore icy une aſſez grande, ils ſe détacherent de la compagnie du Chevalier & mirent toutes les femmes & quelques enfans ſur une petite Iſle deſerte, & s'en allerent courir le bon bord.

On a ſceu qu'un vaiſſeau Holandois jetté par la tempeſte contre cette Iſle deſerte, avoit ſauvé quelques-unes de ces femmes. J'ay veu meſme une Relation qui couroit alors de ce qui leur eſtoit arrivé dans ce deſert, écrite par l'une d'elles, Eſpagnole de nation, & qui dans la maniere de s'exprimer marquoit avoir beaucoup d'eſprit; je l'ay miſe icy telle qu'elle m'eſt venuë dans les mains. Voicy donc comme s'explique cette femme.

Aprés qu'on nous eut débarquées, & enfin malheureuſement

abandonnés dans cette Iſle deſerte, nous trouvâmes d'abord quantité de beſtes ſauvages, dequoy nous aurions pû nous nourrir, mais nous craignions plûtoſt d'en eſtre devorées & de devenir leur pâture; & ſans doute elles voyoient bien à qui elles avoient affaire, c'eſt à dire à des femmes foibles & deſarmées, à qui meſme les plus timides de ces beſtes ſe faiſoient craindre. Il n'en eſtoit pas ainſi, lorſque des habitans des païs circonvoiſins, gens cruels & grands voleurs deſcendoient dans cette Iſle pour les chaſſer: car ils en faiſoient un ſi prodigieux carnage que nous pouvions vivre de celles qui ſe trouvoient mortes, que ces chaſſeurs oublioient ou négligeoient peut-eſtre aprés les avoir tuées. Nous avions grand ſoin de nous cacher pour évitér également & ces hommes & ces beſtes. Cependant la faim qui nous preſſoit, nous obligeoit ſouvent à ſortir de nos re-

traites, & nous donnoit meſme la hardieſſe d'avancer dans le païs: Nous marchâmes long-temps par des endroits trés-dangereux, & aprés avoir fait cent détours, nous nous égarions de plus en plus, ne faiſant autre choſe que de paſſer de precipice en precipice. Alors une infinité de chemins s'offroient à nous de toutes parts, hormis celuy qui nous auroit menées au bord de la mer, que nous avions depuis long-temps perdu de veuë, & d'où enfin nous aurions pû découvrir quelque vaiſſeau qui nous auroit tirées d'un lieu ſi dangereux. Un jour que nous errions à noſtre ordinaire, une troupe des Chaſſeurs, dont j'ay parlé, armez de perches pointuës, vinrent tout d'un coup fondre ſur nous, & nous dépoüillerent facilement. Une ſeule d'entre nous fit reſiſtance, & ſe défendit plûtoſt pour exciter ces Barbares à luy oſter la vie, que pour conſerver ſes habits qu'ils luy arra-

cherent à la fin auſſi bien qu'à nous, nous ayant enſuite quittées ſans nous avoir fait d'autre mal.

Cette femme confuſe au dernier poinct de ſe voir ainſi nuë, bien qu'elle ne fuſt alors qu'avec des perſonnes de ſon ſexe, & trouvant en cet état la lumiere du jour auſſi affreuſe que la mort, s'alla enterrer toute vive dans le ſable, & couvrit le reſte qui paroiſſoit de ſon corps de ſes cheveux épars. Toutes ſes compagnes furent ſurpriſes de ſa reſolution; mais comme elles vouloient l'en détourner & tâchoient de la ſecourir, du moins autant qu'il leur eſtoit poſſible dans l'extremité où elles la voyoient, & dans celle où elles eſtoient elles-meſmes: laiſſez-moy, dit-elle aux plus empreſſées; Dans ce dernier moment, je n'ay plus beſoin que de vos prieres qui me ſerviront beaucoup, & de la mort qui finira toutes mes miſeres. Aprés ces paroles elle garda le ſilence, & ne

parlant plus que par ſes larmes, elle expira au milieu des femmes qui l'entouroient.

N'en déplaiſe à ceux qui font tant de cas de cette petite Relation ; il me ſemble, ſans toutefois la mépriſer, qu'elle paroiſt un peu romaneſque ; quoy qu'il en ſoit, il eſt temps de revenir à l'Ile de la Tortuë.

Le General Eſpagnol en fit reparer le Fort, & y mit une garniſon de ſoixante hommes commandez par un Capitaine & un Alferez, à qui il laiſſa aſſez de vivres & de munitions de guerre, pour attendre qu'on leur en envoyaſt d'autres. Si-toſt qu'il fut arrivé à S. Domingue il renvoya le ſieur Hotman qui n'eut que des remercimens à faire du bon traitement qu'il avoit receu, juſques-là meſme que ce General luy offrit de l'employ, quoi-que cela fuſt directement contre les ordres du Roy d'Eſpagne qui défendent tres-expreſſément

d'employer aucun Etranger à ſon ſervice dans les Indes Occidentales.

Aprés que le ſieur Hotman fut en liberté, il alla chercher ſon frere qu'il ne trouva, dit-on, que ſix mois aprés. Sçachant bien l'un & l'autre en quel état l'Iſle eſtoit demeurée, ils raſſemblerent quelques Boucaniers François & pluſieurs habitans, pour tenter de la reprendre, mais les Eſpagnols s'y eſtoient tellement mis en défenſe, qu'ils furent obligez de ſe rembarquer avec perte. On dit que le Chevalier de Fontenay demeura toûjours avec ſon frere, & que leur baſtiment venant à tirer beaucoup d'eau ils relâcherent aux Iſles des Eſores, d'où ils repaſſerent en France.

Mort de M. de Poincy.

Pendant que les Eſpagnols eſtoient maiſtres de la Tortuë, M. le General de Poincy mourut aymé de peu de gens, hay de pluſieurs, & redouté de tous. Sa mort

cauſa beaucoup de deſordre dans les Iſles de ſaint Chriſtophe, & en d'autres encore que les François occupoient. Du Roſſey Gentilhomme de Perigord, qui avoit eſté autrefois Boucanier, ayant apris cette mort, revint à ſaint Domingue, les Boucaniers l'y receurent fort bien, car ils l'aimoient, & ne l'appelloient que leur pere; Ils luy propoſerent d'aller reprendre la Tortuë, & que s'il vouloit eſtre leur chef, ils le feroient leur Gouverneur, & luy obeïroient. Du Roſſey qui connoiſſoit leur fidelité, ne refuſa point cet offre; ils s'aſſemblerent quatre à cinq cens hommes, tant Boucaniers, qu'Avanturiers ou Flibuſtiers, & habitans, qui avoient autrefois demeuré à la Tortuë. Ayant tous pris une ferme reſolution d'y retourner, ils jurerent les uns aux autres de ne ſe point abandonner dans une conqueſte de cette importance. Ils n'avoient point d'autres baſtimens que des

canots, qui leur ſervirent pour aller ſur l'Iſle Eſpagnole devant la Tortuë, où ils tinrent conſeil touchant la maniere d'attaquer leurs ennemis. Qui fut que cent hommes iroient deſcendre à la bande du Nord de l'Iſle, & qu'ils viendroient par derriere ſurprendre les Eſpagnols poſtez ſur la montagne, qui commandoit le Fort de la Roche, pendant que les autres iroient pour le prendre. Enfin ayant arreſté ce qu'ils devoient faire, ils attendirent la nuit pour executer leur deſſein. Ceux qui furent choiſis pour deſcendre à la bande du Nord, partirent les premiers & débuſquerent dés le poinct du jour les Eſpagnols de la grande montagne, où ils n'étoient guere retranchez, ne ſe défiant pas qu'on pût les attaquer de ce coſté-là. Les autres qui eſtoient dans le Fort de la Roche furent bien étonnez d'entendre battre la Diane de ſi grand matin à coups de canon, qui les ravageoit étrange-

Les Boucaniers reprennent la Tortuë.

ment. Ils ſortirent pour voir ce que c'étoit, & n'apperçûrent aucun veſtige des ennemis; mais leur étonnement augmenta bien davantage, lors qu'ils ſe trouverent environnez du gros de cette troupe de Boucaniers, qui les empeſcherent de rentrer dans leur Fort, taillerent la pluſpart en pieces, & prirent les autres priſonniers. Voilà comme ce combat fut bien toſt terminé.

Les François, aprés un ſuccés ſi heureux, ne ſongerent plus qu'à bien garder la Tortuë. Ils envoyerent leurs priſonniers à l'Iſle de Cuba qui n'en eſt éloignée que de 15. lieuës ou environ : Ils firent du Roſſey leur Gouverneur, luy jurerent tous ſerment de fidelité & d'obeïſſance, & le prierent d'écrire en France, afin qu'on luy ménageaſt une commiſſion. Dés le moment qu'ils ſceurent qu'on la luy avoit envoyée, & les Habitans, & les Boucaniers, & les Avanturiers ou Flibuſtiers ſe ſoumirent à luy

M. du Roſſey élû Gouverneur de la Tortuë.

payer le dixiéme de leurs priſes ſelon l'ordre de l'Amirauté de France. M. du Roſſey gouverna pluſieurs années dans une parfaite intelligence avec tout le monde, enſuite il retourna en france, & laiſſa M. de la Place ſon neveu pour gouverner en ſon abſence. Tout ce qu'il demanda luy fut accordé; l'on receut fort agreablement ſon neveu, & tous promirent de luy obeïr comme à luy-meſme. Il mourut peu de temps aprés, & M. de la Placē ſon heritier preſomptif fut reconnu & gouverna paiſiblement juſques en l'année 1664. que la Compagnie des Indes Occidentales fut rétablie.

Meſſieurs de la Compagnie Occidentale s'eſtant remis en poſſeſſion des Iſles Antilles appartenantes aux François, ſe rendirent auſſi les maiſtres de la Tortuë, & y envoyerent un navire en l'année 1664. avec un Lieutenant & ſoixante Soldats de garniſon, un

Commis General, avec trois Sous-commis & pluſieurs engagez, pour travailler à une habitation. Ils apporterent en meſme-temps une commiſſion à M. d'Ogeron Gentilhomme Angevin, de bonne conduite, fort experimenté dans ces lieux-là, & qui eſtoit bien dans l'eſprit des habitans. A l'arivée de ce Vaiſſeau, M. de la Place eut ordre du Roy de ſe retirer en France. M. d'Ogeron luy ſucceda en qualité de Gouverneur pour le Roy, & pour Meſſieurs de la Compagnie; & fit baſtir un magazin, dans lequel on déchargea toute ſorte de marchandiſes neceſſaires aux habitans, que ce Vaiſſeau avoit apportées.

CHAPITRE V.

La Compagnie Occidentale abandonne la Tortuë, & permet aux Marchands d'y negocier. Gouvernement de Mr. d'Ogeron ſur cette Iſle,

MOnſieur d'Ogeron eſtant en poſſeſſion de ce Gouvernement, ſongea plus à l'accroiſſement de la Colonie, que tous les autres n'avoient fait Il avoit un navire à luy, dans lequel il étoit venu beaucoup de monde de France; attirez par le bruit de ſa bonne conduite il faiſoit valoir les marchandiſes des habitans, qu'il leur donnoit à credit, afin de les obliger à reſter, & à oublier les commoditez de la France, trouvant là tout ce qu'ils ſouhaitoient. Il ne laiſſa pas de maintenir les Flibuſtiers, ou Avanturiers & les Boucaniers, & tâchoit de les attirer. En ce temps-là il y avoit guerre entre les Eſpag-

nols & les Portugais : il leur faiſoit donner des Commiſſions Portugaiſes pour piller ſur les Eſpagnols, & ils amenoient leurs priſes à la Tortuë. Il a fait habiter preſque toute la bande du Nord de l'Iſle Eſpagnole, depuis le port Margot, où il avoit une habitation, juſques aux trois Rivieres, qui ſont vis-à-vis la pointe du Ponant de la Tortuë. Les habitations du cul de ſac de cette Iſle ont eſté preſque toutes faites pendant qu'il a gouverné ; ce qui a attiré beaucoup de monde des Iſles Antilles & de France. Tous les Quartiers étoient fournis d'Officiers, que M. Ogeron prenoit parmi les habitans méme, afin de garder une bonne diſcipline, & de faire mîeux executer ſes ordres. Par ce moyen il empêchoit les troubles, il accommodoit les differends, ſi bien que chacun vivoit content. Et afin d'engager de plus en plus les habitans d'y demeurer, il fit venir de Fran-

ce des femmes, maria la pluſpart de ſes habitans, qui donnerent envie aux Boucaniers & aux Avanturiers de faire de meſme.

Un jour qu'il eſtoit arrivé un vaiſſeau avec un grand nombre de femmes, les Flibuſtiers en ayant eu avis, ſe rendirent au Port, où chacun d'eux choiſit celle qu'il trouva le plus à ſon gré. Il ne ſurvient jamais entr'eux aucune diſpute pour le choix, parce que l'aſcendant qu'ils ont pris les uns ſur les autres en vivant enſemble, empêche toutes les conteſtations qui pourroient naiſtre à cet égard, le plus foible cedant toûjours au plus fort. Un Flibuſtier de ce caractere s'aprocha de celle qui luy avoit agreé, & ſe tenant de bout devant elle apuyé ſur ſon fuſil, luy parla en ces termes. Je ne vous demande point compte du paſſé, vous n'eſtiez pas à moy: Repondez-moy ſeulement de l'avenir maintenant

que vous m'allez appartenir, je vous quitte de tout le reſte; Puis frapant de la main ſur le canon de ſon fuſil. Voilà ce qui me vangera de vos infidelitez ſi vous m'en faites, ſi vous me manquez il ne vous manquera pas: Enſuite il l'emmena. Les autres Flibuſtiers en firent de meſme. Il n'en demeure point à moins qu'il ne ſe trouve plus de filles que d'Avanturiers.

Mrs de la Compagnie voyant en deux années qu'ils avoient eſté poſſeſſeurs de la Tortuë, que fort peu ou point de retour des marchandiſes qu'ils y avoient envoyées, reſolurent d'y faire payer ce qu'on leur devoit, & d'y laiſſer aller les Marchands. Ils envoyerent, comme j'ay déja dit, cet ordre dans le navire nommé le Saint Jean, en l'année 1666. M. d'Ogeron ſe ſervit de cette occaſion pour y faire venir des navires Marchands, où il eſtoit intereſſé, ils y apporterent des marchan-

diſes, & en remporterent qui ſe faiſoient là, comme le Tabac & les Cuirs. L'année ſuivante il fut luy-meſme en France, laiſſant Monſieur de Poincy ſon neveu en ſa place.

Eſtant en France il fit connoiſtre à quelques particuliers l'état de cette colonie, & les grands profits que l'on pouroit tirer de ce païs. Il les pria de luy faire renouveller ſa commiſſion, & il s'aſſocia avec eux à condition qu'ils luy enverroient tous les ans douze navires chargez de marchandiſes, & qu'il leur en renverroit d'autres du Païs. Il s'obligea outre cela de fournir les habitans d'Eſclaves, & de détruire les chiens ſauvages qui ſont ſur l'Iſle Eſpagnole, afin qu'elle puſt ſe repeupler des beſtes que ces animaux détruiſent.

L'année d'aprés M. d'Ogeron retourna à la Tortuë, où il fit ſignifier ſa Commiſſion aux habitans. Il leur promit qu'ils ne manqueroient de

rien, qu'ils pourroient envoyer leurs marchandiſes pour leur compte, ſans eſtre obligez de prendre celles de la nouvelle Compagnie.

Ce qui arrive au retour de M. d'Ogeron à la Tortuë.

Les Marchands étrangers & François noſoient venir auparavant negocier à la Tortuë, ny à la coſte de S. Domingue: Il n'y venoit que des Bâtimens de cette Compagnie, qui eſtoient ſi petits, que les habitans ne pouvoient y embarquer leurs marchandiſes que par faveur; & on préferoit les Principaux d'entre eux à qui on donnoit des billets adreſſans aux Capitaines des vaiſſeaux, ſi bien que la marchandiſe des autres ſe pourriſſoit avant qu'ils la puſſent embarquer. Au lieu de remedier à cela, on leur défendoit expreſſément de traiter avec les Eſtrangers, tels qu'ils fuſſent; mais malgré ces défenſes, quelques habitans allerent dans leurs canots à bord de deux vaiſſeaux Zelandois nouvellement arrivez à la coſté de S. Domingue: les premiers qui com-

mercerent avec les Flamans, leur dirent de reſter encore quelque temps, qu'ils verroient bientoſt les autres habitans venir vers eux, & qu'il y avoit aſſez de Tabac fait pour les charger. Ces gens qui ne cherchoient point d'autre occaſion, voyant qu'il n'y avoit aucun Fort, & que le païs ne dependoit point du Roy de France, ſe determinerent à le faire.

M. D'Ogeron en eſtant averty, renouvella la défenſe aux habitans de negocier avec les Etrangers; ils la mépriſerent, diſant qu'ils étoient ſur une terre neutre, qu'ils n'appartenoient à aucuns intereſſez du Roy de France, & que par conſequent on ne pourroit pas les aſſujettir: ſi bien qu'ils traiterent avec les Zelandois qui leur donnerent les marchandiſes à un tiers meilleur marché que M. d'Ogeron. Ils embarquerent auſſi des marchandiſes pour leur compte, & firent promet-

Les Zelandois viennent négocier.

tre aux Zelandois qu'ils reviendroient l'année ſuivante.

Peu de temps aprés que les Zelandois furent partis, M. d'Ogeron arriva en ce lieu avec deux Bâtimens qui eſtoient venus de France chargez de marchandiſes, les Habitans ſe liguerent tous, & reſolurent de ne le point recevoir: Ils tirerent quelques coups de fuſil ſur ſes Chaloupes qui vouloient deſcendre à terre; ſi bien qu'il fut contraint de ſe refugier à la Tortuë, craignant un plus grand mal. Sitoſt qu'il y fut arrivé, il dépeſcha un vaiſſeau pour la France, & un autre pour les Antilles, afin d'avoir du ſecours contre ces rebelles, leſquels ſe voyant preſſez, allerent par toute la coſte où il y avoit des François, leur faire prendre les armes, & menacerent ceux qui refuſoient de le faire, de les maſſacrer, ou de brûler leurs habitations. Ils furent meſme dans le deſſein de ſe ſaiſir de la Tortuë, & d'en chaſſer

Les François ſe rebellét.

M. d'Ogeron, diſant que quand ils ſeroient les maiſtres, ils auroient aſſez de ſecours des Holandois, qui ne demandoient pas mieux que de traiter avec eux. Pluſieurs mois s'écoulerent, aprés leſquels M. d'Ogeron receut du ſecours de M. le Chevalier de Sourdis qui eſtoit alors dans les Iſles avec des navires de guerre. Dés qu'on eut mis du monde à terre, quelques-uns de ces mutins furent arreſtez, & l'on en pendit un; les autres intimidez s'accomoderent, à condition qu'on ne les laiſſeroit plus manquer de navires ny de marchandiſes.

Soûmiſſion des rebelles.

Les Zelandois qui eſtoient ſur le poinct de revenir, furent avertis de ce qui s'eſtoit paſſé, & craignant qu'on ne leur joüaſt un mauvais tour, noſerent y aborder. Enfin M. d'Ogeron voyant que ſes deſſeins ne reüſſiſſoient pas, permit à tous les Marchands François d'y trafiquer en payant cinq pour cent de ſortie & d'entrée. Il y en va aujourd'huy

d'huy un ſi grand nombre qu'ils ſe nuiſent les uns aux autres.

Cette diſgrace n'a pas empêché que M. d'Ogeron n'ait beaucoup augmenté cette Colonie ; il y a fait venir quantité de familles de Bretagne & d'Anjou, qui preſentement y ſont bien établies. Les Boucaniers n'y ſont plus en ſi grand nombre, parce qu'il n'y a plus de chaſſe, toutes les beſtes à cornes eſtant détruites : car les Eſpagnols voyant qu'ils ne pouvoient arreſter les François, qui détruiſoient toutes ces beſtes, en firent de meſme, croyant que quand il n'y auroit plus rien, les François ſeroient contraints de ſe retirer. Mais au contraire ne trouvant plus le moyen de chaſſer, les uns ont fait des habitations, & ſe ſont rendus auſſi puiſſans que les Eſpagnols, excepté qu'ils n'ont pas des Villes ny des Forteresſes.

Pluſieurs famill s de Bretagne & d'Anjou viennent s'établir à la Tortuë.

Les autres que l'on appelle maintenant Avanturiers ou Flibuſtiers

ont armé pour aller en courſe: & ſe ſont adonnez à faire des priſes ſur mer. Dans la ſuite leur nombre s'eſt tellement augmenté qu'ils ſe ſont vûs aſſez forts pous faire des deſcentes & prendre des villes.

En l'année 1675. pluſieurs d'entre eux partirent pour la priſe de *Curaçao*, afin de joindre l'armée du Roy, commandée par le Garde-coſte de la Martinique, de S. Chriſtophe, de Marie galande & autres lieux dans les Indes appartenant aux François. Comme il eſtoit difficile de reduire cette place ſans le ſecours des Flibuſtiers, ce Commandant depêcha vers M. d'Ogeron Gouverneur de S. Domingue, avec ordre de luy en envoyer autant qu'il luy ſeroit poſſible.

Peu de temps aprés M. d'Ogeron aſſembla 18. Baſtimens contiennant 14. ou 15. cens hommes qui avoient à leur teſte Tributor, le Gaſcon, Grammont, Pierre Ovinet

& le grand Ovinet, car ils eſtoient deux couſins de ce nom trés-fameux, Beau-regard, & autres: Tous reſolus & capables de grandes entrepriſes.

Le rendez-vous fut à l'Iſle d'Anet où les Flibuſtiers & l'armée du Roy devoient ſe trouver. Chemin faiſant le long de la Coſte de S. Domingue à travers de Porto Ricco, la Flotte, à nuit fermante, fut priſe d'un coup de vent de nord qui fit échoüer le navire nommé la grande Infante qui étoit venu pour les prendre; & cela ſans perdre de monde, tous les Flibuſtiers ayant eu le temps de ſe mettre à terre avec leurs armes & Bagages, qui comme on a déja dit, conſiſte en trés-peu de choſe.

Le lendemain, les Avanturiers qui eſtoient fort-éloignez de terre, crurent que la grande Infante avoit tenu le large comme eux; ce qui fit qu'ils continuerent leur rou-

te ſans s'informer de rien davantage, dans la penſée que ce navire ſe trouveroit au rendez-vous. Cependant ceux qui eſtoient ſur ce vaiſſeau qui échoüa à Porto Ricco eſtoient non-ſeulement des gens de l'Armée du Roy, mais il y avoit encore avec eux ; rés de 400 Avanturiers, leſquels voulurent auſſitoſt prendre les armes & ſe fortifier dans l'Iſle, connoiſſant la perfidie des Eſpagnols ; & M. d'Ogeron qui en eſtoit auſſi perſuadé, fut un des premiers de cet avis & ſe mit à leur teſte. Mais M. de Montorquier Commandant du Roy ſur l'Infante & les Officiers qui l'accompagnoient, reſolurent d'aller de bonne foy avec les Eſpagnols, d ns la vûë que n'ayant point de guerre avec eux ils les traiteroient d'autant plus humainement, que de leur part ils ne ſe ſervoient pas de l'avantage qu'ils avoient de ſe trouver les armes à la main dans leur païs.

Néanmoins la choſe tourna comme les Avanturiers l'avoient prévû: Car les Eſpagnols violerent le droit des gens; au lieu de fournir des Bâtimens à ceux qui eſtoient échoüez ſur leurs côtes, ils les firent tous priſonniers dans Potto Ricco: les plus conſiderables eurent la ville pour priſon, & les autres furent diſtribuez deux à deux dans l'Iſle chez les habitans, leſquels voyant que les Avanturiers adroits & ingenieux ne laiſſoient échaper aucune occaſion de les tromper & de ſe dérober à leur vigilance tantoſt au nombre de ſix, tantoſt au nombre de huit ou dix, & qu'enfin s'en allant les uns aprés les autres il n'en ſeroit point reſté, eurent la barbarie de tuer ceux qui ne s'eſtoient point ſauvez.

Par bonheur M. d'Ogeron ne fut pas de ce nombre, il prevint leur cruauté ſe ſauvant luy quatriéme dans un canot. A l'égard de ceux qui avoient la ville pour priſon, on

les enferma, & on les garda ſoigneuſement pendant plus de quinze mois dans le deſſein de les envoyer à Lima pour travailler aux mines du Perou d'où l'on ne revient jamais : & à cet effet on profita de l'occaſion d'un navire qui faiſoit voile pour Cartagene ſur lequel on les embarqua ; mais ils furent aſſez heureux d'eſtre repris par le Capitaine Pitrians Flibuſtier Anglois, le long de la Coſte S. Domingue, au travers de l'Ile à Vache, ils eſtoient au nombre de dix-ſept, tous gens de merite & de diſtinction.

Ce ne fut pas là le ſeul avantage qu'eut cet Avanturier ; outre l'honneur d'avoir ſauvé de ſi braves gens, il prit encore cent mille écus en eſcalins que les Eſpagnols avoient deſtinez pour payer les ſoldats de la Havana, & d'autres marchandiſes que les Flibuſtiers eſtiment peu, ne cherchant que de l'argent.

Le combat fut ſanglant, le Capitaine du vaiſſeau Eſpagnol fut bleſſé de cinq coups de fuſil, & eut prés de cent hommes tuez. Les Avanturiers auroient paſſé tout le reſte au fil de l'épée, ſi M. de Poincy qui eſtoit du nombre de ceux que l'on venoit de delivrer n'eût empêché ce carnage. La generoſité naturelle aux François alla ſi loin dans ce rencontre, que quoy qu'il euſt eſté fort maltraité des Eſpagnols pendant ſa captivité, il prit un ſoin tout particulier du Capitaine Eſpagnol, & ne l'abandonna point qu'il ne fût entierement gueri de ſes bleſſeures, aprés quoy il le renvoya.

D'autre part M. d'Ogeron & les trois autres, qui s'eſtoient ſauvez avec luy, eurent beaucoup à ſouffrir ſur mer. Ils eſtoient dans un canot ſans vivres & ſans proviſions, n'ayant pour tout équipage que leurs chapeaux qui leur ſervoient de rames, & leurs

chemiſes de voiles. En cet eſtat ils arriverent à l'Iſle de Samana plus morts que vifs, de maniere qu'ils faiſoient pitié à ceux qui les virent, qui n'epargnerent ny ſoins ny peines pour leur apporter du ſoulagement.

M. d'Ogeron ſe trouvant rétably, aſſembla environ quatorze à quinze cens Avanturiers, & s'en alla à Porto Ricco redemander les François que l'on y retenoit priſonniers. Les Eſpagnols auroient été bien empêchez de les réndre, ils les avoient tous tuez, & n'oſoient pas l'avoüer aux Avanturiers: Et pour les mieux tromper ils envoyerent des Religieux faire de leur part toutes les ſoûmiſſions imaginables, promettant de rendre tous ceux qu'on leur demandoit, qu'ils diſoient eſtre diſperſez çà & là; ne demandant ſeulement que le tems de les raſſembler pour les leur renvoyer. Mais au contraire ils aſſembloient des troupes pour faire

teſte aux Avanturiers.

M. d'Ogeron indigné de cét artifice, ſe mit à courir l'Iſle avec ſon monde, bruſlant, ravageant, & paſſant au fil de l'épée tout ce qui ſe trouva ſous leurs mains, pourſuivant meſme les fuyards juſques aux portes de la ville de Porto Ricco, ſans que les Eſpagnols oſaſſent paroiſtre pour s'oppoſer à leur fureur, tant ils redoutoient la valeur des Avanturiers. C'eſtoit une étrange deſolation que de voir la deſtruction des Hatos des Eſpagnols; on ne rencontroit de tous coſtez, que bœufs qui avoient les jarrets coupez, que porcs tuez, & que membres ſanglans d'une infinité d'autres animaux confuſement épars dans l'étenduë de cette contrée ravagée. En ſorte que les Avanturiers ne trouvant plus rien à ſaccager, à brûler ny à détruire, ne ſongerent plus qu'à leur retour.

Sur ces entrefaites ils donnerent dans une embuſcade de ſix mille

Eſpagnols cachez dans un bois qui s'eſtoient tous enivrez d'une boiſſon appellée Guilledine faite avec du jus de Canne à ſucre qui eſt plus forte que noſtre eau de vie, n'oſant jamais attaquer de ſang froid les Avanturiers. Le combat commança ſur les deux heures du matin, & dura le reſte du jour ſans qu'ils puſſent interrompre la marche des Avanturiers qui continuerent toûjours leur route, juſqu'à une grande prairie, où ils camperent & firent bonne garde toute la nuit: Le lendemain matin ils pourſuivirent leur chemin ſans rencontrer qui que ce ſoit, qui s'oppoſaſt à leur paſſage, & regagnerent ainſi leurs baſtimens. Toute cette expedition s'eſt faite ſans que les Avanturiers ayent perdu plus de quinze perſonnes, encore s'eſtoient-ils écartez pour tuer des ſangliers, & furent-ils enveloppez tout à coup par un grand nombre d'Eſpagnols.

Cela fait M. d'Ogeron retourna

à la Tortuë où il a gouverné aſſez tranquillement, & eſtant enfin revenu en France il y eſt mort.

M. de Poincy ſon neveu, dont j'ay déja parlé, a ſuccedé. Tous les habitans ſont trés-ſatisfaits de luy, & vivent aujourd'huy fort contens ſous ſon gouvernement.

Chapitre VI.

Deſcription generale de l'Iſle Eſpagnole appellée S. Domingue.

L'Iſle Eſpagnole eſt ſituée en ſa longueur du Levant au Ponant depuis le dix-ſeptiéme degré trente minutes de latitude Septentrionale. Elle peut avoir trois cent lieuës de cirquit, cent cinquante de long, & cinquante à ſoixante de large. Chacun ſçait qu'en l'année 1492. Dom Fernando Roy d'Eſpagne envoya Chiſtophe Colomb aux Indes de l'Amerique, lequel découvrit cette Iſle, & la nomma *Eſpagnuola*, dant elle a retenu le nom.

Découverte de C. Colomb.

Le terroir en eſt admirable, on y void de grandes Foreſts, & quantité de beaux arbres fruitiers, qui produiſent en abondance tout eſorte de fruits pour la ſubſiſtance des habitans.

Cette Iſle eſt remplie de trés-belles prairies, que les Eſpagnols nomment *Savanas*, arrouſée d'un grand nombre de rivieres, dont quelques-unes ſont capables de porter batteau. On y trouve pluſieurs mines d'or, d'argent & de fer. Un jour un Eſpagnol foüiſſant en terre rencontra du vif argent, ne ſçachant ce que c'eſtoit, il en mit dans ſa poche pour le faire voir; mais il fut bien ſurpris quelque temps aprés de n'y rien trouver & chacun ſe mocqua de luy lorſqu'il fut à la ville. J'ay vû de l'or qui croiſt là ſur une montagne que l'on rencontre prés de la ville de S. Jago Cavallero; quand il y a bien plu les eaux qui en deſcendent aportent dans les Rivieres de

Mines qui ſe trouvent dãs l'Iſle Eſpagnole.

petits morceaux d'or, que les Eſclaves vont chercher dés que ces torrens ſont diſſipez. On en trouve qui peſent juſques à un demy écu d'or.

L'Hiſtoire de l'uſurpation des Eſpagnols, écrite par un Eſpagnol meſme nous apprend qu'ils ont eſté les premiers Chreſtiens qui ont découvert & habité cette Iſle, aprés avoir exterminé pluſieurs Nations d'Indiens. On y trouve encore aujourd'huy ſous des rochers des cavernes voûtées toutes remplies des oſſemens de ces peuples maſſacrez. Cela fait connoiſtre que les Eſpagnols ont exercé de grandes cruautez dans ces païs & qu'ils n'en ſont pas demeurez maiſtres ſans beaucoup de peines.

En effet, quelques Auteurs dignes de foy rapportent que les anciens habitans de ces lieux eſtoient des hommes auſſi ſauvages que barbares, qui vivoient brutalement, allant tout nuds, ſe nourriſ-

ſant de racines, dormant par les Montagnes ou derriere les buiſſons. Les femmes meſme ſuivoient leurs maris à la chaſſe, & laiſſoient leurs enfans ſuſpendus aux branches d'un arbre dans un petit panier de jonc, leſquels ſe paſſoient deſtre allaictez juſqu'au retour de leur mere. Ces peuples ne connoiſſoient ni Dieu, ni Superieur, ni Loy, ni Coûtume; ainſi il eſtoit difficile de les reduire par adreſſe, encore plus par la force: combattre avec eux, eſtoit proprement chaſſer aux beſtes ſauvages, qui ſe cachent aux lieux les plus inacceſſibles. Ces gens ayant une fois perdu la crainte des chevaux & des fuſils, qui d'abord les avoient fort étonnez en les renverſant; & s'apercevant que les Eſpagnols tomboient auſſi-bien que les autres hommes d'un coup de pierre ou de fleche, ils ſe haſardoient, & penetroient dans leurs armes: juſques là que l'un des Indiens dont

je parle ; ſe trouvant preſſé dans un lieu étroit, voyant un de ſes compagnons tué à ſon coſté, & la pique d'un Eſpagnol preſte à luy donner dans le ventre ; ſans heſiter il s'enferra luy-meſme, & ſe jetta tout furieux ſur ſon ennemy, qu'il fendit d'un coup de ſabre, enſorte qu'ils tomberent tous deux baignez dans leur ſang en meſme temps & en meſme place.

Par là on peut juger du reſte, & de la difficulté qu'il y a eu à les vaincre & ſur tout à les convertir à la Foy ; parce qu'il leur falloit apprendre à eſtre hommes avant que de leur apprendre à eſtre Chrétiens, & ſans doute que l'un eſtoit auſſi difficile que l'autre. C'eſt pourquoy les Eſpagnols les ont détruits autant qu'ils ont pû; & aprés cette deſtruction ils ſe ſont établis dans l'Iſle. Ils l'ont peuplée de beaucoup d'animaux à quatre pieds qui n'y étoient point auparavant, comme Bœufs, Chevaux, & Sangliers;

enſuite ils y ont bâti des Villes, des Bourgs, & de tres-belles habitations, dont on ne voit plus que les veſtiges; parce que les Holandois en ont ſacagé la plus grande partie: Et comme les Eſpagnols faiſoient tous les jours de nouvelles découvertes dans cette partie des Indes, pluſieurs ont quitté l'Iſle S. Domingue pour aller en terre ferme, où ils ont bâti des Villes auſſi belles & auſſi grandes qu'il y en ait en Eſpagne.

Les François eſtant venus dans cette Iſle, s'y ſont tellement accrus, qu'aujourd'huy ils ſont plus en eſtat d'en chaſſer les Eſpagnols, que les Eſpagnols d'en chaſſer les François. Ils ont plus de la moitié de l'Iſle, qui contient un fonds de terre le meilleur du monde, mais elle n'eſt défenduë d'aucune Forteresſe.

Deſcription de la Ville de S. Domingue & des

La Ville Capitale de cette Iſle ſe nomme St Domingue. Colomb y eſtant deſcendu un jour de Dimanche, & trouvant la place commode

de, y fit bâtir cette Ville, qu'il nomma *Santo Domingo*, qui veut dire Dimanche. Elle eſt toute entourée de murailles, & il y a un Fort qui défend l'embouchure de la riviere, ſur le bord de laquelle elle eſt bâtie. Elle eſt ornée tout au tour de beaux jardinages & de riches habitations. A l'égard de la police, elle eſt gouvernée par le Capitaine General de l'Iſle.

lieux que les Eſpagnols occupent dans l'Iſle.

Pour ce qui dépend des Eſpagnols, il y a Preſidial, grande Audience, & Chancellerie Royale; & quant à l'Etat Eccleſiaſtique, il y a un Archeveſque qui poſſede pluſieurs Evêchez & Abbayes Suffragans, comme je le feray voir plus particulierement au Traité des Etats du Roy d'Eſpagne dans les Indes de l'Amerique. Il y a auſſi une Univerſité, pluſieurs Convents de Religieux de divers Ordres.

Le Port de cette Ville peut contenir des Flotes conſiderables, ſans eſtre endommagées que du vent

du Zud. C'eſt icy le ſeul port de toute l'Iſle où les Eſpagnols negocient: Il y en a beaucoup d'autres, mais ils n'en ſont pas les maiſtres, & ils n'oſeroient y entrer, à cauſe des Avanturiers. Cette Ville fournit les places que les Eſpagnols ont dans cette Iſle, de toute ſorte de marchandiſes, & des choſes neceſſaires à la vie; & les habitans des autres Villes y apportent leurs marchandiſes; afin de les vendre ſur le lieu, ou les embarquer pour eſtre tranſportées en Eſpagne ou ailleurs.

A vingt lieuës de S. Domingo, vers l'Orient de l'Iſle, il y a une petite Ville champêtre nommée *S. Iago Cavallero*, qui n'eſt point fortifiée. Ses habitans ſont quelques Marchands, & le reſte tous Chaſſeurs. Leur commerce eſt de cuirs de Bœuf, & de Suif, qu'ils portent vendre à S. Domingue. On voit quantité de bétail dans les prairies qui ſont autour de cette Ville. Vers

Cómerce des Boucaniers.

ſon-Midy, au bord de la mer, on trouve un gros Bourg nommé le *Cotui*, où les habitans ne font autre choſe que de planter du Tabac & du Cacao, de quoy on fait le Chocolat. Ces habitans navigent de là à une petite Iſle deſerte nommée *Sarna*, qui n'en eſt éloignée que de cinq à ſix lieuës. Le terrain en eſt ſablonneux, & ne produit point d'autre bois que du Gayac. Il n'y a point d'eau, & l'on eſt obligé de faire des puits pour en avoir. Les Eſpagnols l'avoient autrefois peuplée de beſtes à cornes, mais les Avanturiers y eſtant venus, les ont entierement détruites. Ce qui fait que cette nation n'y vient plus qu'en paſſant pour y peſcher.

Du coſté du Ponant de S Domingo, au Midy de l'Iſle, s'ouvre la baye d'*Ocoa*, qui peut contenir quantité de vaiſſeaux. Sur cette baye eſt ſitué le Bourg d'*Aſſo*. Ceux qui y demeurent ne font trafic que de Cuirs & de Tabac. L'on y voit

pluſieurs *Hattos*, qui ſignifie en Eſpagnol une maiſon de campagne, où ſe retirent les Chaſſeurs, & où l'on nourrit quantité de beſtes privées. Ces *Hattos* appartiennent à des Seigneurs, qui y laiſſent leurs Eſclaves pour les garder. Proche le Bourg d'*Aſſo* il y en a un autre nommé *S. Iean de Goave*, lequel eſt bâty au bord d'une grande prairie, que les Eſpagnols nomment *la Savana grande de S. Iuan*, & les François, *le Grand Fonds*. Ces deux Nations ſe ſont ſouvent eſcarmouchées dans cette prairie, comme je le feray voir au Chapitre de la vie des Boucaniers. Le Bourg de S. Jean de Goave n'eſt habité que de *Mulatos*, qui ſignifient gens de ſang meſlé. Il faut expliquer ce que c'eſt que *Mulatos*, & combien il y en a de ſortes.

Hattos maiſon de campagne.

Lors qu'un homme blanc ſe mêle avec une femme noire, les enfans qui en proviennent ſont demy noirs, & ſont nommez *Mulatos*

par les Eſpagnols, & par les François Mulatres. Quand un homme blanc ſe mêle avec une femme Mulatre, les enfans qui en proviennent ſont nommez *Quarterons* par les Eſpagnols, & par les François *Mulates*. Ils ont le fond des yeux jaune, ſont hideux à voir, de mauvaiſe humeur, traiſtres, & capables des plus grands crimes. L'on void aujourd'huy pluſieurs endroits dans l'Amerique, qui ne ſont peuplez que de ces gens-là, que les Eſpagnols & les Portugais ont produits, parce qu'ils ſont fort adonnez aux femmes noires Indiennes. Ce n'eſt pas que les François & les autres peuples n'y ſoient auſſi adonnez ; mais on n'en voit pas tant de leur eſpece, à cauſe qu'ils n'y ſont pas en ſi grand nombre.

Mulatres, Quarterons.

Le Bourg de S. Jean de Goave n'eſt donc peuplé que de ces gens, qui ſont la pluſpart eſclaves des Marchands de S. Domingue. Voi-

là tout ce qui appartient aux Eſpagnols dans l'Ile S. Domingue. Il ne reſte plus qu'à décrire ce que les François y poſſedent.

Deſcription de la partie de S. Domingue occupée par les François.

Les François tiennent ſous leur domination depuis le Cap de *Lobos*, où le Cap de *la Beata*, qui eſt auſſi au Midy de cette Iſle vers le Ponant, juſqu'au Cap de *Samana*, qui eſt au nord vers le Levant. Ces lieux ne ſont pas peuplez par tout, parce que le païs dont je viens de parler, pourroit contenir dans ſon étenduë autant de monde que les deux principales Provinces de France.

Les endroits que les François habitent le plus, ſont ceux-cy, depuis le Cap de Lobos, qui eſt au Midy de l'Iſle, juſqu'au Cap de Tibron, qui eſt la pointe du Ponant. On n'y voit que des Chaſſeurs. Il y a eu autrefois quelques habitans; mais comme les navires Marchands ne vouloient pas aller charger chez eux, à cauſe que ce lieu eſtoit trop éloigné, ils ont quitté leurs habitations.

Depuis le Cap de *Lobos* juſqu'au Cap de *Tibron*, il y a de fort beaux havres, dont le fonds eſt de bonne tenuë, & où l'on met facilement des Flotes à l'abri de tous les vents, où enfin l'on ne peut rien ſouhaiter pour la ſeureté, des vaiſſeaux, que la nature n'ait fait ; outre que tous ces ports ſont embelis de grandes Rivieres poiſſonneuſes. Les noms de ces ports ſont *Iaquemel*, où les Eſpagnols ont eu autrefois un Fort; *Jaquin*, *la Baye de S. Georges*, *la Baye aux Haments*, *le Port Conçon*, qui eſt entouré de pluſieurs Iſles, entre leſquelles il y en a une nommée par les Eſpagnols *Ybaca*, & par les François, *Iſle à Vache*. Cette Iſle eſt ſituée le long de la grande Iſle, elle peut avoir trois à quatre lieuës de long & huit de circuit. Le terroir en eſt bon, & conſiſte en beaucoup de prairies. Les Eſpagnols y ont mis des Bœufs & des Vaches, que les Boucaniers ont détruites. La terre eſt baſſe en divers

endroits, & il s'y trouve quelques marécages pleins de Crocodiles, nommez *Cayamans*, qui ont auſſi détruit une partie de ces animaux. Je parleray de la ſubtilité de ces Crocodiles dans le chapitre des Reptiles.

On ne peut gueres demeurer ſur cetre Iſle, à cauſe de la quantité de certains petits Moucherons qui ſont incommodes, comme on le verra au chapitre des inſectes. La grande Iſle contient de belles plaines arrouſées de grandes rivieres : Et je ſçay par experience qu'on y pourroit faire des Sucreries à peu de frais. De là juſqu'au Cap de Tibron, il n'y a point de ports, mais une coſte agreable & unie, d'où ſortent pluſieurs Rivieres.

Le Cap Tibron contient une grande Rade dont le fonds eſt bon, & qui ne manque pas de Rivieres, abondantes en poiſſon. Les Avanturiers, tant Anglois que François y viennent prendre de l'eau & du bois.

Rade où les Avãturiers abordét.

Vers ce Cap il s'éleve une haute montagne, au deſſus de laquelle on découvre celle de *Santa Martha*, qui eſt en terre ferme, éloignée de cent vingt lieuës de celle-cy : & l'on void encore les Iſles de *Cuba*, & *Iamaïca*. De l'autre coſté de ce Cap, qui eſt le Septentrion de l'Iſle, on monte vers l'Orient environ vingt lieuës : l'on trouve le Cap *Dona Maria*, enrichi d'un beau port, de pluſieurs Rivieres, & de Plaines que l'on peut cultiver. De là ſuivant la meſme route, l'on va à la *Grande Ance*, habitée par les François, dont les maiſons ſituées ſur le bord d'une tres-belle Riviere, rendent cet endroit extremement agreable. Fort prés de là, vers l'Orient, paroiſſent pluſieurs petites Iſles, que les Eſpagnols nomment *Cayemittes*, parce qu'elles reſſemblent à un fruit qui porte ce nom. Les habitans y vont peſcher des Tortuës, qui ſervent à leur nourriture. De ces Iſles allant

Deſcription Géographique.

le long de la coſte, on trouve encore deux quartiers où les François habitent, qu'on nomme *la Riviere de Nipes*, & *le Rochelois*, à cauſe qu'un Rochelois en a eſté le premier habitant. De là on va aux trois plus celebres contrées que les François ayent ſur cette Iſle ; qui ſont le petit *Goave*, le grand *Goave*, & *Leau-ganne*. Ce mot eſt dérivé du nom Eſpagnol *Liguana*, qui ſignifie en François Lezart, parce que cette Contrée a une pointe de terre fort baſſe, qui reſſemble à un bec de Lezart. Ce furent les habitans de ces lieux qui ſe revolterent contre M. d'Ogeron.

Au ſortir de cet endroit on va au fond d'une grande Baye dont l'embouchure a bien cinquante lieuës de large. Devant cette Baye il y a une Iſle qui a plus de ſept a huit lieuës de tour, qu'on nomme *Gonave*, qui n'eſt nullement habitée, & qui ne merite pas de l'eſtre. Du fonds de cette Baye, que les

François nomment *Cul de Sac*, on vient le long de la coſte au Septentrion, juſqu'au Cap *S. Nicolas*, formant une pointe qui avance au Nord, où il y a un port qui pourroit contenir beaucoup de vaiſſeaux. Enſuite montant le long de la coſte vers l'Orient, on trouve le port de *Mouſtiques*, que les François occupent encore, avec *les deux Ports de Paix*, grand & petit, baignez de trois Rivieres, qui ſortent par trois divers canaux. Ces Rivieres ſont quelquefois ſi groſſes, qu'elles donnent de l'au douce à deux lieuës de leur embouchure en pleine mer. De là, le long de la meſme coſte, on rencontre pluſieurs endroits où les François ſe ſont étendus, ces endroits ſe nomment *l'Orterie*, *le Maſſacre*, ainſi appellé, à cauſe que les Epagnols, par ſurpriſe, y ont autrefois maſſacré quelques François qui venoient de la Tortuë pour y tuer des Sangliers. Du Maſſacre on paſſe la pe-

tite Riviere qui eſt au port Margot, dont j'ay déja parlé.

Salines de l'Amerique. Il y a encore pluſieurs autres endroits que les François habitent, mais ils n'y font point de commerce que celuy du Tabac ; c'eſt pour cela que toutes leurs demeures ſont ſituées ſur le bord de la mer, ou du moins le plus prés qu'ils en peuvent eſtre afin de n'avoir pas tant de peiné à porter leur tabac pour l'embarquer, & auſſi à cauſe qu'ils ont beſoin d'eau de la mer pour le tordre.

Il y a dans cette Iſle de tres-belles Salines, qui ſans eſtre cultivées, donnent du ſel auſſi blanc que la neige, & eſtant cultivées en pourroient fournir davantage que toutes les Salines de France, de Portugal & d'Eſpagne. Il ſe rencontre de ces Salines au Midy, dans la Baye d'*Ocoa*, dans le cul de ſac à un lieu nommé *Coridon*, au Septentrion de l'Iſle vers l'Orient ; à *Caracol*, à *Limonade*, à *Montecriſto*. Il y en a encore en pluſieurs autres

lieux, & ce ne ſont icy que les principales Outre ces Salines marines, l'on trouve des mines de ſel dans les montagnes, qu'on appelle icy ſel Gemmé, qui eſt auſſi beau & auſſi bon, que le ſel marin. Je l'ay moy-meſme éprouvé, & l'ay trouvé beaucoup meilleur que le premier.

J'ay dit ce qu'il y a de plus remarquable & de plus utile, à ſçavoir, touchant les païs habitez par les François, & frequentez par les Avanturiers, & Boucaniers dont l'Hiſtoire fait le principal ſujet de cette Relation. Je commence par celle des Boucaniers.

CHAPITRE VII.

Des Boucaniers François & Eſpagnols, & de leur origine.

LEs Caraïbes, Indiens naturels des Antilles, ont accoûtumé de couper en pieces leurs priſonniers de Guerre, & de les mettre

ſur des manieres de clayes, ſous leſquelles ils font du feu; ils nomment ces clayes *Barbacoa*, le lieu où elles ſont, *Boucan*, & l'action, *boucaner*, pour dire rôtir & fumer tout enſemble. C'eſt delà que nos Boucaniers ont pris leur nom, avec cette difference qu'ils font aux animaux, ce que les Indiens font aux hommes. Les premiers qui ont commencé à ſe faire Boucaniers eſtoient habitans de ces Iſles, & avoient converſé avec les Sauvages. Ainſi par habitude, lors qu'ils ſe ſont établis pour chaſſer, & qu'ils ont fait fumer de la viande, ils ont dit *boucaner* de la viande, & ont nommé le lieu *boucan*: Et les Acteurs *Boucaniers*, dont ils ont aujourd'huy le nom. Les Eſpagnols appellent les leurs, *Matadotes de Tores*, & le lieu, *Materia*, cela veut dire, tueurs de Taureaux & Tuërie. Ils les appellent auſſi, *Monteros* qui veut dire Coureurs de bois. Les Anglois nomment les

leurs *Coulierdiers*, qui veut dire tueurs de Vaches. Je ne repeteray point icy de quelle maniere, ny quand les François ſont venus ſur cette Iſle, je l'ay déja dit dans la deſcription de la Tortuë.

Les Boucaniers ne font point d'autre métier que de chaſſer. Il y en a de deux ſortes: Les uns ne chaſſent qu'aux bœufs pour en avoir les cuirs: les autres aux Sangliers pour en avoir la viande, qu'ils ſalent & vendent aux habitans. Tous deux ont le meſme équipage, & la meſme maniere de vivre. Cependant, afin que les curieux ſoient informez de toutes les particularitez qui les regardent, j'en feray la deſcription de chacun à part. Employ des Boucaniers.

Les Boucaniers qui chaſſent aux aux Bœufs, ſont ceux qu'on nomme veritablement Boucaniers, car ils ſe veulent diſtinguer des autres qu'ils appellent Chaſſeurs. Leur équipage eſt une Meute de vingt-cinq à trente chiens, dans laquelle Differentes ſortes de Boucaniers.

ils ont un ou deux venteurs qui découvrent l'animal. Le prix des chiens eſt reglé entr'eux, ils ſe les vendent les uns aux autres ſix pieces de huit ou ſix écus. J'ay oüi dire à ces gens, qu'un Maiſtre de navire de la Rochelle, ayant veu faire marchandiſe de chiens entre eux, en apporta grand nombre dans ſon navire quand il revint, croyant les vendre aux Boucaniers, & faire un guain conſiderable, mais ils ſe mocquerent de luy: ainſi, il fut contraint de laiſſer aller ces chiens, & cela fit qu'on le nomma marchand de chiens; il en eut un ſi grand dépit, que depuis il n'eſt pas revenu traiter avec les Boucaniers.

Armes de Boucaniers.

Ils ont avec cette Meute de bons fuſils, qu'ils font faire exprés en France. Un nommé Brachie à Dieppe & Gelin à Nantes, ont eſté les meilleurs ouvriers pour ces armes; & ces fuſils ſont de quatre pieds & demi de long, c'eſt-à-dire le canon. La monture eſt autrement faite

que celle des fuſils ordinaires de chaſſe, dont on ſe ſert en France. C'eſt pourquoy on nomme ces armes fuſils de Boucanier. Ils ſont tous d'un calibre, tirant une balle de ſeize à la livre. Ces gens portent ordinairement quinze ou vingt livres de poudre ; & la meilleure vient de Cherbourg en baſſe Normandie, qu'on appelle poudre de Boucanier. Ils la mettent dans des calebaſſes, bien bouchées avec de la cire, de crainte qu'elle ne ſoit moüillée ; car ils n'ont aucun lieu pour la tenir ſechement.

Leurs habillemens, ſont deux chemiſes, un haut de chauſſe, une caſaque, le tout de groſſe toille, & un bonnet d'un cul de chapeau ou de drap, où il y a un bord ſeulement devant le viſage, comme celuy d'un Carapoux. Ils font leurs ſouliers de peau de porc & de bœuf, ou de vache. Ils ont avec cela une petite tente de toile fine, afin qu'ils la puiſſent tordre facilement, & la

Leurs habillemens.

Leur équipage.

porter avec eux en bandoliere : car quand ils ſont dans les bois, ils couchent où ils ſe trouvent. Cette tente leur ſert pour repoſer deſſous,& ſe garentir des moucherons dont j'ay parlé, car ſans cela il leur ſeroit impoſſible de dormir. Lors qu'ils ſont ainſi équipez, ils ſe joignent toûjours deux enſemble, & ſe nomment l'un & l'autre *Matelot*. Ils mettent en communauté ce qu'ils poſſedent, & ont des valets qu'ils font venir de France, dont ils payent le paſſage, & les obligent de les ſervir trois ans.

Leur ſocieté.

Quand les Boucaniers partent de la Tortuë, où ordinairement ils viennent apporter leurs cuirs, & querir ce qu'ils ont beſoin, ils s'aſſocient dix ou douze, avec chacun leurs valets, pour aller chaſſer en une contrée : Y eſtant arrivez ils choiſiſſent les uns & les autres un quartier differend, & lors qu'il y a du peril ils chaſſent tous enſemble : D'autres vont ſeuls avec leurs va-

Leurs coûtumes.

lets, qu'ils nomment Engagez.

Lors qu'ils arrivent dans un lieu pour y demeurer quelque temps, ils bâtiſſent de petites loges que les Indiens nomment *Ajoupas*, & ils les couvrent de Taches ou queuës de Palmiſtes, ils tendent leurs pavillons ſous ces Loges. Le matin ils ſe levent dés que le jour commence à paroiſtre, & font détendre les pavillons par leurs valets, s'ils n'eſperent pas revenir coucher là; s'ils y reviennent, ils laiſſent un homme pour les garder.

L'ordre qu'ils ſuivent en chaſſant.

Le Maiſtre va devant, & les Valets & les chiens le ſuivent ſans ſe détourner d'un pas, excepté le Venteur ou Brac qui va à la recherche du Taureau. Quand il en trouve un, il donne trois ou quatre coups d'aboy; ſi-toſt que les autres chiens l'entendent, ils courent de leur mieux, le Maiſtre & les Valets aprés, juſqu'à ce qu'ils ſoient venus à l'animal: alors ils s'approchent chacun d'un arbre,

pour ſe garantir de ſa furie, en cas que le Maiſtre manquaſt de le tuer du premier coup : car ces animaux ſont extrémement furieux, lors qu'ils ſe ſentent bleſſez. Si toſt que le Taureau eſt bas, le plus proche va promptement luy couper le jaret, de peur qu'il ne ſe releve. Aprés le Maiſtre en tire les quatre gros os, qu'il caſſe, & en ſucce la moële toute chaude, cela luy ſert de déjeuner. Il donne un morceau de viande à ſon Venteur, & laiſſe là un de ſes gens pour achever d'écorcher la beſte, & emporter le cuir au lieu où il luy marque, ou quelquefois à l'endroit d'où ils ſont partis le matin, & aprés il pourſuit la chaſſe avec ſes compagnons. Il empeſche les autres chiens de manger, à cauſe qu'ils n'auroient plus de courage pour la chaſſe, s'ils avoient mangé ; c'eſt pourquoy il ne leur donne de la viande qu'à la derniere beſte. Quand la premiere qu'il tuë eſt une vache, il donne ordre

à celuy qui demeure pour l'écorcher ; de s'en aller le premier, & de prendre de la viande pour faire cuire, afin que les autres la trouvent preſte à leur retour. Ils ne prennent ordinairement que les tetines des Vaches & laiſſent la chair de Bœuf & de Taureau, parce qu'elle eſt trop dure.

Leur maniere de vivre.

Le Maiſtre pourſuit donc la chaſſe juſqu'à ce qu'il ait chargé tous ſes valets de chacun un cuir, & que luy-meſme en ait auſſi. S'il arrive qu'eſtant tous chargez & s'en revenant, leurs chiens rencontrent encore quelque beſte, ils poſent à terre leur charge, & s'ils la tuent, ils l'écorchent, & étendent le cuir, ou le mettent à un arbre, de peur que les chiens ſauvages ne le prennent, & le lendemain ils le viennent querir. Eſtant arrivez le ſoir au lieu d'où ils ſont partis le matin, qui eſt celuy qu'ils appelent, comme j'ay dit, *Boucan*, chacun va brocheter ſur un cuir, c'eſt-à-dire l'é-

tendre ſur la terre, & l'attacher avec ſoixante & quatre chevilles qu'ils chaſſent en terre tout au tour de ce cuir, qui le tiennent étendu, le dedans de la peau en haut. Ils nomment cela *brocheter un cuir.* Aprés que le cuir eſt ainſi étendu, ils le frottent de cendres & de ſel battus enſemble, afin qu'il ſeche plûtoſt, ce qui arrive dans peu de jours. Dés que cela eſt fini, ils vont manger de la viande que le premier venu a fait cuire dans une chaudiere qu'ils portent toûjours avec eux. Il la tire de cette chaudiere au bout d'un morceau de bois pointu, & la poſe ſur une Tache, qui ſert de plat; enſuite il ramaſſe la graiſſe qu'il met dans une calebaſſe, & preſſe le jus de quelques Limons que l'un d'eux aura apporté, y joignant un peu de piment qui donne le gouſt & le nom à cette ſauſſe, qu'ils appellent *Pimentade.*

Cela eſtant fait, on met la Ta-

che ſur laquelle eſt la viande à une belle place, & la calebaſſe où eſt la Pimentade, au milieu : chacun s'arme de ſon coûteau & d'une brochette de bois au lieu de fourchette, & s'aſſied au tour de cette Tache, & tous mangent de bon appetit. Ce qui reſte on le donne aux chiens.

Aprés que les Boucaniers & leurs gens ont ſouppé, s'il y a encore du jour, les Maiſtres vont ſe promener en fumant leur pipe de tabac : car c'eſt leur ordinaire, ſi-toſt qu'ils ont mangé, de fumer, & de voir s'ils ne trouveroient point quelques avenuës : c'eſt-à-dire des chemins tracez, que les Taureaux font dans le bois. Ils ſe divertiſſent encore à tirer au blanc, pendant que leurs ſerviteurs hachent du tabac, ou étendent certaines peaux des jambes des Taureaux, dont ils ſe ſervent pour faire des ſouliers. Ils ſe mettent ſouvent dans des places, où il y a des Orangers, & s'il

Divertiſſement des Boucaniers.

s'en trouve quelqu'un qui ſoit proche de leur boucan, ils tirent à balle ſeule à qui abbattra des Oranges ſans les toucher, en coupant ſeulement la queuë avec la balle. Ces gens tirent parfaitement bien; ils font auſſi exercer leurs valets, lors qu'ils leurs plaiſent, & qu'ils les aiment; car il y en a d'entr'eux qui les maltraitent.

Employ de Boucaniers p nible.

Ce meſtier eſt à la verité un des plus rudes qui ſe faſſe dans la vie. Lorſque le matin on donne un cuir qui peze pour le moins cent ou ſix-vingt livres, à un homme, à porter quelquefois trois ou quatre lieuës de chemin dans des bois & des haliers pleins d'épines & de ronces, que l'on eſt ſouvent plus de deux heures à faire un quart de lieuë, cela ne peut eſtre que fâcheux à un homme qui n'a jamais fait ce mêtier-là. Quelques-uns de ces Boucaniers ſont ſi barbares, qu'ils aſſomment de coups un garçon qui ne fait pas à leur gré. Il s'en trouve

à

à la verité de raiſonnables, qui ne chaſſent point le Dimanche, & qui laiſſent repoſer leurs valets; mais ils les envoyent le matin tuer un Sanglier, pour ſe regaler la journée. Ils le fendent pour en ôter les entrailles, & le mettent rôtir tout entier à une broche ſoûtenuë ſur deux petites fourches; puis ils font du feu des deux coſtez.

Un de ces Boucaniers avoit coûtume le Dimanche de faire porter ſes cuirs au bord de la mer de peur que les Eſpagnols ne les priſſent & ne les brûlaſſent : car lors qu'ils trouvent leurs boucans, ils coupent les cuirs en pieces, ou les brûlent. Un Valet dit un jour à ſon Maiſtre, qu'il ne devoit pas le faire travailler le Dimanche, & que Dieu l'avoit établi pour le repos, diſant, *Tu travailleras ſix jours, & le ſeptiéme tu te repoſeras :* Et moy, reprit le Boucanier, je dis que ſix jours tu tuëras des Taureaux, pour en avoir les cuirs, & le ſeptiéme tu les por-

Dureté des Boucaniers.

teras au bord de la mer ; & en luy faiſant ce commandement, il le luy imprima ſur le dos à coups de bâton. Il faut endurer, car il n'y a point où ce ſauver ; ce ne ſont que des bois & des montagnes : Et ſi quelqu'un s'échape & qu'il rencontre les Eſpagnols, il n'eſt pas ſeur de ſa vie, car n'entendant point leur langue, ils le tuënt avant qu'il ſe puiſſe expliquer, & leur dire qu'il eſt eſclave & fugitif.

Quand ils portent leurs cuirs au bord de la mer, ils font des charges reglées qui ſont d'un Bœuf & de deux Vaches, j'entens le cuir ſeulement, mais ce ſont leurs termes ; ou bien trois cuirs de demi Taureaux, c'eſt à dire qui ſont encore jeunes ; ils les nomment Bouvarts, ils mettent trois Bouvarts pour deux Bœufs, & deux Vaches pour un Bœuf. Ils plient ces cuirs en banette ; afin que cela ne les incommode point lors qu'ils marchent dans les bois parmy les ar-

bres. Ils nomment, comme je l'ay déja dit, ces charges, banettes, & les vendent aux Marchands ſix pieces de huit. On ne compte là que par la monnoye qui a cours, qui ſont les pieces de huit Eſpagnoles; car il n'y a point de monnoye Françoiſe. On voit des Boucaniers ſi alegres, & qui courent avec tant de vîteſſe, qu'ils attrapent les Bœufs à la courſe, & leur coupent le jaret. Un Mulaſtre nommé Vincent des Roſiers a eſté le premier de ſon temps pour cela : l'on a remarqué que de cent cuirs qu'il envoyoit en France, il n'y en avoit pas dix qui fuſſent percez de balles.

Particuliaritez des Boucaniers qui chaſſent aux Sangliers.

Les Boucaniers, qui ne chaſſent qu'aux Sangliers, ont leur équipage comme ceux dont je viens de parler : Ils chaſſent de la meſme maniere les Sangliers, que les autres font les Bœufs, excepté qu'ils accommodent la chair autrement. Lors qu'ils ſont venus le ſoir

de la chaſſe, chacun écorche le Sanglier qu'il a apporté, & en ôte les os; il coupe la chair par éguillettes longues d'une braſſe, ou plus, ſelon qu'elle ſe trouve, ou de meſme que les femmes font la pance des Cochons en France, pour faire des Andoüilles. Quand cette viande eſt ainſi coupée, ils la mettent ſur des Taches, & la ſaupoudrent de ſel battu fort menu, ils la laiſſent comme cela juſqu'au lendemain, quelquefois moins, ſelon qu'elle a toſt pris ſel, & qu'elle jette ſa ſaumure; aprés ils la mettent au boucan.

Ce boucan eſt une loge couverte de Taches qui la ferment tout au tour. Il y a vingt ou trente bâtons gros comme le poignet, & longs de ſept à huit pieds rangez ſur des travers, environ à demy pied l'un de l'autre : on y met la viande, & on fait force fumée deſſous où les Boucaniers bruſlent pour cela toutes les peaux des

Sangliers qu'ils tuënt, avec leurs oſſemens, afin de faire une fumée plus épaiſſe. A la verité cela vaut mieux que du bois ſeul : car le ſel volatil qui eſt contenu dans la peau & dans les os de ces animaux, s'y vient attacher, ayant bien plus de ſimpatie que non pas le ſel volatil du bois, qui monte avec la fumée. Auſſi cette viande a un gouſt ſi excellent, qu'on la peut manger en ſortant de ce boucan, ſans la faire cuire : & quand meſme on ne ſçauroit pas ce que c'eſt, l'envie prendroit d'en manger en la voyant, tant elle a bonne mine ; car elle eſt vermeille comme la Roze, & a une odeur admirable : mais le mal eſt qu'elle ne dure que trés-peu dans cet eſtat, & ſix mois aprés avoir eſté boucanée ou fumée, elle n'a plus de gouſt que de ſel.

Quand ces gens ont amaſſé une certaine quantité de viande, ils la mettent en paquet, ou en balot, dans ces taches qui ſervent à l'em-

baller : Ils font les paquets de ſoixante livres de viande nette, & les vendent ſix pieces de huit chaque; ils fondent le ſeing doux du Porc-ſanglier, & le mettent dans des pots, pour les débiter aux Habitans; chaque Potiche de Mantegue, c'eſt ainſi qu'ils nomment cette graiſſe, vaut ſix pieces de huit.

Le plus mal-habile de la troupe demeure au lieu qu'on nomme *Boucan*, pour apreſter à manger aux autres, & pour fumer la viande. Il y a des habitans qui envoyent en ces lieux leurs engagez, lors qu'ils ſont malades afin qu'en mangeant de la viande fraîche, qui eſt une bonne nourriture, ils ſe puiſſent remettre en ſanté.

Le travail eſtant fini, les Maîtres vont ſe divertir de meſme que les autres Boucaniers, dont j'ay parlé: Cette vie n'eſt pas la moitié ſi rude que celle des premiers: auſſi n'eſt-elle pas ſi profitable: Ces Boucaniers font une grande deſtru-

ction de Sangliers : car ils ne ſe ſervent pas de tous ceux qu'ils tirent ; quand ils en ont tué un qui eſt un peu maigre, ils le laiſſent-là, en vont chercher un autre, & continuënt de cette ſorte, juſqu'à ce qu'ils ayent fait leur charge : ſi bien qu'ils tuënt quelquefois cent Sangliers pour un jour, ſans en rapporter plus de dix ou douze d'un ſi grand nombre.

Ils ne ſont pas plus indulgens envers leurs ſerviteurs que les autres. L'un d'entr'eux voyant que ſon Valet qui eſtoit nouveau venu de France, ne le pouvoit ſuivre, tranſporté de colere luy donna un coup de la croſſe de ſon fuſil par la teſte, qui fit tomber ce pauvre garçon en ſincope ; le Boucanier crût l'avoir tué, le laiſſa là, & alla dire aux autres que ce garçon eſtoit *Maron*. C'eſt un mot que ces gens ont entr'eux, pour dire que leurs ſerviteurs ou leurs chiens ſe ſont ſauvez : Ce mot eſt Eſpagnol, qui ſignifie

beſte fauve ou ſauvage.

Le Maiſtre n'eſtoit peut-eſtre pas encore loin que ſon Valet ſe releva, & tâcha à le ſuivre; mais comme il n'eſtoit pas accoûtumé dans ces bois, il ne put le trouver, & il demeura quelques jours ſans ſe pouvoir reconnoiſtre, ny trouver le bord de la mer. La faim commença à le preſſer, qui l'obligea de manger de la viande cruë qu'il portoit, car il n'avoit rien pour battre du feu, & ſon Maiſtre luy avoit oſté ſon coûteau, croyant qu'il fût mort, parce qu'il ne vouloit pas perdre une guaine qu'il luy avoit donnée, dans laquelle êtoient deux coûteaux, & une bayonnette que ces gens portent ordinairement à leur ceinture, pour écorcher les beſtes qu'ils tuënt. Tellement que ce pauvre garçon eſtoit au deſeſpoir, n'ayant pas l'induſtrie qu'un autre accoûtumé à ce païs auroit pû avoir. Il avoit pour compagnie un des chiens de ſon Maiſtre, qui

ne

ne l'abandonnoit point.

Ce Garçon ne faiſoit tous les jours qu'aller & venir dans le bois. Il montoit ſur quelque Montagne, quand il en rencontroit, d'où il voyoit la mer: Mais quand il eſtoit deſcendu, & qu'il penſoit la trouver, le moindre chemin des beſtes qui s'offroit à luy, eſtoit cauſe qu'il perdoit ſa route. En marchant, ſon chien que la faim preſſoit auſſi-bien que luy, queſtoit ſans ceſſe. Quelque fois il trouvoit des Truyes qui avoient des petits: il ſe jettoit ſur ces petits & en étrangloit quelqu'un, le Maiſtre le ſecondant il couroit auſſi deſſus, & quand ils avoient pris quelque choſe le Chien & le Maiſtre mangeoient enſemble du meſme mets: Ayant ainſi paſſé quelque temps, & s'eſtant fait à manger de la viande crue qui ne luy manquoit plus: Accoûtumé à cette chaſſe, il ſçavoit les lieux où il devoit aller pour attraper quelque choſe. Il trouva

un jeur de petits chiens ſauvages qu'il éleva: il leur apprit à chaſſer, il inſtruiſit meſme par divertiſſement. des Sangliers qu'il avoit pris. Aprés avoir mené cette vie plus d'une année, ils ſe trouva inopinément au bord de la mer; mais il n'y rencontra point ſon Maiſtre.

Ce Valet eſtant accoûtumé à la vie qu'il menoit, ne ſe donna plus de chagrin, jugeant que toſt ou tard il rencontreroit des gens, ſoit Eſpagnols, ou François: En effet, au bout de quatorze mois il ſe trouva parmi une troupe de Boucaniers, avec leſquels il ſe mit, & leur conta ſon hiſtoire; ils crurent d'abord qu'il eſtoit avec les Eſpagnols, parce que ſon Maiſtre leur avoit dit qu'il s'eſtoit fait *Maron*; mais l'état pitoyable où ils le voyoient, leur fit connoiſtre le contraire; il n'avoit qu'un méchant haillon, reſté d'un calçon & d'une chemiſe, dequoy il cachoit ſa nudité, avec un morceau de chair cruë penduë à

Maron ou Trãſfuge.

ſon coſté, eſtant ſuivi de deux Sangliers & de trois chiens, tellement accoûtumez avec luy, & les uns avec les autres, qu'ils ne voulurent jamais le quitter. Ces Boucaniers le mirent en liberté, c'eſt-à-dire hors du ſervice de ſon maiſtre, & luy donnerent des armes, de la poudre & du plomb pour chaſſer comme eux; en ſorte qu'il eſt devenu un des plus fameux Boucaniers qu'il y ait eu en cette coſte.

On a remarqué que ce garçon eut bien de la peine à s'accoûtumer à la viande cuite : Lors qu'il en mangeoit, outre qu'elle ne luy ſembloit pas bonne, elle luy faiſoit mal à l'eſtomac; ſi bien que quand il écorchoit un Sanglier, il ne pouvoit s'empêcher d'en manger un morceau tout crû.

La recompenſe que les Boucaniers donnent à leurs Valets, lors qu'ils ont ſervi trois ans; c'eſt un fuſil, deux livres de poudre, ſix livres de plomb, deux chemiſes, deux

calçons & un bonnet : Et aprés qu'ils ont eſté leurs Valets, ils deviennent leurs Camarades, & vont auſſi chaſſer avec eux. Ils envoyent leurs cuirs en France : Quelquefois ils y vont eux-meſmes, & ramenent de là des Valets, qu'ils n'épargnent non plus qu'on les a épargnez.

Les Boucaniers vivent fort librement les uns avec les autres, & ſe gardent une grande fidelité. Quand quelqu'un trouve le coffre d'un autre, où eſt ſa poudre, ſon plomb & ſa toile, il ne fait point de difficulté d'en prendre s'il en a beſoin : Et lors qu'il rencontre celuy à qui le cofre apartient il luy dit ce qu'il a pris, & luy rend quand il en a la commodité. Ils ſe font cela les uns aux autres ſans façon.

Maniere de vuider leurs differends.

Autrefois quand deux avoient differend enſemble, les autres les accommodoient, & ſi cela ne ſe pouvoit, & que les parties demeuraſſent trop opiniaſtres, ils ſe fai-

ſoient raiſon eux-meſmes, en vuidant leurs differends à coups de fuſil. Ils marquoient une certaine diſtance, pour ſe mettre l'un contre l'autre, & le ſort decidoit qui tireroit le premier. Si le premier manquoit ſon coup, l'autre tiroit s'il vouloit. Quand il y en avoit un de mort, on jugeoit s'il avoit eſté bien ou mal tué, s'il ne s'y eſtoit point commis de laſcheté, ſi ſon arme eſtoit en ordre pour tirer, ſi le coup eſtoit donné par devant. Le Chirurgien en faiſoit la viſite pour voir l'entrée de la balle; ſi on trouvoit qu'elle entrât par derriere, ou trop de coſté, l'on imputoit cela à perfidie, & l'on attachoit celuy qui avoit fait l'aſſaſſinat à un arbre, où il avoit la teſte caſſée d'un coup de fuſil. C'eſt ainſi qu'ils ſe faiſoient juſtice les uns aux autres: Mais preſentement qu'ils ont des Gouverneurs, ils viennent devant eux, pour terminer leurs differends.

Boucaniers Eſpagnols.

Les Boucaniers Eſpagnols qui ſe nomment entr'eux, *Matadores*, ou *Monteros*, chaſſent d'une autre maniere que les François. Ils ne ſe ſervent point d'armes à feu, mais de Lances, & de Croiſſans : Ils ont des meutes comme les François.

Quand ils chaſſent, il y a deux ou trois Valets qui ſuivent & animent les chiens : & quand ils ont trouvé un Taureau, ils le pouſſent dans une prairie, où le Boucanier, ou *Matadore*, ſe trouve monté à cheval, qui court luy couper le jaret, & aprés le tuë avec ſa lance : Cette chaſſe eſt trés-plaiſante à voir, car outre que ces gens y ſont adroits, ils font autant de ceremonies, & de détours, que s'ils vouloient courir le Taureau devant le Roy d'Eſpagne : mais ces animaux eſtant en fougue crevent des chevaux, bleſſent & tuent des hommes. En l'année 1672. je les ay vû chaſſer ſur cette Iſle & ſur celle de *Cuba*, où un Taureau creva 3. che-

vaux, avant que l'Eſpagnol qui luy donnoit la chaſſe pût le tuer: auſſi fit-il un vœu à Noſtre-Dame de la Gadeloupe, qui l'avoit delivré de ce peril. Les Chaſſeurs Eſpagnols ne ſe donnentpas tant de peine que les François; Ils font ſecher leurs cuirs comme eux, mais ils ſe ſervent de chevaux pour les porter ſur les lieux deſtinez à cet effet. Ils preparent leurs mets avec plus de delicateſſe, & ne mangent point leur viande ſans pain, ou Caſave, outre qu'ils ont toûjours avec eux le regal, de vin, d'eau de vie, ou de confitures. Ils ſont auſſi dans leurs habits infiniment plus propres, & fort curieux d'avoir du linge blanc. Boucaniers Eſpagnols

Ces deux Nations ſe font continuellement la Guerre. Les Eſpagnols, dans le deſſein de chaſſer les François, ont formé cinq Compagnies de cent hommes chacune qu'ils nomment *Lanceros*, à cauſe

que leurs armes, ne ſont que des lances. Il en doit toûjours aller la moitié en campagne, pendant que l'autre ſe repoſe : & quand il y a quelque grande entrepriſe, tout le Corps eſt obligé de marcher. Ils ſont à cheval & n'ont que quelque Mulatres à pied, pour découvrir où ſont les François, & les ſurprendre, s'il ſe peut : car lors qu'ils ſont ſur leur garde les Eſpagnols n'oſent pas s'expoſer à leur feu.

Quand les Boucaniers François ſçavent que cette Cinquantaine eſt en campagne, ils s'avertiſſent tous, & le premier qui la découvre le fait ſçavoir aux autres, afin de les attaquer s'il y a moyen Les Eſpagnols de leur coſté ne manquent pas de faire épier, où les François ont leur boucan, & tâchent de les y ſurprendre de nuit & en tems pluvieux, afin de les maſſacrer ſans qu'ils ſe puiſſent ſervir de leurs armes.

Un Boucanier François eſtant

party le matin avec ſon valet, pour aller chaſſer, ſe rencontra au milieu d'une troupe d'Eſpagnols qui eſtoient à cheval avec leurs lances. Ils avoient ſi bien entouré ce Boucanier & ſon valet, qu'ils ne pouvoient en échaper : mais une genereuſe reſolution les tira d'affaire. Ils ſe mirent tous deux dos à dos, répandirent chacun leur poudre & leurs balles dans leur bonnet, & attendirent leurs Ennemis dans cette poſture. Les Eſpagnols qui n'avoient que des lances, les tenoient enfermez dans un rond qu'ils avoient formé, ſans approcher, leur criant de loin, qu'ils ſe rendiſſent, qu'ils leur donneroient bon quartier, & qu'ils ne vouloient point leur faire de mal, mais ſeulement executer l'ordre de leur General. Ces deux François leur répondirent, qu'ils ne demandoient point de quartier: qu'il en coûteroit cher aux premiers qui approcheroient. Aucun des Eſpagnols

Avantures de Boucaniers.

ne voulut hazarder : En effet, celuy qui auroit avancé, auroit payé pour les autres, & pas un ne voulut eſtre le premier. Ainſi ils aimerent mieux laiſſer les deux Boucaniers, que d'eſſuyer leur décharge.

Un autre Boucanier eſtant un jour ſeul à chaſſer, ſe trouva en pareille occaſion, lors qu'il traverſoit une prairie qu'on nomme *la Savana*. Il fut ſurpris par une troupe d'Eſpagnols à cheval; le Boucanier voyant qu'il avoit beaucoup de chemin à faire, avant que de pouvoir gagner le bois, & que les Eſpagnols ſeroient à luy auparavant qu'il y arrivaſt, s'aviſa de cette ruſe. Il mit ſon arme en état, commença à courir ſur eux, & à crier; à moy, à moy, comme s'il avoit eu beaucoup de monde avec luy, & qu'il eût cherché les Eſpagnols, ce qu'ils crurent & prirent la fuite à toute bride. Si-toſt qu'il les vit partis, il coupa dans le bois pour s'échaper lui-même. Je pour-

rois faire un volume entier de ſemblables rencontres entre ces deux Nations, depuis que les François ſont ſur l'Iſle S. Domingue; mais ces deux exemples ſuffiront au Lecteur pour juger du reſte.

Les Eſpagnols voyant qu'ils ne pouvoient avec leur Cinquantaine détruire les François, ny leur faire abandonner l'Iſle, ou du moins la chaſſe, reſolurent de détruire le bétail, afin d'obliger par ce moyen les Boucaniers à tout quitter. Ils dépeuplerent toute l'étenduë de Païs qui eſt depuis *Lamana*, *Monte Chriſto*, *Baya-ha*, *Ilabella*, *Limonada*, *Iapſi*, *Caracol*, le trou *Charles Morin*, juſques *à l'Ancon de Louiſe*, aux *Gonaittes*, & dans le *Cul de ſac*, à la bande du Zud, où les François n'étoient jamais venus. Les Eſpagnols executerent leur entrepriſe ſans eſtre aucunement inquietez; car eſtant ſoûtenus de leur Cinquantaine, il falut ceder à la force.

Cette deſtruction eſt cauſe que preſentement il y a tres-peu de Boucaniers. Dés le temps que j'en partis, le nombre commençoit à diminuer. Les Eſpagnols cependant n'y ont rien gagné : car lors qu'il n'y a plus eu de chaſſe, le nombre des habitans François s'eſt tellement augmenté, que le Roy de France, ſans employer d'autres forces, que celles de ſes ſujets, peut ſe rendre maiſtre des Indes.

CHAPITRE VIII.

Des Habitans des Iſles Eſpagnoles, & de la Tortuë : Et de leurs Engagez.

CEux qui ont commencé d'habiter les Iſles Eſpagnole & de la Tortuë, ſont venus des Antilles; Et comme le nombre s'eſt toûjours accrû, & que la Tortuë leur ſembloit trop petite, la plûpart ayant éprouvé que la vie d'habitant étoit plus douce que celle de Chaſ-

ſeur, reſolurent de faire des habitations. Ils furent donc ſe placer à la *grande Ance*, ſituée à l'Occident de l'Iſle S. Domingue : Ils choiſirent ce lieu qui eſt éloigné de plus de cent cinquante lieuës des Eſpagnols, afin qu'ils ne les troublaſſent point.

Le nombre de ceux qui deſcendoient à deſſein d'habiter, augmentant tous les jours : ils ſont enfin montés juſqu'à *l'Eaugane*, diſtante de *la grande Ance*, de vingt à vingt cinq lieuës. Ils ont eſté environ vingt ans ſans entreprendre d'habiter ailleurs : mais M. Ogeron Gouverneur de la Torruë, a tellement augmenté la Colonie, qu'il a fait peupler les lieux les plus voiſins de cette Iſle, qu'on nomme aujourd'hui *la grande Terre*, depuis le port de *Paix* juſqu'au port *Margot*, où il commença luy-meſme une habitation. Depuis ce temps-là, ces peuples ſe ſont tellement multipliez, qu'ils s'étendent juſ-

Augmentationdes Colonies Françoiſes.

ques à *l'Ancon de Louiſe*, au *port François*, au *trou Charles Morin*, & juſqu'à *Limonada*, où ils ne craignent nullement les Eſpagnols.

Quands ils veulent commencer une habitation, ils s'aſſocient deux enſemble, comme j'ay dit des Boucaniers, & ſe nomment, *Mattelots*, ils font un Contrat entr'eux, par lequel ils mettent en commun tout ce qu'ils ont. Si pendant la ſocieté un des deux meurt, l'autre demeure poſſeſſeur de tout le bien au prejudice des heritiers qui pourroient venir de l'Europe le reclamer. Quelque fois ils s'aſſocient trois enſemble; & rompent leur ſocieté quand ils le jugent à propos. Eſtant ainſi aſſociez, ils demandent de la terre au Gouverneur, lequel envoye un Officier du quartier qu'il lui plaiſt de donner, qui leur meſure une habitation, ſelon la grandeur accoutumée. S'ils ſont deux, l'ordinaire eſt de quatre cens pas Geometriques de large & ſoi-

Conditions de leur ſocieté.

xante de long. S'ils ſont trois, à proportion, afin que quand ils viennent à partager leur habitation, ce qui arrive quelquefois, ils en puiſſent avoir chacun une de deux cens pas de large, & de longueur, comme on a dit. L'habitation eſtant ainſi bornée, ils choiſiſſent l'endroit le plus commode pour habiter: ce qui ſe fait ordinairement, en commençant au bord de la mer.

Habitations d'un Quartier ſitué au bord de la mer

Quand toutes les Habitations

d'un quartier qui ſont au bord de la mer ſont priſes, ceux qui en veulent plus haut en peuvent prendre aux meſmes conditions. On nomme ces habitations, du premier étage ; & quand les quartiers ſont bons, il s'en trouve juſqu'à quatre étages. Les habitans qui ſont au bord de la mer doivent donner paſſage par deſſus leurs fonds aux autres qui en ſont plus éloignez, & de meſme l'un à l'autre juſqu'à la derniere. Les habitations les plus proches de la mer, ſont les meilleures, & plus commodes, tant pour le tranſport des marchandiſes que pour l'eau de la mer, dont les habitans ont beſoin pour tordre leur tabac.

La premiere choſe que font ceux qui veulent commencer une habitation ; C'eſt, lors qu'ils ont trouvé un lieu commode pour bâtir une loge, de couper du menu bois pour la conſtruction de cette loge, qu'ils nomment *Ajoupa*. Enſuite ils

ils abattent les arbres de haute futaye, & portent ſecher les branches qu'ils en ont oſté, avec le menu bois qui reſte de leur petit bâtiment, dans un endroit expoſé au Soleil, où quelque temps aprés ils y mettent le feu. Comme les troncs & les ſouches des ces grands arbres qu'ils ont abatu couteroient trop de temps à debiter, ils les laiſſent ſecher deux ou trois ans ſur la terre puis ils y mettent le feu, qui les conſume, ſans qu'on ait la peine de les tranſporter.

Les Sauvages font leurs habitations de meſme, ils abbatent tout d'un coup les arbres, les laiſſant tomber péle méle. Ces arbres ainſi abatus demeurent cinq ou ſix mois ſur la terre, & lors qu'ils ſont ſecs, on y met le feu, & tout ſe conſume en un inſtant.

Aprés que les habitans ont coupé environ trente ou quarante pas de bois en quarré, ils découvrent la terre, c'eſt-à-dire, ils amaſſent les

feüilles, & plantent des legumes. D'abord ils ſement des pois ; aprés des patattes, du manioc dequoy ils font de la caſave, des bananiers & des figuiers, qui leur ſervent dans ces commencemens de nourriture. Ils plantent ces derniers dans les lieux les plus bas & les plus humides, le long des rivieres & autour des ſources: car il n'y a gueres d'habitans qui n'ait ſa demeure proche d'une riviere, ou d'une ſource.

Aprés qu'ils ont planté leurs vivres, ils bâtiſſent une plus grande loge, qu'ils nomment à l'imitation des Eſpagnols, *Caſe*, ils en ſont les Charpentiers & les entrepreneurs eux-meſmes, ou leurs voiſins, chacun y donne ſon avis: La conſtruction de ce Bâtiment, eſt des arbres coupez par le tronc, en fourches, qu'ils plantent en terre; ils y en enfoncent trois ou quatre de quinze à ſeize pieds de haut, ſur les fourchons deſquels ils mettent une piece de bois, qui eſt le faîte,

Conſtruction de leurs Caſes.

ils en placent à ſix pieds de là, de chaque coſté huit de meſme qui n'ont que ſix à ſept pieds de hauteur, ſur les fourchons deſquels ils poſent des pieces de bois, de meſme qu'ils ont poſé ſur les premieres qu'ils nomment Filieres, & en mettent encore ſur chaque petite fourche, une qu'ils nomment des Travers. Aprés de deux en deux pieds, ils mettent de plus petites pieces de bois, qui saccrochent par le moyen d'une cheville ſur le faîte, & viennent tomber par l'autre bout en deſcendant ſur ces Filieres.

Quand cela eſt à ce point, ils amaſſent quantité de feüilles de Palmier, ou de Roſeaux ou Cannes de Succre, pour les couvrir, & les voiſins s'aydent les uns autre ; ſi bien qu'en un jour ils couvrent cette loge ; aprés ils la ferment tout au tour avec des Roſeaux ou des planches qui ſont de palmiers, qu'ils nomment palliſſades. Ce bâtiment en cét état, ils

plantent quantité de petites fourches tout au tour, à la hauteur de deux ou trois pieds de terre, ſur leſquelles ils mettent des bâtons rangez comme une maniere de Claye; ils en font autant qu'ils ſont d'hommes à coucher dans cette Caſe : Ils mettent là-deſſus une paillaſſe remplie de feuilles de Bananier, & deſſus une tente de toile blanche, qu'ils nomment Pavillon, & appellent le tout une Cabane, c'eſt là qu'ils couchent.

La caſe eſtant conſtruite, le Maiſtre de l'habitation donne pour recompenſe à ceux qui lui ont aidé quelques flacons d'eau de vie, s'il y en a dans le païs. Ils s'aident les uns aux autres de cette maniere, & cela ne ſe refuſe jamais. Outre cette Caſe, ils en font encore quelque petite qui ſert de Cuiſine.

Soins & occupations des Habitans

L'Habitant ainſi accommodé, eſt au deſſus de ſes affaires; Il n'a plus qu'à cultiver les vivres qu'il a plantez & à abattre du bois pour

découvrir une place, où il puiſſe planter du Tabac. Il en abat ſuivant ce qu'il a de monde, c'eſt à dire, pour mettre autant de deux mille plantes de Tabac, qu'il a d'hommes, parce que le lieu où ſe plante le Tabac, veut eſtre net de toute ſorte d'ordures, ou d'herbes étrangeres ; & pour cela l'on eſt obligé de ſercler tous les huit jours.

Si-toſt que les habitans ont une place nette pour planter du Tabac ils en uſent de la maniere que j'ay montrée. Pendant qu'il croiſt, ils bâtiſſent des caſes pour le mettre, une ou deux, ſelon qu'ils auront de Tabac. Cela ſe fait de meſme que la Caſe, dont je viens de parler. De plus, ils en bâtiſſent encore une mediocre, où travaille ordinairement celuy qui tord le Tabac, & où on le ſerre, en attendant la commodité de l'embarquer.

Dés qu'ils ont une certaine quan-

tité de Tabac, ils l'envoyent en France, ou ils l'échangent pour de la Marchandiſe, qui conſiſte dans les choſes neceſſaires à cultiver leur habitation, comme haches, houës, grattoirs, couteaux, toile propre à faire des ſacs à manioc, & à les habiller. Pour le vin & l'eau de vie, lorſqu'il vient un bâtiment de France, c'eſt la premiere choſe que ces gens-là ſongent à acheter.

Il y en a qui paſſent en France, lors qu'ils ont gagné quelque choſe; ils achetent eux-meſmes des Marchandiſes, & engagent des hommes qu'ils amenent en ce païs pour les ſervir, ainſi que j'ay dit des Boucaniers. Comme ils ſont ordinairement deux aſſociez, l'un demeure ſur l'habitation, pendant que l'autre voyage. Quand ils retournent de France, ils amenent avec eux cinq ou ſix, ou plus d'hommes, ſelon qu'ils ont de moyen de payer leurs paſſages, qui eſt de cinquante-ſix livres pour chacun homme.

Ils n'ont pas plûtoſt mis pied à terre, qu'ils conduiſent ces hommes à l'habitation, & les font travailler. Ils commercent de ces hommes les uns avec les autres, & ſe les vendent pour trois ans, pour la ſomme dont ils conviennent, & les nomment Engagez Si un habitant a pluſieurs Engagez, il ne travaille point; il a un Commandant qui fait travailler ſes gens, à qui on donne deux mille livres de Tabac par an, ou une part de ce qui ſe fait ſur l'habitation. Commerce que l'on fait des Engagez

Voicy comment ces Engagez ſont traitez: Dés que le jour commence à paroiſtre, le Commandant ſifle, afin que ſes gens viennent au travail, il permet à ceux qui fument d'allumer leur pipe de Tabac, & les mene au travail, qui conſiſte à abattre du bois, ou à cultiver le Tabac. Il eſt là avec un baſton, qu'on nomme une Lienne: ſi quelqu'un d'eux eſt un moment ſans agir, il frappe deſſus, comme un Traitement qu'on leur fait,

Maiſtre de Galere ſur des Forçats; malades ou non, il faut qu'ils travaillent. J'en ay vû battre à un point qu'ils n'en ſont jamais relevez. On les met dans un trou à un coin de l'habitation, & on n'en parle point davantage.

J'ay connu un Habitant qui avoit un Engagé malade à mourir il le fit lever afin de tourner une meule, pour aiguiſer ſa hache; & cepauvre malade ne tournant point à ſon gré, il lui donna un coup de hache entre les deux épaules, dont il mourut deux heures aprés. Voila comment ces habitans traitent leurs Engagez; cependant ils ne laiſſent pas de paſſer pour indulgens, en comparaiſon de ceux des Antilles.

Un Habitant de S. Chriſtophe, nommé Belle-teſte, qui eſtoit de Dieppe, faiſoit gloire d'aſſommer un Engagé qui ne travailloit pas à ſon gré. J'ay entendu dire à ſes parens, qu'il en avoit aſſommé plus de

de trois cens, & il publioit qu'ils eſtoient morts de pareſſe. Un ſaint Religieux lui ayant fait quelque remonſtrance à ce ſujet, il répondit bruſquement, qu'il avoit eſté engagé, & qu'on ne l'avoit pas épargné ; qu'il eſtoit venu aux Indes pour gagner du bien, que pourveu qu'il en gagnaſt, & que ſes enfans allaſſent en carroſſe, il ne ſe mettoit pas en peine d'aller au Diable.

Vn bon homme, extrememment pauvre ayant appris que ſon Fils eſtoit richement établi à la Guadeloupe, s'engagea à un Marchand qui avoit receu de l'argent de ce Fils pour lui acheter des gens. Le Marchand s'imagina qu'il rendroit un bon office au Fils en lui amenant ſon pere : Et le Pere crût eſtre à la fin de ſes peines ; mais il fut trompé dans ſon attente, car ce fils dénaturé l'envoya travailler ; & comme il n'en faiſoit pas autant que les autres, il n'oſa pas le bat-

tre ; il le vendit à un Habitant, qui ſçachant ce qu'il eſtoit lui donna de quoy vivre, & la liberté.

Il n'eſt pas beſoin que je cite d'autre avãture que celle qui m'eſt arrivée, pour faire voir leur barbarie. J'ay déja dit que lors que Meſſieurs de la Compagnie Occidentale abandonnerent la Tortuë, je fus expoſé en vente par leur Commis General qui m'acheta. Au lieu de m'employer à ce qui regardoit ma profeſſion, comme j'en eſtois convenu avec Meſſieurs de la Compagnie, il ne m'occupoit qu'aux choſes les plus ſerviles. J'offris de lui payer tous les jours deux écus, pourveu qu'il me permiſt de travailler de ma profeſſion : il ne voulut point m'accorder cette grace.

Ce qui arrive à l'Auteur étant engagé,

Vn an aprés mon arrivée je tombay malade : Et aprés avoir beaucoup ſouffert, lors que je croyois mourir, une ſueur me tira d'affaire ; mais à peine fus-je délivré de ce

mal, que j'en reſſentis un autre auſſi fâcheux. C'eſtoit la faim, & par malheur je n'avois pas dequoy manger, ny la permiſſion d'en aller chercher: En ſorte que j'étois contraint de vivre d'oranges ameres, qui ne commençoient qu'à noüer.

La neceſſité fit que je deſcendis du Fort de la Roche, où demeuroit mon Maiſtre, à la *Baſſe terre*; J'y rencontray un Secretaire de M. le Gouverneur, qui me mena à ſa maiſon, & me donna à déjeuner, avec une bouteille de vin qu'il m'obligea d'emporter. Mon Maiſtre qui avoit veu ce qui s'eſtoit paſſé, avec une lunette d'approche, m'ôta le vin que j'avois, ſi-toſt que je fus arrivé, & me fit mettre dans une baſſe-foſſe; diſant qu'il m'y feroit perir en dépit de M. le Gouverneur.

Je fus enfermé trois jours les fers aux pieds dans cette foſſe pleine d'immondices. Le quatriéme jour

on m'ouvrit la porte, & on me voulut faire dire que M. le Gouverneur m'avoit demandé ce que faiſoit M de la Vie. Je dis que quand je devrois perir, je ne conviendrois jamais d'une choſe qui n'étoit pas.

On me laiſſa toutefois aller, & on me commanda de défricher une terre qui eſtoit autour du Fort de la Roche. Comme je me vis ſeul, & que je n'eſtois point obſervé, je quittay tout, reſolu d'aller me plaindre à M. le Gouverneur; mais avant que de le faire, je fus conſulter le R. P. Marc d'Angers Capucin, qui fut touché de me voir dans l'état deplorable où j'eſtois. Il me mena ſur le champ chez Monſieur le Gouverneur, lequel ordonna aux gens de ſa maiſon, d'avoir ſoin de moy. On me donna un bon lit, on ne me laiſſa manquer de rien, & en peu de jours je fus remis. Il ne me reſtoit plus d'autre mal que la crainte de

Bonté de M Ogeron envers l'Auteur.

retourner chez mon Maiſtre ; ce qui n'arriva pas. M. le Gouverneur me mit avec un Chirurgien celebre dans le païs, ne trouvant pas à propos de me retenir auprés de lui, & fit rendre par les mains du Chirurgien à M. de la Vie, l'argent qu'il avoit donné pour m'acheter. C'eſt ainſi que je me ſuis échapé des mains de ce méchant Maiſtre, qui depuis eſt venu en France, & a ozé aller chez mes parens leur dire qu'il m'avoit fait tous les biens imaginables.

Le Lecteur me pardonnera cette digreſſion au ſujet des Engagez. Je reviens au Commandant qui les fait travailler.

Lors donc qu'ils vont le matin au travail, un d'eux a le ſoin de donner à manger aux Porcs ; car les habitans nourriſſent-là toute ſorte de beſtiaux. Il leur porte des feüilles de Patates ; Enſuite il fait cuire des Patates, & les ayant preparées avec de la ſauce de Pimentade, il apelle

Travail des Engagez.

ſes camarades qui ſont au travail, pour déjeûner ; quand ils ont mangé, ils allument leurs pipes, & chacun retourne au travail.

Celuy qui a la charge de la cuiſine met cuire des pois avec de la viande & des Patates hachées en guiſe de Navets. Aprés que ſon pot eſt au feu, il va travailler avec les autres ; & quand il eſt tems de diſner, il revient pour l'aprêter. Si toſt qu'on a diſné, on retourne travailler juſqu'au ſoir, où on mange de même qu'à diſner : enſuite on s'occupe à éjamber du Tabac, à fendre du Mahot, qui eſt une écorce d'arbre ſervant à lier le Tabac, ou bien à faire de petits liens pour pendre le Tabac ; & dés que minuit ſonne, il eſt permis de s'aller coucher.

Les Feſtes & les Dimanches ils peuvent aller ſe promener. Le mauvais traitement, le chagrin, & le ſcorbut font mourir beaucoup d'engagez : ſi l'on n'a de la re-

ſolution, & qu'on ne faſſe quelque exercice, on devient comme inſenſé ; & l'on piqueroit un homme en cet état, qu'il ne le ſentiroit pas.

Les Anglois traitent leurs Engagez encore plus mal que les François ; ils les retiennent pour ſept ans, au bout deſquels ils leur preſentent de l'argent pour boire, & puis les revendent pour ſept autres années : j'en ay vû qui avoient ſervi juſqu'à vingt-huit ans. Cromvvel a vendu plus de dix mille Eſcoſſois & Irlandois, pour envoyer à la Barbade ; il s'en ſauva un jour plein un navire, que le courant apporta à S. Domingue, & les vivres leur manquant, ne ſçachant pas où ils eſtoient, ils perirent tous par la faim, leurs os ſe voyent encore proche du Cap Tibron, en un lieu qu'on nomme l'*Anſe aux Ibernois*.

Cromvel vend dix mille homme: ce qu'ils deviennent.

Si j'ay fait une deſcription exacte de divers endroits de l'Amerique, & une Relation de tout ce qui s'y

rencontre, ce n'a eſté que pour diſpoſer le Lecteur à mieux entendre l'hiſtoire des Avanturiers, ou Flibuſtiers.

Par exemple, lors que j'ay parlé des Boucaniers, ç'a eſté pour montrer que les plus celebres Avanturiers ſe forment & ſont pris chez eux : de maniere qu'on peut dire qu'ils font leur apprentiſſage à la campagne, dans les bois & ſur les bêtes, pour faire enſuite des coups de maiſtre ſur les mers, dans des Villes, & contre les hommes.

Quelqu'un s'étonnera peut-eſtre de ce que tant d'Autheurs ont écrit de l'Amerique, & que j'en écrive encore; il devroit plûtoſt s'étonner de ce qu'ayant eſté Engagé, Habitant, & Boucanier, je n'en dis pas davantage. Je me ſuis contenté de raporter ce que j'ay connu de plus ſingulier dans l'Amerique; eſtant perſuadé que dans un voyage il ne s'agit pas d'en dire beaucoup, mais de dire vray.

HISTOIRE DES AVANTURIERS FLIBUSTIERS QUI SE SONT SIGNALEZ DANS LES INDES.

SECONDE PARTIE.

Contenant la vie & les mœurs des Avanturiers-Flibuſtiers ; leurs expeditions ſur les côtes de l'Amerique ; & l'hiſtoire de leurs Commandans les plus fameux.

CHAPITRE PREMIER.

L'Autheur s'embarque avec les Avanturiers. Leurs entrepriſes.

APrés avoir eſté quelque temps avec le Chirurgien dont j'ay parlé, je luy demanday permiſſion de me mettre ſur un vaiſſeau

Avanturier qui eſtoit preſt d'aller en courſe ; ce qu'il m'accorda volontiers. C'eſt ainſi que je me ſuis trouvé parmy les Avanturiers, & je vais maintenant décrire les plus memorables actions que je leur ay vû faire.

Les François & les Anglois ne furent pas long-temps à s'appercevoir combien étoit avantageux aux Eſpagnols l'établiſſement de la puiſſante colonie qu'ils ont dans l'Amerique. Les François ſe gliſſerent parmy eux, entreprirent divers voyages dans ces Iſles déja habitées ; & ne ſe contentant pas des profits qu'ils faiſoient, unis avec cette nation, ils s'en ſeparerent dans le deſſein d'en faire de plus grands par leur induſtrie, & d'être ſeuls à les partager.

Ainſi les François & les Anglois eſtant retournez chez eux, ne manquerent pas de propoſer aux Marchands des moyens pour s'enrichir dans ces païs. Ces deux nations é-

quiperent quelques vaiſſeaux pour faire le meſme commerce que les Eſpagnols : mais ceux-cy eſtant les plus forts, prirent leurs vaiſſeaux. Toutefois ils ne purent pas les empêcher de coloniſer quelques Iſles; & la premiere, fut celle de ſaint Chriſtophe dans les Antilles : mais quoyque les François & les Anglois fuſſent joints enſemble, ils ne ſe trouverent pas néanmoins en état de reſiſter aux Eſpagnols, qui les chaſſerent deux ou trois fois de leurs colonies, & s'attirerent ainſi une guerre continuelle, avec ces deux nations. Ce qui fait que les Eſpagnols défendent generalement à tous les étrangers l'entrée de leurs Ports.

Les François & les Anglois, coloniſent dans les Indes.

Monſieur le Cardinal de Richelieu, qui eſtoit alors tout puiſſant en France, & qui ne tendoit qu'à l'agrandiſſement de cette Couronne, créa une Compagnie, avec ordre de peupler ces Iſles : Les Anglois en firent autant. Si bien

Soins du Cardinal de Richelieu.

que les Particuliers qui avoient commencé à s'établir dans ce païs pour commercer, quitterent tout, voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire, & furent courir le bon bord, cherchant par tout les Eſpagnols pour les piller; on les nomma Flibuſtiers ou Avanturiers.

Pierre le Grand, premier Avanturier.

Le plus celebre de ce temps-là, fut un nommé *Pierre le Grand*, natif de Dieppe, lequel ayant eſté quelques mois en mer ſans pouvoir rien prendre, ſe trouva en fort mauvais eſtat au Cap Tibron, ſitué à la pointe Occidentale de l'Iſle Eſpagnole, ſon vaiſſeau, qui eſtoit monté de quatre petites pieces de canon, & de vingt-huit hommes, faiſoit eau de tous côtez; Il manquoit de vivres, & ne ſçavoit où en prendre. Il avoit découvert quelques Bâtimens Eſpagnols, mais les voyant trop forts, ſon équipage n'avoit pû conſentir à les attaquer.

En cet état lorſqu'il tenoit con-

ſeil, l'homme qui eſtoit au haut du mats, pour découvrir en mer, cria qu'il voïoit un navire, mais qu'il paroiſſoit fort grand : Tant mieux, répondit l'Equipage, il y en aura plus à prendre. Auſſi tôt le Conſeil ceſſa, & l'on ne ſongea plus qu'à faire voile, pour donner la chaſſe à ce Bâtiment, duquel ils s'approcherent en peu de temps. En effet il leur parut ſi grand, qu'ils commencerent à murmurer, oubliant ce qu'ils venoient de reſoudre. Mais le Capitaine les remit en leur diſant, qu'il ſçavoit la maniere de prendre ce Baſtiment, pourvû qu'on le vouluſt ſeconder; ce qu'il ſe fit promettre par ſermẽt, & leur en dit la maniere, qui étoit telle, qu'il falloit ſauter à bord, & que ce bâtiment ne ſe doutant pas qu'un ſi petit le voulût attaquer, ne ſe ſeroit point précautionné, & par ce moyen on ſe ſaiſiroit de la chambre du Capitaine, & des ſoutes aux poudres, où il falloit mettre le feu, Reſolution hardie.

ſi on voyoit qu'on ne pût s'en rendre maiſtre autrement.

Tous luy promirent qu'ils le ſuivroient, & ne manqueroient nullement à obſerver ſes ordres. Cependant il ne s'y fia pas trop, car il concerta avec le Chirurgien qui eſtoit ſon confident, ce qui ſuit, ſçavoir, que luy Chirurgien reſteroit le dernier à monter à bord, & avant d'y monter, qu'il creveroit la barque d'un coup de pince de fer, afin d'obliger par là ſes gens de vaincre pour ſe ſauver.

Expedient de Pierre le Grand.

Lors qu'ils commencerent d'approcher ce bâtiment, ils s'armerent tous de deux bons piſtolets, & d'un bon coutelas, & peu de temps aprés ils aborderent ce Navire. Les Eſpagnols, au lieu de leur défendre l'abordage, les regardoiẽt entrer indifferemment.

Auſſi-toſt Pierre le Grand, ſuivi de dix des ſiens, entra dans la chambre du Capitaine, luy mit le piſtolet ſous la gorge, & luy com-

manda de ſe rendre. Cependant le reſte ſe ſaiſit de la Sainte Barbe, & de toutes les munitions ; ils firent deſcendre les Eſpagnols dans le fonds de calle, dont plus de la moitié, qui ne ſçavoient ce que c'étoit, & qui voyant ces gens dans leur navire, ſans apercevoir d'autre navire qui les euſt amenez, parce que le leur eſtoit déja coulé à fonds, les crurent tombez des nuës, & dans leur ſurpriſe, faiſoient des ſignes de croix, ſe diſant les uns aux autres : *Jeſus ſon demonios eſtos : ceux-cy ſont des diables.*

Etonnement des Eſpagnols.

Ce n'eſt pas que pour prevenir ce malheur, quelques Matelots qui remarquoient que ce Bâtiment avançoit toûjours, n'euſſent averti le Capitaine de ce qui pouvoit arriver : mais voyant un ſi petit Bâtiment, il n'en tint aucun compte, ne croyant pas qu'il ozaſt l'attaquer. Il retourna dans ſa chambre joüer aux cartes, comme ſi de rien n'euſt eſté. On luy fut dire une ſe-

conde fois que ce Bâtiment approchoit, qu'il avoit l'apparence d'être à des Corſaires; & on luy demanda, s'il ne vouloit pas du moins qu'on preparaſt deux pieces de canon: Non, non, dit-il, qu'on prepare ſeulement le palent, & nous les guinderons. Ca palent eſt une ſorte de poulie, de quoy on ſe ſert dans les navires pour guinder les marchandiſes à bord.

Negligence & rodomôtade du capitaine Eſpagnol.

Ainſi ce Capitaine ne reconnut ſa faute que quand il ſe vit le piſtolet ſous la gorge, & qu'il falut rendre ſon navire à ce miſerable qu'il pretendoit guinder dans ſon bord. Le ſieur le Grand & tous ſes compagnons de mer virent en peu de temps leur fortune bien changée: car au lieu d'une méchante Barque qui couloit preſque à fonds, & manquoit de tout, ils ſe trouverent en poſſeſſion d'un navire de cinquante-quatre pieces de canon, dont la pluſpart eſtoient de bronze, avec quantité de vivres,

de

de rafraichiſſemens, & un nombre immenſe de richeſſes. C'eſtoit le Vice-Admiral des Galions d'Eſpagne, égaré de ſa Flotte.

Auſſi-toſt que nos Avanturiers ſe furent rendus maiſtres de ce vaiſſeau, ils mirent ceux qui le montoient, ſur l'Iſle Eſpagnole, d'où ils eſtoient fort proches, & garderent ſeulement quelques Matelots, qui leur eſtoient neceſſaires pour conduire ce Bâtiment en Europe, où ils arriverent heureuſement, & où le ſieur le Grand eſt demeuré, ſans ſe ſoucier davantage d'aller à l'Amerique.

Cette belle & riche priſe fit grand bruit par tout, & donna occaſion à pluſieurs Particuliers d'équiper des vaiſſeaux pour faire des courſes en ce païs-là. D'autre coſté les Eſpagnols eurent plus de ſoin de ſe tenir ſur leurs gardes; ce qui fut cauſe que peu de ces Avanturiers y gagnerent, pluſieurs y perdirent, & furent obligez, comme

je l'ay déja dit, de ſe reduire à la colonie, parce que leurs Bâtimens devenant vieux, eſtoient de trop grand entretien, & ils n'en pouvoient faire venir de France qu'avec une dépenſe exceſſive, à quoy il leur eſtoit impoſſible de ſubvenir. D'autres qui ne pouvoient ſe paſſer de cette vie, chercherent moyen d'avoir des Bâtimens qui ne leur coutaſſent rien.

Cela leur a ſi bien réüſſi, leur nombre & leur valeur ont tellement augmenté, qu'ils font tous les jours des explois inoüis contre les Eſpagnols; Comme ils ſont braves, determinez & intrepides, il n'y a ny fatigues, ny dangers qui les arreſtent dans leurs courſes; dans les combats ils ne ſongent qu'aux ennemis & à la victoire, tout cela pourtant dans l'eſpoir du gain, & rarement en veuë de la gloire. Ils n'ont point de païs certain, leur patrie eſt par tout où ils trouvent dequoy s'enrichir; leur valeur eſt leur heritage. Ils ſont

Caractere des Avanturiers en general.

tout à fait ſinguliers dans leur pieté; car ils prient Dieu avec autant de devotion, lors qu'ils vont ravir le bien d'autruy, que s'ils le prioient de conſerver le leur. Ce qu'il y a de plus precieux dans le monde ne leur coûte qu'à prendre, & quand ils l'ont pris, ils penſent qu'il leur appartient legitimement, & l'employent auſſi mal qu'ils l'ont acquis; puiſqu'ils prenent avec violence & répandent avec profuſion.

Le ſuccés de leurs entrepriſes ſemble juſtifier leur temerité, mais rien ne peut excuſer leur barbarie; & il ſeroit à ſouhaiter qu'ils fuſſent auſſi exacts à garder les Loix qui reglent les autres hommes, qu'ils ſont fideles à obſerver celles qu'ils font entr'eux. Cependant ils ne ſe peuvent ſouffrir quand ils ſont miſerables, & s'accommodent tres-bien lorſqu'ils ſont heureux. Ils s'abandonnent auſſi volontiers au travail qu'aux plaiſirs, également endurcis à l'un & ſenſibles à l'autre,

Ils paſſent en un moment dans les conditions les plus oppoſées : car on les voit, tantoſt riches, tantôt pauvres, tantôt maiſtres, tantoſt eſclaves, ſansqu'ils ſe laiſſent abatre par leurs malheurs, ny qu'ils ſçachent profiter de leur proſperité.

Voilà en general ce que l'on peut dire des Avanturiers ; voyons maintenant comme ils ſe gouvernent en particulier, & la maniere dont ils ſe ſont ſervis, & ſe ſervent encore aujourd'huy pour avoir des bâtimens.

CHAPITRE II.

Particularitez des Avanturiers ou Flibuſtiers dans leurs courſes : Côtes qu'ils frequentent ; Chaſſe-Partie qu'ils font entr'eux : Leur maniere de vivre.

COmbien voit on de perſonnes capables des plus hautes entrepriſes, languir dans loiſiveté

faute d'avoir les choſes neceſſaires pour les executer. Il n'en eſt pas de même des Flibuſtiers, leur genie ſuplée au deffaut de leurs facultez: Ils ne manquent jamais d'inventions pour trouver des munitions de guerre & de bouche ; & voicy comment ils s'y prennent pour avoir des Bâtimens.

Ils s'aſſocient quinze ou vingt enſemble, tous bien armez d'un fuzil de quatre pieds de canon, tirant une balle de ſeize à la livre, & ordinairement d'un piſtolet ou deux à la ceinture, tirant une balle de vingt à vingt-quatre à la livre, avec cela ils ont un bon ſabre ou coutelas. Eſtant ainſi aſſociez, ils en choiſiſſent un d'entr'eux pour chef, & s'embarquent ſur un canot, qui eſt une petite naſſelle tout d'une piece, faite du tronc d'un arbre, qu'ils achetent enſemble, ou celuy qui eſt le chef l'achete luy ſeul, à condition que le premier bâtiment qu'ils prendront, ſera à

Moyen des Avãturiers pour avoir des vaiſſeaux & des vivres.

luy en propre. Ils amaſſent quelques vives pour ſubſiſter de l'endroit d'où il partent, juſqu'au lieu où ils ſçavent en trouver, & ne portent pour toutes hardes qu'une chemiſe & un calçon, ou au plus deux chemiſes. Ils partent donc dans cet équipage, & vont devant quelque riviere ou port Eſpagnol, d'où ils ſçavent qu'il doit ſortir des barques; & ſi-toſt qu'ils en découvrent quelques-unes, ils ſautent à bord, & s'en rendent les maiſtres. Ils n'en prennent point ſans y trouver des vivres & des marchandiſes que les Eſpagnols negocient les uns entre les autres. Avec cecy ils s'accommodent, & ils ſe vétent.

Si la barque n'eſt pas en bon état, ils vont ſur quelque petite Iſle, qu'ils nomment *Caye*, la Carener, & ils ſe ſervent des Eſpagnols qui eſtoient deſſus pour faire cet ouvrage: car ils ne travaillent que le moins qu ils peuvent. Pendant que

les Eſpagnols racommodent la barque, les Flibuſtiers ſe réioüiſſent de ce qu'ils ont trouvé dedans, & en partagent les marchandiſes également. Si toſt qu'elle eſt en état, ils laiſſent aller leurs priſonniers, & retiennent les Eſclaves s'il y en a; s'il n'y en a point, ils retiennent un Eſpagnol pour faire la cuiſine; aprés ils aſſemblent leurs camarades, afin de fournir leur équipage & d'aller en courſe. Quand ils ſe trouvent au nombre qu'ils ont concerté, de trente, quarante ſelon la grandeur de leur barque, il faut l'avitailler, & ils le font ſans débourcer d'argent. Pour cela ils vont en certains lieux épier les Eſpagnols, qui ont des Coraux ou parcs pleins de porcs, ils forcent ceux qu'ils peuvent ſurprendre à leur apporter deux ou trois cens porcs gras, plus ou moins, ſelon qu'ils en ont affaire; & s'ils le refuſent ils les pendent, aprés leur avoir fait mille cruautez.

Pendant que les uns ſalent ces porcs, les autres amaſſent du bois & de l'eau pour leur voyage, & tous conviennent d'une commune voix, devant quel Port il faut aller. Aprés qu'on eſt convenu de l'entrepriſe, on fait un accord, que les Avanturiers nomment Chaſſe-partie, où l'on regle ce qui doit revenir au Capitaine, au Chirurgien & aux eſtropiez, chacun ſelon la grandeur de ſon mal. L'équipage choiſit cinq ou ſix des principaux avec le Chef ou Capitaine pour faire cet accord, qui contient les articles ſuivans.

Chaſſe-partie entre les Flibuſtiers.

1. En cas que le Bâtiment ſoit commun à tout l'equipage, on ſtipule qu'ils donneront au Capitaine le premier Bâtiment qui ſera pris, & ſon lot comme aux autres; mais ſi ce bâtiment appartient au Capitaine, on ſpecifie qu'il aura le premier qui ſera pris avec deux lots, & ſera obligé de bruler le plus méchant des deux, ou celuy qu'il monte,

monte, ou celuy qu'on aura pris: & en cas que le bâtiment qui appartient à leur Chef ſoit perdu, l'Equipage ſera obligé de demeurer avec luy, auſſi long-temps qu'il faudra pour en avoir un autre.

2. Le Chirurgien a deux cens écus pour ſon coffre de médicamens, ſoit qu'on faſſe priſe ou non: & outre cela, en cas qu'on faſſe priſe, un lot comme les autres. Si on ne le ſatisfait pas en argent, on luy donne deux Eſclaves.

3. Pour les autres Officiers, ils ſont tous également partagez, à moins que quelqu'un ne ſe ſoit ſignalé: En ce cas on luy donne d'un commun conſentement une recompenſe.

4. Celuy qui découvre la priſe qu'on fait a cent écus.

5. Pour la perte d'un œil, cent écus ou un Eſclave.

6. Pour la perte des deux, ſix cens écus ou ſix Eſclaves.

7. Pour la perte de la main droite

ou du bras droit, deux cens écus ou deux Eſclaves.

8. Pour la perte des deux, ſix cens écus ou ſix Eſclaves.

9. Pour la perte d'un doigt ou d'un orteil, cent écus ou un Eſclave.

10. Pour la perte d'un pied ou d'une jambe, deux cens écus ou deux Eſclaves.

11. Pour la perte des deux, ſix cens écus ou ſix Eſclaves.

12. Lors qu'un Flibuſtier a une playe dans le corps, qui l'oblige de porter une canulle, on luy donne deux cens écus ou deux Eſclaves.

13. Si quelqu'un n'a pas perdu entierement un membre, & qu'il ſoit ſimplement privé de l'action, il ne laiſſe pas d'eſtre recompenſé comme s'il l'avoit perdu tout à fait; ajoûtez à cela, que c'eſt au choix des eſtropiez de prendre de l'argent ou des Eſclaves, pourveu qu'il y en ait.

Cette Chaſſe-partie eſtant ain-

ſi arreſtée, elle eſt ſignée des Capitaines & des Principaux qui ont eſté choiſis pour la faire : Enſuite tous ceux de l'Equipage s'aſſocient deux à deux, afin de ſe ſolliciter l'un l'autre, en cas qu'ils fuſſent bleſſez ou tombaſſent malades. Pour cet effet, ils ſe paſſent un écrit ſous ſeing privé, en forme de teſtamẽt, ou s'il arrive que l'un des deux meure, il laiſſe à l'autre le pouvoir de s'emparer de tout ce qu'il a. Quelque fois ces accords durent toûjours entr'eux, & quelque fois auſſi ce n'eſt que pour le voyage.

Leur maniere de teſter.

Tout eſtant ainſi diſpoſé, nos Avanturiers partent : les Côtes qu'ils frequentent ordinairement, ſont celles de *Caraco*, de *Cartagene*, de *Nicaragua*, &c. leſquelles ont pluſieurs Ports où il vient ſouvent des navires Eſpagnols. A *Caraco*, les Ports où ils attendent l'occaſion ſont *Comana*, *Comanagote*, *Coro* & *Mâcaraïbo*. A *Cartagene la Rancheria*, *Sainte Marthe* & *Por-*

Côtes qu'ils frequentent.

to bello; & à la Côte de *Nicaragué*, l'entrée du *Lagon* du même nom. A celle de *Campeſche* la ville du même nom. Pour les *Honduras*, il n'y a qu'une ſaiſon de l'ãnée où l'on vient attendre la Patache: mais comme cela eſt peu ſeur, on n'y va que rarement. A l'Iſle de *Cuba*, la ville de *S. Jago* & celle de *Saint Chriſtophe de Havana*, où il entre fort ſouvent des bâtimens. Les plus riches priſes qui ſe faſſent en ces endroits, ſont les bâtimens qui viennent de la neuve Eſpagne par Maracaïbo où ils vont achepter du Cacao, qui eſt la ſemence dequoy ſe fait le Chocolat. Si on les prend en allant, ils ont de l'argent; ſi en revenant ils ſont chargez de cacao. On les épie à la ſortie du *Cap de ſaint Antoine* & de celuy de *Catoche*, ou au *Cap de Corientes*, qu'ils ſont toûjours obligez de venir reconnoître.

Pour les priſes qu'on fait à la côte de *Caraco*, ce ſont des bâtimens

qui viennent d'Eſpagne, chargez de toute ſorte de dentelles & d'autres manufactures.

Ceux qu'on prend au ſortir de *Havana* ſont des bâtimens chargez d'argent & de marchandiſes pour l'Eſpagne, comme cuirs, bois de Campeſche, Cacao & Tabac. Ceux qui partent de Cartagene ſont ordinairemeut des vaiſſeaux qui vont negocier en pluſieurs petites places, où ceux de la Flote d'Eſpagne ne touchent point.

Quand les Avanturiers ſont en mer, ils vivent dans une grande amitié les uns avec les autres, & s'appellent tous, *Freres de la Côte*; ils nomment leur fuzil leur arme. Quand deux d'entr'eux rencontrent une belle femme; pour éviter la conteſtation qu'elle feroit naître, ils jettent à croix pile à qui l'épouſera, & celuy à qui le ſort échoit l'épouſe, enſuite ils couchent tous deux alternativement avec elle: ce qui s'appelle *Matelotage*.

Tant qu'ils ont dequoy ils ſe traitent humainement, chacun fait ſon devoir ſans murmurer, & ſans dire j'en fais plus que celuy-là. Le matin ſur les dix heures, le Cuiſinier met la chaudiere ſur le feu pour cuire de la viande ſalée, dans l'eau douce, & ſi on en eſt court, dans l'eau de mer: En même temps il fait boüillir du gros mil battu qui devient épais comme du ris cuit, il leve la graiſſe de deſſus la chaudiere à la viande pour mettre dans ce mil; dés que cela eſt fait, il ſert le tout dans des plats: L'Equipage s'aſſemble au nombre de ſept à chaque plat. Le Capitaine & le Cuiſinier, ſont icy ſujets au meſme inconvenient, qui eſt, que s'il arrivoit, que le Cuiſinier euſt fait ſon plat meilleur que les autres, le premier venu le prend, & met le ſien qui eſt moindre à la place. Il en eſt de même d'un Officier; malgré cela, un Capitaine Avanturier ſera plus conſideré qu'aucun Capitaine

Maniere dont ils vivent entr'eux.

de guerre, ſur un navire du Roy.

Car les Avanturiers luy obeïſſent trés-exactement, dés le moment qu'ils l'ont eſleu. Mais s'il arrive qu'il leur déplaiſe, ils conviennent entr'eux, de le laiſſer dans une Iſle deſerte, avec ſon arme, ſes piſtolets & ſon ſabre, & ſix ou huit mois apres, ſuivant qu'ils en ont beſoin, ils retournent voir s'il eſt encore en vie.

On fait ordinairement deux repas par jour ſur les vaiſſeux Avanturiers, quand il y a aſſez de vivres; & quand il n'y en a pas ſuffiſamment, on n'en fait qu'un. On y prie Dieu lorſqu'on eſt preſt à faire le repas : Les François comme Catholiques, chantent le Cantique de Zacharie, le *Magnificat* & le *Miſerere*. Les Anglois, comme Pretendus Reformez, liſent un Chapitre de la Bible ou du nouveau Teſtament, & chantent des Pſeaumes.

Dans ce moment ils édifient;

mais leur aveuglement eſt inſuportable, comme nous l'allons voir dans la ſuite de leurs mœurs, quand ils demandent à Dieu le ſuccés d'une entrepriſe qui l'offenſe.

CHAPITRE III.

Conduite des Avanturiers pour la priſe d'un Vaiſſeau. Partage du Butin. Droits du Gouverneur qui leur a donné la Commiſſion. Iſles où ils vont ſe carener.

LOrſque les Avanturiers découvrent quelque vaiſſeau, ils luy donnent auſſi-toſt la chaſſe, pour le reconnoître : On diſpoſe le canon, chacun prepare ſes armes & ſa poudre : car chacun, comme j'ay dit, a ſes armes & ſa poudre, dont il eſt le maiſtre & le gardien. Pour ce qui eſt de la poudre à canon, elle s'achette aux dépens de tout l'Equipage ; quelquefois le Capitaine l'avance, & ſi on

l'a priſe dans quelque vaiſſeau ennemy ; l'Equipage eſt exempt d'en rien payer. Lors donc qu'ils découvrent quelque vaiſſeau, s'il eſt Eſpagnol, on fait la priere comme dans la plus juſte guerre du monde, & on demande à Dieu avec ardeur d'avoir la victoire, & qu'il ſe puiſſe trouver de l'argent dans ce vaiſſeau ; aprés cela chacun ſe couche le ventre ſur le tillac, & il n'y a que l'homme qui conduit le navire qui ſoit debout, & qui agiſſe avec deux ou trois autres pour gouverner les voiles ; & de cette maniere on ſe met à bord, du pauvre Eſpagnol, ſans ſe mettre en peine, s'il tire ou non, de ſorte qu'en moins d'une heure, on voit un Bâtiment changer de maître

Aprés que le Bâtiment eſt rendu, on ſonge à ſolliciter les bleſſez tant d'un côté que d'autre, à mettre les ennemis à terre ; & ſi le navire eſt riche & qu'il vaille la peine,

on vient ſe rendre dans le lieu ordinaire de retraite, qui eſt aux Anglois l'Iſle de la Jamaïque & aux François celle de la Tortuë. On met ſur le vaiſſeau pris un tiers de l'Equipage, & perſonne n'a le privilege de commander à qui que ce ſoit d'y aller. On le peut encore moins faire de ſon propre chef, mais on tire au ſort, & celuy ſur lequel il tombe, quand il repugneroit d'y aller, il ne pourroit pas s'en diſpenſer à moins que d'incommodité, auquel cas ſon matelot ou ſon Aſſocié doit prendre ſa place.

Quand on eſt arrivé au lieu de retraite, on paye les droits de la commiſſion au Gouverneur, & puis on ſepare le reſte, enſuite on paye le Chirurgien, les eſtropiez & le Capitaine, s'il a debourcé quelque choſe pour l'Equipage. Cela eſtant fait, avant de rien partager, on oblige tout le monde de l'équipage d'apporter ce qu'ils auroient pû ſerrer juſqu'à la valeur de cinq ſols;

& pour cela, on leur fait mettre la main ſur le nouveau Teſtament, & jurer de n'avoir rien détourné. Si quelqu'un eſtoit ſurpris en faiſant un faux ſerment, il perdroit ſon voyage, qui irroit au profit des autres, ou à faire un don à quelque Chapelle. De plus on donne à chacun ſa part de l'argent monnoyé; & pour celuy qui eſt fabriqué & les pierreries, on les vend à l'encan au plus offrant, & l'argent qui en provient eſt encore partagé. On en fait autant à l'égard des hardes & des marchandiſes; puis on diviſe l'équipage de dix en dix, ou de ſix en ſix, ſelon qu'il eſt plus ou moins grand. Aprés on fait autant de lots qu'il y a de ſix ou de dix hommes, & chaque ſix ou dix donnent leurs marques à une perſonne qui ne les connoiſt point, qui les jette ſur chaque lot; enſuite chaque lot eſt repartagé en autant de lots, qu'il y a des hommes.

Le butin eſtant ainſi ſeparé, le

Capitaine garde ſon navire, s'il veut. Perſonne ne retourne que cela ne ſoit conſumé, ce qui ne dure que trés peu de temps: car le jeu, la bonne chere, & les autres débauches ne manquent point.

J'en rapporteray icy une Hiſtoire remarquable. Un nommé Vent-en-pane François de Nation, & fort adonné au jeu, perdit un jour tout ſon voyage, qui valoit environ cinq cens écus, & plus de trois cens qu'il avoit emprunté à ſes Camarades, qui ne luy voulant plus preſter, le reduiſirent à ſervir les Joüeurs, & ayant gagné plus de cinquante écus il recommença à joüer avec cet argent, & gagna environ douze mil écus. Ayant payé ſes dettes il reſolut de ne plus joüer, & s'embarqua ſur un Navire Anglois qui alloit à la Barbade, & de là en Angleterre. Eſtant arrivé à la Barbade il ſe trouva avec un riche Juif, & ne pût s'abſtenir de joüer, il luy gagna treize cens écus en argent monnoyé, cent

mil livres de ſucre qui eſtoient déja embarquées dans un Navire preſt à faire voile pour l'Angleterre. Outre cela il luy gagna un Moulin à ſucre, avec ſoixante Eſclaves. Aprés que le Juif eut fait cette perte, il le pria de luy vouloir permettre d'aller querir quelque argent, qu'il avoit chez un amy, ce que Vant-enpane luy accorda, plus par envie de joüer, que par generoſité. Le Juif revint avec quinze cens Jacobus d'or, qui le tenterent, & luy firent reperdre tout ce qu'il avoit gagné, qui valoit bien cent mil écus; & ſon habit, que le Juif luy rendit, luy donnant encore de quoy le conduire à l'Iſle de la Tortuë: car il perdit avec ſon argent l'envie d'aller en Angleterre. Eſtant à la Tortuë, il retourna en courſe, où il gagna 6. ou 7000. écus; Monſieur d'Ogeron l'envoya en France avec une Lettre de Change pour recouvrer cét argent. Cet homme l'employa en Marchandiſes & repaſſant aux Iſles.

il fut tué dans le voyage, le vaiſſeau ayant eſté attaqué par deux Fregattes Oſtendoiſes.

Voila de la maniere que les Avanturiers paſſent leur vie; lors qu'ils n'ont plus d'argent ils retournent en courſe, quelquefois à peine leur reſte-t'il pour achetter de la poudre & du plomb: Il y en a beaucoup qui demeurent redevables aux Cabaretiers. Quand il vient des Navires de France, & qu'ils y trouvent le Vaiſſeau d'un Avanturier, leur voyage eſt profitable, à cauſe de la dépenſe exceſſive de l'Avanturier, à qui rien ne coûte, juſqu'à ce qu'il n'ait plus d'argent ny de credit; & pour lors il ſe rembarque ſans en avoir aucun ſoucy, & delibere d'un lieu pour aller Carener le bâtiment.

Iſles où les Flibuſtiers vôt caréner leurs bâimens.

Les lieux que les Flibuſtiers ont pour cela ſont à la bande du Zud de l'Iſle de Cuba, dans de petites Iſles que l'on nomme *les Cayes de Sud*. Ils mettent le Bâtiment à la

coſte, ils ſe divertiſſent & ne mangent que de la chair de Tortuë, qui eſt trés-bonne, & qui leur fait ſortir toutes les méchantes humeurs qu'ils ont amaſſées pendant leur debauche. S'ils n'arreſtent pas là, ils vont dans les Honduras, où ils trouvent tout à ſouhait; car ils ont des femmes Indiennes tant qu'ils en veulent; ou bien ils vont encore dans *Boca del Tauro*, à la Coſte de *Caſtilla del Oro*, ou dans l'Iſle d'Or, à celle de *Cartagene*, de *S. Domingo*, à cent autres lieux trop longs à nommer, qu'on verra dans la Carte que j'ay faite, ſur laquelle on pourra ſeurement naviger.

Aprés s'eſtre bien divertis, & avoir à loiſir rétably leur baſtiment & leur ſanté, ils ſe propoſent un voyage de la maniere que je l'ai dit. Voilà ce qui ſe peut ſçavoir touchant les mœurs & la conduite des Avanturiers. Il ne reſte plus qu'à parler de leurs actions en particulier, ce que je feray dans la ſuite le

plus amplement qu'il me ſera poſſible.

CHAPITRE IV.

Hiſtoire de Pierre Franc & de Barthelemy, Avanturiers-Flibuſtiers.

PIERRE-FRANC natif de Dunkerque, ayant monté un petit Brigantin avec vingt-ſix de ſes Camarades, fut croiſer devant *le Cap de la Vella*, afin d'attendre quelques Navires Marchands qui devoient paſſer par là, venant de *Maracaibo*, & allant à *Campéche* : Il y fut plus long-temps qu'il ne s'eſtoit propoſé, ſans pouvoir rien prendre ; ſi bien que le peu de vivres qu'il avoit, eſtoit preſque conſommé, & ſon baſtiment incapable de tenir la mer.

Deſſein de Pierre Franc Avanturier.

Dans cet état il propoſa à ſon Equipage, d'aller à la *Riviere de la Hache*, où il y a une pêcherie de perles, nommée des Eſpagnols la

Rancheria ; ils y viennent tous les ans de Cartagéne avec dix ou douze Barques accompagnées d'un Navire de guerre Eſpagnol, nommé *Armadilla*, qui porte 24. pieces de canon, & deux cens hommes. Cette pêcherie de perles ſe fait ordinairement depuis le mois d'Octobre, juſqu'au mois de Mars, à cauſe que pendant ce temps, les vents du Nord qui cauſent de grands courans, ne ſont pas ſi forts. Chaque barque de pêcheurs a deux ou trois Eſclaves qui plongent pour pêcher les huitres où ſe trouvent les perles : ces Eſclaves ne durent que trés-peu, pour le grand effort qu'ils font en plongeant, demeurant quelquefois plus d'un quart-d'heure au fond de l'eau : ce qui fait que la plus grande partie ſont rompus, quoy qu'ils ayent des bandages pour les en garantir. Entre toutes les Barques, il y en a une qu'on nomme *la Capitana*, qui eſt ſuperieure à toutes les autres, Barque perliere

qui ſont obligées de porter le ſoir ce qu'elles ont pêché pendant le jour, afin qu'il ne ſe faſſe point de tromperie. Le Navire de guerre n'a autre ſoin que de les garder des invaſions des Avanturiers: C'eſtoit ces Barques que Pierre Franc avoit deſſein d'attaquer, & de ſe rendre maiſtre de la Capitana, meſme de l'enlever à la veuë des autres.

Le matin il approcha de cette petite Flotte, qui ſe mit ſur ſes gardes, jugeant bien que c'eſtoit un Eſcumeur de Mer: Mais comme il ſe tenoit toûjours au large, ils crurent qu'il n'oſoit approcher. Neantmoins on ne laiſſa pas d'envoyer de chaque Barque trois hommes de renfort ſur la Capitana, ce que nôtre Avanturier remarqua: ſi bien que quand la nuit fut venuë, il l'alla attaquer, & dans une demie-heure s'en rendit le Maiſtre, avec perte de quatre hommes: Le Navire de guerre fut à la Capitane pour luy donner ſecours, en cas

qu'elle en euſt beſoin.

Noſtre Avanturier ſe voyoit bien maiſtre de cette Barque, & de cinquante hommes qui étoient deſſus, dont une partie étoient morts ou bleſſez ; ſon bâtiment qui ne valoit guere étoit déja coulé bas, pârce qu'ils ne le tenoient deſſus l'eau qu'à force de pompes, Mais il ne voyoit gueres de moyen de pouvoir diſputer ſon bord encore une fois à ce Navire de guerre qui venoit ſur luy. Il ne luy reſtoit que 22. hommes dont il eſtoit du nombre Il s'aviſa d'une feinte pour tâcher d'échaper ; la nuit eſtoit aſſez obſcure, & le vent tres-fort : Lors qu'il vit que le Navire de guerre approchoit, il fit mettre tous les Eſpagnols à bas, & leur défendit de rien dire ſur peine de la vie, puis il commença à crier en Eſpagnol au Navire de guerre; victoire, victoire, & qu'il avoit pris le *Ladron* qui l'avoit voulu prendre ; car c'eſt ainſi qu'ils nomment les Avan-

Pierre Franc ſe rẽd Maître de la Capitane.

Cõment il s'échape d'un Vaiſſeau de guerre & en eſt pris à la fin.

turiers. Le Navire de guerre entendant cette voix qui parloit fort bon Eſpagnol, accompagnée d'un hurlement, que noſtre Avanturier fit faire à ſes gens qui crioient en Eſpagnol, *Victoria*, *Victoria*, crut veritablement que la Barque perliere avoit pris le Corſaire, ſe contenta de dire, que dés qu'il ſeroit jour il enverroit querir ces Voleurs, & qu'il les falloit bien garder toute la nuit. Noſtre Avanturier répondit qu'il n'avoit rien à craindre, & que ces gens avoient preſque tout tué.

Le Navire de guerre fut ſatisfait de celà. Cependant noſtre Avanturier mit à la voile, le plus ſubtilement qu'il pût : Mais il ne fut pas à demie lieuë de la Flotte que le vent ceſſa, & qu'il fut pris du calme, qui le tint là juſqu'au lendemain, qu'eſtant apperceu des autres, ils mirent à la voile pour aller aprés luy ; comme le calme eſtoit grand, ils ne pouvoient

pas avancer non plus que luy, & il étoit déja beaucoup éloigné d'eux. Sur le ſoir le vent devint plus fort; noſtre Avanturier commença à faire de ſon mieux & pouſſa à toutes voiles pour échaper: le Navire de guerre le pourſuivit longtemps ſans beaucoup gagner ſur luy: mais le vent redoublant, le Navire de guerre commença à mettre des voiles autant qu'il en pouvoit porter. Noſtre Avanturier laiſſa toutes celles qu'il avoit; & ne pouvant pas en ſoûtenir tant que l'autre, ſon grand mats caſſa par la trop grande charge de ſon hunier. Tout cela ne luy fit pas perdre courage: Il avoit enfermé les Eſpagnols dans le fond de calle, & cloüé les Eſcoutilles: Eſcoutille eſt une trape qui ferme les ouvertures des ponts d'un Navire. Il fit mettre ſes gens en défence, croyant échaper à la faveur de la nuit; mais le grand Navire l'approcha de ſi prés, qu'il fut contraint de compo-

ſer; Il ne ſe rendit qu'à condition qu'on luy donneroit quartier, à luy & aux ſiens, & qu'on ne leur feroit pas porter de pierre, ni de chaux: car c'eſt la maniere des Eſpagnols, lors qu'ils prennent de ces gens, de les tenir deux ou trois ans dans des Fortereſſes qu'on bâtit, où ils leur font porter de la pierre ou de la chaux. Tout ce que Pierre Franc demanda luy fut accordé.

Si toſt que les Eſpagnols furent Maiſtres des Avanturiers, ils oublierent ce qu'ils leur avoient promis, & les vouloient tous paſſer au fil de l'épée; mais il s'en trouva de raiſonnables, qui dirent que c'eſtoit déroger pour un Eſpagnol, que de ne pas tenir ſa parole: ſi bien qu'on ſe contenta de les lier, & de les mettre au fond de calle, comme ils avoient mis les Eſpagnols dans la Barque perliere. Lors qu'ils furent arrivez à Cartagene, on mena les Avanturiers devant le Gouverneur, à qui quelques Eſpa-

gnols paſſionnez repreſenterent qu'il falloit pendre ces gens-là, & qu'à la fin ils ſe rendroient les Maîtres des Indes du Roy d'Eſpagne, & qu'ils avoient tué un Alferez qui valoit mieux que toute la France. Le Gouverneur ſe contenta de les faire travailler au Baſtion de *S. Franciſco* de la ville deCartagene aux Indes d'Occident.

Aprés que nos Avanturiers eurent ſervi deux ans de Manœuvres, ſans recevoir pour tout payement qu'un peu de nourriture ; ils obtinrent enfin du Gouverneur, qu'on les enverroit en Eſpagne, où ſi-toſt qu'ils furent arrivez, ils chercherent l'occaſion de repaſſer en France, & delà dans l'Amerique, pour ſe faire payer par les Eſpagnols de leur ſalaire.

Barthelemi III. Avanturier.

L'Hiſtoire que je vais rapporter n'eſt pas moins tragique, ny moins digne de remarque que les prece-

dentes. *Barthelemy* Portugais de nation, arma une petite Barque à l'Iſle de la Jamaïque, qu'il monta luy-meſme. Il avoit trente hommes, & quatre petites pieces de canon, tirant chacune trois livres de balles. Eſtant ſorti du port de la Jamaïque avec un bon vent, & à deſſein d'aller croiſer devant le Cap de *Corientes*, qui eſt une pointe au Soroeſt de l'Iſle de *Cuba*, que les navires qui viennent de Caraco ou de Cartagene, & qui veulent aller à Campeſche, ou Neuve Eſpagne, ou Havana, viennent ordinairement reconnoiſtre. Il n'eut pas eſté là long-temps, qu'il découvrit un Navire qui avoit aſſez belle apparence, & meſme d'eſtre trop fort pour luy. Il conſulta ſon Equipage pour ſçavoir ce qu'il y avoit à faire. Tous luy dirent qu'ils eſtoient reſolus de faire ce qu'il voudroit, puiſqu'il ne falloit point perdre d'occaſion, & qu'il eſtoit impoſſible d'avoir quelque choſe ſans beau-

Barthelemi découvre un Vaiſſeau, & luy dõne la chaſſe.

beaucoup riſquer : Là deſſus ils ſe preparerent tous, & donnerent la chaſſe à ce Navire, qui n'en fut pas fort allarmé, car il les attendoit.

Ordinairement quand les Navires Eſpagnols viennent là, ils ſont toûjours ſur leur garde, auſſi bien que les navires de l'Europe, lors qu'ils paſſent le Cap de S. Vincent, à cauſe des Turcs qui ſont là à croiſer.

Nôtre Avanturier ne fut pas plûtoſt à la portée du canon de ce navire Eſpagnol, qu'il eſſuya toute ſa volée, qui ne fit pas grand mal. Il n'y répondit rien, mais fût tout d'un coup à bord. Les Eſpagnols qui eſtoient forts ſe défendirent, il fallut ſe battre. Comme les Avanturiers ſont extremement adroits à tirer, ils quitterent les côtez du vaiſſeau, ſe mirent derriere, & commencerent à faire feu : ils ne tiroient jamais qu'ils ne viſſent & qu'ils ne tuaſſent du monde ; ſi

bien que dans quatre ou cinq heures ils rendirent l'Eſpagnol incapable de reſiſter.

Quand ils virent les Eſpagnols ainſi affoiblis, ils tenterent une ſeconde fois de monter à bord; ce qui leur reüſſit, & ſe rendirent maîtres du navire avec perte de dix hommes, & de quatre bleſſez ſeulement; ſi bien qu'ils ne reſtoient plus que quinze hommes, & le Chirurgien, pour gouverner ce navire, qu'ils trouverent monté de vingt pieces de canon, & de ſoixante-dix hommes, dont il n'en reſtoit plus que quarante en vie, la plus grande partie eſtant bleſſez & hors de combat. Ils jetterent les morts dans la mer, & mirent les Eſpagnols ſains & bleſſez dans leur Barque, qu'ils leur donnerent pour aller chez eux; & aprés ſe mirent à raccommoder les cordages & les voiles, & à voir le butin qu'ils avoient fait. Ils trouverent la valeur de ſoxante-quinze

mille écus, & de cent vingt mille livres de Cacao, qui pouvoient encore valoir cinquante mille écus.

Aprés qu'ils eurent mis le navire en état de naviger, ils firent route pour l'Iſle de la Jamaïque ; mais un vent contraire, qui rendit le courant de même, les obligea à relâcher au Cap de S. Antoine, qui eſt la pointe Occidentale de l'Iſle de Cuba, ou ils prirent de l'eau, dont ils avoit beſoin. Le mauvais temps paſſé, ils remirent à la voile.

Barthelemy attaqué par trois vaiſſeaux & mené à Campêche.

Quelques temps aprés ils apperceurent trois navires qui leur donnoient la chaſſe ; mais le leur extrémement chargé ne put pas les porter hors de danger. Il ſe trouva que ces navires eſtoient Eſpagnols, moitié armez en guerre, & moitié en marchandiſe, à qui il fallut que noſtre Avanturier ſe rendît : & fut fait priſonnier luy & tous ſes gens.

Comme il parloit Eſpagnol, il s'adreſſa au Capitaine du vaiſſeau ſur lequel il eſtoit, dont il fut fort

bien traité, & mené avec tout ſon Equipage & ſon butin, en la ville de S. Franciſco de Campeſche, qui eſt une Ville maritime de la Peninſule de *Jucatum*.

Les Eſpagnols y eſtant arrivez, furent bien receus & viſitez des principaux de la Ville. Chacun felicita le Capitaine qui avoit fait cette belle priſe. Un Marchand qui eſtoit de ce nombre, ayant reconnu Barthelemy, le demanda pour le mettre entre les mains de la Juſtice, diſant qu'il avoit fait luy-ſeul plus de mal aux Eſpagnols que tous les autres Avanturiers enſemble: Et ſur le refus que fit le Capitaine de luy livrer le priſonnier, il alla au Gouverneur, qui le demanda au nom du Roy, & le Capitaine eſtant obligé de livrer noſtre Avanturier, pria en ſa faveur, mais cela n'empeſcha pas qu'on ne ſe ſaiſit de ſa perſonne; & ne le croyant pas en ſeureté dans la Ville, à cauſe qu'il eſtoit ſubtil, on l'envoya ſur

un navire, les fers aux pieds & aux mains. Il y reſta quelque temps ſans ſçavoir ce qu'on vouloit faire de luy : Enfin quelques Eſpagnols luy dirent que le Gouverneur avoit reſolu de le faire pendre. Ce qui l'effraya tellement, qu'il imagina tous les moyens poſſibles pour échaper.

Il trouva le ſecret de rompre ſes fers, & prit deux gerres, qu'on nomme potiches, les boucha bien, & les attacha avec deux cordes à ſes coſtez : de cette ſorte il ſe laiſſa doucement couler à l'eau, aprés avoir tué la Sentinelle qui le gardoit : & comme la nuit eſtoit obſcure il eut le temps de nager juſques à terre, où eſtant arrivé, il s'alla cacher dans le bois. Il eut la prudence de ne pas marcher dés qu'il fut à terre, de peur d'eſtre découvert : au contraire il monta une Riviere qui eſtoit bordée de haliers fort épais, & ſe cacha dans l'eau trois jours & trois nuits, de peur

il trouve le ſecret de rompre ſes chaînes, & de ſe ſauver.

que ſi on venoit à le chaſſer avec des chiens, ſelon la coûtume des Eſpagnols, ils n'euſſent point de frais.

Quand il crût qu'il n'y avoit plus de danger, il alla un ſoir vers le bord de la Mer, marcha toute la nuit pour arriver au *Golphe de Triſte*, dont il n'étoit qu'à trente lieuës, où toute l'année il ſe rencontre des Avanturiers: cependant il ne pouvoit faire ce chemin par terre ſans un grand peril, à cauſe qu'il faloit paſſer pluſieurs rivieres à la nage, pleines de Crocodiles & de Requiems. Il eſtoit auſſi en danger d'eſtre attaqué des bêtes ſauvages. Quand il venoit pour paſſer une riviere, comme je viens de le dire, il jettoit auparavant quantité de pierres, afin d'épouvanter ces animaux, & aprés il paſſoit. Il en paſſa pluſieurs de cette maniere ſans eſtre attaqué de ces monſtres. A moitié chemin il fut obligé de faire cinq ou ſix lieuës ſur des arbres que

Son arrivée à Triſte; & la rencontre qu'il y fait.

l'on appelle *Mangles*, ſans mettre pied à terre. Enfin il arriva en douze jours au Golfe de *Triſte*, pendant leſquels il ne mangea que des coquillages crus, qu'il rencontroit ſur le bord de la mer. Il fut encore aſſez heureux, qu'arrivant à Triſte il trouva des Avanturiers de ſa connoiſſance, François & Anglois, à qui il conta ce qui luy eſtoit arrivé, & leur propoſa le moyen d'avoir un navire pour aller en courſe : car alors ils n'avoient que des Canots.

Il leur dit qu'il falloit aller dix à douze hommes dans un de leurs Canots, & de nuit le long de la côte, de crainte d'eſtre découverts, quoy qu'il n'y euſt pas grand danger, parce que quand on verroit un Canot, on ne s'en étonneroit pas, veu qu'il y en avoit aſſez, qui peſchoient ; mais qu'il faloit bien prendre ſon temps pour ne pas manquer le coup ſur tout à preſent qu'il n'y avoit pas grand monde. Ce qui fut ponctuellement executé par

ceux à qui il fit cette propoſition, leſquels pour cet effet ſe mirent ſous ſa conduite. Ils eſtoient treize en tout, en comptant noſtre Avanturier, pour executer cette entrepriſe.

Ils entrent de nouveau la fortune.

Ils vinrent environ à minuit aborder ce vaiſſeau, d'où la Sentinelle demanda, *qui va là?* Noſtre Avanturier qui parloit bon Eſpagnol, répondit qu'ils eſtoient des leurs, venant de terre avec quelques marchandiſes qu'on leur avoit données à porter à bord, pour ne point payer de doüane. La Sentinelle, dans l'eſperance d'avoir ſa part du butin, ne fit point de bruit & en laiſſa entrer trois ou quatre, qui le tuerent auſſi-toſt, & coururent à l'inſtant aux autres en faire autant, couperent le cable, & s'enfuirent avec le navire; avant qu'il fuſt jour ils étoient hors de la veuë de Campêche. Ils furent querir le reſte de leurs camarades, qui eſtoient de-

meurez à Triſte ; & aprés ſe mirent en devoir de gagner la Jamaïque, afin d'armer ce vaiſſeau.

Mais il ſemble que plus la fortune nous eſt contraire, plus elle ſe plaiſt à l'eſtre : car ces pauvres gens ſe rencontrerent à la bande du Zud de l'Iſle de Cuba, où ils furent pris d'un mauvais temps qui les jetta ſur les Reciſifs, qu'on nomme *les Iardins de l'Iſle de Pin*, où leur Bâtiment fut perdu ſans pouvoir rien ſauver. Cela leur cauſa une grande perte, car il eſtoit plus d'à moitié chargé de Cacao. Ce qu'ils purent faire fut de ſe ſauver avec leurs Canots, & de gagner l'Iſle de la Jamaïque, où chacun chercha fortune. D'autre-part, on envoya en Eſpagne ceux qui furent pris avec Barthelemy, accompagnez des mêmes gens qui les avoient arreſtez, d'où on les vit bien-toſt de retour aux Indes.

Voilà quelle fut l'avanture de Barthelemy dans ce voyage. Il en

eut depuis beaucoup d'autres, qui pourroient paſſer pour un Roman, ſi je les racontois. Enfin je l'ay vû mourir miſerable avant que de paſſer en Europe, comme je le feray voir dans la ſuite.

CHAPITRE V.

La vie & les actions du Capitaine Roc. Hiſtoire de David.

ROC, ſurnommé le Breſillian, eſt né à Groningue ville trés-celebre de la Frize Orientale, & faiſant partie des Etats Generaux des Provinces Unies des Pays-Bas: Ses parens eſtoient Marchands de profeſſion. Les Hollandois ayant pris le Breſil ſur les Portugais, & s'en eſtant rendus paiſibles poſſeſſeurs, les parens de Roc vendirent ce qu'ils avoient en leur païs, pour s'établir au Breſil & y mener leur famille, dont Roc eſtoit du nombre, qui ne fut pas plûtoſt dans ce païs, qu'il s'appliqua à en apren-

dre les mœurs, & particulierement les langues, tant Indiennes que Portugaiſes, qu'il parle comme ſi elles luy eſtoient naturelles.

Lorſque les Portugais ont repris le Breſil ſur les Hollandois, pluſieurs familles craignant que le gouvernement des Portugais ne fuſt plus rude à ſupporter que celuy de leur Nation, reſolurent de tout quitter; & Roc qui eſtoit déja un homme fait, ſes parens eſtant morts, fut de ceux qui abandonnerent le Breſil, & vinrent ſe retirer parmy les François dans les Iſles Antilles, qui leur appartiennent, où les Hollandois trafiquoient alors.

Il n'y fut pas long temps qu'il parla la langue Françoiſe comme la ſienne propre; mais ne s'accommodant pas ſi bien avec les François qu'il ſe l'eſtoit imaginé, il reſolut de chercher ailleurs un lieu & une Nation qui luy fuſſent plus agreables.

Il paſſa à la Jamaïque avec les Anglois, dont la langue ne luy fut pas plus difficile à apprendre que l'avoient eſté les autres. Il voulut éprouver la vie d'Avanturier, & s'embarqua ſur un vaiſſeau de ces gens-là, dont il fut fort bien receu. Les Anglois vivoient en fort bonne intelligence avec luy & lui avec eux ſi bien qu'il n'eut pas fait trois voyages comme compagnon de fortune, qu'un Equipage s'eſtant revolté contre ſon Capitaine, le prit pour chef, & luy donna un Brigantin qu'il avoit.

Roc ſe fait Avanturier prend un vaiſſeau Eſpagnol

Roc eut le bonheur de prendre un navire Eſpagnol aſſez riche, qu'il amena à la Jamaïque, où il fut receu comme Capitaine.

Il eſt ſi terrible, que les Eſpagnols ne le peuvent entendre nommer ſans trembler. Il a l'air mâle, & le corps vigoureux, la taille mediocre, mais ferme & droite, le viſage plus large que long, les ſourcils & les yeux aſſez grands, le regard fier, &

Portrait de Roc.

toutefois riant. Il eſt adroit à manier toutes les armes dont ſe ſervent les Indiens & les Catholiques; auſſi bon Pilote que brave Soldat, & terriblement emporté dans la débauche. Il marche toûjours avec un ſabre nud ſur le bras; & ſi par malheur quelqu'un luy conteſte la moindre choſe, il ne fait point de difficulté de le couper à moitié, ou de luy abbattre la teſte; c'eſt pourquoy il eſt redoutable à toute la Jamaïque: & cependant l'on peut dire qu'on l'aime autant quand il eſt à jeun, qu'on le craint quand il a bû.

Il a une grande averſion pour les Eſpagnols; auſſi leur eſt-il ſi cruel, que quand il en prend, & qu'ils ne veulent pas luy dire où eſt leur argent, ny le mener dans leurs parcs où ils nourriſſent des ſangliers, il les fait mourir martyrs. Il a eu même la barbarie d'en embrocher, & de les faire rotir au feu. Beaucoup d'entr'eux croyent qu'il eſt Eſpagnol à

cauſe qu'il parle fort bien leur langue. Ils diſent que c'eſt un ſcelerat qui veut mal à ſa Nation.

Il fait naufrage.

Un jour qu'il eſtoit au rivage de Campeſche, pour faire quelque priſe, il fut agité d'une tempeſte qui jetta ſon Bâtiment à la coſte, & le mit en pieces. Neanmoins il eut le temps de ſe ſauver luy & ſon monde avec leurs armes, & les munitions. On le voyoit deſolé d'eſtre en païs ennemy, ſans avoir aucun lieu d'en ſortir; cependant comme il n'eſtoit pas homme à ſe laiſſer abattre aux revers de la fortune qui ſont aſſez ordinaires aux Avanturiers, il encouragea les ſiens, leur promit de les tirer de là, & leur commanda de mettre leurs armes en eſtat. Enſuite marchant à leur teſte, ils prirent la route du Golphe du Triſte, ne faiſant point de difficulté de ſuivre le grand chemin, comme s'ils avoient eſté des gens à ne rien craindre; & qu'ils euſſent reduit tout le païs. Quel-

ques Indiens les ayant apperçûs en avertirent les Eſpagnols, qui vinrent aprés eux au nombre de cent, bien montez & mieux armez.

Quand Roc les vit, au lieu d'apprehender, il dit à ceux qui l'accompagnoient, courage mes freres, nous avons faim: nous ferons bien-toſt un bon repas, vous n'avez qu'à me ſuivre. Et dans ce moment, il alla droit aux Eſpagnols qu'il défit entierement, ſans avoir que deux de ſes gens tuez & deux de bleſſez. Combat & intrepidité de Roc.

Nos Avanturiers prirent aſſez de chevaux pour achever le chemin qu'ils avoient à faire: Ils trouverent meſme des vivres, du vin & de l'eau de vie que les Eſpagnols avoient apporté avec eux, ce qui leur donna des forces, pour ſe battre tout de nouveau, contre deux fois autant de monde, s'ils y avoient eſté contraints.

Aprés donc s'eſtre bien rafraîchis, ils monterent à cheval & continue-

rent leur route. Ayant ainſi marché deux jours, ils apperceurent d'aſſez loin une barque proche du bord de la mer, elle appartenoit aux Eſpagnols qui eſtoient venus là couper du bois de Campeſche, qui ſert à la teinture. Le Capitaine Roc fit cacher ſon monde, & fût luy ſixiéme à pied, proche de la barque, pour la prendre; il paſſa la nuit caché dans un hallier, & le lendemain à la pointe du jour, lors que les Eſpagnols deſcendoient à terre pour aller couper du bois, noſtre Avanturier les ſurprit, & s'empara de la barque où il trouva fort peu de vivres; mais un paquet de ſel d'environ deux cens livres peſant, dont il fit ſaler une partie des meilleurs chevaux qu'on tua en attendant d'autres vivres. Il donna aux Eſpagnols les chevaux qui luy reſtoient, leur diſant, *je ne vous fais point de tort, ces chevaux valent mieux que voſtre barque, & vous ne courez point riſque d'eſtre noyez.*

Roc s'épare d'une barque.

Noſtre Avanturier eſtant remonté de bâtiment ne ſongea plus qu'à faire capture. Il avoit encore vingt-ſix hommes ſains, il les mena devant la ville de Campeſche : Quand il y fut il laiſſa ſon bâtiment au large & deſcendit avec huit hommes dans ſon canot, pour enlever quelque bâtiment ; mais cela ne luy reuſſit pas : il fut pris des Eſpagnols, & mené au Gouverneur avec ſes camarades, qui les voulut tous faire pendre.

Roc pris l'invention qu'il trouva pour éviter la mort.

Roc qui eſtoit auſſi intrepide que ſubtil, s'aviſa d'une feinte pour intimider le Gouverneur & empêcher qu'il ne lui joüât quelque mauvais tour. Il avoit fait connoiſſance avec un Eſclave, qu'il pria de luy rendre ſervice, luy promettant de le retirer d'eſclavage. Cet Eſclave entendant parler d'eſtre mis en liberté, luy promit tout ce qu'il voulut. Le Gouverneur ne te connoiſt point, luy dit Roc : Dis luy que tu as eſté pris des Avanturiers avec ton Maî-

tre, qu'ils t'ont mis à terre avec cette lettre pour luy apporter, & que pour cela on t'a donné la liberté, & aprés retourne t'en ſans parler à perſonne.

Il avoit écrit cette lettre, comme ſi elle venoit de quelque fameux Avanturier ; qui ſçeuſt que Roc eſtoit pris & menaçoit le Gouverneur, que s'il arrivoit mal à telle perſonne de leurs camarades qui eſtoient entre ſes mains, il pouvoit s'aſſurer qu'autant d'Eſpagnols, qu'il prendroit, il ne leur donneroit point de quartier. A la verité cela intimida le Gouverneur, qui fit reflexion ſur ce que la ville de Campêche avoit déja eſté priſe par une troupe de ces gens là, & manqué une ſeconde fois à l'eſtre. C'eſt pourquoy il ne parla plus de pendre Roc, au contraire il le fit mieux traiter, & par la premiere occaſion il l'envoya en Eſpagne, ſans ſe douter que noſtre Avanturier ſceût la raiſon qui l'o-

bligeoit à luy faire tant de grace. On le mene en Eſpagne.

Roc & ceux qu'on avoit pris avec luy furent donc embarquez ſur la flote des Galions du Roy d'Eſpagne, où il ſe fit tellement aimer de tous les Eſpagnols, que ſes compagnons furent auſſi bien traittez à ſa conſideration. Les Capitaines lui repreſenterent que s'il vouloit ſervir le Roi d'Eſpagne, ils lui feroient donner tel employ qu'il ſouhaiteroit. Il m'a dit qu'il gagna pendant le voyage prés de cinq cens écus, à harponner du poiſſon, ou à le tirer dans l'eau avec des fleches; & comme les Eſpagnols qui negocient aux Indes ont beaucoup d'argent, & qu'ils ſont délicats; ils ne font pas difficulté de donner vingt écus pour un poiſſon frais dans des lieux comme cela.

Dés que le Capitaine Roc fut en Eſpagne, il chercha l'occaſion d'aller ne Angleterre, d'où il repaſſa à la Jamaïque, en meilleur équipage qu'il n'en eſtoit party, hormis Son retour à la Jamaïque.

qu'il n'avoit point de bâtiment; cela fut cauſe qu'il ſe joignit avec deux François, dont le principal ſe nommoit *Tributor*, vieux avanturier, & fort experimenté dans les courſes. Ces deux Avanturiers s'aſſocierent enſemble pour aller faire une deſcente ſur la Peninſule de *Iucatum*, & pour prendre la Ville de *Merida* : Roc y ayant déja eſté, ſervoit de guide, avec quelques priſonniers Eſpagnols qui les y conduiſoient auſſi. Cependant ils ne purent ſi bien prendre leurs precautions qu'ils ne fuſſent découverts avant de ſe mettre en chemin, par des Indiens qui en avertirent les Eſpagnols, & leur donnerent le temps de faire venir du monde, pour défendre la place. De ſorte que quand nos Avanturiers y arriverent on les reçeut d'une autre maniere qu'ils ne s'eſtoient imaginé ; Ils furent preſque tous taillez en pieces par les Eſpagnols, qui en firent beaucoup de priſonniers.

Nouvelle courſe de Roc.

Le Capitaine Roc évita de l'être, quoy qu'il ne fût pas celuy qui s'expoſât le moins : car il tiendroit à la plus grande lâcheté du monde, ſi un autre avoit tiré ou donné un coup avant luy : ou s'il n'avoit pas eſté le dernier dans un combat où meſme il ſe verroit le plus foible ; eſtant toûjours plûtoſt preſt à ſe faire tuer qu'à ceder. J'en parle certainement pour m'eſtre trouvé avec luy dans l'occaſion : Enfin malgré tout cela, il s'eſt tiré de ce méchant pas : & ſon camarade Tributor y eſt demeuré.

Les Eſpagnols voyant d'une part qu'ils recevoient tous les jours de nouvelles inſultes des Avanturiers, n'oſerent preſque plus naviger, & au lieu qu'auparavant ils avoient accoûtumé de mettre quatre navires en mer, ils n'en mettoient plus qu'un. D'autre part, les Avanturiers accoûtumez à vivre de butin : voyant qu'ils ne prenoint plus tant de navires, commencerent à s'aſſo-

cier pluſieurs enſemble, à faire des deſcentes, & enfin à prendre des petites Villes & Bourgades

Avanturiers s'aſſocient pour piller des villes.

Le premier qui entreprit cela, fut *Loüis Scot*, Anglois de nation, lequel avec ſes aſſociez prit la ville de ſaint Franciſco de Campeſche, la pilla, la mit à rançon; & aprés l'avoir abandonnée, s'en retourna à la Jamaïque. Luy party, Manweld y vint, & fit pluſieurs deſcentes qui luy reüſſirent. Un jour il équipa une flotte avec laquelle il tenta de paſſer par le Royaume de la nouvelle Grenade, & delà à la mer du Sud, & en paſſant de piller la ville de Cartagene dans le même Royaume; mais il n'en pût venir à bout à cauſe de la diſſention qui ſe mit entre ſes gens, Anglois & François. Ils eſtoient toûjours en conteſtation pour les vivres.

Je ne parle point icy de ces fameux Avanturiers qui ont eſté à l'Amerique, & qui y ont fait des progrés ſi ſurprenans, comme ce

celebre Holandois, lequel prit une riche flotte ſur les Eſpagnols. L'on voit tout cela dans les Hiſtoires qu'ont écrit divers Auteurs de l'Amerique. Je ne diray rien icy que ce que j'ay veu moy-même, & ce qui s'y eſt paſſé depuis 20. ans, & en quel état ſe trouvent preſentement ces contrées.

Hiſt. de David.

Jean David Holandois, s'eſtant refugié à la Jamaïque a fait des actions aſſez hardies; les places ordinaires où il alloit croiſer, eſtoient la côte de *Caraco*, de *Cartagene*, *Boca del Tauro* à deſſein d'attendre les navires qui paſſoient pour aller à *Nicarague*.

Coup hardi de David, quel en fut le ſuccés.

Un jour ayant manqué ſon coup, & long-temps battu la mer, ſans avoir rien pris; il reſolut d'entreprendre une choſe aſſez perilleuſe avec ſon Equipage, qui eſtoit en tout de quatre-vingt-dix hommes: c'eſtoit d'aller dans le *Lagon de Nicaragua*, & de piller la ville de *Grenada* qui eſt ſur le bord de ce La-

gon. Il avoit un Indien de ce païs qui promettoit de l'y mener, ſans eſtre découvert ; ſon Equipage fut toûjours preſt à le ſuivre, & d'executer ce qu'il pourroit entreprendre.

Les choſes en cet etat ; il entra dans la riviere avec ſon navire, où il monta juſqu'à l'entrée du Lagon, qui peut eſtre à trente lieuës du bord de la mer, là il cacha ſon navire à l'abry de grands arbres qui ſont ſur le bord de l'eau, & mit quatre-vingts de ſes gens, dont il eſtoit du nombre, dans trois canots, & laiſſa dix hommes pour garder le vaiſſeau. Il partit avec ces canots, pour arriver à la ville ; & ſur le milieu de la nuit, il eſperoit de leur donner l'aſſaut, ce qui luy reuſſit. Car en approchant, une ſentinelle demanda qui c'eſtoit ? il répondit qu'ils eſtoient amis, & qu'ils venoient à la péſche. Deux des ſiens ſauterent à terre, & tuerent la ſentinelle ; & comme le guide qu'ils

avoient

avoient ſçavoir le païs, il les mena par un petit chemin couvert, droit à la ville, pendant qu'un autre Indien mena les canots à un lieu où ils devoient ſe raſſembler, & y porter le butin qu'ils feroient.

Lorſqu'ils arriverent dans la ville ils ſe ſeparerent, l'Indien fut fraper à la porte de quelques bourgeois, auſquels on fit ouvrir; & les ſaiſiſſant d'abord à la gorge, on leur fit donner tout ce qu'ils avoient pour conſerver leur vie: Enſuite, on fut éveiller les Sacriſtains des principales Egliſes, auſquels on prit les clefs, & on pilla l'argenterie la plus portative.

Ce pillage ſourd avoit déja duré 2. heurs lorſque quelques domeſtiques échapez des mains des Avanturiers, commencerent à ſonner les cloches, à dire que l'ennemy eſtoit dans la ville & à crier aux armes. Les Avanturiers voyant cela, porterent vitement le butin dans leurs canots, & ſe retirerent ſans piller

davantage : car les Eſpagnols les ſuivirent de prés, ſans toutefois leur avoir pû faire aucun mal ; au contraire, ils emmenerent quelques priſonniers, dans leur navire, leſquels n'obtinrent leur liberté qu'en faiſant apporter cinq cent vaches pour les ravitailler, pendant leur retour. Les Eſpagnols voulurent attaquer le navire ; mais les Flibuſtiers les contraignirent de ſe retirer.

Nos Avanturiers ou Flibuſtiers, partagerent leur butin, qui ſe trouva monter, tant en argent monnoyé que rompu, & quelques pierreries, à quarante mil écus, outre quelques meubles qu'ils avoient jetté dans leurs canots: car ils prenoient tout ce qui ſe trouvoit ſous leurs mains. Ce voyage ne dura que huit jours, & le butin ne dura guere davantage à eſtre conſumé à la Jamaïque.

C'eſtoit à la verité une action bien hardie, d'aller ſi peu de mon-

de quarante lieuës ſur terre attaquer une ville, où il y avoit pour le moins huit cent hommes tous armez & capables de ſe deffendre.

Un peu aprés ce même Avanturier, s'aſſocia encore de deux ou trois autres, qui avoient leur équipage, pour croiſer devant la ville de *ſaint Chriſtophe de la Havana*, ſur *l'Iſle de Cuba*, afin d'y attendre la flote de neuve Eſpagne, & en prendre quelque bon navire, mais elle ſe deroba à leur pourſuite. Se voyant trompez dans leur attente ils prirent la petite ville de *Saint Auguſtin de la Florida* : gardée par un Chaſteau qui ne put reſiſter à leurs forces. Ils n'y firent pas grand butin ; car les habitans de ce lieu ſont fort pauvres.

CHAPITRE VI.

Hiſtoire de l'Olonois, ſixiéme Avanturier.

L'Olonois François de nation, eſt de Poitou, d'un lieu nom-

mé les Sables d'Olone, dont il a retenu le nom, ſous lequel on le connoiſt dans toute l'Amerique. Il quitta la France dés ſa jeuneſſe, & s'embarqua à la Rochelle, où il s'engagea à un Habitant des Iſles de l'Amerique qui l'y emmena, & le fit ſervir trois ans en qualité d'Engagé.

Eſtant dans la ſervitude, il entendoit parler ſouvent des Boucaniers de la Coſte de Saint Domingue. Cela le toucha tellement, que dés qu'il fut maiſtre de luy il ne perdit pas la premiere occaſion qu'il pût trouver pour y paſſer; où eſtant arrivé, il ſe mit à ſervir un Boucanier. Aprés il le devint luy-meſme, & des plus fameux.

Ayant mené cette vie quelque temps, il s'en ennuya, & voulut faire quelque courſe avec les Avanturiers François qui ſe retiroient à la Tortuë. Il ſemble qu'il eſtoit deſtiné pour ce meſtier, parce que dés ſon premier voyage il s'y montra ſi

adroit, qu'il ſurpaſſoit tous les autres.

Il fit fort peu de voyages en qualité de Compagnon ; car ſes Camarades le choiſirent pour maître, & luy donnerent un Bâtiment, avec lequel il fit quelques priſes. Cependant il perdit tout, & Monſieur de la Place, pour lors Gouverneur de la Tortuë, luy donna un Bâtiment avec lequel il ne fut pas plus heureux : car aprés avoir fait quelque priſe, de peu de valeur, il le perdit encore ; & outre cela il eut le malheur d'être pris des Eſpagnols qui tuerent preſque tout ſon monde, & le bleſſerent luy-même.

Pour ſauver ſa vie, il ſe barbouilla de ſang & ſe mit parmy les morts ; il y en eût quelques uns d'épargnez que l'on mena priſonniers à Campeſche. Aprés que les Eſpagnols furent partis, l'Olonois ſe retira d'entre les morts, & fut ſe laver à une Riviere, prit l'habit d'un Eſpagnol qui eſtoit mort, car

ils s'eſtoient battus, & alla proche la ville, où il trouva moyen de débaucher quelques Eſclaves, & leur promit de les mettre en liberté, en cas qu'ils vouluſſent luy obeïr; ce qu'ils accepterent.

Ils prirent donc le Canot de leur Maiſtre, qu'ils amenerent en un lieu où l'Olonois les attendoit, afin de ſe ſauver. Cela leur réuſſit, ſi bien qu'en peu de jours ils furent à la Tortuë. Cependant les Eſpagnols croyoient l'avoir tué: Ils en firent un feu de joïe, tant ils eſtoient aiſes de s'eſtre deffaits d'un homme qui les tourmentoit ſans ceſſe.

L'Olonois eſtant arrivé à la Tortuë, tint la promeſſe qu'il avoit faite aux Eſclaves de les mettre en liberté, & ne ſongea plus qu'à ſe vanger de la cruauté qu'il pretendoit que les Eſpagnols luy avoient faite, en maſſacrant des gens qui ſe ſauvoient d'un naufrage: le deſir de faire fortune l'excitoit encore à cette vengeance.

Reſolution de l'Olonois.

Il reſolut donc d'aller avec ſon canot à la coſte du Nord de l'Iſle de Cuba, devant le Port de *la Boca de Caravelas*, où il vient des Barques pour charger des cuirs, du ſucre, de la viande & du tabac, & les porter à *la Havana*, ville capitalle de cette Iſle, afin d'avitailler les Flotes qui y ſont, pour aller en Eſpagne.

Quelques Avanturiers ayant eſté avertis de ſon deſſein, s'aſſemblerent au nombre de vingt-un hommes: & luy c'eſtoit ving-deux ſans comter le Chirurgien. Il les fit embarquer avec autant de munitions qu'il pût amaſſer, & ils ſe rendirent tous en peu de jours à l'Iſle de Cuba, où ils furent découverts par quelques Canots de pêcheurs, dont ils en prirent un qui leur ſervit à s'élargir. Si bien qu'ils ſe mirent onze dans chaque, & ſe retirerent dans de petites Iſles qui ſont le long de cette Coſte, qu'on nomme *Cayes du Nord*.

Les deux Canots s'écarterent à quelque diſtance l'un de l'autre : car chacun d'eux eſtoit aſſez fort pour ſe rendre maiſtre d'une de ces Barques, qui ne porte ordinairement que quinze ou ſeize hommes ſans armes. Ils furent là quelques mois, & ne purent rien prendre, quoy que ce fût dans le fort de la ſaiſon que ces Barques navigent.

Ayant donc eſté ainſi quelque temps, ils prirent un Canot de pêcheurs, qui leur dit qu'on ſçavoit qu'ils étoient à cette côte, ce qui étoit cauſe que pas une barque n'oſoit ſortir, ny entrer, & que les intereſſez dans le commerce avoient eſté ſe plaindre au Gouverneur de la *Havana*, & le prier de remedier à cela, en détruiſant *los Ladrones* : En effet à ces plaintes le Gouverneur avoit envoyé une Fregatte legere, armée de dix pieces de canon, & de quatre-vingt hommes des plus vigoureux, qui fuſſent à la *Havana*, qui jurerent en partant de

ne faire aucun cartier. L'Olonois apprenant ces nouvelles, dit à ſes camarades, bon mes freres, nous ſerons bien-toſt montez. Ils ſe tinrent ſur leurs gardes, & peu de jours aprés, ils apperceurent le bâtiment.

Il vint moüiller dans une Riviere d'eau ſalée, que les Eſpagnols nomment *Efferra*, & les François *Efferre*. La nuit même nos Avanturiers reſolurent de l'attaquer : Ils ſortirent le ſoir de l'endroit où ils eſtoient cachez, & ramerent fort doucement le long de la terre à l'abry des arbres qui bordoient cette riviere; ●és la pointe du jour ils cõmencerent à charger les Eſpagnols des deux coſtez, à coups de fuzil. Eux qui faiſoient bonne garde, leur rendirent de meſme, quoy qu ils ne les viſſent pas ; car les Flibuſtiers avoient rangé leurs Canots à terre ſous des arbres qui les couvroient, & s'eſtoient retirez derriere ces Canots qui leur ſer-

voient de Gabions. Les Eſpagnols tiroient à cartouche, & faiſoient de grandes décharges de mouſqueterie, ſans pouvoir tuer ny bleſſer aucun de leurs ennemis.

Ce combat avoit duré juſqu'à midy & les Eſpagnols ſe ſentant beaucoup affoiblis, faiſoient déjà mine de ſe retirer ; quand les Avanturiers qui voyoient couler le ſang par les étancheres ou les égouts du Vaiſſeau, mirent au plus viſte leurs Canots à l'eau, & furent à bord, où les Eſpagnols ne firent pas de reſiſtance.

On les fit deſcendre à bas, & l'on tua tous ceux qui eſtoient bleſſez. Pendant ce carnage, un Eſclave vint ſe jetter aux pieds de l'Olonois, & s'écria en Eſpagnol, *Señor Capitar, no mé Mateis, yo os dire la verdad* : l'Olonois qui entendoit l'Eſpagnol, crut qu'à ce mot de *verdad* il y avoit quelque miſtere, il l'interrogea ; mais cet Eſclave tout trem-

blant ne luy put jamais répondre, qu'il ne luy eût abſolument promis quartier, ce qu'il fit ; & l'Eſclave dit, *Senor Capitan*, Monſieur le Gouverneur de la Havana ne doutant pas que cette Fregatte armée comme elle l'eſtoit, ne fût capable de vaincre le plus fort de vos Vaiſſeaux, m'a mis deſſus pour ſervir de bourreau, & pour pendre tous les priſonniers que le Capitaine de ce Vaiſſeau feroit, afin d'intimider de telle ſorte voſtre Nation, qu'elle n'oſaſt deſormais approcher de cette coſte.

L'Olonois à ces mots de boureau & de pendre, devint tout furieux ; & ce fut un bonheur pour l'Eſclave, de ce qu'il ſe donna le temps de luy dire : *je te donne quartier : car je te l'ay promis, & même la liberté ;* Dans ce moment il fit ouvrir l'Ecoutille, par laquelle il commanda aux Eſpagnols de monter un à un : & à meſure qu'ils montoient, il leur coupoit la teſte avec ſon ſa-

bre. Il fit ce carnage ſeul & juſques au dernier, qu'il garda en vie, & luy donna une lettre pour rendre au Gouverneur de la Havana, dans laquelle il lui mandoit, qu'il avoit fait de ſes gens ce qu'il avoit ordonné qu'on fit de luy & des ſiens; qu'il eſtoit fort aiſe que cet ordre vint de ſa part, & qu'il pouvoit s'aſſurer qu'autant d'Eſpagnols qu'il prendroit, il leur feroit le même traitement, & que peut-eſtre il l'éprouveroit luy même; que pour luy il eſtoit reſolu de ſe tuer plûtoſt dans le beſoin, que de tomber entre leurs mains.

Etonnement du Gouverneur.

Le Gouverneur ſurpris à cette nouvelle, le fut encore davantage, quand il entendit dire que vingt-deux hommes avec deux Canots avoient fait ce coup. Cela l'irrita tellement, qu'il donna ordre qu'on allaſt par tous les Ports des Indes, faire pendre les priſonniers François & Anglois, au lieu de les embarquer pour l'Eſpagne. Le peu-

ple ayant apris cette reſolution, luy fit repreſenter que pour un Anglois ou un François que les Eſpagnols prenoient, ces Nations en prenoient cent des leurs, & qu'ils étoient obligez de naviger, afin de gagner leur vie, qui leur eſtoit plus chere que leur bien, à quoy les Flibuſtiers, en vouloient ſeulement, puis qu'ils leur donnoient quartier dans toutes les occaſions; que pour cette raiſon ils le ſupplioient de ne pas éxecuter ſon deſſein. On a ſceu cecy par des Eſpagnols que les Avanturiers ont pris.

L'Olonois ſe voyant remonté, ne ſongea plus qu'à faire un bon Equipage,& pour cet effet il ſe rendit avec ſa priſe à la Tortuë, où il trouva Michel le Baſque, un de ſes Camarades, qui avoit auſſi fait une priſe conſiderable ſur les Eſpagnols, entre leſquels il y avoit deux François, qui aïant long-tems demeuré avec les Eſpagnols,& même étant mariez chez eux aux In-

des ſçavoient les routes de ces Coſtes. Comme ils ſe voyoient deſtituez de leurs biens par cette priſe, ils donnerent des avis aux Avanturiers, pour faire une deſcente en terre ferme, & ſurprendre quelques Villes Eſpagnoles: Ils s'adreſſerent donc à l'Olonois, qui reſolut l'entrepriſe avec le Baſque ſon ami, & convinrent enſemble que l'Olonois ſeroit General de l'armée de mer, & que le Baſque le ſeroit de celle de terre.

CHAPITRE VII.

Deſcente de l'Olonois en terre ferme. Priſe de la Ville de Marecaye & de Gilbratar.

L'Olonois & le Baſque eſtant ainſi convenus de leur entrepriſe, firent ſçavoir à tous les Avanturiers, qu'ils avoient un deſſein conſiderable, & que ceux qui voudroient eſtre de la partie

euſſent à ſe rendre inceſſament à l'Iſle de *la Tortuë*, ou à *Bava-ha*, à la bande du Nord de l'Iſle Eſpagnole.

L'Olonois avoit choiſi ce lieu pour donner carene à ſes bâtimens, & les fournir de vivres, à cauſe de la commodité de la chaſſe aux Sangliers, & aux Taureaux. Dans peu il ſe vit fort de quatre cents hommes, avec leſquels il s'en alla à *Baya-ha*, où êtoit le rendez vous, attendre encore quelques Avanturiers, & ceux qui pourroient venir de la Tortuë joindre ſa flote.

Enfin cette flote compoſée de cinq à ſix petits bâtimens, dont le plus grand eſtoit celuy d'Olonois Admiral qui portoit dix pieces de canon, mit à la voile; & fit route pour doubler la pointe de *l'Eſpada*, autrement dite *el Cabo del Engano*, qui eſt la pointe Orientale de l'Iſle Eſpagnole. La fortune donna dés ce moment à l'Olonois des marques de ſes faveurs: Il ſembloit mê-

Il prend deux bâtiments Eſpagnols.

me qu'elle prît plaiſir à l'aſurer d'un hureux ſuccés en le rendant maiſtre de deux batimens qu'il rencontra, dont l'un eſtoit richement chargé, & tous deux plus grands que pas un des ſiens. Le plus grand qui eſtoit chargé de Cacao, fut envoyé à la Tortuë, pour y eſtre dechargé, & revenir au plûtôt à l'Iſle de *Saone*, où l'Olonois l'attendoit, & où il avoit pris l'autre bâtiment chargé de munitions de guerre pour la ville de ſaint Domingue.

Il envoye un navire plein de Cacao à la Tortuë, qui revient chargé d'Avanturiers,

Monſieur d'Ogeron qui gouvernoit pour lors a la Tortuë fut ravy de voir cette riche priſe qui valoit plus de cent quatre-vingt mille livres, il offrit ſes magazins aux Avanturiers, pour mettre la marchandiſe: Et le navire, qu'on nomma depuis la *Cacaoyere*, fut bientôt preſt à retourner vers l'Olonois. Un bon nombre de braves gens nouvellement arrivez de France, voulurent être de la partie, & s'embarquerent ſur ce vaiſſeau, s'imagi-

s'imaginant qu'un tel voyage les rendroit riches à jamais. Mr. d'Ogeron même y envoya deux de ſes Neveux qui avoient fait leurs exercices en France, & qui promettoient beaucoup; Si bien que ce bâtiment ainſi rempli de monde, fut bien-tôt auprés de l'Olonois, qui étoit au comble de ſa joye de voir tant de belle Jeuneſſe remplacer le nombre de quelques bleſſez qu'il avoit renvoyez à la Tortuë; car ces bâtimens eſpagnols ne s'étoient pas rendus ſans bien diſputer leur vie.

L'Olonois avant que de partir fit reveuë de ſa flote, & reſolut de declarer ſon deſſein, il monta la fregate qu'ils avoient priſe, portant ſeize pieces de canon & ſix vingts hommes, & donna la ſienne à *Moïſe Vauclin*, ſon vice-amiral montée de dix pieces de canon & de quatre-vingt-dix hommes. Son Matelot monta l'autre, qu'ils nommerent la *Poudriere*, à cauſe de ſa charge, qui n'eſtoit que de poudre, de muni-

L'Olonois fait reveuë de ſa flote.

tions de guerre, & de quelque argent pour payer la garniſon. Ce bâtiment portoit auſſi dix pieces de canon & quatre-vingt-dix hommes, monté par A. du Puits qui étoit ce Matelot. Pierre le picard avoit un Brigantin avec 40. hommes, Moïſe en montoit auſſi un autre qui en avoit autant, & deux petites barques qui portoient chacun trente hommes; Toute cette flote conſiſtoit en ſept vaiſſeaux & quatre cens quarante hommes, armez chacun d'un bon fuſil, de deux piſtolets & d'un ſabre. Ajoûtez à cela que le cœur ny l'adreſſe ne leur manquoit pas: ce qui paroiſtra dans l'entrepriſe de nos Avanturiers.

La Revûe de cette flotte eſtant faite, & les vaiſſeaux en état de naviger, l'Olonois découvrit ſon deſſein qui étoit d'aller à la ville de *Maracaibo*, dans la Province de *Venezuëla* ſciſe ſur le bord du Lac du meſme nom, & de piller tous les bourgs qui ſont ſur le bord de ce Lac: Et montrant les deux guides

François qu'il avoit, dont l'un eſtoit Pilote de *la Barre* qui eſt à l'entrée du Lac de *Maracaibo*. Il leur dit; ces deux hommes repondront du ſuccés de noſtre entrepriſe. Il n'y eut perſonne qui n'approuvât cette propoſition, & ne conſentît d'abord de le ſuivre; ils préterent meſme tous ſerment d'obeïr à ſes ordres, ou d'eſtre privez, aprés le voyage, de leur part du butin. Ce qui fut ſpecifié dans la *Chaſſe partie* que l'on fit, où l'on marqua ce que les Capitaines, les bleſſez & les guides, devoient avoir, outre leur part ordinaire. Mais afin que le Lecteur puiſſe mieux ſuivre nos Avanturiers dans cette entrepriſe, je donneray la deſcription de *la Baye de Maracaibo*, & de toutes les places où elle a eſté executée.

Deſcription de la Baye & de la ville de Maracaibo.

Cette Baye commence depuis le

Cap de ſaint Romain qui eſt entre le neuf & le dixiéme degré de Latitude Septentrionale, & finit au Cap de *Coquibacao* qui eſt au neuviéme degré de la meſme Latitude. On la nomme *Baya de Venezuela*, ou *Petite Venize*, qui eſt le nom de la Province, ainſi appellée parce qu'elle eſt fort baſſe, & n'eſt garantie de l'inondation, que par des Dunes, & par d'autres inventions de l'Art.

Cette Baye eſt encore connuë ſous le nom de *la Baye de Maracaibo*. Les Avanturiers corrompent le nom propre *Macaraibo*, en celuy de *Marecaye*. A dix ou douze lieuës au large vis à vis de cette baye, ſont les Iſles d'*Oruba & las Monges*: l'Iſle *d'Oruba* eſt peuplée d'Indiens, qui parlent Eſpagnol, & qui dépendoient autrefois de cette nation. Mais depuis que les Etats Generaux des Provinces unies, ſe ſont emparez des Iſles *de Cara-*

co, *Boudere & d'Oruba*, ils ſe ſont rendus maiſtres de ces Indiens, & ont mis des Gouverneurs ſur chacune de ces Iſles, leur laiſſant neanmoins la liberté de faire venir des Eccleſiaſtiques *de Coro*, ville voiſine, pour leur adminiſtrer les Sacremens, deux ou trois fois l'année.

Ces Iſles ne rapportent que quelques méchans pâturages, qui ſervent à nourrir des chévres & des chevaux, que ces Indiens ont en grand nombre, dont ils vendent les peaux pour s'entretenir. Les Holandois gardent ces Iſles, à cauſe qu'elles leur ſont utiles pour le commerce des Eſclaves, qu'ils font avec les Eſpagnols: Ils y entretiennent garniſon, pour empécher que d'autres ne s'en emparent. La baye de *Venezuela*, peut donc avoir depuis ſon embouchûre juſqu'à ſon fonds, douze à quatorze lieuës. Dans ce fonds, on y rencontre deux petites Iſles, chacune d'une lieuë de tour, entre leſquelles paſ-

ſe le grand Lac *de Macaraibo*, pour ſe décharger dans la mer: Le courant duquel fait un canal entre ces Iſles, de la profondeur d'environ vingt-quatre à vingt-cinq palmes; & s'affoibliſſant peu à peu, il entre dans la mer, où il forme un banc de ſable, que les Eſpagnols nomment *la Barre*. Il y a toûjours des Pilotes pour faire entrer les vaiſſeaux par deſſus cette Barre.

Sur une de ces petites Iſles on voit une vigie élevée, dont elle retient le nom, & ſur l'autre il y a un Fort; on nomme cela *l'Iſle des Ramiers*; ce Fort eſt ſur le bord du Canal par où les navires entrent, ſans oſer en approcher que de la portée d'un piſtolet. L'entrée de ce Lac eſt comme une gorge qui s'élargit beaucoup; car il a plus de trente lieuës de largeur, & plus de 60. de longueur. Il eſt compoſé de plus de ſoixante & dix rivieres, dont quelques-unes peuvent porter vaiſſeau. Tout le coſté du Le-

vant de ce Lac, eſt terre baſſe, & preſque toûjours noyée, & qui cependant eſt fort fertile, mais malſaine, à cauſe de l'humidité.

De ce meſme coſté, fort prés de ſon embouchûre, il y a un lieu nommé *Pointe de la Brite*, où l'on voit quantité de Ramiers, & pluſieurs habitations. Environ à vingt lieuës delà, eſt un lieu nommé *Barbacoa*, où l'on trouve des Indiens qui pêchent, qui ont leurs maiſons ſur des arbres, à cauſe que le païs eſt preſque toûjours inondé, & que les moucherons nommez *Moſquitos* incommodent trop.

A quelques lieuës delà, il y a un beau Bourg nommé *Gilbratar* bâti ſur le bord du Lac : Proche de ce Bourg, ſont quantité de belles habitations où l'on fait le tabac tant eſtimé en Eſpagne, qu'on nomme tabac de Macaraibo. L'on y fait auſſi quantité de cacao, c'eſt le meilleur & le plus excellent, qui croiſſe aux Indes du Roy d'Eſpa-

gne. Il s'y fait auſſi aſſez de ſucre pour entretenir le païs, où il s'en conſume une grande quantité : Ce Bourg a communication avec pluſieurs villes, qui ſont au delà de tres grandes montagnes toûjours couvertes de neiges, qu'on nomme *Montes de Gilbratar.* La ville qui a le plus de commerce avec ce bourg, eſt *Merida*, dont le Gouverneur commande auſſi à ce bourg. On y met un Lieutenant.

Tout le païs d'autour eſt plat & arrouſé de tres-belles rivieres. Ce terroir produit les plus beaux arbres du monde. J'y ay veu des Cedres, que les Sauvages des Indes nomment *Acajoux*, du tronc deſquels on fait des vaiſſeaux tout d'une piece, qui pourroient porter en mer vingt-cinq à trente tonneaux: Et ce qui eſt de plus beau & de plus commode, c'eſt que ces arbres ne ſont pas rares en ce païs-là. Il y a de toutes les eſpeces d'arbres qu'on trouve dans les Indes ; com-

Arbres dont on fait des Vaiſſeaux d'une piece.

me

me les Eſpagnols ont ſoin de les cultiver, ils fourniſſent toute l'année diverſes ſortes de fruits, autant qu'ils en ont beſoin. Le poiſſon & la viande n'y manquent non plus que les autres choſes que la terre produit, & qui ſont neceſſaires à la vie des hommes. Tout ce qui eſt de plus incommode dans ce pays, c'eſt, qu'au temps des pluyes, l'air eſt mal-ſain & fiévreux; auſſi n'y reſte-t'il que les gens de travail propres à cultiver la terre. Tous les Marchands ſe retirent ou à *Merida*, ou à *Maracaibo*.

A ſix lieuës de ce bourg, il y a une fort belle riviere, nommée *la Riviere des Eſpines*, qui peut porter des vaiſſeaux de cinquante tonneaux, plus de ſix lieuës avant dans les terres. Le pays d'autour n'eſt point different de celuy de *Gilbratar*: on y fait grande quantité de tabac; les lieux plus éloignez ſont noyez & pleins de tres grandes foreſts. Je n'y ay jamais eſté, mais un

vieux Eſpagnol naturel du pays m'a raconté qu'il y avoit veu de certaines gens, qui montoient aux arbres comme des chats, n'yant aucun poil, mais une peau d'un brun jaunaſtre; & que lors qu'on leur tiroit un coup de lance, ils ſçavoient ſe ramaſſer de telle ſorte, qu'on ne les pouvoit percer. Deplus, cet Eſpagnol diſoit qu'ils eſtoient de forme humaine, & fort aſpres à violer les femmes, quand ils pouvoient en attraper, & que quand ils tiennent des hommes, ſoit blancs ou noirs, ils les portent ſur les arbres, & puis ils les jettent de haut en bas pour les tuer. Il me rapporta beaucoup d'autres particularitez qui me parurent ſi peu de choſe, que je ne veux pas les reciter. Je me figure que ce ſont de gros Singes: Ce qui me confirme dans cette penſée, c'eſt que j'en ay beaucoup veu dans ce pays, mais aucuns de cette façon ny de ſi gros.

Gens qui grimpét aux arbres.

En faiſant le tour de ce Lac, on

trouve en ſa partie plus que Meridionale, ou Sudeſt, une Nation d'Indiens qui ne ſont point encore reduits, & que les Eſpagnols nomment *Indios bravos* : ce qui fait que les Eſpagnols n'ont aucun accez en ce païs, & ne le peuvent pas ſi bien découvrir. En venant vers l'Occident, on trouve une contrée ſeche & aride, qui ne produit que de petits arbres, leſquels à faute de nourriture ne croiſſent pas plus de dix à douze pieds de haût. Ce païs rapporte auſſi quantité de figuiers d'Inde, qu'on nomme des *Raquettes & Torches* qui ſont tres-dangereux à traverſer, parce qu'ils ont des épines ſi ſubtiles, qu'elles percent au travers des habits qui ne ſont en ce païs que de toile ou de ſoye. Cependant les Eſpagnols ne laiſſent pas de s'accomoder à ce païs, qui eſt un paturage; leurs *Hatos* ou Maiſons de Campagne ſont remplies de cabrits de moutons, de bœufs & de vaches dont ils ont un

tres-grand nombre Ils ne profitent que des cuirs & du ſuif de ces animaux: car il n'y a pas aſſez de monde pour en conſumer la chair, quoiqu'elle ne s'y perde pas: Des oyſeaux que l'on nomme *Marchands*, la mangent: Ils ont la figure d'une de nos poulles d'Inde, & ne ſont pas ſi gros.

Oyſeaux appellez Marchands.

Me rencontrant dans ce païs, je fus le plus trompé du monde, j'en tuay ſix que j'apportay à nos gens, crôyant que c'étoit des poullets d'Indes; mais je fus mocqué, & on me fit remarquer qu'ils ſentoient la charogne: Ces oyſeaux ſont ſi carnaciers qu'ils mangeroient un bœuf aſſez puiſſant en un jour à quatre ou cinq; ils font à meſure qu'ils mangent, ce qui fait connoiſtre que leur eſtomac eſt fort chaud. S'ils ſçavent bien manger, auſſi ſçavent ils bien jeûner: car ils demeureront huit jours perchez ſur un arbre ſans rien prendre. Ils ſont ſi craintifs, que le moindre oyſeau gros com-

me un moineau les fait fuyr & changer de place : c'eſt pourquoi les Eſpagnols les ont nommez *Gallinaces*, donnant le nom de poulle à tout ce qui eſt craintif. Il y en a dans toutes les Villes de la terre ferme de l'Amerique & qui y font grand bien, nettoyant les fumiers de toute charogne & d'autres immondices capables de corrompre l'air.

Deſcription de la Ville Maca raibo.

Du meſme coſté, à ſix lieuës de l'embouchûre de ce Lac, on trouve la petite Ville de *Maracaibo*, qui eſt bâtie à la moderne, ſur le bord de l'eau, où il y a quantité de maiſons fort regulieres, & ornées de balcons qui regardent ſur ce Lac, que l'on croiroit une mer, à cauſe de ſa vaſte étenduë. Il eſt couvert de pluſieurs Barques qui viennent prendre les Marchandiſes que l'on fait aux envirõns & les apportent à *Maracaybo* afin de les charger ſur les Navires qui viennent d'Eſpagne pour les acheter. Cette

Ville peut avoir quatre mille Habitans, & huit cens hommes capables de porter les armes. Il y a un Gouverneur dépendant de *Caraco*. On y voit une grande Egliſe Paroiſſiale, un Hoſpital, & quatre Convents tant d'hommes que de femmes, dont le plus beau eſt celuy des Cordeliers. Elle eſt remplie de bons Marchands & de Bourgeois tres riches, qui ont leurs terres à Gilbratar, & ne ſe retirent là qu'à cauſe que ce lieu eſt plus ſain que l'autre. Les Eſpagnols y bâtiſſent auſſi des navires, qu'ils envoyent negocier par toutes les Indes, & même en Eſpagne; la commodité du port y eſtant la meilleure du monde.

Voilà la deſcription de Marecaye, où tendent nos Avanturiers, voyons maintenant ce qu'ils y vont faire.

L'Olonois arrive à l'Iſle d'Aruba.

L'Olonois d'accord avec ſes gens mit à la voile; peu de jours aprés il deſcendit à l'Iſle d'*Aruba*, où il prit quelques rafraiſchiſ-

ſemens. Il en uſa ainſi, à cauſe qu'il ne vouloit arriver devant la barre du lac qu'à la pointe du jour, afin que n'eſtant point obligé d'y reſter long-temps, les Eſpagnols n'euſſent pas le loiſir de ſe preparer. Le ſoir il leva l'ancre de l'Iſle d'*Aruba*, fit voile toute la nuit, & approcha à *la ſonde* juſques devant *la Barre*, où il fut aperceu de la Vigie, qui fit auſſi-toſt un ſignal au Fort, d'où l'on tira du canon pour avertir ceux de la Ville, que les ennemis eſtoient proche.

L'Olonois fit au plus viſte deſcendre ſon monde à terre, & Michel le Baſque ſe mit à la teſte pour les commander. L'Olonois qui vouloit partager le peril, y alla auſſi, & ſans prendre d'autres meſures, ils attaquerent ce Fort, qui n'eſtoit que de gabions faits de pieux & de terre, derriere leſquels les Eſpagnols avoient quatorze pieces de canon, & deux cens cinquante hommes. Le combat fut rude, les

Attaque du Fort.

deux partis s'eſtant fort opiniâtrez: mais comme les Avanturiers tiroient plus juſte que les Eſpagnols, ils les avoient tellement affoiblis, qu'ils ne les purent empeſcher de gagner les embraſures, d'entrer dans le Fort, d'en maſſacrer une partie, & de faire l'autre priſonniere.

Auſſi-toſt que ces gabions furent gagnez, l'Olonois les fit abattre, & encloüer le canon, & fut à Maracaibo ſans perdre de temps; mais avant qu'il y arrivaſt, quoy qu'il n'y euſt que ſix lieuës, les Eſpagnols ſçachant que leur Fort n'étoit pas capable de reſiſter, avoient, au premier coup de canon qu'ils oüirent, embarqué le meilleur de leurs effets, leur or & leur argent, & s'eſtoient ſauvez à *Gilbratar*, ne croyant pas que les Avanturiers les pourſuivroient juſques là; ou s'imaginant du moins qu'ils s'arreſteroient à piller ce qui reſtoit dans la Ville: Ce qui arriva, car l'Olo-

Eſpagnols ſe ſauvent à Gilbratar.

nois eſtant venu à *Marecaye*, & n'y trouvant que des magazins pleins de marchandiſes, & des caves remplies de toute ſorte de vins, il s'amuſa à faire bonne chere luy & ſes gens, & à aller en party autour de la Ville, où il ne fit pas grand butin; il ne prit que quantité de pauvres gens qui n'avoient pas eu moyen de ſe ſauver ſur l'eau, & qui leur dirent que les riches eſtoient à *Gilbratar*.

L'Olonois demeura quinze jours à *Marecaye*. Voyant qu'il ne faiſoit pas grand butin, il reſolut d'aller à *Gilbratar*; il avoit des priſonniers qui luy promettoient de l'y mener: Mais ils l'avertirent que les Eſpagnols ſe ſeroient fortifiez: N'importe, dit-il, il y aura plus à prendre. Trois jours aprés ſon départ de Marecaye il arriva devant *Gilbratar*, où il y a un petit Fort en façon de terraſſe, ſur lequel on peut mettre ſix pieces de front en batterie: Les Eſpagnols outre cela avoient

L'Olonois les pourſuit

fait des gabions le long du rivage, & s'eſtant retranchez derriere ils ſe mocquoient des Avanturiers, montroient ſeulement leurs pavillons de ſoye, & tiroient du canon.

Nonobſtant tout cela l'Olonois mit ſon monde à terre, & chercha le moyen d'aller dans les bois, pour ſurprendre les Eſpagnols par derriere: mais ils avoient prévû a tout ce qui leur pouvoit eſtre dangereux ; ils avoient même abattu de grands arbres qui bouchoient les avenuës; d'ailleurs preſque tous les pays eſtoient noyez, en ſorte qu'on n'y pouvoit marcher, à moins que d'avoir de la bouë juſqu'aux genoux.

Brave reſolution de l'Olonois & desſiens.

Quand l'Olonois vit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de paſſer que par un chemin que les Eſpagnols leur avoient laiſſé, où ils pouvoient aller environ ſix de front: Courage, mes freres, dit-il, il faut avoir ces gens-là, ou perir; ſuivez-moy, & ſi j'y ſuccombe, ne vous

ralentiſſez pas. A ces mots il fondit teſte baiſſée ſur les Eſpagnols, ſuivi de ſes gens, qui étoient auſſi braves que luy. Quand ils furent environ à la portée du piſtolet du retranchement ils enfoncerent juſqu'au genoüil dans la vaſe, & les Eſpagnols commencerent à tirer ſur eux une batterie de vingt pieces de canon chargées à cartouches. A la verité il en tomba beaucoup, mais les dernieres paroles de ceux qui tomboient, c'eſtoit, *Courage, ne vous épouvantez pas vous aurez la victoire.*

Ils pourſuivirent toûjours avec la même vigueur, & franchirent enfin le retranchement. J'oubliois à dire que pour le franchir plus facilement, ils avoient coupé des branches d'arbres, dont ils comblerent le chemin, & de cette maniere applaniſſant la voye, ils ſe firent un paſſage. Ayant forcé les Eſpagnols dans leur premier retranchement, ils les pouſſerent en-

Défaite des Eſpagnols.

core juſques dans un autre, où ils les reduiſirent à demander quartier. De ſix cens qu'ils eſtoient, il en demeura quatre cens ſur la place, & cent de bleſſez. Les Avanturiers perdirent de leur coſté cent hommes, tant tuez que bleſſez. Les Officiers Eſpagnols perirent preſque tous dans cette occaſion; le plus ſignalé d'entr'eux fut le Gouverneur de *Merida*, grand Capitaine, qui avoit bien ſervi le Roy Catholique dans la Flandre. L'Olonois & le Baſque eurent le bonheur de n'eſtre point bleſſez, mais ils eurent le chagrin de perdre pluſieurs braves compagnons: Ce qui fut cauſe que pour vanger leur mort, ils firent un plus grand carnage des Ennemis qu'ils n'auroient fait.

L'Olonois envoye ſes gens en

Aprés que l'Olonois ſe vit ainſi victorieux, & eut donné ordre à tout, il ne ſongea plus qu'à amaſſer le pillage. Il envoyoit des partis aux environs de Gilbratar chercher

l'or & l'argent que les Eſpagnols avoient caché dans les bois. Quand on prenoit des priſonniers, on leur donnoit la gehenne pour leur faire confeſſer où eſtoient leurs treſors. L'Olonois n'eſtant pas encore content de cet avantage, eut deſſein d'aller juſqu'à *Merida*, qui eſt à quarante lieuës de là par terre; ſes gens n'eſtant pas de ſon avis, il n'inſiſta point d'avantage.

parti, met Gilbratar & les priſonniers à rençon.

Les Avanturiers demeurerent là environ ſix ſemaines, & voyant qu'ils ne trouvoient plus rien à piller, reſolurent de ſe retirer; ce qu'ils auroient eſté obligez de faire toſt ou tard, parce que la maladie commençoit à ſe meſler parmi eux, à cauſe du mauvais air qu'exhaloient le ſang répandu, & les corps morts, qui n'eſtoient qu'à demi enterrez; encore n'avoit-on pris ce ſoin que pour ceux qui eſtoient trop prés d'eux, ayant laiſſé les autres en proye aux oyſeaux & aux mouches.

Les ſoldats qui n'eſtoient pas bien gueris commencerent à avoir des fiévres, leurs playes ſe r'ouvrirent, ils mouroient ſubitement. Cela determina l'Olonois à s'en aller plûtoſt; mais auparavant il fit ſçavoir aux principaux priſonniers, qu'ils euſſent à luy payer rançon pour ce Bourg, ou qu'il alloit le reduire en cendres. Les Eſpagnols conſulterent là-deſſus, quelques-uns opinerent qu'il ne faloit rien payer, parce que cela accoûtumeroit ces gens à leur faire tous les jours de nouvelles hoſtilitez; les autres eſtoient d'un ſentiment contraire. Pendant qu'ils conteſtoient entr'eux, l'Olonois fit embarquer ſes gens & tout le butin, & aprés demanda la rançon du Bourg: Enfin voyant que les Eſpagnols n'avoient rien reſolu, il fit mettre le feu aux quatre coins du Bourg, & en moins de ſix heures il fût conſumé. Enſuite il dit aux priſonniers que s'ils ne faiſoient venir au plû-

Il fait brûler Gilbratar.

toſt leur rançon où il les alloit mener, qu'ils devoient s'attendre à recevoir un pareil traitement. Alors ils le prierent de laiſſer aller l'un d'eux pour traiter de cette affaire, & que cependant les autres demeureroient en ôtage auprés de luy ; ce qu'il leur accorda.

Peu de jours aprés l'Olonois rentra dans *Marecaye*, où il fit commandement à ſes priſonniers de luy faire apporter cinq cent Vaches graſſes, afin de ravitailler ſes vaiſſeaux: ce que les Eſpagnols firent promptement, croyant en eſtre quittes pour cela: mais ce fut bien autre choſe, quand il leur demanda encore la rançon de la Ville, & qu'il ne leur donna que huit jours pour la luy payer, à faute de quoy il jura de la reduire en cendres, comme il avoit fait Gilbratar.

Pendant que les Eſpagnols tâchoient d'amaſſer la rançon que l'Olonois demandoit pour leur Ville, les Avanturiers démoliſſoient

Demō. lition des Egli-

les de Marecaye,

les Egliſes, & en embarquoient les ornemens, les tableaux, les images, les ſculptures, les cloches, juſqu'aux croix qui eſtoient ſur les Clochers, pour porter ſur l'Iſle de la Tortuë, afin d'y bâtir une Chapelle. Le temps que l'Olonois avoit donné aux Eſpagnols pour la rançon, n'eſtoit pas expiré, qu'ils l'apporterent, tant ils eſtoient ennuyez d'avoir de tels Hoſtes chez eux.

La rançon de la Ville eſtant receuë, & les Avanturiers ne ſçachant plus que prendre, que piller & que rompre, reſolurent enfin de s'en retourner: Et dans peu de jours ils ſe rendirent à l'Iſle à Vache, où ils parlerent de ſeparer leur butin: mais comme tous n'en eſtoient pas d'accord, ils vinrent le ſeparer aux *Gonayves* ſur l'Iſle Eſpagnole.

Les Avanturiers partagent leur butin.

Alors chacun s'aſſembla, l'Olonois & les Capitaines firent ſerment, ſelon la coûtume, qu'ils n'avoient rien détourné, au contraire

qu'ils apportoient tout ſans reſerve, afin d'eſtre partagé aux Avanturiers qui avoient également riſqué leur vie pour cela. Le reſte de la Flotte, juſqu'aux garçons de quinze ans, furent obligez d'en faire de meſme.

Tout ayant eſté ramaſſé, on trouva qu'en comptant les joyaux, l'argent rompu, priſé à dix écus la livre, il y avoit deux cens ſoixante mille écus, ſans le pillage, qui en valoit bien encore cent mille, outre le degaſt, qui montoit à plus d'un million d'écus, tant en Egliſes ruinées, que meubles rompus, navires brûlez, & un autre chargé de Tabac, qu'ils avoient pris & emmené avec eux, que l'Olonois montoit, & qui valoit pour le moins cent mille livres.

Avant le partage on donna les recompenſes promiſes aux bleſſez, aux eſtropiez, & aux Chirurgiens, Les eſclaves qui faiſoient partie du butin, furent vendus à l'encan, &

l'argent qui en provint fut encore partagé entre chaque équipage; de maniere que tout le monde ſe trouva content. Enſuite on fit voile & l'on arriva à la Tortuë.

Réjoüiſſance des Avanturiers.

Tant que cet argent dura, nos Avanturiers firent bonne chere; on ne voyoit parmy eux que danſes, que feſtins, que réjoüiſſances, que proteſtations mutuelles d'amitié. Queques uns hureux au jeu, gagnerent encor de l'argent outre celuy qu'ils avoient, & furent en France, dans le deſſein d'acheter quelques marchandiſes, afin de revenir negocier en ce pays, comme beaucoup d'autres qu'ils avoient vû profiter ſur leurs camarades, en leur vendant du vin & de l'eau de vie, que ces gens aiment paſſionnément, & pour quoy ils donneroient ce qu'ils ont de plus cher: Si bien que les Cabaretiers, & les femmes par le travail de leurs mains, en eurent la meilleure part. M^r. le Gouverneur en eut auſſi la ſienne,

parce qu'il acheta la charge de Cacao, avec le vaiſſeau que l'Olonois avoit pris, & le fit recharger de la meſme marchandiſe, qu'il envoya en France, ſur quoy il gagna cent vingt mille livres, tous frais faits, & ſans doute ce gain luy eſtoit mieux dû qu'à pas un autre, à cauſe qu'il avoit riſqué tout ſon bien pour maintenir cette Colonie; & fait des pertes conſiderables. D'ailleurs il aimoit les honneſtes gens, les obligeoit ſans ceſſe, & ne les laiſſoit jamais manquer de rien.

CHAPITRE VIII.

Nouveau deſſein de l'Olonois; ſon voyage aux Honduras.

L'Olonois avoit fait un ſi grand butin, qu'il devoit eſtre ſatisfait, & enfin ſe retirer: cependant comme il eſtoit obligé de faire ſans ceſſe une forte dépenſe, qu'il ne poſſedoit aucun fonds, & que de-

puis long-temps il n'avoit point fait de priſe, il ſe trouva redevable de pluſieurs ſommes ſi conſiderables, que tout l'argent qu'il avoit apporté de Marecaye n'auroit pas ſuffi pour les payer. Afin de remedier à ce malheur, il medita une nouvelle entrepriſe, où il ſe flatoit de faire de plus grands progrés qu'il n'avoit encore fait.

Nouveau projet de l'Olonois

Il en parla à ſes camarades, à qui il tardoit déja qu'il ne ſe preſentaſt une occaſion de retourner, leur argent eſtant manqué, & ſe voyant reduits à l'ordinaire d'un habitant, qui eſt peu de choſe pour des gens accoûtumez à la bonne chere. Ils aprouverent le deſſein de l'Olonois & ne manquerent pas de le publier par tout: L'argent qui étoit venu de Marecaye, avoit fait ouvrir les yeux à pluſieurs, de ſorte qu'un grand nombre d'habitans, qui n'avoient jamais planté que du Tabac, jetterent là le piquet, pour aller en courſe.

Ainſi l'Olonois trouva beaucoup plus de monde qu'il n'avoit de Bâtimens. Il fit accomoder une grande Flûte qu'il avoit amenée de Marecaye, ſur laquelle il monta avec trois cent hommes, & encore trois cent qu'il mit dans cinq petits vaiſſeaux. Avec cet équipage il fit voile à *Baye-ha*, lieu commode pour carener ſes Bâtimens, & les ravitailler. L'Olonois ne fut là que trés peu de temps, & l'on vit auſſi-toſt ſa Flotte en état.

On ſçait que *Carener*, c'eſt lors que les Charpentiers ſont obligez de travailler pour remettre un vaiſſeau en état de naviger.

Il communiqua donc ſon deſſein à tous ſes gens, & leur montra un Indien né vers le lac de *Nicaragua*, où il vouloit aller & piller les Villes des environs. Il aſſura qu'on y trouveroit des richeſſes immenſes, à cauſe que les Avanturiers n'y avoient point fait de grandes deſcentes; & ajoûta qu'ayant un bon

Il communique ſon deſſein à ſa Flotte.

guide, il ne manqueroit jamais de ſurprendre les Eſpagnols, & qu'il ne leur donneroit pas le temps d'emporter leurs richeſſes.

Tout le monde fut ravi de l'entendre, & promit de luy obëir & de le ſeconder dans toutes les occaſions. On fit à l'ordinaire la Chaſſe-partie : Enſuite l'Olonois mit à la voile avec ſa Flotte, à qui il donna rendez-vous, en cas que quelqu'un s'écartaſt, à *Mata-mano*, qui eſt à la bande du Zud de l'Iſle de *Cuba*. Il avoit choiſy ce rendez-vous, à cauſe qu'il y a quantité de gens qui peſchent de la Tortuë. On les nomme *Vareurs* chez les François, & chez les Eſpagnols *Variadores*. L'Olonois alloit donc là pour prendre des Canots, à deſſein d'y mettre ſon monde quand il ſeroit à l'embouchûre de la Riviere qui conduit au Lac de *Nicaragua*, afin de monter où les Bâtimens ne peuvent aller faute d'eau. Eſtant arrivé à *Mata-mano*, il prit

tous les Canots de ces pauvres Peſcheurs, qu'il mit dans ſes vaiſſeaux, & de là fit route pour le Cap *Gracia-dios* en terre ferme. Le Lecteur peut voir ce trajet dans la Carte que j'en ay faite, qui eſt fort exacte. Pendant ce trajet, les Flibuſtiers furent pris du calme, & le Courant qui coule toûjours à l'Oüeſt, les fit dériver dans le Golfe des *Honduras*, où eſtant une fois, ils ne s'en purent tirer, quoy qu'ils fiſſent. Les petits Bâtimens eſtant maniables, bons voiliers, & pouvant mieux tenir le vent que celuy de l'Olonois, ſe feroient retirez: mais comme le Bâtiment de l'Olonois eſtoit le principal, ils furent obligez de l'attendre, parce qu'ils ne pouvoient rien faire ſans luy.

Ils furent prés d'un mois à vouloir remonter, mais inutilement: car ce qu'ils gagnoient en deux jours, ils le reperdoient en une heure; & comme leurs Bâtimens n'eſtoient pas des mieux ravitaillez, ils

furent contraints de relâcher dans le premier port. Ils envoyerent leurs Canots avec quelques perſonnes qui avoient autrefois eſté à cette coſte, qui monterent dans une Riviere, ſur le bord de laquelle demeurent quelques Indiens, que les Avanturiers nomment *Grandes oreilles*, à cauſe qu'ils les ont extraordinaires.

Indiens à grandes oreilles.

Ces Indiens ſont reduits par les Eſpagnols, à qui ils obeïſſent comme tributaires, quoy qu'ils ſoient éloignez les uns des autres: cependant ceux-cy viennent tous les ans tirer le tribut de ces Indiens, & amenent un Preſtre qui leur adminiſtre les Sacremens. Ils payent en Cacao, Poules, Pite, ou Maïs, enfin en ce qu'ils ont qui accommode les Eſpagnols, car ils ne poſſedent point d'argent. Il y a quelquefois des Eſpagnols qui viennent traiter avec eux; Ils leur apportent des Bracelets de Raſſade, des Coûteaux, des Miroirs, des Eguilles, des

des Epingles, & changent toutes ces choſes contre du Cacao.

Nos Avanturiers ne cherchoient qu'à manger; ils pillerent les habitations des Indiens; & ils prirent leurs Volailles & leur Maïs, qui eſt ce gros Millet qu'on nomme Blé de Turquie; non contens de cela, ils firent ravage, & chargerent leurs Canots de tout ce qu'ils purent prendre, enſuite ils rejoignirent leurs Camarades qui les attendoient avec impatience.

Cecy ne ſuffiſoit pas pour tant de monde, toute-fois on le partagea à tous les Vaiſſeaux ſelon la quantité des perſonnes qui étoient dedans; & l'on tint conſeil, ſçavoir ſi l'on ſuivroit la route avec ſi peu de vivres. Les plus experimentez trouverent à propos qu'on laiſſeroit paſſer cette ſaiſon, qui ne dure que trois ou quatre mois, & que cependant il falloit piller les Villages & les petites Villes qui étoient dans le Golfe des *Honduras*,

appartenant aux Eſpagnols: chacun fut de cet avis, on quitta la Riviere de *Zague*, & on fit voile le long de la Coſte juſqu'à *Puerto Cavallo*, où cette Flotte arriva en peu de jours: Les Flibuſtiers y trouverẽt un Navire Eſpagnol de 24. pieces de canon, & douze Berges qu'ils prirent; où ils ne trouverent que quelques Marchandiſes qui devoient reſter au bord de la mer, pour traiter avec les Indiens de ce païs, les autres ayant eſté déchargées & enlevées dans les terres.

Le *Puerto Cavallo*, eſt un lieu où les Navires Eſpagnols qui negocient dans les *Honduras* viennent ordinairement moüiller; & il y a des Magazins dans leſquels on met les marchandiſes qui deſcendent de la Province de *Guatimala*, comme de la Cochenille, de l'Indigot, des Cuirs, de la Salſepareille, du Jalape & Mecoachan. L'Olonois deſcendit à terre ſans trouver de reſiſtance, ni de marchandiſes dans

les Magazins; il les brûla, prit quelques Eſpagnols à qui il fit donner la gêne, pour ſçavoir où étoit leur argent: Lorſqu'ils ne luy enſeignoient pas le chemin à ſon gré, ny les endroits où les plus Riches s'eſtoient refugiez, il les fendoit avec ſon ſabre. Il fit ſouffrir à un Mulatre les plus cruels tourmens qui ſe puiſſent imaginer, & aprés le fit jetter pieds & mains liées, tout en vie dans la mer, afin de donner de la terreur à deux de ſes Camarades qui étoient preſens, auſquels il jura qu'il en feroit autant & davantage, s'ils ne luy montroient le chemin à *San Pedro*, petite Ville qu'il vouloit prendre Ces deux miſerables voyant leurs Camarades ainſi traitez, dirent qu'ils l'y meneroient. Il envoya quelques-uns de ſes Bâtimens croiſer, le long de la coſte, & il emmena environ 300. hommes avec luy, à qui il dit reſolument qu'en quelque occaſion que ce fût, il marcheroit à leur teſte, mais que

le premier qui reculeroit, il le tueroit luy-meſme.

L'Olonois ſe mit donc en chemin. Il n'avoit pas encore fait trois lieuës qu'il rencontra une embuſcade d'Eſpagnols retranchez derriere quelques gabions qu'ils avoient fait dans un defilé qu'il eſtoit impoſſible d'éviter, à cauſe de l'épaiſſeur des Bois & des halliers tout remplis d'épines: Cela ne l'étonna pas; il tua premierement ſes deux guides, & donna luy & ſes gens ſur les Eſpagnols avec tant d'impetuoſité, qu'il les contraignit de prendre la fuite, non pas ſans laiſſer la plus grande partie de leurs gens ſur la place.

Il rencontre une embuſcade.

Il y eut beaucoup de priſonniers, ſans les bleſſez qu'on acheva de tuer: Les priſonniers eurent la même deſtinée aprés avoir eſté interrogez; ils dirent à l'Olonois que quelques Eſclaves fugitifs ayant repandu le bruit de ſa deſcente, les Eſpagnols avoient jugé qu'on les

viendroit attaquer à Saint Pierre, & qu'ils s'étoient mis en défenſe: ils ajoûterent qu'outre cette embuſcade il y en avoit encore deux autres plus fortes à paſſer, avant d'arriver à la Ville: On les interrogea tous ſeparément, & l'Olonois connut par leurs reponſes qu'il trouveroit de la reſiſtance, ce qui l'obligea à les maſſacrer, n'en gardant que deux ou trois, à qui il demanda s'il n'y avoit point moyen d'éviter ce chemin? Ils répondirent que non. Il en fit attacher un à un arbre, à qui il ouvrit le ventre, & dit aux autres qu'il leur en feroit autant, s'ils ne luy enſeignoient un autre chemin: Mais quand il vit qu'il n'y en avoit point, il reſolut avec ſa troupe de le ſuivre, & de ſe donner de garde de ces embuſcades, autant qu'il ſeroit poſſible.

Cruauté de l'Olonois.

Ces miſerables priſonniers cherchant à ſauver leur vie, voulurent neantmoins luy enſeigner un autre chemin; il étoit ſi mauvais, qu'il

trouva plus a propos de prendre le grand chemin, où ſur le ſoir il rencontra une ſeconde embuſcade, qui ne put non plus tenir que la premiere. Les Eſpagnols voyant cela, jugerent qu'il valoit bien mieux joindre le gros, que de ſe faire tuer par des gens déterminez, comme ces Avanturiers ; C'eſt pourquoy ils lâcherent pied, & furent ſe retrancher dans la derniere embuſcade, environ à deux lieuës de la Ville.

Fuite & retranchement des Eſpagnols.

Les Flibuſtiers fatiguez du chemin, de la faim & de la ſoif, avoient peine à marcher, & furent obligez de coucher dans le bois, où ils firent bonne garde tout la nuit. Le lendemain ils pourſuivirent leur chemin ſans rencontrer la derniere embuſcade

Enfin y étant arrivez ils firent alte, marcherent genereuſement dans le deſſein de l'empoter, ou d'y perir. Quand ils en furent proche, ils chercherent les moyens

de paſſer par un autre lieu, que par le chemin où les Eſpagnols bien retranchez les attendoient, mais il n'y en avoit aucun: car toute la ville eſtoit entourée de Raquettes & de Torches épineuſes, en ſorte qu'il eſtoit impoſſible d'y paſſer, particulierement pour des gens qui étoient nuds pieds, & qui n'avoient qu'une chemiſe & un calçon. Ces épines ſont plus dangereuſes, que les plus petites pointes dont on ſe ſert à l'armée pour gâter les pieds des chevaux, ou pour empeſcher les Soldats de monter à l'aſſaut.

L'Olonois défait les Eſpagnols dans leurs derniers retranchemens.

Toutes ces difficultez ne firent qu'augmenter le courage de l'Olonois; comme il ſe vit reduit à forcer les Eſpagnols, s'il vouloit eſtre maiſtre de la Ville, ou à s'en retourner ſans rien entreprendre: ce qu'il n'avoit garde de faire. Il anima ſes gens, & leur dit; mes freres, point de quartier, point de quartier, plus nous en tuerons icy, moins nous en trouverons à la ville, enſuite il les

mena au combat dans le deſſein de vaincre ou de perir. Si toſt que les Eſpagnols bien retranchez virent les Flibuſtiers, ils tirerent leur canon chargé à cartouches ; & aprés les avoir ainſi ſaluez, ils rechargerent à la faveur de leurs mouſquets qu'ils tirerent auſſi. L'Olonois & ſes gens à cet abord ſe coucherent tous ſur le ventre, ſi bien qu'ils virent faire cette décharge ſur eux ſans qu'ils en receuſſent aucune incommodité : Et dans le moment qu'elle fut faite, ils commencerent la leur ſur les Eſpagnols qu'on ne pouvoit preſque découvrir : Mais auſſi les Avanturiers qui n'avoient pas beaucoup de poudre, ne tiroient point qu'ils ne viſſent quelqu'un.

Ce Combat dura environ quatre heures, & fut fort opiniaſtre, tant d'un coſté que d'autre ; à la fin les Avanturiers ſe laſſerent, & reſolus à tout riſquer ils donnerent ſur les Eſpagnols, qui voyant cette

grande fermeté, furent épouvantez & lâcherent pied, où une grande quantité d'eux furent tuez. L'Olonois y perdit environ trente hommes, & en eut bien vingt de bleſſez. Cependant victorieux, il ne ſe relâcha point, au contraire ayant eſté environ quinze jours dans cette petite Ville, il propoſa à ſes gens d'aller querir du renfort au bord de la mer, & d'attaquer la ville de *Guatimale*: mais tous regarderent cela comme une temerité, vû qu'ils n'étoient en tout que 500. hommes; & que cette Ville avoit plus de quatre mille combattans, outre la longueur du chemin qu'il y avoit à faire.

L'Olonois voyant donc que perſonne n'étoit de ſon avis, ſe contenta de piller cette petite Ville de *S. Pedro*; où il ne fit pas grand butin, car les Habitans ne ſont que des pauvres gens qui font de l'Indigo, qui eſt le commerce de ce païs. Si l'Olonois avoit voulu faire

L'Olonois prend la Ville de S. Pedro.

apporter cet Indigo, il y en avoit pour plus de quarante mille écus, mais il ne cherchoit que de l'argent. J'ay vû les Flibuſtiers laiſſer quantité de Marchandiſes qui leur auroient valu beaucoup. Cela vient de leur pareſſe, & de la repugnance qu'ils ont à rien faire les uns pour les autres. D'ailleurs, quand ils ont aporté de la marchandiſe dans leur païs, on ne leur en veut pas donner ce qu'elle vaut; ce qui fait qu'ils negligent d'en apporter, & qu'il arrive, comme je l'ay veu pluſieurs fois, que quand ils prennent un Bâtiment où il y en a, & dont ils ne ſe peuvent pas ſervir, ils la jettent & la gâtent, plûtoſt que de le porter où ils la pourroient faire.

Principal ſoin des Eſpagnols quandon les attaque.

Ce n'eſt pas que la priſe de la ville de *S. Pedro*, ne pût être avantageuſe aux Flibuſtiers; mais les Eſpagnols ont toûjours la prevoyance de cacher ce qu'ils poſſedent de plus précieux, avant que de ſon-

ger à ſe défendre, comme s'ils eſtoient aſſurez d'eſtre vaincus & de perdre. Quand l'Olonois fut preſt à partir, il demanda aux priſonniers qui eſtoient entre ſes mains, s'ils vouloient payer la rançon pour leur ville, qu'autrement il la brûleroit: Ils répondirent reſolument qu'on leur avoit tout oſté, qu'ainſi ils n'avoient plus rien à donner, qu'il pouvoit faire tout ce qu'il luy plairoit, mais que pour eux ils n'étoient capables de rien. A cette réponſe il fit mettre le feu à la Ville, la laiſſa bruler, & ſe retira avec ſes gens au bord de la mer; où étant de retour, ceux qu'il avoit laiſſez ayant pris quelques Indiens, ſceurent d'eux qu'on attendoit dans la grande Riviere de *Guatimale* une Hourque; c'eſt un Navire de 7. à 800 tonneaux, qui vient ordinairement tous les ans d'Eſpagne aux *Honduras*, pour apporter tout ce que la Province de *Guatimale* a beſoin: Cette Province

n'ayant que tres-peu de communication avec les Gallions du Roy Catholique, quelques Marchands d'Eſpagne, ont obtenu du Roy & de la Maiſon des Indes, la permiſſion d'y envoyer tous les ans un Bâtiment. Les Marchandiſes qui ſe portent-là, ſont, du Fer, de l'Acier, du Papier pour Imprimer ou Ecrire, du Vin, des Toiles, Draps fins, Soyries, du Saffran, & de l'Huile. Le retour eſt ordinairement, des Cuirs, de la Salſepareille, de l'Indigo, de la Cochenille, du Jalape, & du Mecoachan.

CHAPITRE IX.

L'Olonois prend la Hourque des Honduras; il eſt abandonné d'une partie des ſiens; Son naufrage; Sa mort.

L'Olonois pour mieux ſurprendre la Hourque, alla ſe retirer ſur des petites Iſles qui ſont au fond du Golfe, & laiſſa deux Canots à l'embouchûre de la Riviere

de *Guatimale*, pour épier quand ce Bâtiment viendroit, & chaque Equipage devoit y venir à ſon tour.

Lors que la Flotte de l'Olonois fut arrivée à ces petites Iſles, chaque Equipage prit ſon poſte & un nom tel qu'il voulut, comme ils ont accoûtumé de faire en pareille occaſion; enſuite ayant deſagrée, c'eſt à dire, oſté tout l'appareil de leurs Vaiſſeaux pour les racommoder, une partie s'occupa à faire des filets pour pécher. Il y a en ce lieu quantité de Tortuës, que ces gens ſçavent prendre avec des filets, qu'ils nomment folles. Ils les font avec l'écorce d'un arbre qu'on appelle Mahot. Cette écorce eſt auſſi maniable que le chanvre, & on en feroit des cordages auſſi bons que ceux de chanvre, s'ils étoient travaillez de meſme.

Occupation des Avanturiers en attendant fortune.

Les Flibuſtiers paſſoient le temps aſſez doucement, en attendant qu'ils euſſent l'occaſion de ſortir du Golfe, où le courant eſtoit ſi

fort, qu'ils ne pouvoient aucunement remonter: Leur employ eſtoit de pêcher de la Tortuë, qui leur ſervoit de nourriture. J'entens icy la franche, parce qu'on ne mange des autres que par grande neceſſité, à cauſe qu'elles ſont de mauvais gouſt, que les franches ſont excellentes, fort ſaines, penetrant tout le corps & n'y ſouffrant aucune impureté. De ſorte que ſi quelqu'un eſtoit infecté du mal venerien, cela le purifieroit mieux que le Mercure. On en void quantité dans ces petites Iſles, parce qu'il y a de grands fonds d'herbes, dont ces animaux vivent, & auſſi à cauſe que le courant les y tranſporte, comme beaucoup d'autres choſes qui n'ont point de vie. On trouve quelquefois ſur le rivage de ces Iſles, des choſes que la mer y apporte de plus de quatre ou cinq cens lieuës, comme des Canots de la façon des Sauvages, nommez Aroagues, qui ſont fort éloignez de là.

Souverain remede au plus grand mal.

Nos Avanturiers n'eſtant pas toû-

jours occupez, s'alloient quelquefois promener dans leurs canots vers les petites Iſles de *Sambales* qui tiennent preſque à la peninſule de *Iucatum*, ſur leſquelles on trouve de l'ambre gris auſſi bon que celuy qu'on nous apporte d Orient. Quelques Indiens tributaires des Eſpagnols l'y viennent pêcher pour leur revendre; & la maniere dont ils le pêchent, eſt telle: Quand la mer a eſté agitée d'une tempeſte, c'eſt alors que l'ambre gris eſt jetté ſur le rivage par l'agitation des vagues. Ces Indiens y viennent auſſi-tôt que la tourmente commence, afin de prevenir les oyſeaux, qui dés que le vent eſt appaiſé, ne manquent pas de chercher auſſi l'ambre & de le manger.

Ambre gris, induſtrie de quelques Indiens à le pêcher.

Ces gens vont contre le vent, juſqu'à ce qu'ils ayent l'odeur de l'ambre, lequel eſtant encore recent en exhale beaucoup; quand ils ont l'odeur ils ne courent plus ſi fort, mais ils vont doucement juſqu'à ce qu'ils l'ayent perduë, & a-

aprés ils retournent ſur leurs pas. Ayant marqué l'endroit, ils cherchent dans le ſable ; quelquefois les oyſeaux leur enſeignent en picquant où il eſt ; aprés qu'ils l'ont trouvé, ils l'amaſſent, & l'emportent ſur la peninſule de Jucatum, qui eſt leur païs naturel, où ils ont leurs habitations.

Le Lecteur ſera peut-eſtre bien-aiſe de voir la deſcription de cette Peninſule, d'autant plus que j'en ay une entiere connoiſſance, & que j'y ay ſéjourné aſſez de temps pour y remarquer ce qu'il y a de plus curieux.

Deſcription de la peninſule de Iucatum.

La Peninſule *de Iucatum* eſt ſcituée depuis le ſeiziéme degré de latitude Septentrionale juſqu'au vingt-deux, depuis le golfe de *Gonajos* juſqu'au golfe de *Triſte*, ayant ſa ſituation Nordeſt & Sudoüeſt, duquel coſté elle eſt attachée au Continent, & ſon autre pointe qui eſt au Nordeſt nommée *le cap Catoche*, où autrefois

trefois les Indiens ont eu de beaux édifices, comme il paroiſt encore par les ruines qu'on voit ſur une petite Iſle, qui eſt proche, nommée *Caya de Muieres*. Du côté de l'Oüeſt ou Ponant, les Eſpagnols y ont une belle ville nommée *Saint Franciſco de Campeſche*, & au milieu une autre nommée *Merida*, où il ſe fait un grand commerce avec les Indiens : & *Campeſche* eſtant un Port de mer en a bien plus. Il y a eu beaucoup d'autres villes & bourgs ſur cette Peninſule ; mais depuis que les Etrangers ont fait la guerre aux Eſpagnols dans ce païs, ils ont eſté dépeuplez & ſont venus à rien. Les Eſpagnols occupent la partie Occidentale, & les Indiens l'Orientale qui eſt du coſté des *Honauras*.

J'oubliois à dire l'étimologie de *Iucatum*, qui merite bien d'eſtre ſceuë. La premiere fois que les Eſpagnols aborderent en cette Peninſule, ils demanderent aux In-

diens le nom du païs; les Indiens qui ne les entendoient pas, leur répondirent, *Iucatum* qui ſignifie en leur langue, *Que dites-vous?* ce qui fit que les Eſpagnols l'appellerent *Iucatum*, ſoit que ne ſçachant pas le langage de cette contrée, ils cruſſent que c'eſtoit ſon veritable nom, ou qu'en effet ils luy ayent laiſſé ce meſme nom en memoire de ce qui s'eſtoit paſſé.

Gouvernement des Eſpagnols dans cette peninſule.

Cette Peninſule eſt tres fertile en tout ce que l'Amerique produit; autre fois elle a eſté fort peuplée d'Indiens: Mais les Eſpagnols les ont tellement détruits, qu'il n'y en a aujourd'huy que tres-peu qui ſont leurs tributaires, ou pour mieux dire leurs eſclaves, parce qu'ils n'ont aucune liberté. Ceux qui ſont voiſins des Eſpagnols les ſervent preſque pour rien. Ceux de l'autre bord ſont obligez de recevoir certains temps de l'année un Eccleſiaſtique Eſpagnol qui eſt envoyé pour les convertir. Si-toſt

qu'il y arrive, le Caſicq, c'eſt ainſi qu'ils nomment leurs Chefs qui ſont comme leurs Gouverneurs, eſt obligé de donner azile à ce Preſtre, ou de luy en chercher parmy ſes gens, qui doivent apporter de tout ce qu'ils ont pour payer le tribut. Tant que le Preſtre eſt en ce lieu, ils n'oſeroient exercer leur Religion, car ces peuples ſont idolatres; ſi-toſt qu'il eſt party, ils recommencent comme auparavant. J'en diray icy quelque choſe, ſelon ce que j'en ay appris de ceux de la Nation qui parloient Eſpagnol. Chacun d'eux a ſon Dieu particulier: ils ont pourtant des lieux où ils s'aſſemblent pour adorer leurs Dieux, & qui leur ſervent d'Egliſe, quand les Preſtres Eſpagnols y ſont. Lors qu'un enfant vient d'être né, ils vont dans cette Egliſe & parſément une petite place de cendres paſſées dans un tamis fait d'écorce d'arbre, & aprés poſent l'enfant au milieu tout nud & le laiſ-

Habitans idolatres genre de leur idolatrie.

Ceremonies de leurs Baptêmes & de leurs mariages.

ſent là paſſer la nuit. Le lendemain ils y vont voir, & ils remarquent les veſtiges de l'animal qui a eſté ou qui a approché de l'enfant, s'il y en a eu deux, ils les prennent tous deux pour patrons; s'il n'y en a qu'un ils ne prennent que celuy-là: en ſuite ils élevent cet enfant juſques à ce qu'il aye connoiſſance de leur religion; & quand il la connoiſt & qu'il eſt grand, les parens luy nomment ſon patron, & ſoit fourmis, rat, ſouris, chat ou ſerpent, il le doit adorer comme ſon Dieu. Ils ne le reclament tous que dans l'adverſité, c'eſt à dire, lors qu'ils ont perdu quelque choſe, ou qu'on leur a fait quelque déplaiſir.

Pour cela, ils vont dans une maiſon deſtinée à cet uſage, & offrent une gomme nommée *copal*, comnous faiſons l'encens, & aprés la moindre chimere qui leur vient dans la teſte, ſoit de ſe vanger de quelque affront prétendu, ou quelqu'autre penſée, ils croyent que

c'eſt leur patron qui la leur inſpire, & ils ne manquent point de l'executer. Quelques Eſpagnols m'ont dit, que quand c'eſtoient des femmes qui avoient de grands animaux pour patrons, que le diable venoit ſous cette figure ſe joindre avec elles; mais je n'ay jamais pû croire ces bagatelles, car cela eſt auſſi chimerique que les viſions des Indiens à l'égard de leurs patrons ou de leurs Dieux.

Dans leurs mariages ils obſervent de certaines ceremonies, & ne prennent qu'une femme. Quand quelqu'un ſe veut marier, il convient avec le pere & la mere de la fille, enſuite on s'aſſemble, on ſe réjoüit, & le lendemain des noces la fille vient ſe preſenter devant ſa mere, ſe jette par terre & romp: un petit chapeau de verdure, que les vierges portent ordinairement, & fait pluſieurs gemiſſemens, pour faire voir le regret qu'elle a d'avoir perdu ſa virginité.

Habileté de certains Indiens

Ces Indiens ſont laborieux & éloignez de la pareſſe des autres. Leur genie paroiſt à faire mille petits ouvrages jolis, mais peu utiles. Il ſe trouve dans leur païs quantité de bois qui leur fournit de tres-belles teintures: celuy dont nous nous ſervons pour le noir & le violet vient de là, c'eſt pourquoy on l'appelle bois de Campeſche. Leurs habitations ſont belles, & ils n'y plantent que des choſes neceſſaires à la vie. Les femmes filent du coton, dont ils font des hamacs qui ſont une maniere de lits tres-beaux. On ne les voit jamais en guerre avec les autres Indiens, parce qu'ils en ſont fort éloignez, les Eſpagnols eſtant ſeulement leurs voiſins. Leur plus grand voyage eſt ſur les Iſles qui ſont au Golfe des Honduras, où ils demeurent quelquefois, mais pour l'ordinaire, ils retournent en terre ferme.

Aprés cette diſgreſſion, je reviens à nos Avanturiers que nous

avons laiſſez ſur les petites Iſles. Quand ils y eurent ſéjourné environ trois mois, l'Olonois eut nouvelle que la Hourque dont nous avons parlé, approchoit. Il donna ordre qu'on appareillât les vaiſſeaux, de peur qu'elle n'eût le temps de ſe décharger. Quelques uns répreſenterent qu'il valoit mieux attendre ſon retour, parce qu'elle auroit de l'argent, que de la prendre ainſi, lors qu'elle n'avoit que des marchandiſes. Cet avis fut ſuivy; les Flibuſtiers ne laiſſerent pas d'envoyer des Canots pour obſerver ce vaiſſeau: mais ceux qui le montoient, ayant apris qu'ils eſtoient à cette côte, ſe contenterent de débarquer les marchandiſes, & ne precipiterent point leur retour.

L'Olonois apprend des nouvelles de la Hourque.

L'Olonois & ſes gens ennuyez d'attendre, eurent quelque ſoupçon que ce vaiſſeau leur pourroit échapper, ils reſolurent de l'aller attaquer, ne ſçachant pas ſi à meſu-

re qu'on en déchargeoit les marchandiſes, on en embarquoit de nouvelles.

Il attaque le vaiſſeau, ſuccez du combat.

Dans cette incertitude, ils furent à ſon bord; mais les Eſpagnols qui avoient eſté avertis, s'étoient déja précautionnez, ayant preparé leur canon & débâclé leur navire, c'eſt à dire oſté tout ce qui leur pourroit nuire pour le combat; leur canon eſtoit en batterie au nombre de cinquante-ſix pieces, outre beaucoup de grenades, de pots à feu, de torches, de ſauciſſons qu'ils avoient ſur les Chaſteaux d'Avant & d'Arriere.

Quand nos Avanturiers approcherent, ils s'apperceurent bien qu'ils eſtoient découverts & attendus: Cependant ils ne laiſſerent pas de l'attaquer. Les Eſpagnols ſe mirent en deffenſe, & embaraſſerent les Avanturiers, quoy qu'ils fuſſent en plus grand nombre. Mais aprés avoir combatu preſque un jour entier, les Eſpagnols qui n'étoient

toient gueres plus de ſoixante hommes ſe laſſerent; & les Avanturiers voyant que leur feu diminuoit, les aborderent & ſe rendirent maiſtres du bâtiment.

Auſſi-toſt l'Olonois envoya des petits bâtimens dans la riviere, afin de prendre la Patache, que les Eſpagnols diſoient venir, chargée de cochenille, d'indigot & d'argent. Mais ayant ſceu la priſe de la Hourque, ils ne firent pas deſcendre la patache, & ſe retrancherent ſi bien ſur la riviere que les Avanturiers n'oſerent rien entreprendre. Patache eſt un petit vaiſſeau de guerre qui mouille à l'entrée d'un port pour reconnoiſtre les navire qui viennent ranger la coſte.

Imprudence des Avanturiers.

L'Olonois n'avoit pas fait ſi grand butin en prenant ce bâtiment, comme il s'eſtoit imaginé, parce qu'il avoit eſté découvert; mais s'il l'euſt pris d'abord qu'il arriva, il auroit eu toute ſa charge, qui valoit plus d'un million; ce qu'il devoit faire,

pouvant bien juger, que découvert comme il l eſtoit ayant demeuré prés de ſix mois à cette coſte, ce bâtiment ne chargeroit jamais à ſa vuë.

On ne trouva dans cette Hourque qu'environ vingt mille rames de papier, & cent tonneaux de fer en barre qui ſervoit de leſt au Vaiſſeau. On y trouva auſſi quelques ballots de Marchandiſes, mais de peu de valeur, ce n'eſtoient que des Toiles, Sarges, Draps & Ruban de Fil en grande quantité. Tout cela ne laiſſoit pas de valoir de l'argent; & cependant ces gens n'en profiterent preſque point; car ayant partagé ce qui pouvoit eſtre à leur uſage, ils perdirent le reſte, comme le papier dont ils ſe ſervoient en maniere de Serviettes, & à faire mille autres bagatelles: Quelques huiles d Olives & d'Amandes furent conſumées inutilement.

Beaucoup de ces Avanturiers

nouveaux venus de France, qui n'entreprirent ce voyage avec l'Olonois, qu'à cauſe qu'ils l'avoient veu revenir de Matecaye comblé de biens; ennuyez de cette miſerable vie, commencerent à murmurer, & à dire qu'ils vouloient retourner à la Tortuë. Les vieux Avanturiers accoûtumez à cela, ſe mocquerent d'eux, diſant qu'ils aimoient mieux perir, que de s'en retourner ſans argent. Enfin ils ſe liguerent les uns contre les autres: Les plus experimentez de ces Avanturiers, voyant que le voyage de Nicarague ne réuſſiſſoit point, s'embarquerent la pluſpart en ſecret ſur le Bâtiment que montoit Moyſe Vauclin, qu'on avoit pris au Port de *Cavallo*, & qui alloit fort bien à la voile.

La pluſpart des Avanturiers abandonnent l'Olonois, ce qui leur arrive.

Ces gens étant de concert, reſolurent de quitter l'Olonois, & de s'en aller à la Tortuë racommoder leur Bâtiment, & enſuite retourner en courſe, mais lors qu'ils voulu-

rent ſortir ils échoüerent ſur un Recif, & leur deſſein fut arreſté. Si ce Bâtiment n'avoit pas peri de la ſorte, il auroit bien fait du mal aux Eſpagnols, car c'étoit le meilleur Voilier qu'on euſt vû depuis cinquante ans dans l'Amerique.

Moyſe Vauclin ſe voyant ſans Vaiſſeau, chercha l'occaſion d'en r'avoir un autre, il trouva le Chevalier du Pleſſis fort à propos qui venoit de France, exprés pour croiſer ſur les Eſpagnols: Et comme Vauclin connoiſſoit le païs, & les lieux où les Eſpagnols ſe rencontrent, il fut bien reçu du Chevalier, qui luy promit la premiere priſe qu'il feroit, en cas qu'il ſe retiraſt en France; mais il ne pût accomplir ſa promeſſe; car en combattant contre un Navire Eſpagnol de trente-ſix pieces de Canon, il fut tué, & Moyſe declaré Capitaine de ſon Vaiſſeau, avec lequel il fit une priſe devant la *Havana* chargée de *Cacao*, qui

valoit plus de cent cinquante mille livres.

L'Olonois qui eſtoit dans les *Honduras* eut tant de dépit contre Moyſe qui l'avoit quitté, qu'il jura de s'en venger, ſi jamais il le rencontroit. Un nommé le Picard l'abandonna auſſi ; mais au lieu de retourner à la Tortuë, il fut le long de la coſte de *Coſta-rica*, où il croiſa devant la Riviere de *Chagre*, afin de prendre le premier Bâtiment qui viendroit. Ennuyé d'être là ſans rien faire, il reſolut avec ſon Equipage d'environ quatre-vingts hommes, de deſcendre dans la Riviere de *Veragua*, & de piller le Bourg de meſme nom, qui eſt ſur cette Riviere. Il exécuta ſon entrepriſe, aſſez facilement, & ſans trouver grande reſiſtance, ny beaucoup de choſes, à cauſe qu'il ne demeure dans ce Bourg que des Eſclaves qui vont foüiller la terre ſur de certaines montagnes prés de là.

Ils mettent cette terre dans des

ſacs, & la vont laver aprés; ils y trouvent de petits morceaux d'or tres-pur & tres-fin. Ces Eſclaves appartiennent à des Bourgeois & à des Marchands de la Ville de *Nata*, ſituée ſur la mer du Sud à vingt lieuës de ce Bourg, qui n'eſt baſty ſur cette Riviere que pour y occuper des Eſclaves, & quelques Bandits Eſpagnols qui s'y ſont venus refugier.

Le Picard n'eut pas là demeuré long-temps, que les Eſpagnols, qui s'étoient amaſſez, & qui eſtoient venus de *Nata*, & de *Panama*, le contraignirent de décamper au plus vîte; ce qu'il ne pût faire ſans ſe battre en retraite du mieux qu'il pût, & non pas ſans laiſſer quelques-uns des ſiens, tant morts que bleſſez, & des priſonniers qui eſtoient demeurez derriere dans un petit Canot. Ils n'eurent pas meſme le loiſir de prendre tout leur butin, & n'emporterent qu'environ trois ou quatre livres d'or qu'ils

trouverent dans des flacons; ſi bien que le Picard fut courir le bon bord pour trouver une milleure fortune.

Course & naufrage de l'Olonois.

L'Olonois eſtoit fort en peine, ayant un grand Vaiſſeau équipé de 300 hommes, & ſans vivres, ſi bien qu'il eſtoit contraint d'aller tous les jours à terre pour en avoir. Ils tuoient tout ce qu'ils rencontroient, & le plus ſouvent des oyſeaux & des ſinges: Voilà ce qu'ils faiſoient de jour; & de nuit avec le vent de terre, ils taſchoient à ſortir & à avancer chemin autant qu'ils pouvoient. Aprés beaucoup de peine ils gagnerent le Cap *Gracia à dios*, & furent juſques aux Iſles *de Las Perlas*, & de *Carneland*.

L'Olonois avoit encore quelque eſperance de faire deſcente à *Nicaragua*, d'y laiſſer ſon Navire, & de gagner la Riviere de *Saint Iean* avec les Canots qu'il avoit. C'eſtoit par cette Riviere qu'il devoit entrer dans le Lac de *Nica-*

ragua : En effet, il y laiſſa ſon Navire, mais non pas comme il le croyoit; car ce Vaiſſeau tirant beaucoup d'eau, il le voulut approcher de la coſte; & le mit ſur un Recif, d'où il ne le pût jamais retirer, quoy qu'il mit d'abord ſes Canots à terre, & déchargeaſt le canon, tout cela ne luy ſervit de rien: Comme il n'y avoit aucun remede, ſes gens furent à terre, où ils firent des *Ajoupas*, qui ſont de petites Loges ſemblables à une Baraque, en attendant qu'il paſſaſt quelque Bâtiment pour les tirer de là.

Cependant l'Olonois accoutumé aux traverſes, ne ſe donna point de chagrin de tout cecy, au moins ne le fit-il point paroiſtre, & conjura ſes gens de ne point perdre courage, leur diſant qu'il avoit trouvé le moyen de ſortir de ce lieu, & de faire fortune avant que de retourner à l'Iſle de la Tortuë. Il occupa une partie de ſes gens à planter des vivres ſur cette Iſle, c'eſt à dire des

pois, qui dans ſix ſemaines viennent bons à manger ; les uns à aller à la chaſſe & à la peſche, & les autres à dépecer le Bâtiment, & en tirer autant de bois & de clou qu'ils pourroient, afin d'en faire une Barque longue, & avec leurs Canots ils eſperoient encore entrer dans le Lac de *Nicaragua*. Pendant que nos Avanturiers feront leur Barque, je donneray icy une petite deſcription des Iſles de *Carneland*.

Expédient de l'Olonois après ſon naufrage.

Ces Iſles ſont proche de quantité d'autres ſituées ſous le douziéme degré, cinquante minutes de latitude Septentrionale, environ à quarante lieuës du Cap de *Gracia à Dios*. Elles ſont habitées par une ſorte d'Indiens de terre ferme, qui y viennent quelque fois paſſer une partie de l'année. L'une de ces Iſles eſt plus grande que l'autre, & la plus grande peut avoir quatre à cinq lieuës de tour ; & l'autre trois. Le terroir en eſt tres-bon & fort fertile ; il rapporte de grands bois, ſi

bien qu'on y pouroit demeurer: Le mal eſt qu'il n'y a d'eau que par le moyen des puirs qu'on y fait, qui donnnent de l'eau moitié douce & moitie ſalée.

Mauvais Indiens de terre ferme.

Les Avanturiers viennent ſouvent à ces Iſles, à cauſe qu'ils n'oſeroient aller en terre ferme, où les Indiens ſont méchants, & ne veulent ſouffrir aucune Nation, étant ſans demeure, & toûjours errants dans les bois. Jamais les Avanturiers n'avoient pû découvrir ces Indiens qui viennent ſur les Iſles, que lors que l'Olonois y fut: car ceux qui furent deſtinez pour la chaſſe, en trouverent trois qui n'eurent point le temps de ſe refugier ſans eſtre pris: On les pourſuivit ſi vivement, qu'on les vit entrer dans une taniere ſous terre; où ſans rien craindre on les ſuivit, on les prit, & on les amena au quartier de l'Olonois, ſans leur faire aucun mal. Ils eſtoient trois, ſçavoir deux femmes & un homme.

Les Avanturiers en prennent trois à la chaſſe.

Nos Avanturiers croyoient avoir trouvé la pierre philoſophale, d'avoir ces gens; ils penſoient faire amitié avec eux, afin de pouvoir entrer dans leur païs: Mais ils furent trompez, car aprés leur avoir fait toutes les careſſes du monde, ils donnerent aux deux femmes quantité de petits miroirs, & d'autres choſes de cette nature, qu'on preſente ordinairement aux femmes, & aux hommes des haches, des coûteaux, & des inſtrumens pour peſcher: mais au lieu que les autres Indiens eſtiment toutes ces choſes, ceux-cy les mépriſerent, en ſorte qu'ils ne daignerent pas les regarder. Pendant qu'ils furent avec les Avanturiers ils ne ſe parlerent jamais: On leur preſenta à manger des fruits, & des choſes qu'ils connoiſſent bien, ils en mangerent. Aprés on les mit en liberté, & on leur fit ſigne de s'en aller avec leurs camarades, & de leur porter ces choſes que les Avanturiers leur a-

Preſens que les Indiens mépriſent.

voient données; mais ils n'en voulurent rien faire, ſeulement l'homme prit quelques coûteaux, & aprés ils ſe ſauverent, ſans que depuis on les ait pû revoir; & dés le lendemain un des Avanturiers s'eſtant émancipé d'aller ſeul à la chaſſe, il fut pris par eux, rôty & mangé à ce qu'on a pû conjecturer, à cauſe que trois jours aprés on trouva un pied & une main de ce miſerable, qui eſtoient brûlez.

Deſtinée d'un Avanturier pris par les Indiens.

Un jour un Avanturier de la Jamaïque vint moüiller à ces Iſles. La nuit, ils vinrent ſous l'eau, & luy emporterent ſon ancre qui pouvoit peſer ſix cens livres, & attacherent le cable à un rocher. Il y a le long de cette coſte de tres-méchans Indiens que les Eſpagnols n'ont jamais pû aſſujetir. Quand je paſſeray à l'autre Partie, je raconteray encore quelques hiſtoires aſſez curieuſes de ces Indiens.

L'Olonois vint enfin à bout de ſon deſſein, & dans l'eſpace de dix

mois qu'il fut ſur ces Iſles avec ſon monde, il bâtit une Barque longue, capable de porter la plus grande partie de ſes gens, qu'il mit deſſus, & le reſte dans ſes Canots, & fut en cet équipage dans la Riviere de S. Jean, nommée par les Eſpagnols *Deſaguadera*. Ayant entré aſſez avant dans cette Riviere, il fut découvert par des Indiens qui apartenoient aux Eſpagnols, qui les en avertirent promptement; ſi bien que les Eſpagnols envoyerent une troupe d'Indiens au devant de l'Olonois, qui l'empeſcherent de monter la Riviere, & l'obligerent à ſe retirer avec perte de beaucoup de ſes gens.

L'Olonois découvert par les Indiens.

Au ſortir de la Riviere nos Avanturiers eſtoient bien deſolez de ne pouvoir rien faire, ni retourner à l'Iſle de la Tortuë, à cauſe qu'ils n'avoient point de vaiſſeaux; ce qui les obligea à ſe ſeparer, de peur de s'affamer les uns les autres, & chacun fut de ſon bord; une partie

Deſolation des Avanturiers.

vint au Cap de *Gracia à dios*, où elle demeura avec une Nation d'Indiens qui ſouffrent les Avanturiers chez eux, & meſme les aiment. L'autre partie vint dans *Boca del Toro*, où il arrive ſouvent des Avanturiers, pour chercher de la Tortuë pour ravitailler leurs vaiſſeaux. Ceux cy avoient en veuë que quand il en viendroit quelques-uns, ils s'embarqueroient avec eux.

Eſtant arrivez ils ſe mirent à terre en un lieu nommé *la Pointe à Diegue*, à cauſe qu'il y avoit là de l'eau bonne à boire. Ayant tiré leurs Canots à terre, ils firent un Fort, c'eſt à dire un retranchement de pieux, afin de ſe garantir des Indiens, qui y ſont fort à craindre. L'Olonois avec ſa Barque fut pour croiſer devant Cartagene, & en paſſant les *Bayes Barou*, qui ſont proche du Golfe *del Darien*, il fut obligé d'aller à terre, afin de piller quelque Bourgade, fuſſent des In-

L'Olonoiscroiſant devant Cartagene, ſa mort.

diens ou des Eſpagnols, pour avoir des vivres: mais cela ne luy réüſſit non plus que les autres fois; au contraire il eut le malheur d'eſtre pris par les ſauvages que les Eſpagnols appellent *Indios bravos*, qui le hacherent par quartiers, le firent rotir & le mangerent.

Voilà quelle fut la vie & la fin de l'Olonois, ſes camarades qui en échaperent, vinrent à la Tortuë avec leur Barque, n'ayant jamais fait de courſe plus funeſte que celle-là. J'oubliois à dire qu'une partie du monde de l'Olonois, qui s'eſtoit retirée ſur une Iſle le long de la coſte de Cartagene, nommée *l'Iſle forte*, trouverent des Anglois Avanturiers, qui avoient deſſein de faire deſcente en terre ferme, cette occaſion vint à propos pour les delivrer; & dans l'eſperance de faire quelque butin, ils dirent aux Anglois, qu'ils avoient encore de leurs camarades en beaucoup de lieux le long de la coſte. Les An-

glois réjoüis d'apprendre cette nouvelle, les chercherent, & les prirent dans leurs vaiſſeaux. Leur deſſein eſtoit de monter ſur la riviere de *Mouſtique*, qui eſt au Cap de *Gracia à Dios*, & là de trouver quelque Ville Eſpagnole, pour la piller, à cauſe que perſonne n'y avoit jamais eſté; & de plus, un des leurs les avoit aſſurez qu'il y avoit communication de cette Riviere dans le Lac *Nicaragua*: ſous cette eſperance les Avanturiers s'embarquerent au nombre de cinq cens dans des Canots pour monter cette Riviere: mais aprés l'avoir tenté quinze jours durant, ſans rien trouver que des petits lieux où les Indiens ſe retiroient, tout dénuez de vivres, à cauſe qu'ils avoient brulé ce qu'ils n'avoient pû emporter; chercherent divers moyens pour ſe tirer de cet embarras.

Enfin ces Avanturiers voyant qu'ils ne gagnoient rien, furent au travers des bois voir s'ils ne trouveroient

veroient point de chemin; & aprés avoir eſté quelques jours à courir d'un coſté & d'autre, ils ne purent découvrir aucune route, ni prendre de priſonnier qui leur ſerviſt de guide. Ils s'en retournerent donc ſans avoir rien fait. La faim qui les preſſoit extrémement, precipitoit encore leur retour; & s'ils avoient trouvé des Sauvages, ils eſtoient reſolus d'en tuer pour ſe nourir, car ils ne mangoient que de l'herbe & des feüilles d'arbres. Ils ne laiſſerent pourtant pas de regagner peu à peu le bord de la mer, où ils trouverent les Indiens du Cap de *Gracia à dios*, qui leur donnerent des vivres; & ils demeurerent quelque temps dans ce lieu avant que de ſe rembarquer: ils auroient meſme entrepris encore quelque choſe, mais la neceſſité fut cauſe que la diſſention ſe mit entr'eux: Toutefois ils ſe ſeparerent ſans autre diſgrace que la faim qu'ils avoient endurée.

Extrémitez où ſont reduits les gens de l'Olonois.

CHAPITRE X.

Avantures d'Alexandre ſurnommé le Bras de Fer.

Reflexion de l'Autheur ſur quelques évenemens de ſon Hiſtoire.

LOrſque je fais reflexion à ce que j'ay déja dit des Avanturiers, & à ce qui me reſte à dire, je ne doute point que parmi ceux qui verront leur hiſtoire, il ne s'en trouve quelques-uns de creance ſoupçonneuſe, & qui liſant quelque choſe un peu hors du commun, ne le prennent auſſi-toſt pour un Roman. Je ne conſeille pas à ces Meſſieurs de lire la vie des Flibuſtiers, où tout eſt extraordinaire.

En effet, comme ils ſont preſque toûjours ſur mer, & que cet element eſt ſans ceſſe agité de furieuſes tempeſtes, ils font ſouvent naufrage, & ces naufrages les jettent en des perils auſſi ſurprenans que fâcheux. Comme ils forment des entrepriſes hardies & difficiles,

l'execution de ces entrepriſes les expoſe à tout moment à des avantures également étonnantes & incroyables.

Ainſi que peut-on penſer quand on voit Pierre le Grand avec un petit vaiſſeau monté de quatre petites pieces de canon, & de vingt hommes, ſe rendre maiſtre preſque en un inſtant du Vice-Amiral des Galions du Roy d'Eſpagne, & s'en retourner en Europe riche à jamais?

Que peut on s'imaginer lors qu'on apprend que Roc, aprés ſon naufrage, marche en victorieux dans un Pays ennemi; qu'il défait, en chemin faiſant, les Eſpagnols, s'empare de leurs chevaux, ſe ſaiſit d'une Barque, & ſe tire enfin d'un grand peril, ſans avoir eu que deux de ſes gens de bleſſez, & deux de tuez?

Que peut-on croire enfin en liſant que l'Olonois découvert par les ennemis, accompagné de peu des ſiens, ait attaqué & pris une

Fregate armée de dix pieces de canon & de quatre-vingt hommes de la plus belle & de la plus vigoureuſe jeuneſſe de *Havana*; & qu'il ait fait enſuite tout ce que nous avons veu ?

Certainement ces choſes ſont extraordinaires; mais auſſi pour peu qu'on ſoit de bon ſens & ſans prévention, il eſt aiſé de voir qu'elles ſont accompagnées de circonſtances ſi originales & ſi naturelles, qu'il eſt mal-aiſé d'en douter, puis qu'enfin elles reſpirent par tout la verité. D'ailleurs, toutes extraordinaires qu'elles ſont, je puis bien aſſurer que je les ay veuës moy-meſme; & ſi mon témoignage ne ſuffit pas pour les faire croire, je puis le confirmer par celuy de quantité de gens de conſideration, qui ſont encore pleins de vie, que je nommerois volontiers, n'eſtoit qu'ils ſont maintenant dans des poſtes avantageux, & qu'ils ſeroient peut-eſtre fâchez qu'on ſceuſt

Témoignages pour la verité de cette hiſtoire.

qu'ils ayent eſté Avanturiers, bien qu'en cette qualité ils ayent fait mille belles actions, qui meriteroient d'eſtre rapportées. Je penſe toutefois qu'ils ne ſe ſoucient gueres qu'on les rapporte, puiſqu'ils en ont fait depuis d'auſſi belles, mais plus glorieuſes pour eux, & plus utiles pour leur patrie, les ayant faites pour le ſervice de leur Prince.

Pour revenir à ceux qui prennent pour Roman tout ce qu'ils liſent avec ſurpriſe, que diroient-ils, ſi on leur rapportoit les expeditions d'Alexandre ſurnommé le Bras de fer, à cauſe de la force de ſon poignet. On peut dire que ce nouvel Alexandre a autant ſignalé ſon nom entre les Avanturiers, que l'ancien Alexandre à diſtingué le ſien entre les Conquerans On ne doit pas trouver la comparaiſon étrange; car enfin Alexandre, tout Alexandre qu'il eſtoit, eſtoit-il autre choſe qu'un Avanturier, mais un Avanturier de condition, comme

Alexandre ſurnommé Bras de fer.

étoit auſſi le noſtre?

Il eſtoit beau de viſage, vigoureux de corps; j'en puis parler pour l'avoir vû de prés, parce que je l'ay penſé & gueri d'une bleſſure conſiderable. Ma fortune eſtoit faite aprés cette cure, s'il avoit eſté auſſi liberal qu'Alexandre, mais par malheur il ne l'eſtoit pas. Il avoit beaucoup de teſte quand il s'agiſſoit d'entreprendre, & bien du courage quand il faloit executer.

Bien different des autres Avanturiers, qui vont en courſe avec des Flottes entieres, il n'y alloit jamais qu'avec un ſeul vaiſſeau nommé le Phœnix, rempli de gens d'élite & de reſolution comme luy. Je ne diray qu'un ſeul incident de ſa vie, qu'il m'a recité luy-m ſme en Eſpagnol, & que je rapporte icy en François.

Une fois qu'il eſtoit en mer pour l'execution d'un deſſein de conſequence, qu'il eſt inutile de dire, puiſqu'il ne reüſſit pas, aprés un

long calme il fut tout à coup ſurpris d'un grand orage accompagné de vents & de tonnerres furieux. Les vents luy briſerent ſes mats, & le tonnerre mit le feu a la ſoute aux poudres, qui firent ſauter toute la partie du vaiſſeau qu'elles occupoient, & ceux qui eſtoient deſſus, qui furent tuez avant que d'eſtre dans l'eau. Ceux de l'autre partie du vaiſſeau ſe trouverent tout à coup dans la mer; comme ils eſtoient fort prés de terre, il s'en ſauva pour le moins trente ou quarante à la nage, & noſtre Alexandre qui eſtoit vigoureux, ne fut pas des derniers. Ils aborderent à quelques Iſles aux environs de *Boca del Drago*, habitées par des Indiens qu'on n'a pû encore reduire, dont je ne dis rien icy, parce que j'en parleray ailleurs.

Naufrage d'Alexandre Avanturier. Comme il ſe ſauve avec ſes gens.

Ils parcoururent quelque temps les bords de la mer, pour recueillir ce qu'ils pourroient du debris de leur naufrage. Ils ſongerent à ſe ga-

rantir des inſultes des Indiens, qui ſont terribles dans ces contrées, à reconnoiſtre les lieux, de peur de ſurpriſe; & enfin à obſerver quand il viendroit quelque Bâtiment, pour les tirer de cet endroit: c'eſt pourquoy ils ne quittoient gueres le bord de la mer.

Un jour qu'ils erroient à leur ordinaire une troupe d'Indiens vint les aſſaillir, mais nos Avanturiers en tuerent un bon nombre & en firent quelques uns de Priſonniers. Alexandre crut que pour oſter l'envie à ces Sauvages de venir deſormais les attaquer, il falloit leur inſpirer de la crainte. Avant que de renvoyer les priſonniers il fit attacher un bouclier de cuir fort épais aux oſſemens d'une Baleine qui ſe trouverent là par hazard. On fit entendre par ſigne à ces Barbares de tirer leurs fléches contre le bouclier. Ce que quelques uns des plus robuſtes firent avec beaucoup d'adreſſe, mais les fléches ſe briſerent

& à

peine purent elles éfleurer le poil de ce bouclier ; cela les ſurprit, car leurs fléches ſont ſi ayguës & ſi penetrantes qu'elles percent d'outre en outre toute ſorte d'animaux. On leur demanda par ſigne s'ils vouloient voir quelle eſtoit la force des armes des Avanturiers, parce qu'ils s'imaginoient, comme ils le firent entendre, que l'arquebuze eſtoit une eſpece d'arc, & la baguette la fléche ; & afin de leur faire connoiſtre quelle eſtoit la force de l'arquebuze, il donna ordre à un Flibuſtier de tirer la ſienne contre le bouclier, ce Flibuſtier s'eſtant éloigné de ſix pas plus qu'eux déchargea ſon fuzil & perça non ſeulement le cuir du bouclier mais encore l'os de la baleine auquel il eſtoit attaché. Ces Barbares eſtonnez s'aprocherent de plus prés pour voir le coup, & demanderent une balle, dans l'eſperance d'en faire autant. On leur en donna une, ils la mirent au bout d'un dard &

ſoufflerent enſuite de toute leur force, croyant que ce ſouffle eſtoit la cauſe du grand bruit qu'ils avoient entendu, mais ſi-toſt qu'ils laiſſerent aller la balle, elle tomba à leurs pieds; ce qui les étonna de maniere qu'Alexandre les ayant renvoyez, il n'en a eu depuis aucune nouvelle, & n'a vû qui que ce ſoit qui ayt ozé l'attaquer.

Il découvre un vaiſſeau en mer.

Nos Avanturiers commençoient à s'ennuyer d'eſtre ſi long-temps dans cet endroit, lorsqu'ils apperceurent d'aſſez loin un vaiſſeau en mer, qui tiroit droit où ils eſtoient: Ils ſe cacherent, ſe doutant bien que ce vaiſſeau n'approcheroit pas s'ils ſe montroient. Les uns eſtoient d'avis qu'on priaſt les Chefs de ce vaiſſeau de les prendre dans leur bord: les autres au contraire opinoient à ſe défendre, craignant qu'on ne leur oſtaſt la liberté, & qu'on ne leur fiſt peut-eſtre pis. Alexandre qui eſtoit vif à deliberer & encore plus prompt à ſe reſou-

dre, decida que bien loin de ſe défendre, il falloit attaquer. Les Avanturiers defererent tous à ſon ſentiment, parce qu'il avoit beaucoup d'aſcendant ſur eux, & qu'ils ſe confioient entierement à ſa conduite & à ſa valeur, qu'ils avoient déja éprouvée en mille occaſions.

Là-deſſus le vaiſſeau aborda, attiré, comme on a ſçû depuis par la diſette d'eau où ils étoient, qu'on y trouve auſſi tres-bonne. C'étoit un vaiſſeau Marchand équipé en guerre. Les Capitaines firent deſcendre leurs meilleurs Soldats à terre, & ſe mirent à leur teſte, parce qu'ils ſçavoient les perils que l'on couroit dans ce lieu, à cauſe des Indiens dont j'ay parlé : car ils ne ſongeoient gueres à nos gens qui ſe tenoient toûjours cachez, & preſts à executer les choſes que nous allons voir.

Il eſt bon de remarquer que nos Avanturiers avoient demeuré aſſez long-temps dans ces lieux pour en

ſçavoir les détours. Ils ſe gliſſerent donc fort doucement le long des bois, qui étoient touffus alors, défilerent enſuite par des routes ſecrettes qu'ils connoiſſoient, en ſorte qu'en peu de temps ils environnerent le grand chemin qui coupoit ce bois, & que leurs ennemis tenoient, de peur de ſurpriſe: Ils marchoient tous en bon ordre. Nos Avanturiers cependant ſe tenoient derriere les arbres, parce que s'ils avoient combattu à découvert, les ennemis, qui eſtoient en plus grand nombre, n'auroient pas manqué de les défaire. Nos Avanturiers, dis-je, qui ne les perdoient pas de vûë, firent tout à coup ſur eux une décharge auſſi meurtriere qu'imprevûë. Auſſi tôt les ennemis firent face, & pourtant ſans tirer, parce qu'ils ne voyoient perſonne: mais comme il tomboit ſans ceſſe quelques-uns des leurs, & qu'ils n'apercevoient point de fléches, ils connurent qu'ils a-

voient affaire à d'autres qu'à des Indiens ; & pour rendre inutile le feu de ceux qui les attaquoient, ils s'aviſerent de ſe mettre ventre à terre, & de ne ſe point relever, ou que ce feû n'eût ceſſé, ou qu'ils ne viſſent quelques-uns paroiſtre.

Les Avanturiers qui regardoient par les ouvertures qu'ils avoient faites dans l'épaiſſeur du feüillage, furent bien ſurpris de ne plus rien voir; ils s'imaginerent d'abord qu'ils pourroient s'eſtre retirez, mais n'ayant point entendu de bruit qui euſt marqué leur retraite, ils ne ſçavoient ce qu'ils eſtoient devenus, encore moins ce qu'ils devoient faire.

Alexandre ſe trouvoit dans la meſme peine ; mais impatient de vaincre, il ſe détermina bien viſte, & ſortit accompagné de ceux qui étoient alors auprés de luy pour chercher les ennemis, qui ne l'aperçurent pas plutoſt, que crier, ſe relever, & eſtre à luy, ne fut

qu'une même choſe. Alexandre les voyant venir avec tant d'impetuoſité, ſe mit à quartier avec les ſiens, & laiſſa paſſer le torrent ; enſuite, il s'attacha à celuy qui marchoit à leur teſte, & luy porta un coup de Sabre, qui coula ſans aucun effet, au long d'un grand bonnet dont ſa teſte eſtoit couverte. Il alloit redoubler, lors qu'une racine d'arbre qui ſortoit de terre, & qu'il rencontra malheureuſement ſous ſes pieds, le fit tomber. A l'inſtant il ſe releva à demy, ne pouvant mieux faire, parce qu'il eſtoit étrangement preſſé par ſon adverſaire : Il ſe leva, dis-je, à demy de terre ; ſoûtenu ſur une main, & du revers de l'autre, car il avoit le poignet rude, fit ſauter le Sabre de ſon ennemi ; ce qui luy donna le loiſir de ſe relever tout-à-fait, & de crier, à moy Camarades, à moy, à deſſein d'avertir ceux qui étoient encore dans le bois, leſquels ſortant auſſi-toſt,

qui d'un coſté, qui d'un autre, & prenant les ennemis, tantoſt à dos, tantoſt en flanc, puis en queuë, en firent un grand carnage, & enfin ſe reüniſſant tous à un ſignal que leur fit Alexandre, ils fondirent ſur eux le Sabre à la main, & les trouverent tellement affoiblis, qu'ils tuerent ſans peine juſqu'au dernier, ayant grand ſoin qu'il n'en pût échaper un ſeul.

D'une part ceux qui étoient demeurez dans le Vaiſſeau entendant le bruit de la mouſqueterie, crurent que leurs gens avoient rencontré quelque embuſcade, ou quelque parti d'Indiens; mais comme la troupe de Soldats qui avoit fait deſcente, étoit brave & nombreuſe, ils crurent qu'elle avoit taillé en pieces ces Indiens, & que les autres ſe ſeroient ſauvez dans leurs cavernes. C'eſt pourquoy ils ſe contenterent de tirer le canon de leur bord pour les effrayer.

J'ay ſçû d'Alexandre meſme pluſieurs autres entrepriſes que je n'écris point. Car j'ay remarqué qu'en les recitant, il paſſoit fort legerement ſur ce qui le regardoit, & appuyoit beaucoup ſur ce qui concernoit les autres, leur en donnant preſque toute la gloire: En ſorte que ſi j'ay rapporté quelques circonſtances qui le regardent, je ne les ay pas ſçeu de luy, mais de ſes Camarades.

Je n'eſtois pas à cette expedition, & je ne l'ay raportée que pour détromper ceux qui ne peuvent rien lire qui ſoit un peu ſingulier, ſans s'imaginer qu'on leur en impoſe.

Voicy un évenement bien plus ſurprenant, arrivé depuis quelques années au Capitaine Montauban, dont toute la ville de Bordeaux pourroit rendre un fidele témoignage.

CHAPITRE X.

Voyage du Capitaine Montauban en Guinée, avec quelques particularitez de ſa vie.

LE Capitaine Montauban a couru pendant plus de vingt années les Côtes de la neuve Eſpagne, de Cartagene, du Mexique, de la Floride, de la nouvelle Yorc, les Iſles Canaries, & le Cap Verd.

La Campagne qu'il fit en 1691. fut memorable par le ravage des Côtes de Guinée, où il entra dans la Riviere de Serrelion, & ayant pris la Fortereſſe avec 24. pieces de Canon qui la deffendoient, il la fit ſauter, de crainte que les Anglois ne vinſſent s'y retablir. En 1694. on le vit ſur la côte de Caraque, & de là monter au vent de ſainte Croix, où ſur l'avis qu'on luy donna qu'un convoy de vaiſſeaux devoit partir pour les Iſles

Barbades & Niéve pour paſſer en Angleterre, il alla à la hauteur des Bermudes à deſſein de l'enlever. Peu de temps aprés ſon arrivée il le vit paroiſtre qui venoit à luy; mais il les prevint en attaquant l'eſcorte nommée le loup, qu'il enleva avec deux vaiſſeaux marchands chargez de ſucre, le reſte ayant échapé pendant le Combat.

Comme il emmenoit cette priſe en France il ſe rendit maiſtre d'un vaiſſeau Anglois de 16. pieces de canon qui alloit en Angleterre, & le vendit à la Rochelle, où l'Amirauté le jugea de bonne priſe: Enſuite continuant ſa route il arriva le 3. Septembre 1694. à Bordeaux avec les 3. autres vaiſſeaux qu'il vendit, aprés qu'on les luy eut auſſi jugez de bonne priſe.

Les Flibuſtiers qui n'avoient pas vû la France depuis long-temps, ſe trouvant dans une ville abondante en toutes choſes firent de terribles dépenſes, & ſur le bruit

qui s'eſtoit repandu par la ville des groſſes priſes où ils avoient part, on ne faiſoit point difficulté de leur préter. Leur extravagance alla ſi loin, que non contens de courir la ville en maſque jour & nuit, ils s'y faiſoient porter en chaiſe precedez de flambeaux allumez en plein midy. La débauche en fit mourir quelques-uns, d'autres deſerterent: Et le Capitaine Montauban voyant que ſon monde diminuoit, ſe determina à partir au pluſtoſt de la ville de Bordeaux.

Son premier ſoin fut d'amaſſer aſſez de jeunes gens du Païs pour remplir le nombre des Flibuſtiers qu'il avoir perdu; & ayant ravitaillé ſon vaiſſeau qui n'avoit que 34. pieces de canon, il partit au mois de Février 1695. pour aller croiſer ſur la côte de Guinée.

Sa traverſée ne ſe fit pas ſans pluſieurs Incidens. Il donna la chaſſe à deux vaiſſeaux Anglois vers les Iſ-

les du cap verd, & à deux Armateurs de cette Nation à l'Iſle de *Fogo* ou l'Iſle de feu: Enſuite faiſant route vers les Côtes de Guinée, il fut aterrer au cap des trois pointes, où il rencontra la Garde Coſte, qui eſtoit une fregate Hollandoiſe de 34. pieces de canon qui croiſoit au large. Eſtant venuë le reconnoiſtre il arbora le Pavillon Hollandois, & quand il ſe trouva à portée il fit mettre le Pavillon François: Le Combat dura toute la journée ſans que Montauban puſt joindre d'aſſez prés ſon ennemy pour ſe ſervir avantageuſement de ſes Fuzils Boucaniers, ou pour l'empeſcher de ſe mettre à couvert ſous la fortereſſe des 3. pointes, où il y avoit deux autres vaiſſeaux Hollandois armez en guerre.

Le Capitaine Montauban attendit au lendemain, dans l'eſperance que ces trois vaiſſeaux joints enſemble viendroient l'attaquer; mais la fregate ſe trouva trop maltraitée

pour tenter un ſecond combat. Enfin voyant que ſes ennemis ne vouloient point ſe battre il fit route pour les Iſles de Saint Tomé, & allant reconnoiſtre le cap de ſaint Iean qui eſt dans la terre ferme de Guinée, il prit un vaiſſeau Anglois de 20. pieces de canon, chargé de dents d'Elephant, de cire, & de 350. Negres dont le Capitaine en avoit fait tuer quelques-uns, parce qu'ils s'étoient revoltez contre l'équipage, & que quelques autres s'eſtoient ſauvez à terre dans ſa chaloupe qu'ils avoient enlevée.

De là ſe trouvant à la vuë de l'Iſle du Prince, il prit un Capre de Brandebourg, qui croiſoit dans cette hauteur & qui enlevoit les petites barques ſans diſtinction de Nation ny de Pavillon. Avant que de s'engager plus loin il envoya ſa priſe Angloiſe à ſaint Domingue, mais elle luy fut enlevée au petit Goave.

Montauban revint à la Rade des

Iſles du Prince & de ſaint Tomé, où il échangea ſon Capre de Brandebourg contre des vivres; de ſorte que ſe trouvant en état il leva l'ancre pour aller vers les Côtes d'Angola qui ſont par delà la ligne à plus de 250. lieuës. Il y arriva le 22. Septembre, & découvrit quelques temps aprés un vaiſſeau portant Pavillon Anglois de 52. pieces de canon. Comme il faiſoit toutes les Manœuvres neceſſaires pour le faire aprocher, ſon ennemy en faiſoit de meſme, croyant que c'eſtoit un vaiſſeau Marchand. Enfin ces deux vaiſſeaux eſtant à portée l'un de l'autre, l'Anglois tira un coup de canon à balle; ce qui obligea le Capitaine Montauban de mettre pavillon François. A cette veuë l'Anglois envoya dans ſon travers deux bordées de canon qui tuerent ſept Flibuſtiers, ſans que de leur part on tiraſt aucunement; & cela, pour donner la hardieſſe à leur ennemy de les aborder; car

ils ne le pouvoient pas eſtant ſous le vent.

En effet l'Angloi aprocha de maniere que le Capitaine Montauban voyant l'occaſion favorable, donna le ſignal à tous les Flibuſtiers qui s'eſtoient tenus couchez ſur le ventre au deſſus du Pont. Ces Gens qui n'attendoient que ce moment ſe leverent au plus viſte & firent un ſi grand feu qu'ils ralentirent bientoſt celuy des ennemis, dont l'équipage étoit de plus de 300. hommes.

Ce grand nombre ſelon toutes les aparences devoit les aſſurer des ſuccés s'ils ſe trouvoient aux mains. Auſſi les vit on bien-toſt venir à l'abordage avec de grands cris, menaçant de ne faire aucun quartier ſi l'on ne ſe rendoit pas: Leurs grapins n'ayant pû prendre derriere le Navire avanturier; l'Anglois courut ſi promptement qu'il vint abattre le derriere de ſon baſtiment ſur le beaupré de ſon ennemy.

Ce fut pour lors que les Flibuſtiers profitant de l'embarras où eſtoit le manœuvre, ne perdirent aucun de leurs coups, & firent un feu ſi terrible pendant une heure & demie, que les Anglois n'y pouvant reſiſter, & ayant perdu beaucoup de monde, abandonnerent leur gaillard & ſe retirerent au deſſous entre les Ponts.

Le Capitaine Montaub[illegible] apercevant qu'ils faiſoient ſigne de leur donner quartier, ordonna aux Flibuſtiers de ceſſer le feu, & fit dire aux Ennemis de ſe mettre dans leurs chaloupes pour ſe rendre à ſon bord Cependant il faiſoit ſauter de ſes gens dans le vaiſſeau afin de s'en ſaiſir; ſe croyant déjà en état de tout entreprendre avec une priſe ſi conſiderable qui eſtoit la garde côte d'Angola & le plus grand navire que les Anglois euſſent dans ces mers. On voyoit les Flibuſtiers à l'envy l'un de l'autre

deſaborder ou filer les boſſes, lorsque le feu prit aux poudres de la Ste. Barbe du vaiſſeau Anglois, par le moyen d'une méche que le Capitaine y avoit poſée, eſperant de ſe ſauver avec ſes chaloupes. Les deux vaiſſeaux eſtant accrochez ſauterent tous deux en l'air & firent le plus terrible bruit qu'on ait jamais ouy.

Il eſt impoſſible de faire une peinture de cet affreux ſpectacle, les Acteurs d'une ſi ſanglante ſcene ne ſe trouvant en état d'en juger que par les maux qu'ils ont reſſenty. On laiſſe au lecteur à s'imaginer l'horreur que peut donner la vuë de deux vaiſſeaux que la poudre enléve à plus de deux cent toiſes avec un fracas épouventable, faiſant comme une montagne d'eau, de feu, de debris de toute ſorte, où parmy les coups de canons qui tirent en l'air, & le bruit des vagues qui s'élevent on entend des Mats des Tables qui ſe briſent, des voi-

les & des cordages qui ſe déchirent, des hommes qui crient, des os qui ſe caſſent. On laiſſe, dis-je au lecteur à ſe repreſenter tout cela, & l'on va dire par quel bonheur le Capitaine Montauban fut ſauvé?

Montauban eſtoit ſur ſon vaiſſeau où il donnoit ſes ordres lorsque le feu y prit, & l'enleva ſi haut de deſſus le pont, qu'il a crû luy-meſme que cela empeſcha qu'il ne fuſt meſlé parmi les débris qui l'auroient reduit en mille pieces; en ſorte qu'il tomba tout étourdy dans la mer où il demeura quelque temps ſans pouvoir ſe remettre. Enfin ſe debattant comme un homme qui craint de ſe noyer il s'acrocha à une piece de mats. Sa ſurpriſe fut grande de rencontrer autour de luy un nombre infiny de membres & de parties ſeparées de leurs corps, la pluſpart embrochez dans des éclats de bois; Et ce qui le toucha le plus, fut de voir deux

demy corps qui ayant encore quelques reſtes de vie ſe levoient de temps en temps ſur l'eau & laiſſoient le lieu où ils ſe renfonçoient teint de leur ſang.

Cela n'empeſcha pas que Montauban ne reveillaſt le courage de quelques-uns des ſiens qui nageoient auprés de luy, leur donnant eſperance de pouvoir ſe ſauver par le moyen d'une Chaloupe qu'il avoit aperçû au milieu de quelques débris qui flotoient ſur l'eau. Ils allerent auſſi-toſt au nombre de 15. ou 16. chacun ſur une piece de bois dégager cette Chaloupe, où il y avoit un canot enchaſſé, dans lequel ils ſe mirent tous & ſauverent encore le Canonnier qui avoit eu une jambe emportée dans le Combat. Ils ſe ſervirent de quelques morceaux de planche pour avirons; & ayant trouvé dequoy faire une voile & un petit mats, ils ſe confierent à la Providence, qui ſeule pouvoit leur donner le ſalut & la vie.

Dés que le Capitaine Montauban eut repris ſes ſens, il s'aperçût que le ſang couloit d'une bleſſure qu'il avoit receuë à la teſte, & ayant fait laver ſa playe avec de l'urine, on y mit de la charpie faite de ſon mouchoir, & l'on banda ſa teſte d'un morceau de ſa chemiſe. On en fit de meſme à ceux qui ſe trouverent bleſſez, & cependant la Chaloupe alloit ſans découvrir la Terre, ſans vivres & ſans ſçavoir où en prendre.

Trois jours s'eſtoient écoulez de la ſorte, lors qu'un des Flibuſtiers preſſé de la faim & de la ſoif, but tant d'eau de la Mer, qu'il en mourut ; les autres ſuporterent leur mal avec plus de patience, mais ils avoient tant bû en tombant dans la Mer, qu'on les voyoit comme demy morts ; & le Capitaine Montauban eut une hydropiſie dont il ne fut guery que par une fiévre quarte qu'il garda longtemps. Il eſtoit méconnoiſſable,

le feu de la poudre luy avoit bruſlé le coſté, les cheveux, & le viſage, & le grand bruit de ce feu avoit cauſé un tel étonnement dans toutes ſes organes, qu'on luy avoit vû rendre le ſang par le nez, par les oreilles & par la bouche, comme il arrive ordinairement aux Bombardiers qui ſervent ſur Mer.

Ces gens ne pouvoient gueres s'entr'aider, parce qu'ils eſtoient tous fort maltraitez : Et malgré l'abbattement que leur cauſoit la faim qu'ils ſouffroient, il falut gagner le Cap de Corſe, & ſurmonter les obſtacles que la nature leur opoſoit par le moyen de la Barre qui en rend la Côte inacceſſible. Enfin y eſtant arrrivez avec beaucoup de peines, un de la troupe alla chercher dequoy vivre ; & par bonheur il trouva dans un Etang que la Mer a formé prés de là, des Huîtres attachées à des branchages. Ils y allerent tous en

remontant le Canal, où ſe prétant de bon cœur quelques coûteaux qui s'eſtoient trouvez dans leurs poches, chacun mangea de grand apetit.

Les Flibuſtiers ayant paſſé deux jours dans cet endroit, le Capitaine Montauban les diſtribua en trois petites bandes pour aller chercher des vivres & des habitations; Il y alla auſſi, & donna ordre de revenir le ſoir à la Chaloupe; mais ils ne rencontrerent que quelques troupes de Buffles qui fuyoient à meſure qu'on avançoit vers eux; ainſi ils revinrent le ſoir à la Chaloupe ſans avoir trouvé d'habitations ny aucuns veſtiges d'hommes. Cela fut cauſe qu'ils partirent le lendemain pour ſe rendre au Port de Lopez ſous le vent du Cap de Corſe, où les Negres avertis par des coups de Canon que les Vaiſſeaux tirent à leur arrivée, viennent leur aporter des vivres & tout ce qui leur eſt neceſſaire,

qu'ils vendent ou qu'ils échangent contre de l'Eau de vie, des Coûteaux & des Haches.

Le Capitaine Montauban ne doutoit pas que parmy ces Negres dont la pluſpart luy avoient aporté des rafraichiſſemens dans les voyages precedens qu'il avoit fait ſur ces Coſtes il ne s'en trouvât qui le reconnuſſent. En effet il dit à quelques-uns de ceux-là en leur langue qu'il étoit le Capitaine Montauban, & qu'il les prioit de luy donner des vivres ; mais ces Negres le voyant tout défiguré ne pûrent les remettre, & crurent qu'il leur impoſoit. Cela fit qu'il les pria de le mener chez le Prince Thomas fils du Roy de ce Païs, eſperant qu'il ſe ſouviendroit des plaiſirs qu'il luy avoit fait. Les Negres l'y conduiſirent avec ſon monde, & commençant à s'aprivoiſer avec nos Avanturiers ils leur donnerent des Bananes, qui ſont des figues plus longues que la main.

Le

Le mauvais état où étoit Montauban fit que le Prince Thomas ne pût le reconnoiſtre. Toutefois ce Prince ſe reſſouvenant de luy avoir vû, en ſe baignant un jour avec luy, la cicatrice d'un coup de mouſquet qu'il avoit receu à la cuiſſe ; il luy dit, *Je vas bien-toſt ſçavoir ſi tu es le Capitaine Montauban, & ſi cela n'eſt pas, je te feray couper la teſte* ; dans ce moment il luy commanda de montrer ſa cuiſſe, où le Prince ayant vû cette cicatrice, il embraſſa le Capitaine, le retint chez luy, & fit placer ſon monde chez des Negres, avec ordre d'en avoir du ſoin.

Au bout de quelque temps le Prince Thomas leur donna des pieces d'étoffe pour ſe mettre en état de paroître devant le Roi ſon Pere, qui eſt un grand Negre aſſez bien fait, d environ 50. ans, à qui il les vouloit preſenter. Ce Monarque les reçût avec toute ſorte d'amitié; & ayant apris du Capitaine que

le Roy de France ſon Maiſtre ſoûtenoit la guerre contre les Anglois & les Hollandois qu'il connoiſſoit luy-même, & encore contre les Allemans & les Eſpagnols qui ſont des Nations plus puiſſantes que les deux premieres, il dit que ce recit luy faiſoit plaiſir, & ſe fit apporter du vin de Palme qui n'eſt pas deſagreable à boire, afin de ſaluer la ſanté du Roy de France. Le Prince Thomas en fit autant, & tous les Flibuſtiers par ordre du Roy ſuivirent leur exemple. Ce Monarque remply du recit qu'on luy venoit de faire, demanda comment on appelloit le Roy de France; & ſur la réponſe que Montauban luy fit, qu'on le nommoit *LOUIS LE GRAND*; il dit qu'il vouloit que ſon petit Fils, que l'on devoit bientôt baptiſer, portât le nom de *LOUIS LE GRAND*.

En effet Montauban le tint ſur les Fons, & fut obligé de le nommer ainſi.

A peine cette ceremonie fut elle achevée, que le Prince Thomas mena promener Montauban & ſes gens en quelques Villages les plus agreables du Païs, qui ſont ordinairement éloignez les uns des autres de 5. à 6. lieuës. La pluſpart des Negres qui n'avoient jamais eſté au bord de la mer, & qui par conſequent n'avoient jamais vû de Blancs venoient en foule pour les voir, tantoſt ils leur paſſoient la la main ſur le viſage, ne croyant pas que cela fuſt naturel, & quelquefois leur ratiſſoient les doigts avec un coûteau; en ſorte que le Prince Thomas s'appercevant de leur ſimplicité, ſe mit à rire & les fit retirer.

Sur ces entrefaites des Gardes du Prince Thomas vinrent luy dire qu'il eſtoit arrivé des Vaiſſeaux au Cap de Lopez; on prepara auſſi-tôt par ſon ordre des Canots, & Montauban aprés avoir pris congé du Prince, & l'avoir remercié de tou-

tes ſes honneſtetez, s'embarqua pour ſe rendre avec ſon monde au Cap de Lopez où il y avoit un navire Portugais dont le Commandant ſe trouva eſtre de ſes amis. Trois jours aprés ils arriverent à Saint Thomé, d'où ils paſſerent aux Barbades ſur un Vaiſſeau Anglois, dont le Capitaine parut ſi ſincere que Montauban crut qu'il eſtoit de ſon honneur d'accepter les offres qu'il luy faiſoit. En effet cet Anglois en uſa bien; mais le General Ruiſel retint tous les Flibuſtiers priſonniers de guerre, & luy ſçût mauvais gré de s'eſtre chargé dans un temps de guerre ouverte d'un ennemy qui avoit fait tant de mal à la Nation. Toutefois il permit que des Medecins le viſitaſſent; il le viſita luy-même, & dans la ſuite il luy donna la liberté & à deux Flibuſtiers, avec de l'argent pour leur retour en Europe.

HISTOIRE DES AVANTURIERS FLIBUSTIERS QUI SE SONT SIGNALEZ DANS LES INDES.

TROISIE'ME PARTIE

Contenant la Priſe de la Ville de la Vera-Cruz, la Vie des Capitaines Vand-Horn, Laurent & Grammond, avec ce qui leur eſt arrivé depuis la Priſe de cette Ville.

CHAPITRE PREMIER.

Relation de la Priſe de la Ville de la Vera-Cruz.

L'Entrepriſe de la Vera-Cruz eſt l'une des plus conſiderables qui ſe ſoit encore faite par les Flibuſtiers, ſi l'on regarde la prudence & la maniere avec laquelle elle a eſté conduite, la valeur & l'experience des Capitai-

nes qui l'ont executée, les divers évenemens qui l'ont accompagnée, & enfin les grands avantages que l'on en a tirez. L'on ne void rien qui n'y ſoit ſurprenant, rien par conſequent qui ne merite d'eſtre ſçû. Le ſimple recit qui va ſuivre ſuffit pour juſtifier la verité de ce que l'on vient de dire.

Comme le ſuccez de ce deſſein, demandoit beaucoup de ſoins, & de précautions : en attendant que toutes choſes fuſſent diſpoſées pluſieurs des principaux d'entre les Flibuſtiers prirent chacun leur party ; car les Flibuſtiers ne ſont jamais oiſifs, ny ſans quelque deſſein en teſte. Les Capitaines Laurent & Michel reſolurent enſemble de prendre la hourque & ſa patache qui faiſoient alors leur charge, conſiſtant en indigo, en cochenille & en argent qui tente plus les Flibuſtiers que tout le reſte. Ilsétoient à l'Iſle de Rotan ſcituée dans le Golfe des Honduras, & la

Hourque dont on a parlé dans la Riviere de Mouſtic dans le fond de ce Golfe.

De ſon côté Vand-Horn alla traiter des Negres à Saint Domingue, où il receut quelque chagrin des Eſpagnols qui luy retinrent ſes Negres par droit, diſoient-ils, de repreſailles, prétendant que Van-Horn avoit pillé ſur eux; ce qu'ils ſuppoſoient, n'eſtant pas vray-ſemblable qu'il eût eſté negocier chez eux s'ils avoient eu lieu de ſe plaindre de luy; mais on a toûjours tort avec ces Meſſieurs dés que l'on ne ſe trouve pas en état de leur reſiſter. Ils ne font point de ſcrupule de tout entreprendre, ſans examiner s'ils ont droit de le faire; & lorſqu'ils n'ont point de raiſon, ils ne manquent point de pretextes pour uſurper ce qui les accommode.

Vand-Horn outré de leur injuſtice les quitta en les menaçant; mais ils firent peu de cas de ſes me-

naces, dont neanmoins peu de temps aprés ils reſſentirent de terribles effets. Il vint au petit Goave où étoit Monſieur de Poincy Gouverneur du Pays luy demander commiſſion contre les Eſpagnols, & l'ayant obtenuë, il munit ſon Vaiſſeau de tout ce qui étoit neceſſaire pour une grande entrepriſe; il aſſembla le plus de monde qu'il luy fut poſſible, & fit prés de trois cens hommes des plus braves, parmy leſquels le Capitaine Grammont étoit ſur le pied des autres Flibuſtiers, parce qu'il avoit eſté démonté à la Coſte de St Domingue par un houragan; ſon Vaiſſeau portoit cinquante-deux pieces de canon, & tout ce qu'il pouvoit avoir alors. Ainſi il avoit tout perdu hors le courage qui ne l'abandonnoit jamais.

Vand-Horn ſçachant donc que les Capitaines Laurent & Michel étoient aux Honduras à attendre la Hourque qu'ils vouloient prendre,

luy qui meditoit une priſe plus conſiderable, reſolut de rompre leur deſſein en les prevenant, & la prenant luy-même, parce qu'il avoit beſoin d'eux pour le ſuccez d'une entrepriſe plus importante qu'il ne diſoit pas Il fit voile où elle étoit, & s'en rendit le maiſtre ſans que Laurent & Michel puſſent s'en appercevoir : il ne ſe trouva rien dans cette Hourque, & Vand-Horn en fut bien aiſe contre le naturel des Flibuſtiers qui aiment toûjours à trouver quelque choſe ; mais il étoit tellement preoccupé de l'idée avantageuſe qu'il formoit des richeſſes de la Vera-Cruz, que tout le reſte ne luy paroiſſoit plus rien : d'ailleurs il crut qu'il feroit plaiſir au Capitaine Laurent en luy procurant quelque choſe de plus conſiderable. Il partit donc ſur le champ pour le joindre ; dés que Laurent l'aperçût, il ſe prepara au combat croyant que c'étoit la

Hourque qu'il vouloit enlever; mais il fut étrangement ſurpris de voir pavillon blanc & d'apprendre que le Vaiſſeau qui accompagnoit la Hourque venoit du petit Goave, & que Vand-Horn qui le montoit, s'eſtoit rendu maiſtre de cette priſe.

Laurent Irrité de ce coup quitta Vand-Horn ſans le vouloir entendre; mais Vand-Horn qui vouloit à quelque prix que ce fût ſe vanger de l'outrage que les Eſpagnols luy avoient fait, ne ſe mit gueres en peine de l'indignation de Laurent; Il le ſuivit à Rotan, où il luy expliqua ſes raiſons, & luy fit ſi bien connoiſtre que ſes intentions étoiént droites, que Laurent perſuadé de ſa ſincerité entra avec luy dans le deſſein de la Vera-Cruz. Dés ce moment on le propoſa aux Capitaines Grandmont, Junqué & à pluſieurs autres : On tint Conſeil ſur ce ſujet; mais tous convinrent qu'il faloit beaucoup

plus de monde que l'on n'eſtoit alors,&qu'il étoit abſolument neceſſaire d'amaſſer le plus de munitions qu'il ſeroit poſſible, afin de n'avoir beſoinde rien ſur la route;ce beſoin donnant lieu à des mouvemens qui font découvrir & avorter les deſſeins les mieux concertez.

Le Capitaine Grandmont qui étoit du Conſeil appuya cet avis. L'entrepriſe n'eſt pas ordinaire, dit-il, & je la croirois preſqu'impoſſible; n'eſtoit l'experience & la valeur de ceux qui m'écoutent; chacun de nous ſçait que les Eſpagnols ne manquent jamais d'avoir de bonnes Troupes dans des Places auſſi conſiderables que la Vera Cruz, & pour le commerce qui y eſt grand, & pour les Marchands qui y ſont tous riches; cette Ville, continua-t-il, entretient au moins trois mil hommes de guerre pour ſa défenſe, & dans 24. heures, elle en peut avoir des environs quinze à ſeize mile, ſans

compter 800. hommes de garniſon & 60. pieces de canon qui ſont dans la Forteresſe de Saint Jean-du Luz, dont une partie commande ſur la mer, & l'autre partie ſur la Vera-Cruz : Que ſi cela n'étoit pas capable de faire manquer l'entrepriſe du moins les Eſpagnols la pourroient tirer en longueur, & auroient le temps de porter à leur ordinaire leurs richeſſes ailleurs, de les enfoüir en terre, & de ſe cacher eux-mêmes dans les bois. C'eſt là, & vous ne l'avez que trop ſouvent éprouvé; c'eſt là dis-je qu'ils attendent tranquilement l'effet de la deſcente des Flibuſtiers, & le temps de leur départ pour retourner à leur Ville. Ainſi leurs Milices, leurs Forteresſes & le reſte ne doivent point vous arrêter ; Pour réüſſir infailliblement dans noſtre deſſein, il ne faut que du courage, de la diligence & du ſecret.

C'eſt ce que les Flibuſtiers ob-

ſervent plus que toutes choſes ; & comme ils ſçavent que quelques précautions qu'ils puiſſent prendre à cet égard il leur eſt toujours bien difficile d'aller en mer ſans que les Eſpagnols n'en ſoient avertis, & qu'ils ne s'en défient, ils font tout leur poſſible pour l'empêcher ; ils ſont parfaitement informez que ce ne ſont pas tant les barques d'avis que les Eſpagnols envoyent à la découverte qui leur en donnent des nouvelles, que les fugitifs qui s'échappent d'entre-eux qui en avertiſſent les Eſpagnols. C'eſt pourquoy ils s'appliquent alors uniquement d'eſtre affables à tous ceux qui ont affaire à eux & de contenter leur monde ; mais cette douceur & cette affabilité même qui ne leur eſt pas naturelle fait ſoupçonner à ceux qui les connoiſſent particulierement pour eſtre toûjours avec eux, qu'il y a quelque choſe à entreprendre, d'autant plus qu'ils ne leur ſont ſi bons

en certains temps que parce qu'ils ont beſoin de leur ſecours ; tant il eſt vray que l'induſtrie & la prudence humaine ont beau s'épuiſer en moyens pour faire réüſſir dans les plus grandes entrepriſes, qu'il faut encore que le hazard & la fortune s'en mélent pour leur donner un plein ſuccez.

Bien que l'on dût croire que le diſcours du Capitaine Grandmont avoit determiné tout le monde à la Priſe de la Vera-Cruz, cependant le ſilence qui regnoit dans l'aſſemblée marquoit encore un reſte d'irreſolution : Les Capitaines Laurent & Vand-Horn s'en appercevant acheverent bientoſt de les perſuader & de les reſoudre, en faiſant venir dans l'aſſemblée quelques priſonniers Eſpagnols qu'ils avoient, qui dirent que ceux de la Vera-Cruz attendoient inceſſamment deux Vaiſſeaux richement chargez de la Ville de Caraque, ſituée ſur la Coſte du même nom

quatorze lieuës avant dans les Terres, que cette ville eſtoit la capitale de la Coſte, & Goave celle où l'on embarquoit les marchandiſes qui ſortoient de Caraque pour eſtre portées ailleurs.

Aprés cela chacun parût n'avoir plus rien à deſirer, & on reſolut à l'inſtant de mettre à la voile le plus promptement qu'il ſeroit poſſible. Ce fut en l'année 1683. aprés avoir fait une revûë generale de la Flotte qui ſe trouva monter au nombre de douze cens Flibuſtiers tous gens d'élite. On jugea à propos d'en mettre la plus grande partie en deux Vaiſſeaux ſeulement, & cela lorſque l'on ſeroit à une diſtance aſſez éloignée de Terre, afin que les Habitans de la Vera-Cruz ne puſſent s'apercevoir de ce ſtratageme, & qu'ils ſe perſuadaſſent que ces deux Vaiſſeaux étoient ceux qu'ils attendoient avec tant d'impatience ; que cependant les autres reſteroient en pleine mer,

& ne paroiſtroient qu'aprés la réuſſite de l'entrepriſe.

Ayant donc ainſi prévû à tout ce qui pouvoit la faciliter, les Flibuſtiers continuoient leur route, & eſtant arrivez à la Coſte de la Nouvelle Eſpagne, ils deſcendirent à l'ancienne ville de la Vera-Cruz qui eſt abandonnée & éloignée de la Nouvelle d'environ deux lieuës. Ce fut entre onze heures & minuit; aprés avoir ſurpris la Vigie qui eſtoit ſur le bord de la mer, & paſſé par pluſieurs chemins détournez ſous la conduite de quelques eſclaves qu'ils avoient trouvez ſur leur route, à qui ils avoient promis la liberté, & de les amener avec eux. Ils marcherent promptement, & ſe rendirent une heure avant le jour, à la Vera-Cruz. Ils y entrerent à l'ouverture des portes, & l'ayant ainſi ſurpriſe, la violence & le maſſacre ne durerent qu'autant que l'on fit de reſiſtance.

Les

Les Enfans perdus commandez par le Capitaine Laurent & qui avoient pour enſeigne Charles Roinet natif de l'Iſle de Saint Chriſtophe s'emparerent de la Forteresſe munie de douze pieces de canon dont ils tirerent quelques-unes ſur la Ville ſans que perſonne s'y oppoſât. Cette Forteresſe n'eſt pas comme celle de Saint Jean du Luz, eſtant ſeulement bâtie pour défendre la Ville du côté de terre.

Les Eſpagnols éveillez au bruit des coups que tiroient les Flibuſtiers, & des cris que jettoient les Habitans; comme ils ne pouvoient pas bien diſtinguer de leurs lits ce que c'étoit, & que les uns & les autres arrivoient à leurs oreilles mêlez confuſement enſemble, il leur vint d'abord dans l'eſprit que cette décharge de mouſqueterie eſtoit une aubade qui ſe donnoit à quelque notable Bourgeois de la Ville qui portoit le nom du Saint dont la Feſte ſe celebroit ce jour là, &

que les cris qu'ils entendoient étoient des cris de joye de ceux qui donnoient l'aubade, ainſi qu'on l'a ſçû depuis d'eux mêmes.

Ils demeurerent donc tranquillement dans leurs lits, juſqu'à ce que l'heure de ſe lever fût venuë, où ils furent bien ſurpris d'aprendre le contraire, & que les Flibuſtiers eſtoient Maiſtres de leur Ville. A l'inſtant chacun courut aux Armes criant ce que l'on ne ſçavoit déja que trop, que *Los Ladrones* eſtoient dans leur Ville. Ce fut dans ce moment que l'horreur du carnage, les clameurs, le trouble, le deſordre recommencerent & redoublerent meſme plus que jamais; mais un prompt calme ſucceda bien-toſt à ce tumulte, d'autant que les Flibuſtiers ne trouvant plus rien qui leur fiſt teſte, ceſſerent leurs hoſtilitez: Effectivement ils avoient tout reduit; la pluſpart s'eſtoient ſauvez, les autres eſtoient bleſſez, tuez,

ou deſarmez, & les plus conſiderables de la Ville s'eſtoient rendus; Comme ils avoient beaucoup plus de priſonniers qu'ils n'eſtoient de monde, ils les enfermerent tous dans la grande Egliſe, & mirent à chaque porte autant de poudre qu'il en falloit pour faire ſauter l'Edifice en cas d'allarme. Dans ce deſſein ils firent une traînée qui communiquoit à ces poudres, & poſterent à chaque porte un Avanturier ayant la méche allumée, avec ordre d'y mettre le feu au moindre ſignal de rebellion que feroient ceux qui eſtoient enfermez dans cette Egliſe.

Les Flibuſtiers ſe voyant par ce moyen Maiſtres de la plus belle & de la plus riche Ville de l'Amerique, ne perdirent point de temps, ils employerent vingt-quatre heures à chercher à piller, à prendre & emporter ſur leurs Vaiſſeaux tout ce qui ſe trouva de plus commode pour le tranſport,

& de plus à leur gouſt. Ce fut l'argent monoyé, les bijoux, la Cochenille, & autres choſes précieuſes de la valeur de ſix millions de France ; je dis de France, parce que parlant d'Eſpagne cette priſe vaudroit ſix millions d'écus.

Si les Flibuſtiers avoient pû demeurer un mois ſeulement dans cette Ville, ils ſe ſeroient vû riches à jamais. Comme ils aiment à l'eſtre : Il faut qu'ils ayent eu de puiſſantes raiſons pour quitter ſi toſt la partie.

Ils pouvoient craindre, par exemple, que toutes les milices des Pays circonvoiſins aſſemblées ſous un Chef, & comme on a dit en grand nombre, ne les vinſſent inveſtir. Et peut-eſtre, ainſi qu'il y a plus d'apparence, ne vouloient ils pas deſoler entierement cette Ville, ny ruyner ſes Habitans, afin d'y trouver encore dequoy lorſque l'envie leur prendroit d'y revenir ; car ils hipo-

tequent tellement ce qui appartient aux Eſpagnols, que quand leur dépenſe exceſſive les a reduits à retourner en courſe, on les voit au bout de quelques années venir demander l'intereſt de ce qu'ils ont laiſſé; prétendant que cela leur doit profiter comme s'ils en eſtoient Proprietaires, & que l'Eſpagnol eſt obligé de leur rendre compte du maniement qu'il en a eu.

La Ville eſtant pillée, les Flibuſtiers ne ſongerent plus qu'à faire payer la rançon à ceux qu'ils avoient enfermez dans l'Egliſe. On leur fit parler par un Preſtre Eſpagnol qui monta en Chaire: Connoiſſant l'impatience des Flibuſtiers, il ne leur tint pas un long diſcours; il leur fit entendre en peu de mots que les Flibuſtiers n'en vouloient ny à leur liberté, ny à leur vie, qu'ils leur demandoient ſeulement de l'argent; & comme la liberté & la vie leur

devoient eſtre plus cheres que l'argent, il les exhortoit de leur en donner au plûtoſt s'ils avoient envie de conſerver l'un & l'autre.

Ce diſcours finy, l'on parcourut toute l'Aſſemblée, où l'on fit une queſte generale. On tira de cette charité forcée deux cens mille écus qui furent ſur le champ mis entre les mains des Flibuſtiers qui ne donnerent la liberté à leurs Priſonniers qu'au moment de leur départ qui fut aſſez prompt, comme il a déja eſté remarqué. La meilleure raiſon qu'on en puiſſe rendre outre celles qui viennent d'eſtre alleguées, c'eſt qu'ils ſçavoient l'arrivée de la Flotte de la nouvelle Eſpagne compoſée de dix-ſept Vaiſſeaux qui paſſa au travers de celle des Flibuſtiers ſans oſer l'attaquer. Si la Flotte Eſpagnole avoit eſté chargée d'argent, & que celle des Flibuſtiers n'en euſt point eſté remplie, cela les auroit tenté d'une étrange ſor-

te, & l'on ne ſçait pas ce qu'il en ſeroit arrivé; mais par bonheur pour eux, il n'y avoit que des Marchandiſes dont les Flibuſtiers ne font pas grand cas.

La valeur du pillage de la Vera-Cruz paroiſtroit preſque incroyable, ſi cette Ville n'eſtoit la Capitale de la nouvelle Eſpagne, la plus belle, la plus riche, & la plus marchande de toute la Côte, ayant un Port ſi vaſte, qu'il eſt capable de contenir pluſieurs Vaiſſeaux à l'abry & à couvert.

L'on peut dire qu'il ne s'eſt gueres rencontré enſemble tant ny de ſi braves Capitaines Flibuſtiers, ny d'occaſion où ils ayent mieux fait leur compte qu'en celle-cy. Par exemple, le Capitaine Grandmont n'avoit plus rien, il a dû s'enrichir, les Capitaines Laurent, Vandhorn, Michel, & autres qui témoignoient tant d'avidité & d'empreſſement d'en avoir, ont trouvé de quoy ſe remplir.

Mais ni les uns ni les autres n'en ont profité; & l'on verra à la fin de cette troiſiéme partie, l'uſage que les Flibuſtiers ont fait de tant de treſors amaſſez; on paſſe à l'Hiſtoire des Capitaines Laurent, Vand-Horn, Grandmont & de quelques autres.

CHAPITRE II.

Hiſtoire du Capitaine Laurent. Particularitez curieuſes qui regardent ſes Aſſociez.

ON a connu le caractere du Capitaine Grandmont par le diſcours qu'il a fait aux Flibuſtiers: on ne ſera pas fâché d'aprendre dans ce qui ſuit les qualitez des Capitaines Laurent & Vand-Horn.

Le Capitaine Laurent a la taille haute ſans être vouté, le viſage beau ſans paroiſtre effeminé, les cheveux d'un blond doré ſans eſtre roux, & une mouſtache à l'Eſpagnolle qui luy ſied le mieux du monde

monde, on n'a gueres vû de meilleur canonier, il juge auſſi certainement de l'endroit où doit donner un boulet de canon lorſqu'il l'a fait placer, que du lieu où doit porter balle du fuſil qu'il tire. Il eſt prompt, hardy, & déterminé. Reſoudre, entreprendre, executer, c'eſt pour luy la même choſe. A la verité, il eſt intrepide dans le danger; mais il s'impatiente, il s'emporte & jure trop. Au reſte il eſt parfaitement inſtruit de la maniere de combattre les Eſpagnols; Il les connoît à fonds parce qu'il a eſté long temps parmy eux.

Il a toûjours dans ſon bord des violons & des trompettes dont il aime à ſe divertir, & les autres qui y veulent prendre plaiſir. Ce qui fait connoiſtre qu'il ſe diſtingue parmy les Flibuſtiers pour la politeſſe & le bon goût. Enfin le Capitaine Laurent eſt d'une ſi grande reputation, qu'au moment que l'on ſçait qu'il arreſte en quelque

lieu, on le vient voir de tous côtez, curieux de ſçavoir s'il eſt fait comme un autre homme.

Il a cela de particulier que tout Flibuſtier qu'il eſt, il a fort long temps ſervy les Eſpagnols ſur mer contre les Flibuſtiers même. S'il avoit continué il auroit épargné bien des chagrins & des pertes aux Eſpagnols; & dans la ſuite on ne pourroit gueres répondre de ce qui en ſeroit arrivé. En effet il eſt venu pluſieurs fois aux mains avec les Flibuſtiers des Iſles de Saint Domingue, de la Tortuë & de la Jamaïque, & aprés beaucoup de combats où il prit quantité des leurs il en fut pris enfin luy-même. Se voyant parmy des gens dont il eſtimoit la valeur, l'ayant pluſieurs-fois éprouvée, il reſolut de s'arrêter parmy eux & de reprendre ſur la Nation Eſpagnole, autant & plus de gens qu'il n'en avoit pris de la Nation Françoiſe pendant qu'il étoit à leur ſervice. Il avoit

eu tout le temps de reconnoître leurs perfidies & leurs cruautez ; il deſiroit ardamment de trouver l'occaſion de les en punir ; C'eſt pourquoy s'eſtant joint avec Van-Horn, Michel & d'autres Capitaines, il fit pluſieurs courſes où cette Nation reſſentit de terribles effets de ſon animoſité. Les Eſpagnols qui le regardoient comme le fleau des Indes, ayant apris que les Flibuſtiers s'étoient ſeparez, que les uns aloient à la Tortuë, les autres à la Jamaïque & que Laurent ſe trouvoit ſeul de Capitaine qui commandât alors en mer, envoyerent pluſieurs bâtimens pour lui donner la chaſſe. Son Vaiſſeau étoit aſſez bien équipé d'hommes & de munitions de guerre & de bouche. Faiſant voile, il apperçût 2. Bâtimens qu'il crût d'abord eſtre des ſiens, comme celui du Capitaine Grandmont ou de quelqu'autre Commandant François : Mais enfin en approchant, il reconnut que la manœuvre eſtoit Eſpagnole, & que ces deux Vaiſſeaux eſtoient

l'Amiral & le Vice Amiral des Galions du Roy d'Eſpagne, chacun de 60. pieces de canon & de 1500. hommes.

Le Capitaine Laurent qui joignoit la prudence à la valeur, connût auſſitôt que la partie n'eſtoit pas égale, & qu'il y avoit plus de temerité que de valeur d'attendre ces deux Vaiſſeaux. Il fit tout ſon poſſible pour les éviter; mais voïant qu'il eſtoit trop avancé, & qu'il n'y avoit plus moyen d'y réüſſir, le party qu'il prit dans ce rencontre, & le ſeul qu'il pouvoit prendre, fut d'inſpirer aux ſiens de ſe défendre juſqu'à l'extremité. Dans cette vûë parcourant des yeux tous ceux de ſon Vaiſſeau pour découvrir leurs ſentimens, & s'adreſſant preferablement aux François. Vous étes trop experimentez, dit-il, pour ne pas connoiſtre le peril que nous courons, & trop braves pour le craindre. Il faut icy tout ménager & tout hazarder, ſe deffendre, &

ataquer en même temps: La valeur, la ruſe, la temerité & le deſeſpoir même, tout doit eſtre mis en uſage en ce rencontre, où nous ne devons pas moins attendre ſi nous tombons entre les mains de nos ennemis, que toute ſorte d'infamies, & les plus cruels tourmens, & enfin la perte de la vie; tâchons donc d'échaper à leur barbarie & d'échaper en combattant.

Ce diſcours fit beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit des Flibuſtiers, & nôtre Capitaine voulant profiter de la bonne diſpoſition où il les voyoit, s'aviſa, pour les mettre à la derniere épreuve, d'appeller le plus intrepide d'entr'eux; il luy donna ordre en leur preſence de mettre le feu à ſa ſoulte aux poudres au premier ſignal qu'il luy en feroit, & luy commanda dans ce deſſein de ſe tenir toûjours attentif, & la méche allumée auprés de cette ſoulte, leur faiſant connoiſtre par là qu'il n'y avoit de ſalut pour

eux que dans la mort ou dans leur courage ; enſuite il paſſa au milieu de ſon Vaiſſeau & ordonna ſur le champ de faire une bordée de Fuſeliers d'un coſté & d'autre ce qui fut executé, puis hauſſant la voix pour eſtre entendu de tout le monde, & leur montrant de la main les ennemis : c'eſt entre leurs Bâtimens qu'il nous faut paſſer & tirer vigoureuſement ſur eux. Peut-être en uſoit-il de cette maniere pour tenir toûjours ces deux vaiſſeaux en échec & les occuper tous deux également en tirant ainſi à droite & à gauche ; & les empêcher par ce moyen de venir fondre ſur lui & de l'acabler par leur grand nombre. Quoyqu'il en ſoit les Flibuſtiers paſſerent au milieu de ces deux Gallions & eſſuyerent en paſſant tout le feu de leurs canons. Les Flibuſtiers leur repartirent par le feu de tous leurs Fuſils qui firent une décharge ſi meurtriere, qu'à la premiere fois les Eſpagnols vi-

rent tomber de l'un & de l'autre de leurs Gallions au moins quarante huit de leurs hommes.

Ce feu continuoit de la ſorte, lorſqu'un coup de Canon vint donner dans le Vaiſſeau du Capitaine Laurent, dont il eut la cuiſſe froiſſée & tomba par terre. Il ſe releva auſſi-toſt, & voyant ſes gens étonnez ; pour les raſſûrer, ce n'eſt rien, s'écria t'il d'un ton ferme ; & pour leur mieux perſuader courut ſur le devant du Vaiſſeau, où il parut à leurs yeux, & à ceux des Ennemis plus vigoureux & plus redoutable que jamais, tenant ſon Sabre d'une main & ſon Piſtolet de l'autre. Ce fut là que pour l'execution & la valeur, il fit des choſes que l'on a vû, & qu'on auroit peine à décrire.

Cependant s'eſtant aperçû que le Combat tiroit en longueur ; impatient de délivrer les ſiens ou de perir, il luy vint en penſée d'aller au Canon & d'en pointer luy-

meſme une piece dont le coup porta ſi heureuſement qu'il briſa le grand Mats de l'Admiral Eſpagnol que le Capitaine Laurent n'aprehenda plus. Aprés quoy il s'attacha uniquement à l'autre, dont le Commandant n'oſa jamais venir à l'abordage du Vaiſſeau Flibuſtier, parce qu'il ſçavoit que ces gens-là eſtoient déterminez à ſe faire perir eux-meſmes & tous les autres avec eux plûtoſt que de ſe rendre. Il demeura quelque temps ſans rien faire, & le Capitaine Laurent profitant de cet intervale, échapa glorieuſement à la vûë de ſes Ennemis.

Le Commandant Eſpagnol ſe trouva dans un grand embarras, parce qu'il avoit ordre exprés de combattre & de prendre le Capitaine Laurent, ce qu'il n'auroit pas oſé entreprendre de ſon chef, connoiſſant la valeur de ce Capitaine.

Le bruit de ſon action ſe répan-

dit par toute la Côte, & produiſit des effets bien differens à la Cour de France & à celle d'Eſpagne. Celle de France envoya des Lettres de naturalité au Capitaine Laurent, parce qu'il eſtoit Etranger, & des Lettres de grace à cauſe de la mort de Van-horn.

La Cour d'Eſpagne manda le Commandant Eſpagnol pour luy faire rendre compte de ſa conduite. Il s'en acquitta le mieux qu'il luy fut poſſible, mais on le preſſa vivement, ſur ce qu'ayant trois mille hommes dans ſes deux Gallions equipez à l'avantage, il n'avoit pas abordé & pris un Vaiſſeau de Flibuſtiers commandez par un homme qu'il falloit abſolument détruire, parce qu'il eſtoit la ruine des Sujets du Roy leur Maiſtre ſur les Côtes des Indes d'Eſpagne; qu'on n'alloit plus voir que pertes, que ravages, & que deſolations ſur ces meſmes Côtes dont il répondroit. Il en répondit

de ſa teſte qui luy fut coupée.

Le Capitaine Laurent ayant évité ce peril en courut un autre quelque temps aprés, dont il ſe tira avec avantage. Comme il ne pouvoit demeurer oiſif, il fut à la Côte de Cartagene à deſſein d'y faire quelque priſe, & à cette fin ſe joignit avec les Capitaines Michel, Junqué, le Sage & Braha.

Cependant les Eſpagnols qui le regardoient comme leur Ennemy capital, & qui s'imaginoient détruire en ſa ſeule perſonne tous les Flibuſtiers enſemble, ne le perdoient point de veuë; Ceux de Cartagene ayant apris ſon deſſein, armerent à leurs frais deux Vaiſſeaux de trente ſix à trente huit pieces de Canon, & de trois à quatre cens hommes qu'ils mirent dans chaque Vaiſſeau, auſquels ils joignirent encore un Bâtiment de ſix pieces de Canon, & de quatre-vingt dix hommes.

Toutes ces meſures priſes, ils

crûrent qu'à cette fois le Capitaine Laurent ne leur échaperoit pas ; mais ils furent trompez dans leur attente, & voicy comment.

Les Espagnols estant partis du Port de Cartagene, firent voile vers la Baye de Seine qui est sous le vent de Cartagene où ils avoient vû paroistre les Avanturiers : Ils les y trouverent encore, & furent surpris de leur voir plus de Bâtimens qu'ils ne se l'estoient imaginez ; ils voulurent se retirer, mais le Capitaine Laurent ne leur en donna pas le temps ; il les prévint, & aprés un Combat de huit heures il prit l'Amiral, & manqua l'abordage du Vice-Amiral. Il ne perdit dans ce Combat que vingt hommes tant morts que blessez. On a sçû que la perte des Espagnols avoit esté bien plus considerable, sans pouvoir dire préciſément en quoy elle consistoit : Car les Espagnols ne manquent jamais d'expediens ny de précautions pour

cacher toutes les pertes qu'ils peuvent faire.

Alors le Capitaine Laurent fit voile ſur l'Amiral, & abandonna l'autre Vaiſſeau Eſpagnol au Capitaine Junquié qui le prit, & l'Amiral par ce moyen tomba en partage au Capitaine Laurent, & eſchoüa peu de temps aprés ſans perte des Ennemis, parce qu'ils s'étoient ſauvez à Terre. On eut toutes les peines imaginables à rétablir ce Vaiſſeau, & le remettre à flot.

Aprés cette expedition, ils ſe ſeparerent, les Capitaines Laurent & Michel firent ſocieté enſemble de toutes les priſes qu'ils pourroient faire, & ſe donnerent rendez-vous en cas de ſeparation par la tempeſte ou autrement, à l'Iſle de Rotan dans les Honduras. Le Capitaine Michel y arriva avant le Capitaine Laurent, qui pendant ſa route avoit fait une priſe d'un Vaiſſeau de quatorze pieces de Canon, chargé de Quinquina

& de 47. livres d'Or. Cette priſe ſe fit de nuit ſans avoir tiré plus de deux coups de Fuſil. Outre cela il ſe trouva à la rencontre des Eſpagnols qui s'eſtoient emparé d'un Vaiſſeau Anglois qu'ils conduiſoient à la Havana, & l'ayant repris ſur eux, il le rendit aux Anglois, leſquels luy témoignerent leur reconnoiſſance de les avoir ainſi délivrez : Enſuite il vint trouver le Capitaine Michel qui ne l'avoit quitté que le ſoir d'auparavant & qui fut bien étonné de le voir avec la priſe qu'il venoit de faire.

Avant que de rien entreprendre il s'en alla accompagné de cent hommes ſeulement, à la Côte de Saint Domingue ſe la faire adjuger de bonne priſe par le Gouverneur, & y renouveller ſa Commiſſion qui eſtoit expirée, ayant laiſſé le commandement de ſon Vaiſſeau au Capitaine Broüage pendant ſon abſence.

Il eſt à propos de remarquer icy que bien que les Flibuſtiers aillent faire adjuger leur butin de bonne priſe, ce n'eſt que par forme; car bien ſouvent ils en diſpoſent auſſitoſt qu'ils s'en ſont rendus Maîtres. Ils examinent à quoy le tout ſe monte; ils laiſſent de bonne foy, & ſelon l'eſtimation qui en eſt faite, la part qui en doit revenir au Gouverneur, comme s'il eſtoit preſent, & ils partagent enſuite le reſte entr'eux. S'il arrive que les Flibuſtiers ne l'ayent point partagé avant que de venir trouver le Gouverneur; leur Commandant deſcend à Terre, luy fait une relation de ce qui s'eſt paſſé, & un eſtat de la priſe; il luy repreſente qu'elle a eſté faite pendant le temps de ſa Commiſſion: Cette civilité renduë, le Gouverneur examine la choſe, & prend le dixiéme ou environ de la valeur de la priſe; le reſte ſe partage comme je viens de l'expliquer.

CHAPITRE III.

Incidens qui ſont arrivez aux Capitaines Michel & Broüage.

PEndant que les Flibuſtiers allerent à Saint Domingue ſe faire adjuger leur priſe, le Capitaine Michel & le Capitaine Broüage à qui Laurent, comme on a dit, avoit laiſſé le commandement de ſon Vaiſſeau, furent croiſer enſemble devant la Havana. Ils n'y reſterent pas 8. jours qu'ils apperçûrent deux Vaiſſeaux à qui ils donnerent la chaſſe, & qu'ils joignirent en peu de temps: Il ſe trouva qu'ils étoient Hollandois, & qu'ils venoient de Cartagene, cela fut découvert par un petit eſclave qu'un Avanturier ſurprit dans le fond de cale, qui le voyant le Sabre à la main, le pria de ne le point tüer, qu'il luy alloit reveller des choſes d'importance, & luy dire *la Verdad.* A ce

mot de *Verdad* l'Avanturier s'arreſta, & le Negre luy déclara que la charge eſtoit Eſpagnole, que ces Vaiſſeaux venoient de Cartagene chargez de deux cens mille écus d'or & d'argent dont les Avanturiers ſe ſaiſirent ; & que les Eſpagnols ſe ſervoient de la voye d'Hollande, pour paſſer par ce moyen leur argent en Eſpagne. L'Eſclave revela encore qu'il y avoit un Evêque, qui ſe voyant pris promit cinquante mille écus pour ſa rançon.

Les deux Capitaines Hollandois outrez de ſe voir ainſi reduits, reprocherent au Capitaine Michel, que s'il avoit eſté ſeul il n'auroit pas enlevé l'argent des Eſpagnols : Recommençons à combattre, repartit fierement le Capitaine Michel, & le Capitaine Broüage demeurera ſpectateur du Combat : Si je ſuis Vainqueur, je vous réponds, continua-t'il, que je me rendray non ſeulement maiſtre de tout l'argent des Eſpagnols, mais encore de

de vos deux Vaiſſeaux ; les Hollandois n'oſerent accepter ce defy & ſe retirerent, de crainte qu'il ne leur arrivaſt pis.

Le bonheur des Hollandois voulut que les Capitaines Michel & Broüage ayant reçû tout fraîchement des nouvelles du General Grandmont ne ſongeoient qu'à le joindre, & à cet effet débouquer par Bahama pour venir au plutoſt à la Tortille, où eſtoit le rendez-vous general des Flibuſtiers qui devoient l'accompagner dans une entrepriſe conſiderable qu'il avoit concertée avec eux. Cela fut cauſe que le Capitaine Michel ſe contenta de faire connoiſtre aux Hollandois qu'il ne les craignoit point, & qu'il fut au plus vîte à la nouvelle Angleterre, radouber ſon vaiſſeau qui avoit grand beſoin de l'eſtre ; le Capitaine Broüage qui n'avoit pas moins d'empreſſement de partir, fit route vers la Tortille; mais à la hauteur de la Vermude,

il receut un coup de vent qui le démâta generalement de tous ſes mats ; ce malheur l'obligea de s'arreſter à l'Iſle de Saint Thomas habitée par les ſujets du Roy de Dannemark, qui depuis peu en a cedé ſes droits à l'Electeur de Brandebourg.

Cette Iſle n'eſt éloignée de Ste Croix que de ſept lieuës, il y a une bonne Forteresſe & un bon Port, le Capitaine Broüage & les ſiens furent bien receus du Gouverneur qui ſçavoit que les Flibuſtiers apportoient beaucoup d'or & d'argent : Neanmoins il les priva de la rançon de l'Eveſque dont nous avons parlé, & le renvoya à Porto-Ricco, éloigné de cette Iſle de quatre à cinq lieuës. Son procedé ne leur plut point ; mais ils n'étoient pas en état de s'en reſſentir. Outre cela il leur vendit bien cherement des mats, parce qu'ils en avoient un extrême beſoin, & qu'ils n'en pouvoient prendre ailleurs.

Nous venons de voir la vie du Capitaine Laurent, avec quelques incidens qui ſont arrivez à ſes Aſſociez : Voyons maintenant celle du Capitaine Vand-Horn, avec quelques particularitez qui concernent le Capitaine Grandmont, & le retour des Flibuſtiers chargez du butin de la Vera-Cruz.

CHAPITRE IV.

Vie du Capitaine Van-Horn.

VAn-Horn eſtoit bazanné de viſage, & de petite taille: en ſorte qu'il ne paroiſſoit ny bien ny mal fait. Tout cela eſt peu de choſe : car on ne juge pas des hommes par le corps mais par l'eſprit; auſſi s'eſt-il montré capable de commander également bien & ſur mer & ſur terre, eſtant bon Pilote & grand Capitaine, & déliberoit meurement ſur toutes les circonſtances qui devoient preceder

ou ſuivre une entrepriſe & ſur les moyens d'en venir à bout ; de maniere qu'il n'en propoſoit point qu'il ne fut ſûr du ſuccez, témoin celle de la Vera-Cruz, où il s'eſt fortement attaché & qui a ſi bien réuſſi. Il fut bleſſé dans un combat qu'il eut à ſoûtenir contre le Capitaine Laurent au ſujet d'un different dont on n'a rien ſçû de particulier, ſinon qu'un Anglois fut reporter à Laurent que Van-Horn avoit dit quelque choſe de luy d'offenſant. Luy ſoutiendras-tu, dit dabord Laurent à l'Anglois? oüy repliqua-t-il d'un ton ferme, eſtant aſſeuré de ſon fait : Allons donc, pourſuivit Laurent ; partant de la main il fut trouver Vand-Horn accompagné de l'Anglois, fit en ſa preſence & celle de Van Horn le recit de ce qu'il venoit de dire. Vand Horn le dénia, Langlois luy ſoûtint. Sans rien entendre davantage, voilà dit Laurent mettant l'épée à la main, voi-

là ce qui va me vanger de l'injure que tu m'as fait ; Van-Horn tira auſſi-toſt la ſienne , Laurent luy porta un coup dans le bras dont il fut bleſſé , l'épée de Laurent eſtant plus longue que celle de Van-Horn , & mourut quinze jours aprés.

On dit pourtant que ſa bleſſure n'eſtoit pas mortelle ; mais qu'elle fut negligée. Le mauvais air qui regnoit alors ſur la Flotte pût beaucoup empirer ſa playe & contribuer à ſa mort : car le trop grand nombre d'Eſclaves que les Avanturiers avoient mis ſur leurs vaiſſeaux , & l'extreme diſette où l'on eſtoit de vivres cauſa un mal contagieux qui emporta la plus grande partie de ces Eſclaves & des Avanturiers meſme.

Pour revenir à Vand-Horn , il fut quelque temps Matelot ; & par ſon œconomie il amaſſa deux cens écus : un autre Matelot en fit autant , & s'eſtant unis tous deux en-

ſemble d'amitié & d'intereſt, ils vinrent de compagnie en France, prendre une Commiſſion pour croiſer. Van-Horn plus vif & plus intriguant que l'autre, achepta un petit Bâtiment qu'il équipa de 25. ou 30. hommes bien armez, il accommoda ce Bâtiment à la maniere des Peſcheurs pour mieux couvrir ſes deſſeins, & de peur que l'on ne ſe défiât de luy. Avec cet équipage il attaqua les Hollandois, fit diverſes priſes ſur eux qu'il vendit de coſté & d'autre, & fut à Oſtende; où ayant achepté un vaiſſeau de guerre il recommença ſes courſes & ſes priſes avec tant de ſuccez, qu'au bout de quelques années il ſe vit chef d'une petite Flotte.

Fortifié de la ſorte, il entreprit plus que jamais, ſans garder de meſures avec perſonne; amy ou ennemy ſuivant ſon caprice, & ſelon le lieu où il eſtoit, l'occaſion qui ſe preſentoit, & le profit

qu'il trouvoit à faire. Aveuglé de ſa bonne fortune, il attaquoit indifferemment tout ce qui ſe trouvoit à ſa rencontre ; fier juſqu'à l'excez, il faiſoit inſolemment baiſſer le Pavillon à la pluſpart des Vaiſſeaux qu'il rencontroit, excepté ceux du Roy de France : Encore s'oublia-t'il à tel point, que ſa Commiſſion finie, il inſulta les François meſme. La choſe alla ſi loin, que Monſieur d'Eſtrée receut ordre de la Cour de l'arréter, auſſi-tôt il détacha ſur luy un Vaiſſeau. Dés que Vanhorn l'apperçût il fit ſon poſſible pour échapper, parce que ſon Bâtiment eſtoit bon voilier, mais celuy qui le pourſuivoit eſtant encor meilleur voilier l'ateignit bien vite.

Comme Van-horn vit qu'il n'y avoit pas moyen d'éviter le Combat ; ſçachant à qui il avoit affaire, il voulut tenter un accommodement ; dans cette vûë il deſcendit dans ſa Chaloupe avec quelques-uns des ſiens, & alla trouver le

Commandant du Vaiſſeau qui luy avoit donné la chaſſe croyant qu'il ſeroit touché de l'honneur qu'il prétendoit luy rendre. Cet Officier luy apprit qu'il avoit ordre du Roy de l'amener en France; Vanhorn luy répondit qu'il eſtoit ſurpris de cet ordre, puiſqu'il n'avoit jamais rien fait contre la volonté du Roy, ny contre ſon devoir, lorſqu'il avoit vû un Capitaine chargé de la Commiſſion de France.

Que s'il avoit uſé de ſon droit, c'eſtoit contre ceux qui ſous pretexte d'eſtre alliez de la France & ſous ſon Pavillon, tâchoient de luy échaper. Malgré toutes les raiſons qu'il pût alleguer, le Capitaine perſiſta toûjours à dire que ſes ordres eſtoient précis, & qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de le mener à Monſieur d'Eſtrée, qui ſans doute luy tendroit juſtice, ſi comme il le diſoit, il n'avoit rien fait contre la France.

Van-horn voyant en effet qu'on alloit

alloit lever l'ancre pour l'emmener ! Hé quoy, s'écria-t'il, tranſporté de colere ; & regardant le Commandant en face: Que pretendez vous faire ? Croyez-vous que les miens me laiſſent ainſi enlever à leurs yeux ſans combattre? Sçachez que ce ſont tous gens de teſte & d'execution, principalement mon Lieutenant ; qu'ils affrontent les dangers, & ne craignent point la mort.

Le Capitaine reconnut bien-tôt à la contenance déterminée des Flibuſtiers, la certitude de ce que luy diſoit Van-horn. Et comme il n'avoit pas ordre exprez de riſquer ny de commettre les Armes du Roy contre de tels Armateurs, plus par politique que par autre motif, il relâcha Van-horn, lequel échapé de ce danger, & ayant apris qu'une partie des Galions du Roy d'Eſpagne attendoient à Porto Ricco l'occaſion favorable d'une eſcorte pour partir ; il fit voile de

ce côté-là, & y entra au ſon des Trompettes, fit ſçavoir au Gouverneur qu'il luy venoit offrir ſon ſervice & ſa Flotte pour eſcorter les Galions pendant leur paſſage.

Le Gouverneur qui ſçavoit tresbien de quelle maniere il en avoit uſé, tant à l'égard des Hollandois, que des François qu'il attaquoit à toute heure, accepta volontiers ſes offres, il conſentit qu'il partiſt avec les Galions. Van-horn les accompagna quelque temps afin qu'ils ne ſe défiaſſent de rien. Mais ſi-toſt qu'il trouva l'occaſion & ſon avantage, aydé de quelques-uns des Vaiſſeaux qui l'avoient joint, il coula à fonds quelques Galions, ſe ſaiſit des plus richement chargez, & donna la chaſſe au reſte. Enfin ſe voyant également hay des François, des Eſpagnols, & des Hollandois qu'il avoit tous inſultez, il ſe joignit aux Avanturiers, & fit pluſieurs expeditions avec eux; Ayant eu quelque different avec le

Capitaine Laurent, ils ſe battirent, & il mourut du coup que ſon ennemy luy porta, on a expliqué les raiſons, & la cauſe de ſa mort. Leur Combat ſe fit ſur la Caye du Sacrifice, à deux lieuës de la Vera-Cruz, & Van-horn fut enterré à la Caye Logrette qui n'eſt qu'à trois lieuës du *Cap de Catoche* dans la Province de Jucatum, éloignée de la Vera-Cruz de deux cent lieuës ou environ.

S'il a eu beaucoup de défauts, il n'a pas moins eu de merite. Il eſtoit ſi brave de ſa perſonne, qu'il ne pouvoit ſouffrir aucune marque de foibleſſe parmy les ſiens. Dans l'ardeur du Combat, il parcouroit ſon Vaiſſeau, obſervoit tout ſon monde l'un aprés l'autre; & s'il remarquoit la moindre ſurpriſe de leur part aux coups imprevûs de Fuſil, de Canon, ou de Piſtolet, ſoit en baiſſant la teſte, ou en s'ébranlant tant ſoit peu, il les tuoit ſur le champ, enſorte que les veritables braves prenoient plai-

ſir de l'eſtre à ſes yeux, & les lâches, s'il y en avoit, n'oſoient le paroiſtre. Mais s'il puniſſoit ainſi ceux qui manquoient de cœur, il recompenſoit bien ceux qui en avoient, car ſes richeſſes eſtoient immenſes, & ſa generoſité à leur égard eſtoit de meſme.

Sa magnificence égaloit ſes richeſſes, il portoit ordinairement un fil de perles d'une groſſeur extraordinaire, & d'un prix ineſtimable, avec un Rubis d'une beauté ſurprenante. Il a laiſſé une veuve fort riche, qui s'eſt retirée à Oſtende où elle vit heureuſement.

CHAPITRE V.

Particularitez qui regardent le Capitaine Grandmond; & le retour des Flibuſtiers chargez du butin de la Vera-Cruz.

VAn-horn n'auroit pas eſté le ſeul qui auroit pery aprés l'expedition de la Vera-Cruz, ſans

un coup du Ciel. En effet tous les Flibuſtiers eſtoient dans une extreme diſette, lorſqu'ils apercûrent un Vaiſſeau chargé de Farine ſortant de la Vera Cruz, qui tomba dans leurs mains ; autrement ils n'auroient pû aller à luy, car il faiſoit calme. Ce qui les accommoda fort, & leur donna le moyen de ſuivre leur route.

Le Capitaine Grandmont qui les commandoit alors, parce que Vanhorn à ſa mort luy avoit laiſſé le commandement de ſon Vaiſſeau, en attendant que ſon fils fût en âge ; ce Capitaine outré de la perte de Van-horn qu'il aimoit fort & qu'il eſtimoit de meſme, lâcha dans le premier mouvement de ſa douleur quelque parole contre Laurent qui luy fut auſſi-toſt rapportée par un Avanturier de ſes amis qui ſe jetta pour cet effet à la nage. Cette nouvelle ne l'étonna point; mais prévoyant que les Avanturiers dans cette occaſion ne

manqueroient pas de prendre party les uns contre les autres, & de ſe défaire eux-meſmes, il apareilla pour éviter ce malheur, diſant qu'il eſtoit plus à propos de reſerver tant de braves gens pour défaire leurs Ennemis Et ſans ſe mettre en peine de le ſuivre, il ne ſongea plus qu'à s'en aller avec tous ſes gens remplis du butin qu'ils avoient fait à l'expedition de la Vera-Cruz.

S'eſtant muni de quelques rafraichiſſemens à la Caye Mohere, ou Caye à Femme, ainſi nommée à cauſe que les Eſpagnols au commencement de la Conqueſte des Indes, y laiſſoient leurs femmes, pour ſuivre leurs Ennemis, il mit à la voile, & traita fort honneſtement le Capitaine Eſpagnol qui commandoit le Vaiſſeau chargé de Farine, dont le hazard l'avoit fait Maiſtre; Et aprés en avoir oſté les vivres & tout ce qui l'accommodoit le plus, il en oſta encore les

deux Hunieres & le rendit à ce Capitaine qu'il renvoya dans cet eſtat, de crainte qu'il ne gagnaſt au vent, & n'avertît les Eſpagnols de l'endroit où eſtoient les Avanturiers. C'eſt pourquoy il ne luy laiſſa que ſes deux baſſes voiles pour aller au premier Port ſous le vent d'où ils eſtoient.

Enſuite Grandmont & ſa Patache ſe diſpoſerent pour aller au petit Goave, il s'y rendit heureuſement; mais la Patache s'eſtant ſeparée, n'eut pas le meſme bonheur, elle rencontra les Armadilles qui luy donnerent la chaſſe, & forcerent les Avanturiers qui étoient deſſus de deſcendre dans un petit Bateau, & de ſe ſauver à la faveur de la nuit au nombre de quatre vingt dix hommes avec tout leur argent, abandonnant les Eſclaves & les Marchandiſes qui étoient dans la Patache. Ils arriverent avec ce petit Bateau au Cap de Saint Antoine, & de là à la Ja-

maïque ſur des Vaiſſeaux Anglois.

Il eſt bon de remarquer que les Flibuſtiers qui ont fait ce qu'ils appellent bon butin, c'eſt à dire qui raportent beaucoup d'argent de leurs courſes, viennent plutoſt à la Jamaïque ou à l'Iſle St. Domingue qu'ailleurs, parce qu'ils trouvent dans ces lieux une pleine liberté & tout ce qui peut ſatisfaire à leur débauche. Lorſqu'ils arrivent à la Jamaique, leurs habits eſtoient délabrez, leurs viſages pâles, maigres, & défigurez; Mais on s'arreſta moins à regarder le deſordre où ils paroiſſoient, que les richeſſes qu'ils apportoient.

On eſtoit ravy d'étonnement de voir les uns chargez de gros ſacs d'argent ſur leurs épaules ou ſur leurs teſtes, les autres ſur le dos & entre leurs bras tant qu'ils pouvoient porter. Chacun ſe réjoüit à leur arrivée, & y prit part ſelon ſon talent & ſa profeſſion, s'attendant tous de profiter de leur butin, &

de le partager avec eux ; ſur tout les Marchands & les Cabaretiers, les Femmes & les Joüeurs.

Ils firent leur premiere deſcente chez les Cabaretiers où tout étoit en joye ; on leur ſervit d'abord ce qui pouvoit ſervir à leur nourriture & à leur rétabliſſement, & ils ne furent pas plutoſt remis qu'ils paſſerent du neceſſaire au ſuperflu. Ce ne fut plus que Tables couvertes de toute ſorte de mets exquis & de vins delicieux. L'ardeur de la débauche joüant alors ſon jeu dans chaque teſte, ils faiſoient ſauter les Verres en l'air à coups de canne, & renverſant les pots & les plats mélez confuſement avec le vin & ce débris de Verres, cela degeneroit en une crapule dégoutante, où la profuſion & le dégât avoient plus de part que le plaiſir.

Quelques-uns laſſez de cette vie allerent chez les Marchands lever des étoffes & s'habillerent magnifiquement, ce ne furent qu'ajuſte-

mens ſur leurs habits, & que dorures. En cet état ils paſſerent chez les Dames, de là chez les Joüeurs, tellement qu'il ne reſta rien aux Flibuſtiers, ny de leur argent ny de leurs dorures: Et leur ſortie de la Jamaïque fut pareille à leur entrée, à leur argent prés qu'ils n'avoient plus, paroiſſant auſſi défaits & abbatus de leur débauche & de l'abondance, qu'ils l'avoient eſté de la diſette & des fatigues de leur courſe.

Quand on leur demande quel plaiſir ils prennent à dépenſer en ſi peu de temps & avec tant de prodigalité les richeſſes qu'ils amaſſent avec tant d'efforts & de peines. Ils vous répondent ingenuement: Expoſez que nous ſommes à une infinité de dangers, noſtre deſtinée eſt bien differente de celle des autres hommes; Aujourd'huy vivants, demain morts, que nous importe d'amaſſer & de ménager: Nous ne comptons que ſur

le jour que nous avons vécu, & jamais ſur celuy que nous avons à vivre. Tout noſtre ſoin eſt plûtoſt de paſſer la vie, que d'épargner dequoy la conſerver.

On leur peut répondre, qu'au moment qu'ils ſont devenus riches, qu'ils n'auroient qu'à conſerver ce qu'ils ont, à ne plus faire de courſes, & à changer de vie; Ils vous repliqueront qu'en changeant de vie, il faudroit qu'ils changeaſſent auſſi de mœurs & d'inclination; & le reſte que l'on pourroit dire ſur ce ſujet, qui feroit naiſtre une diſſertation dans les formes, & l'on n'entreprend qu'une hiſtoire.

CHAPITRE VI.

Suite de ce qui eſt arrivé aux Flibuſtiers pendant les années 1685. 1686. 1688. *&* 1690.

EN l'année 1685. les Flibuſtiers entrerent dans la mer du Sud, & firent deſcente ſur la Coſte; mais leurs Guides les ayant trahis, ils tomberent dans une embuſcade d'Indiens qui s'eſtant mis en armes en pluſieurs endroits, en tuerent un bon nombre & ſuivirent les autres de ſi prés, qu'ils les obligerent de retourner à leurs Vaiſſeaux, ſans avoir eu le temps de faire de l'eau, ny de ſe pourvoir de vivres; & l'Eſcadre que le Vice-Roy du Perou avoit envoyée en mer pour leur donner la chaſſe, s'eſtant mis à croiſer entre Lima & Panama, ils avoient eſté obligez des'éloigner de la Coſte, &

de laiſſer le commerce libre entre ces deux Villes.

Ceux qui s'étoient avancez juſques à Campeſche ne furent pas plus heureux; car y ayant débarqué au nombre de mille pour aller ſurprendre la Ville de Merida dans la Province de Jucatum, les Eſpagnols y firent entrer promptement ſept cents hommes, & prirent ſi bien leurs meſures qu'ils mirent cette Place en état de ne rien craindre. Quelque temps aprés le Gouverneur de Panama ayant envoyé deux Vaiſſeaux de Guerre pour leur donner la chaſſe; ils ſe ſaiſirent de quatre Bâtiments qui attendoient les Flibuſtiers à la Coſte d'une Iſle voiſine où ils avoient mis pied à terre pour y faire de l'eau. Les Eſpagnols eſperoient de les faire perir dans cet endroit faute de vivres; mais les Flibuſtiers auſſi ingenieux que braves n'ont pas laiſſé d'échaper à la vigilance de leurs Ennemis.

En l'année 1686. ils furent plus heureux : Ayant fait deſcente aux environs de Cartagene, ils prirent une voiture de marchandiſes précieuſes qu'on y conduiſoit : & s'étant enſuite avancez ſans bruit dans le Païs, ils pillerent le Fauxbourg de cette Ville, dont les habitans furent obligez de leur donner une ſomme fort conſiderable pour ſe garantir de l'incendie. Ils étoient tellement enflez d'orgueil de ſe voir maiſtres d'un ſi riche butin, qu'ils ne pûrent le partager ſans ſe broüiller enſemble contre leur ordinaire ; & même ils en ſeroient venus aux mains, n'eût eſté qu'un d'eux propoſa de s'en rapporter à ce qu'en diroit le Gouverneur de la Tortuë, où ils allerent terminer leur different.

En l'année 1688 un Particulier revenant de ces Païs où depuis peu il avoit fait une fortune conſiderable ; mit dans ſon Vaiſſeau treize Boucaniers pour les paſſer che-

min faiſant dans une Iſle où ils vouloient aller, qui ſe trouvoit ſur ſa route. Quelques jours aprés il aperçût un Vaiſſeau de guerre Oſtendois qui venoit à luy ; La terreur le prit, & dans cette extremité il ne put faire autre choſe que de deplorer ſon malheur, de ſe voir prêt à perdre dans un moment ce qui luy avoit coûté tant de peine à acquerir.

Les treize Boucaniers qui étoient occupez à joüer, entendant cet homme ſe lamenter ainſi, voulurent ſçavoir quel étoit le ſujet de cette deſolation ſi inopinée ; & voyant un Bâtiment qui venoit à eux ils dirent à leur hoſte de ne point s'effrayer, qu'il ſongeât ſeulement à leur preparer un bon repas, & qu'ils auroient ſoin de le ſi bien deffendre que d'autres qu'eux ne viendroient pas le manger.

En effet s'eſtant mis en état de défenſe, & ayant fait deſcendre en bas tous ceux qui auroient pû les

embaraſſer, ils commencerent par une décharge de treize coups qui tua treize des ennemis, & continuerent ainſi deux fois ſans manquer un ſeul homme; de ſorte qu'ils tuerent en tres-peu de temps trente-neuf Eſpagnols : & ſans doute qu'ils ſe ſeroient rendus maiſtres du Vaiſſeau ennemy, ſi l'Eſpagnol qui le commandoit voyant qu'il avoit affaire à des Flibuſtiers ne ſe fût retiré.

Une victoire ſi à propos cauſa bien de la joye à ce Particulier qui auroit abandonné de bon cœur la meilleure partie de ce qu'il avoit gagné pour ſauver le reſte. Auſſi regala-t-il fort bien les Avanturiers ou Boucaniers, non pas d'un repas comme ils l'avoient demandé; mais il les défraya pendant tout le temps de leur paſſage, qui ne fut qúe joye & profuſion d'eau de vie, & de tout ce qui pouvoit le mieux convenir à ces brayes liberateurs.

Il ſe paſſa plus d'un an ſans qu'on aprît rien de memorable de la part des Avanturiers ou Flibuſtiers; mais en l'année 1690. Monſieur de Cuſſi Tarin Gouverneur pour le Roy ſur la Coſte de Saint Domingue ayant aſſemblé environ mille hommes, partie Flibuſtiers ; & partie Habitans du quartier du Cap & du Port de Para, fit une entrepriſe ſur la Ville de *San-Jago de los Cavalleros*, ſituée au Nord, preſque au milieu de cette Iſle : & s'eſtant campé dans un endroit, nommé *la Savana di d'ogna Igreſſa*, il rangea ſa petite armée en bataille & preſenta le combat au Gouverneur Eſpagnol, qui ſe retira, au lieu de l'accepter.

Les Flibuſtiers ayant par ce moyen le paſſage libre, avancerent ſans ſe mettre en peine d'autre choſe, & furent attaquez par trois mille Eſpagnols dans un défilé à demy lieuë de la Ville, où ils s'étoient mis en embuſcade. Ce qui n'étonna point le ſieur Cuſſi-Tarin

que les guides avoient averti; au contraire il alla aux ennemis dans un ſi bel ordre, & avec une telle reſolution qu'il les obligea de ſe retirer, diſperſez çà & là, dans les bois, aprés avoir laiſſé plus de mille des leurs ſur la place.

Cette victoire ne luy coûta qu'environ quarante hommes & deux Officiers Subalternes; & ne trouvant plus d'obſtacle, il marcha droit à la Ville de *San-Iago*, que les Flibuſtiers pillerent, & brûlerent enſuite, hormis les Egliſes que Monſieur Cuſſi-Tarin leur avoit expreſſement recommandées.

Aprés cette expedition, ils s'en revinrent à la Coſte avec leur butin, où il arriva dans ce moment des Caraïbes qui ſont les anciens habitans naturels des Indes.

Ces Caraïbes venoient de l'Iſle Saint Vincent à 30. lieuës au vent de la Martinique, pour troquer des Perroquets, des Poules, des fruits, des paniers de jonc reſiſtant à l'eau & quantité d'autres choſes de leur

façon dont nos Habitans s'accommodent fort bien. Quelques François arrivez en ce Païs furent ſurpris de les voir nuds, tant les hommes que les femmes, & frotez d'un rouge ſale qu'on appelle *Rocou*, n'ayant qu'un petit morceau de toile attachée à leur ceinture qui les couvroit par devant; leurs cheveux étoient partagez d'une oreille à l'autre, ceux de devant coupez venant au milieu du front, & ceux de derrier cordonnez & retrouſſez, ce qui faiſoit un toupet ſur le derriere de la teſte : Pluſieurs d'entr'eux avoient des coliers de criſtal & de verre de differentes couleurs. Deux des plus diſtinguez portoient chacun un petit cercle de bois ſur la teſte en forme de couronne environ large d'un pouce : L'un etoit garni tout autour de plumes de Perroquet de differentes couleurs miſes toutes droites; L'autre avoit une ſeule plume rouge, droite & longue d'environ 8. ou 9. pouces.

On diſoit que c'eſtoit deux Capitaines. Le premier avoit l'entre-deux des narines percé, d'où pendoit un anneau qui battoit ſur ſa bouche, outre cela il avoit à ſon col un *Caracoli*, ce qui eſt une eſpece de croiſſant de diametre environ d'un écu blanc qui luy venoit tomber ſur l'eſtomac, & deux chiflets de grandeur differente dont il regala ceux qui luy avoient preſenté de l'eau de vie, & aprés quelques autres honneſtetez qu'on luy fit il prit le plus grand de ces deux chifflets & commença une aubade Caraïbe plus forte que la premiere, que perſonne ne put ſuporter.

Un Aumônier qui ſe trouva pour lors â la Coſte nous dit qu'il avoit fait trois voyages chez ces Indiens, & qu'ayant une fois fait deſcente ſur leurs Coſtes avec quelques Officiers, ils allerent à un *Carbet* ou village éloigné de la mer d'une bonne lieuë, où leur chef faiſoit ordinairement ſon ſejour; les Officiers luy preſenterent chacun une

bouteille d'eau de vie dont ils s'etoient munis. Aprés en avoir bû de chacune, il leur en témoigna ſa reconnoiſſance par un preſent qu'il fit d'une jeune fille à chaque Officier. Monſieur l'Abé qui eſtoit du nombre eut auſſi la ſienne : il m'a parû bien éveillé pour ne pas s'accommoder d'un tel preſent, s'il avoit eſté à la bienſéance des gens de ſon caractere. Mais ny les uns ny les autres n'accepterent cette offre : ils remercierent le Caraïbe de ſon honneſteté.

Ces Indiens n'avoient pas encor échangé toutes leurs denrées, qu'on vit arriver encor une Piraugue avec ſept ou huit de leurs compatriotes. Il ne faut pas s'imaginer que ces Piraugues des Indiens ſoient ſemblables à celles dont les Eſpagnols ſe ſervent pour piller les Coſtes de l'Iſle Saint Domingue que les François habitent, & pour défendre les leurs de l'inſulte des Avanturiers qui viennent enlever leur bétail.

Celle des Caraïbes va à rames

ſeulement, & la Piraugue des Eſpagnols va à voiles & à rames. C'eſt une demie galere qui porte ordinairement 120. hommes, & nage à 36. 40. & 44. avirons. Sa longueur eſt de 90. pieds de Roy, & ſa largeur au milieu eſt de 16. à 18. pieds, toûjours en retreciſſant ſur le devant; mais un peu moins ſur le derriere, où l'on met quatre pierriers qui ſervent pour l'abordage d'un vaiſſeau, & ſur le devant une piece de canon de 8. à 9. pieds de long & de 4. à 6. livres de bales. Sa profondeur eſt de 4. à 5. pieds, & ne tire ordinairement qu'un pied & demi d'eau.

Elle peut eſtre dématée au gré des Eſpagnols qui couchent les 2. mats ſur des chandeliers, qui ſont deux fourches de fer plantées au milieu du vaiſſeau. On ne fait cette manœuvre que quand le vent eſt contraire, ou quand les Eſpagnols aprehendent d'être découverts de l'ennemy. Si pour lors ils ſont le long de la Coſte, ils tirent la Piraugue à ſec, la couvrent de feüillages

& ſe mettent à terre : De ſorte que bien ſouvent de grands vaiſſeaux amarrent prés de cette Piraugue ſans s'en apercevoir, & les Eſpagnols qui ſont à terre viennent de nuit, ſe mettent dans leur Piraugue ainſi cachée, & vont à la découverte du vaiſſeau. S'il eſt ennemy ſans doute qu'ils le ſurprennent facilement, & s'en rendent maiſtres avant qu'on les aperçoive.

Les Eſpagnols ne font cette entrepriſe qu'aprés avoir bien examiné pendant le jour avec des lunettes d'aproche, ſi c'eſt un vaiſſeau marchand, ou ſi c'en eſt un armé en guerre ; car pour ceux où ils croyent qu'il y a des Avanturiers, ils n'oſent en aprocher.

Ces ſortes de Piraugues vont fort viſte, parce que outre qu'elles ſont bâties de bois d'Acaïou qui eſt fort leger, elles peuvent aller en même temps à la voile & à la rame, & faire ſans peine 6. à 7. lieuës par heure. Nos Avanturiers n'en ont gueres, à moins que ce ne ſoit par ſurpriſe ;

car pour en conſtruire, ils neſçavent ce que c'eſt, & ne s'attendent qu'à celles qu'ils prennent en mer. Cependant il ſeroit neceſſaire qu'il y en eût à la Coſte de ſaint Domingue pour conſerver la Colonie Françoiſe qui eſt fort endommagée de ces Piraugues.

Les Eſpagnols ſont ſi adroits à les conſtruire, qu'en 8 ou 10. jours on les void achevées, & cela avec peu de monde. Bien ſouvent ils les tiennent toutes prêtes à monter, en ſorte qu'en moins de deux jours ils ont aſſemblé toutes les parties qui compoſent cette Piraugue, & la mettent en mer ſans que leurs ennemis puiſſent en eſtre avertis, ce qui eſt fort dangereux.

C'eſt avec ces ſortes de bâtimens qu'ils ont pillé trois quartiers de la Coſte de St Domingue apartenant aux François. Ces quartiers ſont *L'Iſle à Vache* preſentement abandonnée, *la grande Anſe* auſſi abndonnée, & le quatier *des Nipes*

HISTOIRE

HISTOIRE DES ANIMAUX ET DES PLANTES

Qui ſont ſur les Iſles de la Tortuë & de ſaint Domingue.

CHAPITRE I.

De l'Iſle de la Tortuë & de ce qui s'y rencontre.

DAns la premiere impreſſion que l'on à faite de l'Hiſtoire des Avanturiers ou Flibuſtiers, l'on y avoit meſlé une deſcription des Animaux, des Arbres fruitiers & de ce qu'il y a de particulier ſur les Iſles de la Tortuë & de ſaint Domingue, où ces Gens là ont pris leur origine ; mais quelques Perſonnes de bon gouſt ayant reconnu que ce deſſein gaſtoit la beauté de l'Hiſtoire par une interruption hors de propos, l'on a ſuivant leur avis placé à la fin de l'ouvrage tout ce qui regardoit les animaux & les plantes, afin que le Lecteur eût la ſatisfaction de le voir augmenté de quantité d'évenemens ſinguliers arrivez aux Flibuſtiers depuis quelques années, ſans qu'on ait rien retranché de ce qui pouvoit faire connoiſtre l'eſtat naturel des

Iſles de la Tortuë & de St. Domingue.

L'Iſle de la Tortuë eſt ainſi nommée, parce qu'elle en a la figure. Sa ſituation eſt proche de l'Iſle ſaint Domingue ſouz le 20. degré 30. à 40. minutes au nord de la ligne équinoxiale : Elle eſt fertile en toute ſorte de fruits que l'on trouve dans les Antilles, & ſur tout en Tabac. Les ſeules Bêtes à quatre pieds qui s'y rencontrent ſont des Sangliers que l'on a aportez de la grande Iſle ; & l'on n'y trouve que des Ramiers, des Tourterelles & quelques autres petits oyſeaux pour tout Gibier.

Les Ramiers y viennent ſi abondamment pendant une ſaiſon de l'année, que les habitans en pourroient vivre ſans manger d'autre viande. J'en ay tué en trois ou quatre heures quatre-vingt quinze, ſans avoir fait cinquante pas. Ils viennent par bandes s'abbattre ſur les arbres, dont ils mangent la graine, & quand elle manque, ils vont ſur d'autres arbres qui pottent auſſi de la graine, mais ils deviennent ſi amers qu'on n'en peut manger.

Un Gentilhomme Gaſcon nouvellement arrivé de France en ce Païs, à qui on avoit fait preſent de ces Ramiers ſur la fin de la ſaiſon, ſe plaignit dans le repas qu'ils eſtoient amers. Un de ceux du Païs qui eſtoit à table, luy dit en riant

qu'on avoit oublié à leur oſter le fiel, *Cap de bis bous abez raiſon*, & voulut battre ſes valets, diſant que de long-temps il n'avoit mangé un morceau qui valuſt, & qu'ils avoient gaſté ce qu'on luy avoit preſenté. Celuy qui avoit cauſé cette émotion l'appaiſa bien-toſt, en luy demandant, ſi les Ramiers de ſon Païs avoient du fiel, & luy expliqua au meſme temps, la cauſe pourquoy ces Ramiers eſtoient ainſi amers.

Le Poiſſon eſt en abondance le long de la coſte de cette Iſle, dans le canal, car au Nord il n'y en a pas tant. J'en nommeray les differentes eſpeces, lors que je feray la deſcription de l'Iſle Eſpagnole. Entre autres ſortes de poiſſon, l'on y void beaucoup de Hommars ou Ecreviſſes de mer, qui ſont ſemblables aux noſtres, excepté qu'ils n'ont point de pinces. Il n'y a pas de temps plus propre pour prendre ce poiſſon que la nuit à la clarté du feu: Et cela ſans autre inſtrument que la main. Les habitans font des flambeaux de bois de Santal jaune, qu'ils fendent par éclat. Ce bois rend une flamme fort claire, quoy qu'il ſoit verd; c'eſt pourquoy ils le nomment bois de chandelle. Il y a diverſes ſortes de poiſſon en coquillage, comme Moules, Huitres, Bourgaux, ou Eſcargots de mer, Lambics, Caſques, Porce-

Bois de chandele

laines, & pluſieurs autres eſpeces que je n'ay jamais entendu nommer.

Quant aux Reptiles il y en a de pluſieurs ſortes; les Tortuës que l'on y void ſe nomment *Carets*; il y a auſſi quelques Lezards; qui ne ſont pas en ſi grande quantité que les *Crabes* ou *Cancres*. On en void de deux ſortes fort communs, que les habitans nomment *Crabes Blanches*, & les Eſpagnols *Cangreios*. Et la deuxieſme ſorte ils l'appellent *Crabes rouges*, ou *Tourlourous*. Ces deux ſortes de Cancres font des trous en terre, & coupent les racines de ce que l'on plante, ſoit tabac, cannes de ſucre ou autres. Il n'y a point de ſerpens venimeux, mais ſeulement quelques couleuvres qui ne font point d'autre mal, que de manger les poules & les pigeons. J'en ay veu une qui paroiſſoit longue de cinq quarts d'aune, qui venoit d'avaler ſept pigeons & une groſſe poule; nous mangeaſmes ces pigeons fricaſſez, aprés les avoir tirez de ſon corps, où ils n'avoient pas eſté trois heures, j'ay auſſi mangé de ces couleuvres: Dans le beſoin on s'accomode de tout.

L'on voit certains petits Reptiles qui ont une coquille comme un Vignot ou Eſcargot, ayant le devant de meſme qu'une Ecreviſſe, & le reſte du corps ſemblable à l'Eſcargot. Ces Reptiles nommez *Soldats*

ſont bons à manger, & tres-nouriſſans; Ils ont encore une vertu medicinale que j'ay éprouvée; mais il faut uſer d'induſtrie pour les avoir, car leurs coquilles ſont ſi dures, que ſi on veut les caſſer, on gaſte cet animal: Il faut ſeulement les approcher du feu, & ils ſortent d'eux-meſmes, puis les mettre en telle quantité que l'on veut dans un ſac expoſé au Soleil; il en dégoute une huile rouge qui eſt extremément bonne pour toutes les douleurs froides, & racourciſſemens de nerfs. On trouve encore dans ce païs des Cameleons, & un grand nombre de petits Lezards qu'on nomme *Anolis* ou *Gobemouches*: ces differentes eſpeces d'animaux ne font aucun dommage, ils vivent d'inſectes, que l'on trouve dans cette Iſle, comme fourmis & autres de differentes eſpeces, dont nous avons à parler. Ils y ſont aſſez importuns, car ſi on laiſſe une heure de temps quelque morceau de viande ſur une table, on n'y void plus qu'une fourmiliere. Il y a des gueſpes, frelons, mouches de diverſes façons, & des ſcorpions, des aragnées, des chenilles & des verds. De toutes ces ſortes d'animaux on n'en voit aucun qui ſoit venimeux, ny importun comme les *Mouſquites* & *Maringoüins*, dont je traiteray dans la ſuite.

A la verité, ſi les Scorpions & les Sco-

lopendres, qu'on nomme beſtes à mille pieds, n'y ſont aucunement venimeux, les arbres & les plantes n'en ſont pas de meſme. J'en décriray icy trois ſeulement, ſçavoir un Arbre, un Arbriſſeau & une Plante, dont j'ay veu des experiences. L'Arbre venimeux dont je veux parler croiſt haut comme un Poirier, il a ſes feüilles ſemblables à celles du Laurier ſauvage, & porte un fruit de meſme que des pommes de reynettes qui en ont l'gouſt & l'odeur, c'eſt pourquoy les Eſpagnols le nomment *Arbos de Mançanillas*, qui ſignifie arbre portant petites pommes. Ce fruit renferme un venin ſi contagieux, que quand il tombe dans la mer, il le communique aux poiſſons qui en mangent: Le *Tezar* & la *Bequne* ſont deux poiſſons fort friands de ces pommes. On connoiſt quand ils en ont mangé à leurs dents, qui deviennent de couleur livide ou noiraſtre. Cet indice n'empeſcha pourtant pas qu'en l'an 1667. la plus grande partie du Bourg de la Baſſe-terre de cette Iſle penſa eſtre empoiſonnée, pour avoir mangé du Tazar, qu'un Peſcheur Indien eſtoit venu vendre. On prend ordinairement pour contrepoiſon l'areſte de ce poiſſon roſtie, & miſe dans du vin; mais dans cette occaſion, je ne trouvay point de remede plus ſeur, que de boire de

Deſcription de la Mançanilla.

l'huile d'olive. Plusieurs en furent malades plus de trois mois. Les Indiens adroits connoissent quand ce poisson a mangé de la Mançanilla, en goustant du cœur; s'ils le trouvent picquant sur la langue, ils n'en mangent point; mais au contraire s'il est doux, ils usent de ce poisson avec toute assurance. Les nouveaux venus de l'Europe s'empoisonnent fort souvent, car ce fruit est si agreable à la veuë & à l'odorat, qu'on ne peut se dispenser d'en gouster; & lors que quelqu'un en a mangé, tout le remede qu'on luy fait, est de le lier, & de l'empescher de boire l'espace de deux ou trois jours: mais c'est un grand tourment, car il crie sans cesse qu'il brusle. Tout son corps devient rouge comme du feu, & sa langue noire comme du charbon. Si par malheur il en a trop mangé, il n'y a guere moyen de le rechaper.

Remede contre le venin de la Mançanilla.

L'arbre qui porte la Mançanilla n'est pas moins venimeux dans sa verdure que son fruit & ses feüilles. Il jette un suc laicteux comme le figuier, qui est tout à fait caustique. Si quelqu'un s'endort sous cet arbre, & qu'il en tombe quelque goute d'eau sur sa chair, il y vient aussi-tost de grosses loupes rouges. J'y ay moy mesme esté attrapé, car en ayant pris une branche pour chasser des moucherons qui m'incommodoient au visage, il m'y sur-

vint une Ereſipelle, dont je fus trois jours incommodé & ſans voir.

Pour l'Arbriſſeau venimeux, il eſt ſemblable au Piment, qu'on appelle en Europe Poivre d'Inde : A la verité il luy reſſemble fort, ſinon qu'il croiſt plus haut: il porte un fruit gros comme un pois, que les habitans appellent Piment à l'œil, à cauſe que les Indiens le pilent & s'en frottent les yeux, afin de voir, diſent-ils, plus clair au fond de l'eau, quand ils vont tirer du poiſſon avec des fléches ou des harpons. Un Eſpagnol m'a dit que la racine de cet Arbriſſeau eſtoit un grand poiſon, dont il avoit veu l'experience, & qu'il n'y avoit point d'autre contre-poiſon que ſa graine pilée & buë dans du vin.

Hiſtoire au ſujet de la Mançanilla.

Il n'eſt pas icy hors de propos de reciter une petite Hiſtoire arrivée au ſujet de la plante venimeuſe qui croiſt dans ce lieu. Une Dame de l'Iſle de la Tortuë avoit une jeune Eſclave noire aſſez jolie, elle fut long-temps pourſuivie par un garçon du païs auſſi Eſclave; mais n'ayant point d'amitié pour luy, elle le mal-traita de paroles, & luy dit qu'elle s'en plaindroit: Il la quitta en la menaçant, & auſſi-toſt elle en avertit ſa Maiteſſe. Trois jours aprés ce garçon ſurprit la jeune Eſclave qui repoſoit ſur ſon lit pendant la chaleur du jour; car comme il n'y a rien

de fermé, il estoit entré où elle dormoit, & s'aprochant luy avoit mis des feüilles d'une herbe entre les deux gros orteils des pieds. Quelque temps aprés la Maistresse l'appella, & voyant que cette fille ne venoit pas, elle fut obligée de la chercher, & l'ayant trouvée endormie, elle la poussa fortement pour l'éveiller, mais cette pauvre Esclave dormoit d'un someil dont on ne réveille jamais. Sa Maitresse voyant un accident si funeste m'envoya querir, & me conta la chose ainsi que je viens de reciter, & qu'un petit enfant qui avoit veu ce Noir mettre l'herbe, luy avoit rapportée; je fis l'ouverture du corps pour voir s'il n'estoit point empoisonné, je n'en trouvay aucune marque, je pris les feüilles qu'on luy avoit trouvées entre les orteils pour en faire l'experience sur un chien qui dormoit, il en mourut de même. J'en fis autant sur un chien éveillé, ce qui ne luy causa aucun mal. A la verité les assistans & moy furent étonnez de voir la force du poison de cette plante.

Chapitre II.

Des Arbres fruitiers les plus rares de l'Isle St. Domingue.

J'Ay déja remarqué que le fonds de terre de l'Isle de S. Domingue estoit

tres-bon, & qu'il produiſoit plus luy ſeul, que tous les autres de l'Amerique enſemble : car les arbres y croiſſent avec plus de force qu'en pas aucun autre lieu, & les fruits en ſont beaucoup meilleurs.

Parmy le grand nombre d'arbres & de fruits qui viennent dans l'Amerique, je ne veux parler que de quelques-uns des plus rares : car ſi je parlois de tous, je pourrois eſtre ennuyeux.

On trouve dans cette Iſle quantité d'Orangers & de Citronniers que la nature y produit d'elle-meſme. Les fruits n'en ſont pas agreables, comme ceux que l'on cultive en Europe ; au contraire ils ſont fort aigres, petits, & toutefois pleins de ſuç, n'ayant pas l'écorce épaiſſe. Ces citroniers & ces orangers ſont ſemblables à ceux que l'on void ordinairement. Les Eſpagnols & les Portugais ont eu ſoin venant dans cette Iſle d'y planter des arbres fruitiers, & de la peupler d'animaux qu'on n'y voyoit point.

Quand un Eſpagnol ſe trouve dans une foreſt, & qu'il y rencontre quelque arbre fruitier, il a ſoin de planter la ſemence du fruit qu'il mange. C'eſt pour ce ſujet que les terres qu'ils ont habitées ſont plus remplies de toutes ſortes d'arbres fruitiers, que celles que les autres Nations habitent. Auſſi voit-on dans l'Iſ-

le Eſpagnole de grandes plaines, qui ne ſont couvertes que d'orangers, produiſant des oranges auſſi douces que celles qui viennent de Portugal, dont les Portuguais ont apporté l'eſpece de la Chine en Europe.

Remarque d'un Eſpagnol.

Un vieux Eſpagnol qui avoit une parfaite connoiſſance des proprietez de l'Amerique, m'a dit que dans une orange aigre, il avoit remarqué un grain parmy les autres, qui planté en terre produiſoit un arbre portant des oranges douces.

Bannaniers

Les Bannaniers ſont certains arbriſſeaux qu'on pourroit plûtoſt nommer plante, parce qu'ils n'ont aucun bois ſolide, mais ſeulement un tronc mol, plein de de ſuc, & que l'on peut couper avec un couteau. Il croiſt juſqu'à douze à quinze pieds de hauteur. Du milieu de ſa tige ſort une fleur de couleur de pourpre, de la groſſeur d'un artichaut. Le fruit qui en provient peut nourrir l'homme en diverſes manieres, tantoſt il luy ſert de pain, preparé d'une façon, tontoſt de vin, préparé d'une autre, parce que l'on en tire un ſuc qui eſt auſſi fort que cette liqueur. On le fait ſécher comme les figues lors qu'il eſt bien meur, en l'expoſant au Soleil, aprés en avoir oſté l'écorce; il ſe candit comme ſi on l'avoit parſemé de ſucre.

Les feüilles de cet arbre ſont douces eſtant ſechées, de ſorte que les habitans de ces lieux en font des lits auſſi bons que nos lits de plume. Quelques Auteurs ont dit que c'eſtoit ſur ces feüilles, que la ſainte Vierge mit repoſer le Sauveur du monde, aprés qu'il fut né. Cela pourroit bien eſtre, car j'ay veu de ces arbres dans la terre Sainte.

Surquoy le Sauveur repoſa, quand il fut né.

D'autres veulent encore que ce ſoit des feüilles de cet arbre dont Adam ſe couvrit aprés qu'il eut peché. Effectivement elles ſont ſi larges, que je me ſouviens d'avoir veu enſevelir le corps mort d'un puiſſant homme avec deux de ces feüilles: Mais ſi beaucoup de gens petendent qu'Adam ſe couvrit des feüilles de cette arbre, il n'y en a pas moins qni croyent qu'il mangea de ſon fruit dans le Paradis Terreſtre. Ce qui eſt certain & qui peût ſembler merveilleux, c'eſt qu'au moment que l'on coupe ſon fruit, on aperçoit une croix fort bien marquée, ſur chaque tronçon coupé. Ainſi, ſuppoſé que tout ce que l'on dit à cet égard, ſoit comme on le dit; ſi-toſt qu'Adam eût trouvé dans ce fruit la cauſe de ſon mal, il y pût voir auſſi la figure du remede.

Quoy qu'il en ſoit, je croy eſtre obligé d'avertir le public que cet arbre eſt

fort utile à la Medecine : Car ſi on prend un noyau qui ſort de ce fruit avant qu'il ſoit meur, il eſt admirable pour manger la chair corrompuë des ulceres, & les guerit meſme entierement. Il n'y a pas long-temps que j'en ay veu un dans le Iardin deMedecine de l'Univerſité deLeyden en Hollande mais il eſtoit fort jeune. Ce que je remarque pour faire connoiſtre que l'on en peut élever dans ce païs & ailleurs : Et comme il eſt utile à tant de choſes il ſeroit bon d'en planter par tout, afin d'éprouver où il peut venir le mieux.

Abricotiers.

L'arbricotier eſt un arbre plus haut que les plus grands Chaînes de l'Europe il a les feüilles ſemblables au laurier ſauvage, l'écorce comme celle du poirier; la chair de ſon fruit reſſemble à celle de nos abricots, quoy que la figure en ſoit fort differente, en ce qu'ils ſont fort gros, couverts d'une peau dure & épaiſſe, ils ont le gouſt meilleur & l'odeur plus agreable que nos abricots : le noyau n'eſt point dur : les Eſpagnols cultivent ces arbres & font des confitures de leur fruit. Il n'y a qu'un lieu dans ces Iſles où il s'en rencontre, les Sangliers s'en nourriſſent dans la ſaiſon, c'eſt ce qui fait que leur viande eſt plus excellente que dans un autre.

Cet abricot eſt parfaitement bon lors qu'il eſt cuit avec de la chair du meſme Sanglier, & eſtant mangé crû, il eſt tres-dur à digerer; & il y a autant à manger à un ſeul de ces fruits qu'aux plus gros de nos melons.

Papayer. Le Papayer eſt un arbre qui croiſt de hauteur environ vingt à vingt-cinq pieds, qui n'a qu'un tronc ſans branches, & au ſommet duquel il y a quinze ou vingt feüeilles extraordinairement larges, & dont la queuë eſt longue comme la moitié du bras; deſſus ces feüilles, ſont les fruits que l'on voit attachez au tronc de l'arbre; il porte fruit continuellement, il y en a toûjours en fleur, d'autres qui ne font que noüer, d'autres à demy meurs, & d'autres meurs: Il y a de ces fruits qui ſont gros comme des grenades, & environ de cette figure, & d'autres beaucoup plus gros.

Cacaoyer. Arbre qui produit la ſemence du Chocolat. Le Cacaoyer eſt l'arbre qui produit la ſemence que les Eſpagnols nomment Cacao, dequoy l'on fait le chocolat; cet arbre reſſemble au ceriſier, & ne vient pas plus haut: Son fruit eſt une gouſſe qui croiſt en ſon tronc de la groſſeur d'un concombre, & tout de meſme, excepté qu'il commence & finit en pointe; le dedans de cette gouſſe eſt épais d'un demy doigt, forme un tiſſu de fibres blancs &

fort ſucculents, un peu acide, fort bon à étancher la ſoif. Les fibres contiennent dans leur milieu dix à douze, & juſques à quatorze grains de couleur violette, qui ſont gros comme le pouce, & ſecs comme un gland de cheſne. Ce grain eſt couvert d'une petite écorce; eſtant ouvert, il ne ſe ſepare pas ſeulement en deux comme les amandes ou les noix, mais en cinq ou ſix petites pieces qui ſont inégalement jointes enſemble; au milieu deſquelles eſt un petit pignon qui a le germe fort tendre & difficile à conſerver: c'eſt de cette ſemence que les Eſpagnols font la celebre boiſſon du chocolat. Lors qu'ils eurent conquis ce païs, les Indiens leur firent boire de cette liqueur qu'ils trouverent ſi bonne & ſi utile pour la ſanté, qu'ils l'ont miſe en uſage entre-eux, non ſeulement dans l'Amerique, mais auſſi en Europe, où elle eſt aſſez commune, & meſme aux autres Nations qui l'habitent, quoy que les Eſpagnols ſe ſoient toûjours reſervé le ſecret de la preparer; parce qu'en quelque part que ce ſoit, on ne ſçauroit boire de bon chocolat, s'il ne vient d'Eſpagne, qui ſurpaſſe en bonté le Thé des Chinois, le Caphé des Perſes & des Turcs. En ſorte que cette boiſſon noûrit tellement le corps & le tient dans un ſi grand embonpoint, que l'on en pour-

Dequoy les Eſpagnols font le Chocolat.

roit vivre ſans avoir beſoin de prendre autre choſe.

Si les Eſpagnols ont le ſecret de preparer cette boiſſon, ils ont pareillement celuy de cultiver les arbres qui produiſent la ſemence dequoy elle ſe fait : Car de toutes les Nations qui habitent dans l'Amerique, il n'y a qu'eux qui ſçavent cultiver cet arbre, & qui faſſent commerce de ſa ſemence ; par lequel quelques-uns d'entr'eux ſe ſont tellement enrichis, qu'ils tirent ordinairement plus de vingt mille écus de rente par an, tous frais faits, d'un ſeul jardin planté de ces arbres.

M'eſtant trouvé parmy les Eſpagnols j'ay eu la curioſité de ſçavoir la maniere de cultiver ces arbres, & comment ils preparent la ſemence pour en faire la boiſſon dont on a parlé. J'en vais donner la deſcription, que le public a juſqu'à preſent ignorée.

CHAPITRE III.

Maniere de faire le Chocolat, & de cultiver l'arbre qui produit la graine dont on le fait.

LORS que les Eſpagnols veulent avoir de la ſemence pour produire ces arbres

ils laiſſent parfaitement meurir & ſecher les gouſſes qui la contiennent; aprés ils oſtent la ſemence de ces gouſſes, qu'ils font ſoigneuſement ſecher à l'ombre; cela fait ils preparent un quarreau de terre, qu'ils entourent & couvrent de feüilles de Palmiſtes, & y plantent les grains de Cacao à quelque diſtance l'un de l'autre, ils couvrent ces quarreaux de terre durant le jour à cauſe de l'ardeur du Soleil, & les découvrent pendant la nuit, afin que la roſée humecte la terre; ils en uſent ainſi juſqu'à ce que cette ſemence ait produit de petits arbres de la hauteur de deux pieds. Pendant que cette pepiniere croiſt, on prepare un autre lieu pour y tranſplanter les arbres, & ce lieu doit eſtre au bord d'une riviere dans un païs plat & aſſez humide. Il faut ſur tout que la terre en ſoit bonne & un peu meſlée de ſable. Cette place ainſi preparée, on y plante des rangées de Bannaniers, dont nous avons déja parlé, auſſi preſts l'un de l'autre que l'on veut que les arbres de Cacao le ſoient. Lors que ces Bannaniers ont pris racine on plante au pied de chacun d'eux un Cacaoyer, & cela afin que l'ardeur du Soleil ne nuiſe point à ces petits arbres, qui ſont trop delicats pour en pouvoir ſouffrir l'ardeur, & qui en ſont preſervez par l'ombre que forme les Bannaniers. On les en-

tretient de cette ſorte, juſqu'à ce qu'ils ſoient gros comme le bras, ce qui arrive en un an & demi ou deux ans de temps, aprés on arrache tous les bannaniers, & on laiſſe le cacaoyers ſeuls, leſquels rapportent du fruit ordinairement deux fois l'année, la premiere au mois de Mars, la ſeconde au mois de Septembre.

Il ne faut pas oublier qu'on eſt toujours obligé de les tenir humides, & empêcher qu'il ne croiſſe des herbes à l'entour; & toutefois cela n'occupe point tant que deux ou trois Eſclaves ne ſoient capables d'entretenir un jardin planté de cinq à ſix mille pieds de ces arbres.

La recolte du fruit qui vient de ces arbres ſe fait ainſi. Lors que les gouſſes qui ſont vertes en croiſſant deviennent jaûnes en meuriſſant, on les coupe & on les ouvre. On en tire les grains qu'il faut prendre ſoin de nettoyer des fibres ſucculents qui les envelopent, on les met enſuite ſecher au Soleil ſur de grandes tables, pour en tirer cette ſemence dont les Eſpagnols font un tres-grand commerce, tant chez eux que chez les Etrangers, mais particulierement chez eux. Je puis aſſurer comme une choſe vraye qu'il s'en negocie tous les ans pour plus de dix millions; & elle eſt ſi precieuſe qu'il y a beaucoup d'endroits dans l'Amerique où l'on s'en

ſert au lieu de monnoye; on en donne 12. à 14. grains pour une reale d'Eſpagne. Chocola: monnoye ordinaire des Indes.

Le Païs où l'on en fait plus de commerce, ſont les Iſles de la Trinité, du Perou, & autres lieux. De là les Juifs la tranſportent en France, en Angleterre, en Hollande, en Suede, en Dannemark & en Italie, où il s'en conſomme beaucoup. Cependant il arrive que la plus grande partie des Nations de l'Europe l'achetent plûtôt pour ſa grande reputation, que pour l'utilité qu'ils en tirent, parce qu'ils y ſont ordinairement trompez.

En effet, l'avarice & l'avidité de ceux qui vendent cette liqueur, eſt telle, que pour gagner beaucoup, ils donnent du laict à boire, dans lequel ils meſlent des choſes qui ne ſont rien moins que le Chocolat; & l'on peut dire avec verité, comme je l'ay déja remarqué, qu'il n'y a que les Eſpagnols qui le ſçavent bien preparer. Or voicy comme je l'ay veu faire par eux-meſmes aux Indes de l'Amerique. Tromperie de ceux qui vendent le Chocolat.

CHAPITRE IV.

Maniere de preparer le Chocolat, & d'en uſer.

LEs Eſpagnols prennent les Grains du Cacao, les font roſtir dans une poële

percée, comme on fait les marons en Europe; aprés ils en oſtent la petite peau qui eſt deſſus, les mettent ſur une pierre & les broyent, juſques à ce qu'ils ſoient reduits en paſte, à laquelle ils ajoûtent deux fois autant de ſucre, avec du poivre & de la Banille, du Muſc, de l'Ambre-gris. Aprés qu'ils ont bien meſlé toutes ces choſes avec cette paſte, ils en font des Rouleaux, ou de petits pains qu'ils gardent; & quand ils s'en veulent ſervir, ils rapent de ces rouleaux comme on fait de la muſcade; en ſuite ils mettent de l'eau chauffer dedans des pots de cuivres ou d'argent qu'ils ont exprés. Cela fait ils la verſent dans des taſſes de Fayance, de Porcelaine, ou de Coco, qui ne ſervent qu'à cet uſage. Ils ont un petit morceau de biſcuit tout preſt qu'ils trempent dedans. Voila de la maniere qu'ils le preparent, & qu'ils en uſent.

Compoſition du Chocolat,

Maniere d'enuſer.

Mais afin que le Lecteur n'ignore, & n'ait rien à deſirer pour la parfaite preparation de cette liqueur; je diray encore ce que c'eſt que la Banilla, qui entre dans la compoſition du Chocolat, & qui eſt la principale choſe qui ſert à luy donner du gouſt & de la force.

Proprietez de la Banilla.

La Banilla eſt une petite gouſſe qui croiſt d'une plante aſſez haute, qui a de petites feüilles. Ces gouſſes ſont longues

étroites, & remplies d'un ſuc mieleux & de tres bonne odeur, elles ſont pleines d'une petite ſemence preſque imperceptible, & qui ne ſert qu'au chocolat. Sa proprieté naturelle eſt d'échauffer & de fortifier l'eſtomach, ce qui augmente la vertu du Chocolat, qui eſt plus froid que chaud.

A proprement dire, il eſt anodin, parce qu'il tempere toutes les grandes douleurs d'entrailles. Je me ſuis une fois guery d'une diſſenterie aſſez vehemente avec les ſeuls grains de Cacao mangez cruds: ce fut un Indien qui m'enſeigna ce remede. On en tire encore une huile qui eſt auſſi douce, & qui ſe compoſe tout de meſme que celle d'amende. Cette huile eſt merveilleuſe pour la brûlure. Les Eſpagnols s'en ſervent pour cela, & fort efficacement.

Remede contre la douleur d'entrailles.

L'Orme de ce païs-là n'eſt diſſemblable des noſtres, qu'en ce qu'il eſt plus petit, qu'il a les feüilles beaucoup plus grandes, & qu'il raporte une ſemence bien differente; elle tombe de l'arbre quand elle eſt ſeche, & eſt faite comme un petit morceau de liege arondy. Eſtant maſchée, elle laiſſe un admirable gouſt dans la bouche. Quantité d'oyes ſauvages viennent dans cette Iſle; lors que la graine tombe de l'Orme elles la mangent, & en de-

Effets de la ſemence de l'Orme.

viennent ſi groſſes, qu'elles ſont obligées de demeurer plus d'un mois aprés que cette graine leur a manqué; à cauſe qu'elles ne peuvent voller, tant elles ſont graſſes & peſantes.

Palmiſte franc. Le *Palmiſte franc* eſt un arbre de 130. pieds de hauts ou environ, les queuës de ſes feüilles ſont d'une ſubſtance maniable, couverte d'une peau blanche comme neige, mince comme du papier & douce comme de la ſoye, ſur laquelle on peut auſſi bien & mieux écrire que ſur l'écorce du Tillier, dont les Anciens ſe ſervoient avant l'invention du papier & du parchemin. Les Boucaniers autrefois n'ayant ny papier, ny ancre, ny plume, faiſoient des plumes de certains petits roſeau, comme font les Turcs encore aujourd'huy, & ſe ſervoient du ſuc de Genipas au lieu d'ancre, écrivoient ſur cette petite peau qui leur ſervoit de papier.

Invention des anciens Boucaniers.

Palmiſte épiné. Le *Palmiſte épiné* eſt ainſi nommé, à cauſe que depuis le pied juſqu'au ſommet il eſt garny d'épines, qui ſont longues de quatre doigts, de figure platte, extremément ſubtiles, dures & penetrantes. On les voit autour de cet arbre par cordons, à quelque diſtance les uns des autres. Il y a de certains Indiens de la terre ferme de l'Amerique Meridionale nommez Aroargues, qui ſe ſervent de ces

Hiſt. à ce ſujet.

épines pour tourmenter leurs Ennemis quand ils les ont fait priſonniers de guerre. Voicy la maniere: Ils attachent le priſonnier à un arbre, & le lardent de ces épines ſi prés à prés, qu'on ne peut mettre un pouce entre deux. Ces épines ont un grand bout dehors, environné de cotton trempé d'huile de Palme; étant ainſi accomodées ils y mettent le feu, & malgré ce tourment, le miſerable qui le ſouffre ne laiſſe pas de chanter. Un Eſpagnol m'a raconté cette petite hiſtoire, que j'ay bien voulu mettre icy à l'occaſion des Palmiſtes: & ſur ce que je luy demandois pourquoi ceux qui ſouffroient ce tourment chantoient, il ne m'en pût rendre d'autre raiſon que l'experience; peut-eſtre auſſi, ajoûtoit-il, que ces Barbares croyent que ces mal-heureux chantent, lors qu'ils ſe plaignent fortement; mais il ſe trompoit, car j'ay ſceu depuis, & c'eſt une verité conſtante, que la coûtume de ces ſortes d'Indiens, lors qu'ils ont fait quelques priſonniers de guerre, & qu'ils les font mourir par les plus cruels tourmens, eſt de les contraindre de chanter, & voila ſans doute pourquoy le miſerable dont je parle chantoit. J'ay nommé ces arbres, *Palmiſtes*, à cauſe que les habitans les nomment ainſi, quoy que l'on doive dire Palmiers.

Acajou

L'Acaiou eſt un arbre qui croiſt extremément haut & gros, les François l'appellent ainſi, du nom que les Sauvages lui donnent, & les Eſpagnols *Cedro*. J'en ay veu deux tables chez les RR. PP. Chartreux de Xeres en Andalouſie Province d'Eſpagne, qui eſtoient chacune tout d'une piece, & avoient quatre-vingt dix pouces de long, & ſoixante & dix de large. Ces deux tables leur avoient eſté apportées de Saint Domingue, qui eſt la ville capitale de l'Iſle dont nous parlons. Ce bois eſt beaucoup en uſage dans l'Amerique: On en fait de fort belles ſculptures, c'eſt à quoy il eſt le plus propre; car outre qu'il eſt tres-beau de couleur, & de tres-agreable odeur, il n'eſt nullement caſſant, & c'eſt ce qui le fait eſtimer le plus de ceux qui le travaillent.

Mangle
Effet de ſes racines.

Le *Mangle* eſt de trois eſpeces differentes, mais je ne parle que d'une ſeule, qui eſt celle qui croiſt dans les lieux que la mer inonde. Ces arbres ont leur racine hors de terre, fort élevée & quelquefois plus que de branches; ſi bien que le tronc de l'arbre eſt entre les branches & les racines. Ils ſont tellement entrelaſſez par leurs racines les uns dans les autres, que l'on pourroit faire quelquefois plus de dix lieuës ſur ces arbres, ſans mettre pied à terre. Il y a des Indiens dans certains endroits

droits de l'Amerique qui bâtiſſent des maiſons deſſus. On voit ſouvent des branches de ces arbres ſi avancées dans la mer, qu'il s'y amaſſe des rochers d'huitres; tellement que cela donneroit lieu aux Voyageurs de dire qu'ils ont veu croiſtre, auſſi bien des huitres aux arbres, que de certains ont aſſuré avoir veu des Oyes provenir de quelques arbres dans l'Ecoſſe & dans l'Irlande.

Il y a une ſorte d'arbre que les Boucaniers François nomment *Gommier*, & la gomme, qu'il jette, *Gomme de cochon* à cauſe que les Sangliers s'étant mordus les uns les autres, vont avec leurs crocs donner des chocs à cet arbre, & le dépoüillent entierement de ſon écorce; auſſi-toſt il jette une gomme, tout de meſme que la vigne au printemps rend de l'eau, lors qu'on la coupe. Les Sangliers ſe frottent contre cet arbre, aux endroits où il jette ſa gomme, afin d'en faire entrer dans leurs playes, & ſe gueriſſent parfaitement. Elle eſt auſſi admirable pour guerir toute ſorte de playes; & les Sauvages s'en ſervent communément dans leurs plus grandes bleſſures.

Le bois à enyvrer, eſt ainſi nommé, à cauſe de l'effet qu'il produit; lors qu'eſtant pris, ou ſon écorce battuë dans un ſac, & miſe dans de l'eau dormante, eny-

vre tous les poiſſons ; en ſorte qu'on les prend à la main. Cet arbre croiſt environ haut comme le poirier , & a les feüilles ſemblables à un treffe.

Quinquina. Le Quinquina qu'on nous apporte de l'Amerique, qui fait changer & même ceſſer pour quelque temps les fiévres, n'eſt autre choſe que l'écorce de cet arbre. Les Eſpagnols l'apportent de S. Franciſco de Quinto, Province du Perou, & diſent qu'elle ne croiſt que là.

Le Copal eſt un grand arbre, ſemblable au gommier, dont nous avons parlé. Quelques Indiens idolatres ſe ſervent de cette gomme, pour brûler ſur leurs Autels, comme nous nous ſervons de l'encens.

Manioc. Le Manioc croiſt de la hauteur d'un homme, ſes feüilles ſont partagées en cinq branches ſur une même queuë, comme les cinq doigts de la main , & pas plus larges. Ces branches s'écartent dés le pied de l'arbre. Il produit deux ou trois racines groſſes comme la cuiſſe, & pezent bien ſouvent juſques à ſoixante ou ſoixante-dix livres. C'eſt de ces racines que les Chreſtiens & les Indiens font du pain de cette maniere.

Adreſſe des Indiens. preparer le Manioc Aprés qu'ils ont arraché ces racines, ils les grattent avec des rapes de cuivre ou de fer blanc, ſemblables à celles dont on

ſe ſert pour le ſucre, mais grandes de deux pieds de long & d'un pied de large. Quand il eſt ainſi rapé, ils le mettent dans des ſacs de toile forte & claire, & enſuite ſous une preſſe, afin d'en tirer le ſuc, qui eſt un dangereux poiſon : car ſi un animal en boit, ou mange de ces racines vertes, il meurt auſſi-tôt. Ce ſuc eſt fort corroſif, je l'ay reconnu, en lavant de certains ulceres, qui ſont devenus fort beaux, & de facile gueriſon. Le plus grand remede contre ce venin, c'eſt de faire avaler de l'huile aux perſonnes, ou aux animaux qui en ont pris. Bien que ce ſoit un grand poiſon, il ne laiſſe pas d'eſtre utile, car quand on l'expoſe au Soleil dans des vaiſſeaux avec du piment, il aigrit, & eſt auſſi bon aux ſauces que le vinaigre. Je n'en ay veu que chez les Eſpagnols. Ce ſuc ainſi preſſé, il reſte dans le ſac une matiere qui reſſemble à de la farine, & on la laiſſe ſecher au Soleil, on la garde pour s'en ſervir quand on veut, & pour la tranſporter ſans qu'elle ſe gâte ; les autres la mettent d'abord ſur de grandes platines de fer, qui viennent de Suede, dont les Chapeliers ſe ſervent à faire leurs chapeaux. On y fait un feu aſſez moderé, & cela ſe cuit comme une tourte, dont les habitans vivent.

Remede contre le ſuc venimeux du Manioc.

Invention des Sauvages.

Les Sauvages le font de la même maniere, avec cette difference qu'au lieu de rape, ils ſe ſervent d'une piece de bois, dans laquelle ils enchaſſent de petites pierres dures & pointuës. Au lieu de ſac de toile, ils uſent d'écorce d'arbre, dont ils font un tiſſu fort propre : & pour des platines de fer, ils en ont de terre qu'ils font eux-mêmes.

Boiſſon des Ameriquains.

Cette racine eſt auſſi utile en Amerique, que le bled en Europe. On en fait une boiſſon, qui vaut bien noſtre biere. Cet arbriſſeau ne vient point de ſemence comme les autres : on coupe de ces branches par pieces, environ d'un pied de long: on fait des trous environ de demy pied avant dans la terre, où on enfoüit ces branches coupées, ayant ſoin de mettre certains nœuds en haut ; car autrement ils ne produiroient rien.

La Nanna eſt une plante qui produit un des meilleurs fruits, & des plus delicats qui croiſſent dans toute l'étenduë de l'Amerique. Ce fruit eſt ſemblable à un artichaut, ſa ſubſtance reſſemble à celle d'une poire fort ſucculente, ſon ſuc eſt extremément agreable, & ſubtil en un point, que quand on en mange un peu trop, il ouvre toutes les petites veines & arteres qui ſont dans la bouche : de maniere que l'on ſaigne beaucoup,

Subtilité de la Nanna.

ſans pourtant en reſſentir aucune incommodité.

Il n'eſt pas beſoin que je donne icy la deſcription du Tabac : car il eſt ſi connu par toute l'Europe, qu'il n'y a aucune nation qui ne s'en ſerve, n'en connoiſſe les proprietez, & ne l'aime avec paſſion; juſques-là que les Turcs, à qui l'Alcoran deffend expreſſement d'en uſer, ſur peine d'un grand peché, ne laiſſent pas d'en prendre abondamment ; car dans le temps de leur Carême appellé *Ramazan*, pendant lequel ils ne mangent point de tout le jour, ils ne ceſſent point de prendre du tabac en fumée, avec cette précaution qu'ils ont grand ſoin d'avaller cette fumée, de peur que l'on ne s'en apperçoive à l'odeur, ou autrement. Voicy la maniere que ſe cultive cette fameuſe plante dans l'Amerique.

Maniere de cultiver le Tabac, & de l'apreſter.

On prepare un quarré de terre, comme j'ay dit qu'on faiſoit pour le Cacao, où l'on plante de la ſemence. On arroſe tous les jours ce quarré, & on le couvre pendant l'ardeur du Soleil. Quand il ne fait point ſoleil & qu'il ne pleut pas, il faut l'arroſer tout de même. Cette ſemence eſtant levée hors de terre, elle forme une petite tige comme la laituë ; on la change de place, de même que cette plante, & on la met à trois pieds de diſtance l'une

de l'autre ; on n'y doit point ſouffrir d'herbes étrangeres. Lors que les feüilles ſont devenuës grandes, & qu'elles ſe caſſent quand on y touche, c'eſt une marque que le tabac eſt meur : alors il faut le couper, & le laiſſer deux ou trois heures au Soleil, puis amaſſer toutes les plantes deux à deux, pour les pendre à des perches, juſques à cinq étages les unes ſur les autres, dans des loges qui ſont ſeulement couvertes, de peur que le tabac ne ſoit moüillé ; mais ouvertes de toutes parts afin que l'air y puiſſe mieux entrer, & de crainte que le tabac ne s'échauffe & ne pourriſſe.

Avant le levé du Soleil on dépend ces perches, afin de tenir les feüilles du tabac ſouples, de peur qu'elles ne ſe caſſent & ne deviennent en poudre, & on en tire toutes les jambes.

Quand il eſt ſec, on met toutes les feüilles enſemble en pacquet, & avant que de les tordre, on les laiſſe tremper dans l'eau de la mer, & on les tord aprés qu'elles y ont trempé. Il faut remarquer que le tabac de Verine eſt le meilleur de tous, que les femmes le fument auſſi-bien que les hommes, & que c'eſt une choſe auſſi ſurprenante en ce païs de voir des femmes qui ne fument point, que d'en voir en France qui fumeroient.

Qualité du tabac de Verine.

Quoyque le tabac ſoit ſi celebre par toute la terre, & dans un ſi grand uſage, je n'en ay jamais bien compris la raiſon: & toutefois je puis dire que la medecine que j'exerce depuis ſi long-temps, m'a donné quelque connoiſſance de ce qui peut eſtre utile ou contraire à la ſanté.

CHAPITRE V.

Des Animaux à quatre pieds qui ſont ſur l'Iſle S. Domingue.

Nourriture des anciens Indiens

LOrsque les Eſpagnols découvrirent l'Iſle dont je parle, ils n'y trouverent aucuns animaux à quatre pieds; les Indiens qui l'habitoient ne vivant que de volaille & de poiſſon, de fruits & de legumes que la terre leur produiſoit; mais ſi toſt qu'ils s'en furent rendus les maiſtres, ils peuplerent cette Iſle de Taureaux, de Vaches, de Chevaux & de Porcs: leſquels en cent ans ſe ſont fort multipliez, enſorte que les François y venant, en trouverent une ſi grande quantité qu'ils ne ſe donnoient pas la peine de les aller chercher dans les bois, mais les attendoient au bord de la mer pour les tuer, & encore en tuer autant qu'ils vouloient.

Les Taureaux y ſont fort puiſſans,

ont les jambes courtes & menuës, & courent fort viſte. La nuit ils paiſſent dans les prairies, & le jour ils ſe retirent dans les bois à cauſe de l'ardeur du Soleil. Lorſqu'ils ſont bleſſez ſans eſtre eſtropiez, le Chaſſeur eſt obligé de ſe ſauver au plûtoſt ſur un arbre : car le Taureau le vient chercher, & le tient quelquefois trois ou quatre heures aſſiegé. Ces animaux bleſſent ſouvent les Chaſſeurs, & les tuent auſſi-bien que leurs chiens.

Il y a encore un grand nombre de Chevaux ; on en voit quelquefois des troupes de plus de cinq cents enſemble, qui courent : Et lors qu'ils voyent un homme ils s'arreſtent tous. Un d'eux ſe détache, approche la perſonne, & lorſqu'il en eſt à une portée de piſtolet, il ſe met à ſouffler des nazeaux & à courir, & à l'inſtant tous les autres le ſuivent. Je ne ſçay ſi ces Chevaux ont degeneré, eſtant devenus ſauvages : car ils ne ſont pas ſi beaux que ceux d'Eſpagne, quoyqu'ils viennent de cette race : ils ont la teſte fort groſſe, auſſi-bien que les jambes, qui ſont meſme raboteuſes, les oreilles & le col long. Ils ſont tres-bons pour travailler & faciles à aprivoiſer. Les Habitans & les Chaſſeurs s'en ſervent pour porter leurs cuirs. Voicy comme ils les prennent ; ils tendent des

Chevaux Sauvages à quoy utiles.

Maniere de les prendre & de les apprivoiſer.

lacs de corde assez forte, sur de certaines routes par où ces animaux ont accoûtumé de passer, ils ne manquent point de s'y prendre, & quelquefois de s'étrangler, lorsqu'ils se prennent par le col. Estant pris, on les attache à un arbre, on les y laisse deux jours sans manger ny boire, ensuite on leur donne à boire & à manger, & ils deviennent aussi doux que s'ils n'avoient jamais esté sauvages. Il y a eu mesme des Boucaniers qui s'en estant long temps servis, & n'ayant pas la commodité de les garder ny de les nourrir, les ont laissé aller; & deux mois aprés les rencontrant, ils les venoient flatter & se laissoient reprendre. On en tuë souvent pour en avoir la graisse, qu'on leve de la criniere & du ventre. On la fait fondre, pour s'en servir au lieu d'huile à brûler.

Les Sangliers y sont aussi en grand nombre, & se défendent tres-bien contre les Chasseurs & leurs chiens. Ils ne vont que par bandes au nombre de vingt-cinq ou trente, & lorsqu'une meute vient les attaquer, tous les mâles se mettent devant & toutes les femelles avec leurs petits derriere : & comme il y a des arbres qui contiennent quelques vingt-cinq à trente pas de circuit, ils se mettent contre un arbre pour les garantir,

Industrie des sangliers à se défendre contre les Chasseurs.

Quand ils ſont dans quelque lieu où il n'y a point d'arbre, les mâles ſe mettent tout autour & les femelles avec leurs petits au milieu; lorſqu'ils voyent approcher les chiens, ils font ſonner leurs dents l'une contre l'autre, comme pour donner de la terreur à leurs ennemis. En effet leurs crocs ſont ſi tranchans, qu'ils ont bientoſt déchiré un chien quand ils l'attrapent. Il ſemble auſſi que les chiens connoiſſent les maſles, & qu'ils ne s'attaquent qu'aux femelles qui n'ont point de défenſes. Il y a des Sangliers qui vont ſeuls & qui toutefois ne laiſſent pas de ſe défendre contre une meute de vingt-cinq à trente chiens, quand ils peuvent attraper un arbre & garantir leurs teſticules, car quand un chien les prend par là, ils ſont à bas, & leurs forces perduës, & s'il y a quelque chien aſſez hardy pour les prendre à la gorge, il eſt bientoſt en pieces.

On y voit des chiens ſauvages qui ont beaucoup multiplié dans l'Iſle, par la negligence des Chaſſeurs Eſpagnols & François, qui les ont laiſſez en chaſſant dans le bois. Leur multitude eſt incroyable, & ils reſſemblent à nos levriers. Ils ſont fort carnaſſiers, & ils n'ont pas l'aſſurance ny la force d'attaquer les chevaux, mais ils mangent les poulains &

les veaux. Les Sangliers ne leur font pas peur, car quelquefois ils ſe trouvent enſemble, plus de quatre ou cinq cens.

Un Boucanier François me fit remarquer une troupe d'environ vingt-cinq ou trente chiens qui pourſuivoient un gros ſanglier ; enfin ils l'atteignirent, & le mirent bas dans une petite prairie où il n'y avoit aucun bois : cependant nous nous eſtions poſtez ſur un arbre d'où nous vîmes le combat, qui dura prés de deux heures. Ces chiens déchirerent la gorge au ſanglier ; l'ayant tué ils ſe retirerent tous à quartier, & l'un d'eux ſe détacha qui fut manger ſeul ; aprés qu'il eut mangé, les autres allerent pour faire la meſme choſe, mais nous tirâmes chacun un coup de fuſil, qui les fit fuïr, excepté deux qui demeurerent ſur la place, & nous euſmes le Sanglier, qui n'avoit que la gorge & les teſticules mangées.

Combat ſingulier.

Le Boucanier m'expliqua pourquoy ce Chien avoit ainſi mangé ſeul ; c'eſt que dans toutes les troupes de Chiens il y a un Brac qui trouve le Sanglier, & quand il eſt pris, les autres Chiens ont accoûtumé de le laiſſer manger le premier Il me jura qu'il avoit toûjours obſervé la meſme choſe, que depuis j'ay remarquée auſſi plus de vingt fois.

Ordre que les Chiens ſauvages gardent en chaſſant.

Il eſt vray que dans les meutes que les Boucaniers ont, il y a un Brac qui va toûjours devant ; & ſi tôt qu'il a trouvé le Sanglier, il ne donne que deux ou trois coups d'aboy ; à l'inſtant les autres chiens partent, pourſuivent le Sanglier, & luy les regarde faire. Si toſt que le Sanglier eſt mort, le Chaſſeur luy donne un morceau, qu'il mange ſeul, ſans qu'on donne rien aux autres, que quand ils ſont revenus de la chaſſe.

Il y a de l'apparence que comme les Chiens ſauvages ſont venus de meutes entieres oubliées dans les bois par les Chaſſeurs, ils ont pû retenir le meſme ordre de chaſſer.

Une choſe aſſez particuliere, c'eſt qu'on peut apprivoiſer des Sangliers, & les dreſſer à la chaſſe comme des Chiens. Je l'ay meſme experimenté. Un jour nous trouvâmes une femelle qui avoit des petits fort jeunes ; nous les apportâmes à noſtre demeure ; nous leur hachions de la viande bien menuë qu'ils mangeoient : il en mourut quelques-uns, mais nous en échapâmes quatre, qui nous ſuivoient, & joüoient avec nous comme des Chiens ; quand ils trouvoient une bande de Sangliers, ils ſe mêloient avec eux, & les amenoient vers nous. L'un d'eux un jour s'écarta, & nous le

Sangliers apprivoiſez.

croïons perdu; mais trois jours aprés il revint avec une bande de Sangliers, & nous en tuâmes quatre.

Il ſe trouve encore dans cette Iſle beaucoup d'oyſeaux; je ne parleray que de quelques-uns qui ne reſſemblent pas à ceux que nous avons en Europe.

Les Perroquets y ſont en grande quantité. Quoy-que ces oyſeaux portent le le meſme nom, ils different neanmoins beaucoup entr'eux. On ne rencontre jamais ces oyſeaux ſeuls, ils volent toûjours par bande, & vivent de ſemence comme les Ramiers; ils font leurs nids dans de certains trous d'arbres, où l'année precedente l'oyſeau nommé Charpentier a fait ſon nid, & il ſemble que la nature ait commis ces petits oyſeaux pour rendre ce ſervice aux Perroquets. Leurs petits dans ces trous ne ſont jamais moüillez; ils les font au nombre impair, ſçavoir trois, cinq & ſept. Le premier nombre eſt plus ordinaire, & le dernier plus rare. Quand on veut les élever & les apprivoiſer, il faut les dénicher pendant qu'ils ſont jeunes: car quand ils ſont grands, & qu'on les prend avec des apas, ils demeurent toûjours ſauvages, & ne parlent jamais. Pour avoir les jeunes, il faut couper par le pied l'arbre où ils ont fait leur nid, car on n'y

Loyſeau Charpentier à quoy utile au Perroquet.

ſçauroit monter ; & il arrive ſouvent que l'arbre en tombant les tuë, ſi bien que de deux ou trois nichées on ne ſauve que deux ou trois oyſeaux.

Charpentier, pourquoi ainſi nommé.

Le Charpentier eſt un oyſeau qui n'eſt pas plus gros qu'une Aloüette. Il a le bec long d'un bon pouce, pointu & ſi dur, que dans un jour de temps il perce un Palmiſte juſqu'au cœur, qui eſt plain de moëlle. Il eſt à remarquer que le bois de cet arbre eſt ſi dur, que les meilleurs inſtrumens de fer rebrouſſent deſſus.

Les Foux ſont certains oyſeaux ainſi appellez, à cauſe qu'ils ſe laiſſent prendre à la main. Le jour ils ſont ſur des rochers ; d'où ils ne ſortent que pour aller peſcher. Le ſoir ils viennent ſe retirer ſur des arbres : lors qu'ils y ſont une fois perchez, quand on y mettroit le feu, je croy qu'ils ne s'en iroient point, à moins qu'ils ne le ſentiſſent ; c'eſt pourquoy on les peut prendre juſqu'au dernier ſans qu'ils branlent. Ils ſe défendent pourtant le mieux qu'ils peuvent avec leur bec, mais il ne ſçauroient faire de mal. Pour moy j'ay toûjours conjecturé qu'ils ne voyent point la nuit, autrement un oyſeau ſauvage ne ſe laiſſeroit jamais prendre, joint qu'ils ne ſe laiſſent point approcher durant le jour. Ces oyſeaux ſont de la groſſeur des Canards, & leur

Singularité des oyſeaux appellez Foux.

reſſemblent aſſez, leur bec eſt de meſme que celuy d'une Gruë, tres-piquant par le bout, & fait en ſcie par les coſtez, ce qui empeſche que le poiſſon ne leur échape quand ils l'ont pris.

Il y a une autre ſorte d'oyſeaux qu'on nomme Fregates, à cauſe de leur vol, qui eſt extrémement ſubtil. Ils volent en l'air ſans qu'on leur voye remuer aucune choſe, & ne laiſſent pas d'avancer plus viſte qu'aucun oyſeau. C'eſt d'eux que les Fregates ont pris leur nom, à cauſe qu'elles vont mieux à la voile qu'aucun autre navire, qu'elles ont l'avantage, auſſi bien que de certains vaiſſeaux, de pouvoir également attaquer, ſe retirer, combattre, & ſe dégager ſans rien riſquer.

D'où les Fregates ont pris leur nom.

Ces oyſeaux nommez Fregates donnent la chaſſe aux oyſeaux appellez Foux, les font lever de deſſus les rochers où ils ſont perchez; & lors qu'ils ſont en vol, ces meſmes Fregates les battent en volant avec le bout de leurs aiſles. Les Foux, qui ne le ſont pas trop dans ce rencontre, pour mieux s'échaper de leurs ennemis, & comme s'ils les vouloient amuſer, vomiſſent tout le poiſſon qu'ils ont peſché. Les Fregates qui ne cherchent autre choſe, le reçoivent à meſure que les autres le jettent, avant qu'il tombe dans l'eau. C'eſt à la verité la choſe la plus

Combat divertiſſant.

divertiſſante qu'on puiſſe voir dans l'Amerique.

Voilà ce que je puis écrire des oyſeaux qui ſe rencontrent ſur cette Iſle; mais quand je parleray des autres Iſles de la terre ferme, je traitteray de quelques oyſeaux, & d'autres animaux à quatre pieds, dont on n'a point encore parlé: car depuis que les Eſpagnols habitent dans l'Amerique, nous n'avons que des memoires fort imparfaits, pour ne rien dire de plus: c'eſt pourquoy je puis aſſurer que jamais perſonne n'en aura écrit avec plus de fidelité & d'exactitude que moy, parce que j'ay tout vû & tout éprouvé moy-meſme.

CHAPITRE VI.

Des Reptiles de l'Iſle Eſpagnole ou S. Domingue.

IL ſe rencontre dans l'Ocean des Indes une ſi grande multitude de Reptiles & de poiſſons, qu'il n'y a que celuy qui les a créez qui en puiſſe connoiſtre le nombre, l'eſpece, & les proprietez; & comme pluſieurs en ont écrit, il ſuffira de parler de ce qu'il y a de plus particulier à cet égard, & de moins connu.

Le

Le premier c'eſt la Tortuë. Elle n'a point de langue, ny aucun organe pour oüir ; mais elle a la veuë trés-ſubtile. On ne luy trouve point de cervelle, ſon foye eſt comme celuy d'un veau, & de ſubſtance comme celuy d'un homme. Elle eſt prodigieuſement pleine d'œufs de toute ſorte de groſſeur ; les plus gros ſont comme nos œufs de Poule, ſans coquille, ſemblables à ceux que les Poules font trop toſt. Elles ont le ſang toûjours liquide, ſans qu'on y puiſſe remarquer ni froideur, ni chaleur, puiſqu'il ne fige jamais. Quand on le cuit, il ne laiſſe pas de ſe congeler comme celuy de Porc. Je n'ay jamais pû remarquer de circulation de ſang dans ces animaux, & tous leurs vaiſſeaux ſont ſemblables; on ne peut pas dire s'ils ſont veines ou arteres : neanmoins quand on les a tuées le cœur palpite fort long-temps ; j'en ay gardé qui ont palpité juſqu'à dix-huit heures de temps, toute la chair en fait de meſme, mais pas ſi long-temps que le cœur. La chair eſt compoſée de gros fibres qui contiennent beaucoup de ſuc. Les muſcles ſont longs & plats ; la graiſſe eſt verte comme de l'herbe, où l'on remarque un tiſſu de quantité de fibres : Cette graiſſe eſt ordinairement aux coſtez, ſur le ventre, & proche des iſles, la graiſſe de leur boyau

Anatomie exacte de la Tortuë.

eſt jaune comme ſaffran, & leur ſert de nourriture : car j'ay remarqué qu'on peut laiſſer une Tortuë trois ſemaines ſans manger, avant qu'elle meure, & en l'ouvrant on trouve les lieux vuides où cette graiſſe a accoûtumé d'eſtre, & il n'y reſte que des membranes, & des fibres gluants, où elle eſt ordinairement attachée; je dis cette graiſſe, à cauſe que quand elle eſt fonduë elle demeure comme de l'huile ; & eſtant en ſon entier, elle eſt auſſi ferme que la graiſſe de Porc.

Suite de l'anatomie de la Tortuë.

Elles ont quatre pattes en forme d'aiſlerons, avec des ongles. Les os y ſont dans le meſme ordre qu'aux animaux parfaits. Celles de devant ſont compoſées de l'*Omoplate* & de l'*Humerus*, qui ſont renfermées ſous l'écaille, qu'on nomme *Carapace*; & en dehors ſont le *Radius* & le *Cubitus*, & les oſſelets du *Carpe* & *Metacarpe* : & doigts des animaux parfaits. A celles de derriere on y remarque les *Iles*, l'*os femur*, qui ſont auſſi ſous la Carapace & les deux fibres, & les oſſelets du *Tarſe* & *Metatarſe*, & les orteils ſont en dehors, qui compoſent les pattes de derriere. La queuë finit par vertebres, comme le col, mais ils ne vont pas tout du long ; ils ſont attachez à la Carapace à certaines demi vertebres qui ſuivent le long de la Carapace depuis le col juſqu'à la queuë. Le deſſus de

leur écaille ſe nomme par les François, comme j'ay déja dit, *Carapace*, & le deſſous *Plaſtron*. Le deſſus eſt fait comme le dôme d'une maiſon, & le deſſous eſt plat; les Eſpagnols les nomment *Carapache* & *Plaſtron*. Cette Carapace & Plaſtron ſont compoſés d'une ſubſtance oſſeuſe & cartilagineuſe. Quand on les ouvre, on les met ſur le dos, & on coupe le plaſtron tout autour, & on le leve ainſi.

Une de ces Tortuës peut fournir plus de deux cens livres de viande, ſans compter la graiſſe, que l'on fond, dont les habitans Eſpagnols & François ſe ſervent pour manger des legumes. On trouve de ces Tortuës, lorſqu'elles ſont graſſes, qui fourniſſent plus de trente pintes d'huile. J'oublioís à dire que les Tortuës franches n'ont ſur leur Carapace qu'une petite écaille fort tendre, qui ne peut ſervir à rien qu'à mettre à des Lanternes. La chair de ces Tortuës eſt de fort bon gouſt, & aſſez nourriſſante; & la graiſſe qu'on mange avec la viande, eſt ſi penetrante, qu'on la ſuë comme on la mange: car le linge qu'on porte ſe pourrit, ſi on le garde trop long-temps. On peut dire auſſi qu'elle purifie la maſſe du ſang: car ſi quelqu'un eſt mal ſain, aprés qu'il a mangé

Effet de la graiſſe de Tortuës.

de cette viande deux ou trois mois de temps, ſans manger autre choſe, il devient fort ſain; & s'il a quelque impureté du mal Venerien, en mangeant de cette viande, le corps luy vient tout plein de galle & de ſaleté, & aprés il devient plus ſain qu'avec les meilleurs remedes de l'Europe. Les Avanturiers ſont quelquefois deux ou trois mois ſur l'Iſle à manger de cette viande pour ſe regaler.

La Tortuë ſe nourrit d'herbe, qu'elle paiſt, comme les Vaches, ſur certains fonds qui ſont le long des Iſles de l'Amerique, ſemblables à de grandes prairies. Il y a ſept à huit braſſes d'eau; & comme elle eſt fort claire quand la mer eſt calme, on void le fonds verd & beau; ſi bien que cela réjoüit la veuë. L'herbe qui y croiſt eſt longue d'un pied, la feüille eſt unie & platte tout de meſme d'un coſté que de l'autre. Ce ſont là les prairies où les Tortuës vont paiſtre. Aprés qu'elles ont bien mangé, elles vont à l'emboucheure des Rivieres, pour boire de l'eau douce. Elles ne ſçauroient demeurer plus d'un quart d'heure à ce fonds ſans ptendre l'air; elles viennent ſouffler, & puis retournent au fond; & quand elles ne mangent point, elles ont toûjours la teſte hors de l'eau; dés la

moindre choſe qu'elles voyent, elles s'enfoncent auſſi-toſt dedans. Elles vont tous les ans à terre pour pondre leurs œufs, & font des trous dans le ſable avec leurs pattes de devant, puis ſe mettent là-dedans pour pondre; enſuite elles les recouvrent, & s'en retournent. Elles y reviennent quinze jours aprés, & font la meſme choſe juſqu'à trois fois. Elles pondent à chaque fois quatre-vingt, quatre-vingt-dix juſqu'à cent œufs: les œufs demeurent dans le ſable pendant vingt-quatre ou vingt-cinq jours, dans lequel temps l'on voit ces petites Tortuës ſortir du ſable, qui courent à la mer, & ont bien de la peine à y pouvoir entrer: car la lame qui bat au rivage les rejette toûjours à terre. D'autre coſté les oyſeaux en mangent la plus grande partie avant qu'elles ſoient échapées: car elles ſont neuf jours ſans pouvoir couler à fond; ſi bien que pendant ce temps les oyſeaux dont j'ay parlé, qui vivent de poiſſon, les mangent preſque toutes, & l'on peut s'aſſurer que de cent à peine en réchape-t-il une Il eſt vray que s'il n'en periſſoit point, les navires ne pourroient pas voguer ſans toucher aux Tortuës, tant il y en auroit. Les œufs de ces Tortuës ſont tres-bons à manger, & tres-nourriſſans: ils ne ſe gâtent jamais,

Comment les Tortuës font leurs œufs

car quand les petits commencent à ſe former, ou qu'ils ſont tout à-fait formez, ils ſe trouvent toûjours bons ; je ne l'aurois jamais crû, ſi je n'en avois fait l'experience : il eſt vray que l'on dit que la faim fait trouver tout bon. Quand les gens de ce païs, Eſpagnols ou François, rencontrent des œufs de Tortuë, ils les font ſecher au Soleil, & le jaune ſe durcit, & eſt tres-bon, ſe conſervant long-temps : mais quand ils ſont vieux, ils deviennent un peu acres à la gorge, à cauſe qu'ils ſont tres huileux.

Maniére de prendre les Tortuës.

Les habitans de l'Amerique prennent ces Tortuës de trois manieres. La premiere avec des rets qu'ils nomment Folles que l'on tend ſur ces fonds d'herbes, où les Tortuës paiſſent, comme on fait un tramail, & les Tortuës venant à paſſer, ſe mettent les pattes dedans, & y demeurent accrochées.

La ſeconde maniere eſt quand elles viennent pondre à terre : les habitans qui gardent ces lieux où elles ne manquent jamais de venir tous les ans, les renverſent ſur le dos, & les empêchent de retourner à l'eau. Pour les renverſer ainſi, ils ſe mettent deux qui tiennent un bâton chacun par un bout, & le poſent ſur le ſable par où la Tortuë doit paſſer ; quand elle a les deux pattes de de-

vant paſſées par deſſus ce bâton, ils la levent & luy font faire le ſaut à la renverſe, ou ſur le coſté : Un ſeul peut faire cela, mais avec plus de peine. Cette invention eſt la plus ſeure ; car les Tortuës échaperoient ſi on les vouloit prendre par le corps avec les mains.

La troiſiéme maniere de prendre les Tortuës, eſt avec des Harpons, qui ſont des cloux gros comme ceux de charettes, ſans teſte, à quatre quarres égales, fort pointus & trempez. Ce clou eſt attaché au bout d'une Ligne de cinquante à ſoixante braſſe de long de la groſſeur du petit doigt : on met le bout du clou, qui eſt tout rond, dans un bâton au bout duquel eſt une virolle de fer, dans quoy ce clou s'enchaſſe. Ce bâton eſt long de deux braſſes & demie, & eſt attaché à la ligne avec une petite ficelle coulante, afin qu'on la puiſſe toûjours reprendre. Ceux qui veulent faire cette peſche, vont cinq ou ſix dans un Canot, plus ou moins, ſelon qu'il eſt grand : Un d'eux eſt ſur le devant tout debout, & tient à la main un bâton, qu'on nomme *Varre*, du nom Eſpagnol, qui veut dire gaule ; & ſur ſon bras gauche il a la Ligne roulée, à quoy eſt attaché ce clou ; dés qu'il voit une Tortuë au fond, il luy lance ce clou ſur le dos, dans la *Carapace*. Alors la

Tortuë prend un ſi grand erre, qu'elle traiſne le Canot plus viſte que s'il alloit à la voile ; mais comme ces animaux ne peuvent demeurer long-temps ſous l'eau ſans reſpirer, le Harponeur ſe prepare à luy lancer l'autre clou qui eſt à l'autre bout de ſa Ligne, & quand elle a ces deux cloux, on la tire dans le Canot, & on la met ſur le dos ; eſtant ainſi, elle ne peut ſe debattre. Le temps que ces gens-là prennent pour peſcher la Tortuë eſt le ſoir, le matin, & la nuit, qui eſt le meilleur temps : car elles ne mangent gueres que la nuit. Le jour ils vont remarquer les lieux où il y a beaucoup de ces bancs d'herbes, dont j'ay déja parlé : ils obſervent auſſi lors qu'ils voyent bien de l'herbe ſur l'eau, c'eſt une marque qu'il y vient de la Tortuë paître.

Cela ſemblera peut-eſtre étrange, de ce que j'ay dit que la nuit eſtoit le meilleur temps pour prendre les Tortuës à la varre. On ſçaura que lors meſme que la nuit eſt plus obſcure, c'eſt le mieux : car les Tortuës en nageant remuent l'eau, qui eſt fort claire, & qui paroiſt comme quatre feux allumez au mouvement de quatre nageoires, ou pattes de la Tortuë : ſi bien qu'en jettant la varre au milieu de ces quatre lumieres, on ne manque jamais à l'attraper : quand il fait clair de

Lune

Lune, encore auſſi bien qu'alors qu'on ne voit point de lumiere; car la Tortuë paroiſt blanche comme de l'argent ſur le fond de l'herbe qui ſemble noir. Les Indiens ont eſté les premiers, à prendre la Tortuë avec des Harpons; mais les Eſpagnols ont invanté cette varre, avec le clou, & l'on peut dire qu'ils ſont plus habiles à cette peſche que toutes les Nations qui habitent dans l'Amerique.

La ſeconde ſorte de Tortuë ne differe point de la premiere, ſinon qu'elle eſt plus petite; elle a la teſte un peu plus longue, ſon écaille qui eſt ſur le carapace eſt épaiſſe. C'eſt celle dont on ſe ſert en Europe pour faire les ouvrages d'Eſcaille Tortuë: Les Eſpagnols nomment ces Tortuës, *Carey*: & les François *Caret*. Ces gens les péchent ſeulement pour en avoir l'écaille, qu'ils vendent bien: car pour la chair elle ne vaut rien. J'en ay pourtant mangé faute d'autre choſe, & je l'ay trouvée fort mauvaiſe. Elles paiſſent comme les Tortuës franches, mais dans des lieux pierreux & pleins de mouſſe marine; elles ſont à l'égard des animaux terreſtres, comme les vaches & les moutons; les unes veulent eſtre à bon fond & les autres ſe plaiſent mieux aux montagnes.

Lorſque les Eſpagnols ont pris ces Tortuës, ils les mettent toutes vives ſur le feu, & l'écaille ſe leve. Un Eſpagnol m'a dit qu'il en avoit un jour marqué une, à pouvoir la reconnoiſtre, qu'il avoit ainſi dépoüillée de ſon écaille & l'avoit remiſe à l'eau, & que trois ans aprés il la reprit avec une auſſi belle écaille que jamais: Ces Tortuës peuplent tout de meſme que les premieres : mais elles ne font pas tant d'œufs, & ne ſont pas ſi communes. Leur graiſſe n'eſt pas ſi verte que celle des premieres ; elle eſt admirable pour toutes les douleurs froides, eſtant fort penetrante ; elles ſont ſi fortes par le bec, qu'il eſt impoſſible de leur arracher ce qu'elles tiennent. Il y a une ſubtilité à tuer les Tortuës de quelques ſortes qu'elles ſoient ; car ſi on les frappe ſur la teſte, on ne peut pas les aſſommer avec un levier; & en les frappant ſur le nez qui eſt au deſſus du bec, en forme de deux petits trous, par où elles prennent l'air, avec le manche d'un coûteau, elles ſaignent en abondance & meurent bientôt aprés.

Secret pour tuer les Tortuës.

La troiſiéme ſorte de Tortuë eſt plus large, plus longue en circuit, & plus platte que les deux autres, & a une fort groſſe teſte : c'eſt pour cette raiſon que les Anglois la nomment *Loger-het*, qui

veut dire groſſe teſte, les Eſpagnols *Caivana*, & les François *Cahoanna*. Cette ſorte de Tortuë n'eſt jamais graſſe, & a beaucoup plus mauvais gouſt que le Caret, elle pond comme les autres, & les œufs en ſont auſſi bons : L'écaille de cette derniere eſt comme celle de la Tortuë franche, & ne ſert à rien. On n'en mange que comme du Caret au beſoin.

La quatriéme ſorte de Tortuë ne differe point de la Cohanna, ſinon qu'elle eſt encore plus groſſe & fort graſſe, & ne ſert à rien qu'à faire de l'huile pour brûler. Toute ſa Carapace eſt cartilagineuſe, & on la peut couper comme l'on veut. C'eſt une choſe aſſez remarquable, que toutes ces ſortes de Tortuës ne ſe mêlent point les unes avec les autres ; mais chacunes avec leur ſemblable ; la Tortuë franche, avec la franche; le Caret avec le Caret ; ainſi des autres. Je me ſuis informé de cela à un vieux Varreur Eſpagnol, qui faiſoit ce meſtier depuis quarante ans ; il m'a dit n'avoir jamais veu une eſpece ſe meſler avec une autre differente de la ſienne.

Choſe remarquable ſur les differentes ſortes de Tortuës.

Ces quatre ſortes de Tortuës ſe tiennent ordinairement dans la mer, & ne viennent à terre que pour y pondre leurs œufs : les deux autres ſortes ſont bien au-

trement, car l'une ne va point à l'eau, & l'autre s'y tient toûjours, & ne va jamais à terre que pour pondre ſes œufs. La premiere de ces deux que nous nommerons Tortuë de Terre, eſt longue environ de deux pieds, & large d'un. Ce ſont là les plus groſſes, elles ſont en ovale, & ont le dos ou le carapace en arcade, & fort dur. On ne le peut caſſer avec les plus forts inſtrumens, la Tortuë eſtant en vie. Cette Tortuë eſt comme celle de mer, excepté les pattes où elle a cinq griffes qui luy ſervent à faire des trous dans la terre où elle ſe retire; elle n'a point d'écaille ſur ſa carapace; mais elle eſt figurée de jaune & de noir. Les Eſpagnols ont beaucoup de ces Tortuës dans leurs Magaſins, & les mangent

La ſeconde qui demeure toûjours dans l'eau douce, n'eſt differente de la Tortuë de mer qu'en ce qu'elle eſt plus petite & a des griffes tout de meſme que les Tortuës de l'Europe que l'on voit dans les Eſtangs.

Il y en a encore une ſorte de fort petites, qui ne ſont pas plus grandes que la main, qui ſe retirent & ſe nourriſſent dans les rivieres. Un jour étant en Natolie, j'en trouvay & j'en apportay à une maiſon. On commença à ſe plaindre que l'on ſentoit mauvais; & cela dura long-

Puanteur d'une eſpece de Tortuë.

temps ſans qu'on ſçût ce que c'étoit : je proteſte que jamais je n'ay ſenti une ſi vilaine odeur, c'eſt pourquoy je les nommeray Tortuës puantes. Cette puanteur vient d'un limon ſalineux & ſulphuré dont ces animaux ſe nourriſſent.

Le Lamentin eſt le meilleur de tous les animaux pour la nourriture de l'homme ; il a le corps fait comme une Baleine juſqu'à la queuë, qui eſt platte & ronde au contraire des autres poiſſons ; car ils ont tous la queuë ſelon les coſtes, & le Lamentin l'a toute unie au ventre & au dos : ſa teſte eſt comme celle d'une taupe ; ſon muſeau ne differe nullement de celuy d'une Vache ; ſes yeux ſont ſemblables à ceux d'un porc, ſes machoires à celles d'un cheval ; il n'a point de dents devant ; mais ſeulement une caloſité dure comme un os, avec quoy il pince l'herbe : il a trente-deux dents molaires aux coſtez des deux machoires, tout de meſme qu'un cheval. On remarque que cet animal ne peut pas bien voir à cauſe de la petiteſſe de ſes yeux, où il y a fort peu d'humeur & n'a point d'iris, & ſes nerfs optiques ſont tres petits, il n'a que tres-peu de cervelle : On trouve dans ſa teſte quelques oſſelets, que les François & les Eſpagnols diſent eſtre bons pour pluſieurs maladies de teſte : comme l'Epilepſie, ou

Anatome du Lamentin.

mal caduc & vertiges : mais je ne l'ay jamais veu, quoyque je l'aye diverſes fois éprouvé ; je n'ay jamais auſſi pû appercevoir, que la ſubſtance de ces oſſelets fût vomitive, comme on a crû. On y remarque auſſi tous les organes neceſſaires à l'oüye : & l'on peut dire que c'eſt l'animal qui entend le mieux de tous, car on croit qu'il entend du fond de l'eau : Il y a des gens là, qui par de longues experiences ont reconnu, que lorſqu'un vaiſſeau arrive dans un Port ou Baye, où il ſe trouve du Lamentin, & qu'ils tirent quelques coups de canon, tous ces animaux fuyent ; & on eſt long-temps ſans en rencontrer.

Ceux qui vont à la péche de ce Reptile, ſont obligez de ſe ſervir d'autres Rames qu'à l'ordinaire, afin de ne point faire de bruit : Ils s'abſtiennent meſme de parler. Lorſque les Avanturiers vont en quelque lieu pour ravitailler leurs Bâtimens de ce Reptile : ils ne vont pas droit avec le Vaiſſeau aux lieux où ils ſont mais à deux ou trois lieuës de là, ils prennent de petits bâtimens, afin de ne point faire de bruit. Ils ſalent la chair de cet animal, la font fumer, & gardent auſſi la graiſſe, dans laquelle ils font cuire des legumes.

Precaution pour prendre le Lamentin.

Cet animal n'a point de langue, ſa

tracheartere& ſon olophage,ſont comme celles d'une Vache; le poulmon, le cœur, le foye, la pance, les boyaux, la ratte, le diaphragme, le Mediaſtin, le Pericarde, & le Meſentere, ſont comme dansla Tortuë : le ſang n'eſt ny chaud ny froid, & ne ſe fige jamais. Quant aux parties genitales, je diray que les ayant examinées, je les ay trouvées tant internes qu'externes, & tant du mâle qüe de la femelle, plus ſemblable à l'homme & à la femme qu'à aucuns autres animaux : Les femelles ont deux mammelles, qui ne different nullement en ſituation, en grandeur, groſſeur, figure & ſubſtance de celles des femmes noires. J'ay eſté curieux de ſuccer du lait de quelques-unes de ces femelles, qui nourriſſoient, je l'ay trouvé auſſi bon que le lait des animaux parfaits par la copulation. Les femelles n'en ont qu'un à la fois, aprés l'avoir produit elles le portent toûjours avec elles, juſques à ce qu'il ait la force de paiſtre, qui peut eſtre dans un an; Elles ont à cet effet deux aiſlerons, ou pattes qui ſont au lieu de pieds de devant des animaux, & des bras des hommes : Ces animaux ont un ſi grand inſtinct d'amour, les uns pour les autres, que quand on tuë une femelle qui porte un petit, il ne la quitte point : & quand

on tuë le petit, la mere en fait de meſme, ſi bien qu'on peut les prendre tous deux.

Le Lamentin eſt gros comme un bœuf, il a depuis ſon col juſqu'à la queuë une épine dorſalle, compoſée de 52. Vertebres, qui ſont ſemblables à celles d'un cheval, & jointes enſemble à celle d'un Balnau venant à diminution par les deux bouts. Sa chair eſt comme celle de veau ou de porc, ſa graiſſe a du rapport à celle du dernier, & a auſſi bon gouſt. Il ſe nourrit comme la Tortuë, va boire dans la riviere, & ne peut marcher ny ramper, eſtant hors de l'eau; On voit un grand nombre de ces animaux dans la riviere des Amazones, qui eſt à la partie Meridionale de l'Amerique, & on les prend à la Varre, excepté que les cloux ſont dentelez, afin qu'ils puiſſent tenir dans la peau.

Adreſſe du Crocodile.

Je ne diray que quelques particularitez du Crocodile, parce que Pline en a parlé amplement, & qu'on void par tout ſa figure. Il a l'inſtinct de remarquer les rivieres, où les Bœufs viennent boire, il ſe tient tout proche ſans ſe remuer aucunement. Lorſque cet animal, ou d'autres viennent boire, il les prend par le muzeau, les tire au fond de l'eau, les tuë & les laiſſe pourrir, juſqu'à ce qu'il puiſſe les déchirer avec ſes dents. Il va auſſi à terre dans des lieux marécageux,

ſe cache dans les buiſſons ; & lorſqu'un Sanglier paſſe, il le prend par derriere & le déchire, pourvû qu'il ne ſoit pas trop fort.

J'ay vû un pareil combat dans l'Iſle de Cuba. Il a encore l'adreſſe d'aller prendre les cuirs des Boucanniers, lors qu'ils les mettent ſecher ; il les entraiſne dans l'eau, les laiſſe au fonds couverts de pierres, juſqu'à ce qu'ils ſoient pelez & preſque pourris, afin qu'il les puiſſe avaller.

Un Boucanier m'a dit qu'un jour en levant ſa tente prés d'une Riviere, il vint un Crocodile qui la tiroit doucement d'entre ſes mains ; l'eau eſtant fort claire, & la foſſe peu profonde, le Boucanier mit ſon coûteau à ſa bouche, & ſe laiſſa entraiſner avec ſon pavillon. Eſtant au fonds de l'eau, il foula aux pieds le Crocodile, pour le noyer ; mais ne pouvant demeurer long-temps ſous l'eau, il luy ouvrit le ventre avec ſon coûteau & ſe retira. Il dit que ce n'eſtoit qu'un animal de 3. à quatre pieds de long, & qui neanmoins avoit cette force.

Diſcernement du Crocodile.

Les Crocodiles n'attaquent jamais les hommes blancs, pourveu qu'il y en ait de noirs avec eux. S'il y a vingt hommes blancs qui ſe baignent, & qu'il n'y en ait que deux noirs dans toute la ban-

de, ils ſeront les premiers pris.

Quelques uns tiennent que c'eſt à cauſe d'une certaine exhalaiſon tres-forte qui ſort des Noirs, c'eſt pourquoy ces animaux les ſentent plûtoſt que les autres hommes. Je me ſuis trouvé beaucoup de fois avec des gens qui prenoient des Crocodiles : ils ſe ſervoient pour cela d'un poulmon de cochon ou de vache, qu'ils attachoient à un croc de bois avec une corde ; on la jettoit dans l'eau où ces animaux eſtoient, & ils venoient auſſi toſt prendre ce poumon : Quand ils avoient tout avalé, on les tiroit à terre, puis on les aſſommoit à coups de levier.

Moyen de les prendre.

Nous en avons quelque fois trouvé qui avoient dans le ventre plus de cinquante livres de cailloux pezant. Je croy qu'ils faiſoient cela afin de mieux couler à fonds. Leurs œufs ſont fort bons à manger & nourriſſans, & n'en font que quarante ou cinquante une fois l'année. Ils ſont ſi induſtrieux qu'ils les retournent de coſté & d'autre juſqu'à ce que leurs petits ſoient éclos ; & quand ils le ſont, ils les viennent tous prendre & les avalent pour les garentir des oyſeaux, parce que quand ils ſortent de l'écaille ; ils ne peuvent couler à fonds.

Induſtre des Crocodiles.

Un jour que nous nous promenions au bord de la mer, nous vîmes ſur le ſable

quinze ou vingt de ces petits Crocodiles, ſi toſt que leur mere qui eſtoit proche, ſe chauffant comme eux au Soleil nous eut apperceus, elle ouvrit ſa gueule, & tous ces petits s'enfuirent dedans, & auſſi-toſt elle ſauta dans la mer.

Les Lezards reſſemblent au Crocodile. Lezards
Quand les Avanturiers les veulent prendre, ils mettent au bout d'un baſton long de deux toiſes une petite corde en nœud coulant, aprés ils ſe couchent par terre, & lorsqu'il vient un Lezard, ils luy chatoüillent la gorge avec le bout du baſton, pendant qu'ils luy paſſent le nœud coulant, & le tirent tout d'un coup. Les Lezards ſe laiſſent prendre de cette ſorte, parce qu'ils croyent que c'eſt quelque inſecte qui les chatoüille & qu'ils ont accoûtumé de vivre de ces animaux. On les prend auſſi à la courſe, quand le païs le permet; mais il faut ſe donner de garde, car ils mordent bien fort: pour s'en garentir on les tient par le gros de la queuë, & par ce moyen ils ne peuvent remuer, & n'ont point de force.

Les Couleuvres ne ſont point venimeuſes & ſont meilleures dans les maiſons que les Chats; car en peu de temps quand elles ſeroient pleines de rats & de ſouris elles les détruiroient, parce que ces animaux paſſent par tout, où les rats ſe re- Les Couleuvres.

tirent ; tellement que pas un ne peut leur échaper.

Cameleons. Les Cameleons ont une creſte qui change de trois ou quatre couleurs, comme de noir en blanc, & de rouge en couleur de fer ; mais ils ne ſe changent pas en toute ſorte de couleurs, comme pluſieurs l'ont écrit, & comme on le croit ordinairement.

Chien de mer. Le Requiem ou Chien de mer, eſt tres dangereux, ſi un homme tombe dans l'eau où il y ait de ces animaux, il eſt ſeur qu'on ne le revoit qu'en pieces. Il ſe tient à l'emboucheure des rivieres, & il eſt accompagné d'un petit poiſſon que l'on nomme Pilote, à cauſe qu'il va par tout devant luy & qu'il ne le quitte jamais : lors qu'il fait mauvais temps, ce petit poiſſon s'attache au Chien de mer, pour reſiſter à l'agitation des flots. Quelques-uns croyent que ce poiſſon eſt le veritable Remora.

Remora.

Le Negre. Le Negre eſt un poiſſon qu'on nomme ainſi, à cauſe de ſa couleur qui eſt toute noire. Il a la figure d'une tanche, ſe nourrit dans les rochers, a tres-bon gouſt, & eſt fort nourriſſant. Il paroiſt que ce poiſſon vit long-temps, car j'en ay veu un prodigieux.

Un jour que je peſchois à la ligne, je ſentis mordre l'hameçon, je tiray ſans

reſiſtance, & peu aprés je ne pûs retirer ma ligne hors de l'eau. Je la croyois accrochée à quelque rocher, comme cela arrive aſſez ſouvent ; je regarday & je vis un monſtrueux poiſſon à fleur d'eau, qui ne remuoit nullement ; car s'il avoit fait le moindre effort, il auroit caſſé la ligne. I'en avertis auſſitôt ceux qui m'accompagnoient, il nous donna le temps de luy attacher une corde & de le guinder en haut. Il avoit quatre pieds de long, deux de large, & pezoit cent vingt-deux livres. Beaucoup de gens qui avoient eſté dans ce païs plus de vingt-cinq ans, nous aſſurerent qu'ils n'en avoient jamais veu de pareil.

Ce qui arriva à l'Auteur en peſchant.

On trouve ſur cette Iſle toute ſorte d'inſectes, dont je toucheray en paſſant quelques particularitez. Parmy tous ces inſectes, il y a quantité de moucherons fort incommodes, principalement de certains qui ſont ronds. Les Chaſſeurs en ſont les plus incommodez, ils ne les tourmentent que la nuit. Dés que le Soleil eſt levé, on n'en voit pas un, & dés qu'il eſt couché, ils rempliſſent tous les bois. J'ay une fois eſté contraint de coucher huit jours au milieu de la riviere, parce que je n'avois point de tente. Je me dépoüillois tout nud & me couchois ſur un banc de ſable, où il n'y avoit de l'eau

L'Auteur couche dans l'eau.

que pour couvrir mon corps. J'avois mis une groſſe pierre ſous ma teſte pour la tenir élevée hors de l'eau; je la couvrois de feüillages, & je me garantiſſois ainſi de ces inſectes.

On trouve encore dans cette Iſle une eſpece de mouches qui ont deux taches aux deux coſtez de la teſte, qui ſont luiſantes comme ces petits vermiſſeaux que l'on voit la nuit en Europe. Quand ces mouches volent pendant l'obſcurité, on diroit que quelqu'un porte du feu dans le bois. Ces mouches jettent une telle lueur, que deux eſtant renfermées dans un certain eſpace, peuvent fournir aſſez de lumiere, pour lire dans un livre; elles ont la figure & la couleur d'un hanneton.

Mouches qui éclairent la nuit.

Il y a auſſi pluſieurs ſortes de Fourmis: c'eſt une des plus grandes curioſitez du Païs, que de voir l'induſtrie de ces petits animaux à conſtruire leurs logemens. Ils ſont compoſez de pluſieurs chambres où l'on ne void que deux ouvertures, l'une pour ſortir, & l'autre pour entrer. Ces logemens ſont aſſez hauts, & de terre qu'ils maſſonnent avec une eau qui diſtille de leur corps, & cela tient extraordinairement. Ce qui eſt encore plus remarquable; dés le pied de l'arbre, ils font un chemin couvert en forme de ca-

Artifice des Fourmis

nal, pour aller & venir, comme s'ils avoient peur d'eſtre veus; je croy qu'ils le font à cauſe de la pluye : car ils haïſſent tellement l'eau, qu'auſſitoſt que leurs logemens en ſont penetrez, ils les abandonnent.

Je penſe avoir dit ce qu'il y a de plus remarquable touchant les Animaux & les Plantes de l'Amerique. Je finis afin de paſſer au ſecond Volume de l'Hiſtoire des Boucaniers.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des Matieres du premier Tome.

AMBRE-GRIS, Induſtrie des Indiens à le pêcher. 279.

Abricotier. En quoy il differe de ceux de l'Europe. 421.

Acayoux. Arbres du tronc deſquels on fait des Vaiſſeaux d'une piece. 240.

Acayou., appellé par les Eſpagnols *Cedro.* A quoy propre. 432.

Ajoupas. Ou petites loges. 296.

Alexandre ſurnommé *le Bras de Fer.* Sa vie & ſes actions. 309. 310. 311. & ſuv.

Anolis ou *Gobemouches.* 413.

Arbos de Mançanillas, ou l'arbre portant de petites pommes. 414. 415. Hiſtoire à ce ſujet. 415.

Armes de Boucaniers. 104. 105.

Aſſaſſinat. de Monſieur le Vaſſeur. 40.

Avanturiers, *Flibuſtiers.* Leur caractere. 162. 163. 173. leur vie. 174. 175. 182. Particularitez dans leurs courſes. 73. 74. 165. 166. Côtes qu'ils frequentent 172. Leur conduite pour la priſe d'un Vaiſſeau. 176. 177.

Chaſſe-partie, ou accord qu'ils font entre

entre eux, avant que de commencer une entrepriſe. 168. 169.

Avanturiers, Flibuſtiers, Boucaniers. Origine de ces 3. noms, difference des uns & des autres. 25. 26.

Avanturiers - Flibuſtiers. Leur entrée dans la mer du Sud en l'année 1685. Ce qui leur eſt arrivé 396. 397. Leur deſcente aux environs de Cartagene 398. Victoire qu'ils remporterent en 1688. ſur un Vaiſſeau de Guerre Oſtendois. 399.

Avanturiers. Leur occupation en attendant fortune. 277. 296. 297. 302. Extremité où ils ils ſont reduits. 304. 305.

B.

Bananiers. Certains arbriſſeaux. A quoy utiles. 419. Hiſtoire à ce ſujet. 420. 421.

La Banilla. Neceſſaire pour la compoſition du chocolat. 428.

Baptême du Fils du Prince Thomas. 338.

Barthelemy. Fameux Avanturier. Particularitez de ſa vie & de ſes courſes. 192. 193. 194. *& ſuiv.*

Bois à enyvrer. 433.

Bois de Chandelle. Pourquoy ainſi nommé. 411.

Boucan. Ce que c'eſt. 116.

Boucaner. ou fumer de la viande. 102 117.

Boucaniers. Leur habillement. 13. 105. leur origine 25. 101. 102. Leur employ. 103. 112. Leur équipage, leur ſocieté, leurs Coûtumes. 106. L'ordre qu'ils ſuivent en chaſſant. 107 Leur maniere de vivre. 109. 110. 111. *& ſuiv.* & de vuider leurs differends. 124. 125.

Boucaniers qui ne chaſſent qu'aux Sangliers. En quoy ils different des autres Boucaniers. 115. 116. 117.

Boucaniers Eſpagnols. 126. 127. *& ſuiv.* Avantures arrivées entr'eux & les François 129. 130.

Butin. Comment les Flibuſtiers en diſpoſent avant que de le partager. 374. comment ſe partage. 178. 179.

C.

Cacaoyer. Arbre qui produit la ſemence dont on fait le chocolat. 422, 423. comment on le cultive. 425. 426. ſa graine appellée Cacao, monnoye dans les Indes. 427.

Cacaoyere. Navire pris par l'Olonois. 232. 233.

Cameleon. Ce que l'on en doit croire. 468

Cancres. De combien de ſortes. 412.

Caraïbes. Anciens Indiens de l'Iſle S. Vincent 402. 403. *& ſuiv.* marques pour reconnoiſtre ceux qui ſont de diſtinction parmy eux. 404. Preſent qu'ils firent

d'une jeune fille à chaque Officier François, & à un Abbé qui eſtoit venu leur rendre viſite. 405.

Carener. 261. Iſles où les Flibuſtiers vont carener leurs bâtimens. 182. 183.

Carets. 412.

Cartagene. Deſcente des Flibuſtiers en 1686. aux environs de cette Ville 398.

Caye Mohere, ou *Caye à femme*, Pourquoy ainſi nommée. 390.

Charpentier. Oyſeau utile au Perroquet. Pourquoy ainſi nommé. 446.

Chaſſe-Partie. voyez Avanturiers.

Chevaux ſauvages. Maniere de les aprivoiſer. 440.

Chiens ſauvages. Remarques ſingulieres à leur ſujet 443. 444.

Chien de mer. Dangereux. 468.

Chocolat. Comment les Eſpagnols ont trouvé l'invention de cette liqueur. 423. Maniere de la faire & d'en uſer. 427. 428.

Colonies des François & des Anglois dans les Indes. 155.

Copal. Arbre dont la gomme ſert de meſme que de l'encens. 434.

Coraux ou parcs pleins de porcs. 167.

Couleuvres. A quoy propres. 467.

Crocodile. Adreſſe & diſcernement de cet animal. Hiſtoire à ce ſujet 465. 466.

Crocodiles. ou Requiems qui ſe rencontrent dans les Rivieres ; Invention pour les paſſer à la nage ſans eſtre bleſſé de ces Crocodiles. 198.

Monſieur *de Cuſſi Tarin.* Gouverneur ſur la Coſte de St. Domingue. 401.

D.

David. Capitaine Flibuſtier. Son entrepriſe ſur la Ville de Grenade ; & quelques autres particularitez de ſa vie. 215. 216 *& ſuiv.*

Départ de l'Auteur ; ſon arrivée à St. Domingue 2. 3. 4. 5. *& ſuiv.* & à la Tortuë. 12. 14.

Deſcente des Flibuſtiers à la Jamaïque, chargez du butin de la Vera-Cruz. 392. 393.

E.

Engagez. Commerce que l'on en fait. Comment on les traite 143. 144. 145. Leur travail 149. 150. Anglois : ce qu'ils ont de particulier à leur égard. 151. Hiſtoire d'un Engagé 119. 120. *& ſuiv.*

Eſpagnols. Leurs ſoins pour ſe garantir des Flibuſtiers. 274.

F.

Flibuſtiers. Leur origine. 25. Explication de ce nom. 26. Mariage de quelques-uns d'entr'eux 66. 67.

Leur entrepriſe ſur *Curaçao* 74. 75. 76. Priſe qui fut faite à cette occaſion. 78. Incident qui leur eſt arrivé à *Porto Ricco*. 77. Deſolation des environs de cette Place. 80. 81.

Fourmis. Induſtrie de ce petit animal. 470.

Foux. Eſpece d'oyſeaux. 446.

Fregates. Oyſeaux; d'où ce nom leur vient. Combat divertiſſant entre elles & les Foux. 447.

Freres de la Coſte. A quelle occaſion les Avanturiers, Flibuſtiers, s'appellent de ce nom. 173.

G.

Le Gaſcon. 74.

Gibraltar. Priſe de ce Bourg par l'Olonois 248. 250. 25. 252. *Pillage*. 253. Indie de cette place. 254.

Gommier. 433.

Grandmond. Fameux Flibuſtier. Particularitez qui le regardent. 389. 390.

Grenada. Entrepriſe des Avanturiers ou Flibuſtiers ſur cette Ville, 215. 216. 217. Butin qui s'y rencontre. 218.

H.

Habitations, d'un quartier ſitué au bord de la mer. 135. 136.

Habitations. Societé des François pour les conſtruire. Conditions de leur

ſocieté; ce qu'ils font pour avoir un quartier propre pour y bâtir. 134.

Habitans des Iſles, Eſpagnole & de la Tortuë. 132. 133. 134. 140. 141. 142.

Habitations des Sauvages 137. 138.

Hattos., ou Maiſons de Campagne. 243.

Hourque. Navire de 7. ou 800. tonneaux, pris par l'Olonois. 275. ce qui s'y trouve. 290.

I.

Iardins de l'Iſle de Pin. Naufrage des Avanturiers en cet endroit. 201.

Indiens. Surnommez, grandes oreilles. 264.

Indiens. De Terre ferme, ſurnommez, *Mauvais.* 298

Preſens qu'ils mépriſent. 299. Deſtinée d'un Avanturier qui tombe dans leurs mains. 300.

Indiens du Cap *Gracia à Dios.* 305.

Indios Bravos. Où ils habitent. 243. ce qu'ils firent de l'Olonois. 303.

Iſle deſerte. Relation d'un évenement ſingulier au ſujet de quelques femmes abandonnées ſur cette Iſle. 53. 54. 55.

L'Iſle Eſpagnole appellée *S. Domingue.* Sa ſituation. 83. Comment elle fut découverte, ce qui s'y rencontre. Hiſtoire des Anciens Sauvages qui l'habi-

toient. 84. 85. 86. Deſcription des lieux que les François y poſſedent 94. 95. 96. *& ſuiv.*

Hiſtoire de ce qu'elle produit. 418. 419. des Animaux qui ſont ſur cette Iſle 439. 440. & des Reptiles qui s'y rencontrent. 448. 449. *& ſuiv.*

Deſcription de cette Iſle, & de ſa Capitale du meſme nom. 88. 89. 90. *& ſuiv.*

L'Iſle de la *Tortuë*. Pourquoy ainſi nomme. Sa ſituation. 410. ce qui s'y rencontre. 411. 412. 413. *& ſuiv.*

Deſcription de l'Iſle de la Tortuë. 17. 18. 19. & du Fort de la Roche. 33. 34. ce qui s'y eſt paſſé de remarquable depuis l'établiſſement des François. 22. 23. 24. *& ſuiv.* 27. 28. 29. *& ſuiv.* Hiſtoire des ſieurs le Vaſſeur, de Fontenay, du Roſſey, d'Ogeron, qui en ont eſté Gouverneurs. 32. 33. 41. 42. 61. 64. 65.

L'Iſle Saint Thomas. Sa ſituation & ſa deſcription. 378.

Iucatum. Deſcription de cette Peninſule. 280. Etimologie de ce nom. 281. 282. Gouvernement des Eſpagnols ſur cette peninſule 283. Mœurs des Habitans; Ceremonies de leurs Baptémes & de leurs mariages. 284. 285. leur habileté. 286.

L.

Lamentin. Hiſtoire anatomique de ce poiſſon. En droits où il ſe trouve. 461. 464.

Laurent. Capitaine Flibuſtier, ſon portrait 360 361. ſa vie. Particularitez curieuſes qui regardent ſes Aſſociez. 364. 367. *& ſuiv.*

Lezard. 467.

Louys Scot. 214.

M.

La Mançanilla. 414.

Mangle. Quelle ſorte d'arbre. 199. Effet de ſes racines. 432.

Manioc. Arbre dont les racines ſervent à faire du pain. 434. 435. & la boiſſon des Ameriquains. 436.

Mansfeld. Va à Cartagene. 214.

Maracaibo ou *Marecaye.* Deſcription de la Baye de Marécaye. 234. 235. 236. *& ſuiv.* Situation de la Ville de Marécaye, avec l'eſtat où elle ſe trouve 245. 246. Sa priſe par l'Olonois. 248. 249. Rançon & butin de cette Ville. 256. 257.

Marchands. Certains oyſeaux des Indes. 244.

Maron. Explication de ce mot : Gens que les Flibuſtiers nomment ainſi. 59.

Matelots. Ceremonies qu'ils obſervent en certains endroits de la mer. 5. 6.

Michel & Brouage. Avanturiers. Incidens

qui leur ſont arrivez. Priſe venant de Cartagene 375. 376.

Montauban. Capitaine Avanturier. Voyage qu'il fait en Guinée 323. 324. *& ſuiv.* Particularitez de ſa vie. 322. 332. 333. *& ſuiv.* Rencontre d'un Vaiſſeau Anglois. 328. Succez du combat, 329. Comment les deux Vaiſſeaux accrochez ſont enlevez en l'air, 330. 331,

Mouches. qui éclairent la nuit. 470.

Moyſe Vauclin. Flibuſtier. 233. 292.

Mulatres. Quelle ſorte de gens, 92. 93.

N.

La Nanna. Subtilité de cette plante. 436.

Le Negre. Poiſſon. 468.

O.

Monſieur *Ogeron.* Son naufrage à Puerto Ricco. 76. Hiſtoire de ce qui luy eſt arrivé dans ce malheur, & à M. de Montorquier. 77. 78. 79. *& ſuiv.*

L'Olonois. A quelle occaſion il devint Flibuſtier 220. Premier incident de ſes courſes 221. Entrepriſe qui luy réuſſit dans la Riviere d'*Eferra.* 226. Maſſacre 227. Etonnement du Gouverneur de *la Havana.* 228.

Deſcente de l'Olonois en Terre ferme 230. 231. Eſtat de ſa Flotte. 234. Son arrivée à l'Iſle d'*Aruba.* 246.

Priſes de la Ville de Marecaye & du Bourg de Gibraltar. 248. 250. Voyage de l'Olonois aux *Honduras* 259. 266. 267. *& ſuiv.* Priſes qu'il fait. 266. 275. L'Olonois abandonné de quelques-uns des ſiens 291. 292. ce qu'il devient 294. 295. 297. 301. Croiſe devant Cartagêne. 302. Sa mort. 303.

Or. Montagne où il en croiſt. 84.

L'Orme. 429.

P.

Palmiſte. Frranc. 430.

Palmiſte. Epiné. 431.

Papayer 422.

Patache. Vaiſſeau de guerre qui moüille à l'entrée d'un port. 289.

Perles. Temps propres pour faire cette peſche, moyens d'y réüſſir. 185.

Perroquet. En quoy ils different les uns des autres. 445.

Le Picard. Flibuſtier. 294.

Pierre Franc. Avanturier-Flibuſtier. Entrepriſes qu'il a faites. Quel ſuccez. 186. 187. 188. *& ſuiv.*

Pierre le Grand. Avantutier Flibuſtiet. Relation d'une entrepriſe conſiderable qu'il a faite. 156. 157. 158.

Pierre Ovinet & le grand Ovinet. 75.

Piraugue ou *demie galere.* Difference de celles des Eſpagnols & des Caraïbes.

406. Deſcription de ce bâtiment. Quel eſt ſon uſage. 407. Adreſſe des Eſpagnols à les conſtruire. 408.

Port de Lopés. Lieu où Montauban arrive. 335. 336.

Puerto Cavallo, Lieu où les Vaiſſeaux Marchands des *Honduras* viennent moüiller, 266.

Q.

Quarterones. Ce que c'eſt. 93.

Quinquina. 434.

R.

Ramiers. Hiſtoire à ce ſujet 410.

Remora. 468.

Roc. Capitaine celebre parmy les Flibuſtiers. Son portrait. 204. 205. ſa vie, 208. 209. *& ſuiv.*

S.

Salines de l'Amerique. 100.

Sangliers. Leur induſtrie à ſe deffendre contre les Chaſſeurs. 441.

Sangliers aprivoiſez. 444.

Santiago de los Cavalleros. Ville ſituée au Nord de l'Iſle Saint Domingue, priſe en 1690. par les Flibuſtiers 401.

S. Pedro. Priſe de cette Ville par l'Olonois. 273.

Savanas ou Prairies. 84.

S. Domingue. *voyez* Iſle.

Singes. Ou gens qui grimpent ſur les arbres. 242.

T.

Tabac. Maniere de le cultiver & de l'apreſter. 437. 438.

Teſtamens. Maximes particulieres aux Flibuſtiers à ce ſujet. 171.

Tortuës. De combien de ſortes. De-quoy ſe nourriſſent, & comment elles multiplient. 452. 453. Invention pour les prendre. 454. & pour les peſcher. 455. 456, Hiſtoire anatomique de ce Reptile, 449. 450, Secret pour le tuer. 458. Obſervations curieuſes ſur les differentes eſpeces que l'on en void. 459

L'Iſle de la Tortuë. *voyez* Iſle.

Tributor. 74. Incident arrivé à cet Avanturier 212.

V.

Van-Horn. Son portrait, 329. ſujet d'une bleſſure qu'il receut du Capitaine Laurent. 380. Hiſtoire de ce qui luy eſt arrivé depuis qu'il fut matelot. 381. 382. 383. Comment il s'échape des mains des François, & va *à Porto Ricco*. pour ſurprendre une partie des Gallions d'Eſpagne. 384. 385. Succés de cette entrepriſe. 386. Sa mort. 387. Caractere de cet Avanturier. 388.

Vareurs ou *Variadores*. 262.

La Vera-Cruz. Ville tres-conſidera-ble dans l'Amerique. Deſſein des Flibuſtiers ſur cette Ville, 341. Ce qui arrive ſur ces entrefaites. 342. 343. Comment ce deſſein s'execute. 344. 345. 350. 351. Sa priſe. 353. 354. Expedient pour la piller 355, Valeur du bntin preſque incroyable. 356. 358. 359. Comment il eſt conſommé, 392 393.

Fin de la Table du premier Volume.

LES NOMS
DES GOUVERNEURS

Pour le Roy ſur la Côte de Saint Domingue & ailleurs, avec ceux des principaux Avanturiers-Flibuſtiers, dont il eſt parlé dans cette Hiſtoire.

MESSIEURS LES GOUVERNEURS.

Monſieur d'Ogeron.
Monſieur le Chevalier de Fontenay.
Monſieur de Poincy, Gouverneur de l'Iſle Saint Chriſtophe.
Monſieur du Roſſey.
Meſſieurs Hotman, freres.
Monſieur Ducaſſe.
Monſieur Galifet de Donon.

CAPITAINES FLIBUSTIERS ET AUTRES.

Alexandre.
Barthelemy.
Bradelet.
David.
Grandmond.
Laurent.
Louis Scot.
L'Olonois.
Le Capit. Michel.
Mansfeld.
Montauban,
Morgan.
Moyſe Vauclin,
Pierre Ovinet, le Grand Ovinet.
Le Picard.
Pierre Franc.
Pierre le Grand.
Pitrians.
Roc, ſurnommé le Breſilian.
Van-Horn,

LIVRES D'HISTOIRES, Memoires, Voyages, &c. Imprimez chez JACQUES LE FEBVRE, *Imprimeur-Libraire, ruë de la Harpe au Soleil d'Or. 1699.*

HIstoire des Vaudois ou Barbets, avec une Carte Geographique des Vallées, in douze 2. volumes. 4. liv.

Divers voyages de la Chine & autres Royaumes de l'Orient, par le R. P. A. de Rhodes. Son retour en Europe par la Perſe & l'Armenie, avec un Traité du Thé & du Caphé. 4. 4. l.

Theatre de la Turquie; où ſont repreſentées les choſes les plus remarquables qui s'y paſſent aujourd'huy: Avec les Mœurs, le Gouvernement, les Coûtumes & la Religion des Turcs, & de treize autres Nations qui habitent dans l'Empire Ottoman, par Monſieur le Févre, in quarto, 4. l. 10. ſ.

Les Travaux de Mars; ou l'Art de la Guerre: contenant l'art de fortifier les Places; la maniere de les conſtruire, & la methode de les attaquer & de les deffendre: avec un Traité de l'Artillerie & des fonctions de la Cavalerie & de l'Infanterie: in octavo, 3. Vol. 15. l.

Abregé de l'Hiſtoire de France en vers, par le Sieur de Perigny, in douze, 2. l. 10. ſ.

Hiſtoire du Miniſtre du Cardinal Mazarin, traduit de l'Italien du Comte Gualdo Priorato, in douze, 2. Volumes. 4. liv.

Divers Memoires des dernieres Guerres d'Italie, avec trois Traitez de feu Monſieur Sillon, qui n'ont point encore eſté veus, 2. vol. 3. l.

Memoires & Inſtructions pour ſervir dans les Negociations & Affaires concernant la France,

in douze. 2. l. 10. ſ.

Annales & Antiquitez de la Ville de Paris, contenant les choſes les plus remarquables, tant anciennes que modernes ; & ce qui s'y eſt paſſé depuis ſa premiere fondation juſqu'à preſent, in douze, 2. vol. 3. l.

Traité ſingulier du Blaſon, concernant les Regles & l'Antiquité des Armoiries, des Armes de France & de leur Blazon. Par M. A. de la Roque, 12. 1. liv. 5. ſ.

Parallele de Louis le Grand, avec tous les Princes qui ont eſté ſurnommez Grands. Par Monſieur de Vertron de l'Academie Royale d'Arles, 12. 15. ſ.

Les Illuſtres Proverbes nouveaux & hiſtoriques, expliquez par diverſes Queſtions curieuſes & morales en forme de Dialogues, qui peuvent ſervir dans les compagnies, 2. v. 3. l.

Le Jeu des Echets, traduit de l'Italien de Gioachino Greco Calabrois, 12. 30. ſ.

Nouvelles converſations de Morale, dediées au Roy, 12. 2. vol. 4. l. 10. ſ.

Les Conſeils d'Ariſte à Celimene ſur les moyens de conſerver ſa reputation ; nouvelle Edit. augm. avec des Maximes & Penſées diverſes, 12. 1. l. 10. ſ.

—— Diſſertation ſur la condamnation des Theatres, 12. par le même. 1. l. 5. ſ.

Poëſies de Mar-Antoine Muret, en vers François, avec le Latin à côté, 12. 1. l. 5. ſ.

Eſſais de Lettres familieres ſur toute ſorte de ſujets, avec un Diſcours ſur l'Art Epiſtolaire, & des Remarques ſur la Langue Françoiſe, par M. l'Abbe *** de l'Academie Françoiſe, in douze, 1. l. 10. ſ.

Lettres du Chevalier de Meré & du Maréchal de Clerembault, 12. 2. vol. 3. l.

Avantures Secretes, 12. 1. l. 5. ſ.

DISSERTATION,

SUR L'ANNE'E de la Mort & de la Paſſion du Sauveur.

APRE'S toutes les recherches qu'on a faites avec tant de ſoin ſur la naiſſance de Jeſus-Chriſt, principalement dans le ſiecle où nous ſommes ; il ſemble qu'on a enfin découvert la verité, en trouvant qu'il eſt venu dans le monde, l'an ſept cens quarante-neuf de la Fondation de Rome ; la trente troiſiéme année du regne d'Herode le Grand, & la trente-neuviéme de l'Empire d'Auguſte, qui étoit celle de ſon XII. Conſulat. Ce ſentiment m'a paru ſi bien prouvé & ſi bien établi, que j'ai crû le devoir ſuivre dans l'Hiſtoire Evangelique, que je donne au public. D'où l'on doit conclure, que le Verbe fait chair a parû ſur la terre quatre ans & quelques jours avant l'Ere commune, c'eſt-à-dire, avant la ſupputation reçûë dans l'Occident depuis pluſieurs ſiécles. C'eſt un fait dont les plus ſçavans conviennent maintenant, aprés avoir examiné les choſes avec beaucoup de ſoin & d'exactitude.

Il n'en eſt pas de même touchant l'année de la Mort & de la Paſſion du Sauveur des hommes ; l'on eſt encore aujourd'hui partagé là-deſſus : mais le different qui eſt entre les plus habiles ne ſemble pas fort conſiderable, puiſqu'il n'eſt tout au plus que de quatre ou cinq ans. Je

ne m'arrête point à examiner les raiſons qui les partagent dans cette diſpute ; cela pourroit être ailleurs de quelque utilité, mais ici cela n'eſt nullement neceſſaire. Sans donc entrer dans la diſcuſſion de ces choſes, j'oſe dire, qu'on auroit aiſément trouvé la verité, ſi l'on ne s'étoit point écarté du ſentiment commun des anciens Peres de l'Egliſe, qui nous l'avoient montrée. Car il faut ſçavoir, qu'à l'exception de trois ou quatre d'entr'eux, ils ont tous crû dans les premiers ſiécles, que JESUS-CHRIST eſt mort ſur la Croix *l'an quinziéme* de Tibere Ceſar, ou bien ſous le Conſulat des *deux Géminus* ; car c'eſt ainſi qu'ils parlent, ce qui revient à l'an 29. de l'Ere commune. Au lieu qu'aujourd'hui la plûpart des ſçavans reculent ſa mort précieuſe & ſalutaire, juſqu'à l'an trente-troiſiéme de cette Ere vulgaire, contre le ſentiment de l'Antiquité. L'on verra bien-tôt, que l'opinion des anciens Peres eſt fondée ſur de grandes raiſons ; & c'eſt là-deſſus qu'il faut remarquer, que quand pluſieurs d'entr'eux conviennent d'un fait, mais d'un fait important tel que celui de l'année où eſt mort JESUS-CHRIST, il y a lieu de croire qu'il eſt veritable.

Leurs témoignages ſeront donc d'un grand poids dans cette diſpute ; mais avant que je les rapporte, il me ſemble que je dois faire obſerver ce que dit S. Auguſtin ſur une pareille queſtion. C'eſt dans le ſecond Livre de la Doctrine Chrétienne, où refutant l'erreur de quelques uns de ſon tems, qui ſur un argument tres-leger donnoient à la vie du Sauveur quarante-ſix ans, il marque fort bien, qu'on a toûjours recherché pluſieurs faits Hiſtoriques par les Olympiades & les Conſulats : *Per Olympiadas & Conſulum nomina multa ſæpè quæruntur à nobis* ; & c'eſt pour cela que je ne les ai point négligés dans

Aug. lib. 2. de Doctr. Chriſt. cap. 28.

mon Hiſtoire Evangelique. Aprés quoi il ajoûte, que pluſieurs ont erré touchant l'âge de Je-ſus-Chriſt, parce qu'ils ont ignoré les Conſuls ſous leſquels il eſt né, & ceux ſous leſquels il a ſouffert la mort; voici les propres termes de ce ſaint Docteur : *Ignorantias Conſulatus, quo natus eſt Dominus, & quo paſſus, multos coëgit errare.*

Suivant cette regle, qui eſt tres-veritable, S. Auguſtin n'a pas manqué de marquer ailleurs, c'eſt au Livre 18. de la Cité de Dieu, le nom de ceux qui étoient Conſuls à Rome l'année de la Paſſion du Sauveur. Car il aſſure qu'il eſt mort pour le ſalut de l'homme ſous le Conſulat des *deux Geminus*, ſe conformant en cela au ſentiment de ceux qui l'avoient precedé : *Mortuus eſt ergo Chriſtus* ? (dit-il au chapitre 54.) *duobus Geminis Conſulibus*. Si ce Pere a dit vrai en mettant les ſouffrances du Seigneur ſous ces deux Conſuls ; il faut de neceſſité que la plûpart des ſçavans ſoient aujourd'hui dans l'erreur, ſur un fait ſi important ; puiſqu'ils reculent de quatre ans entiers le tems de ſa mort. C'eſt ce que j'entreprens de montrer. par le ſeul amour de la verité, & pour la défenſe des plus anciens Peres, qu'on a non ſeulement abandonnés, mais encore accusés de s'être trompés ſur un fait tres-conſiderable, dont ils devoient être informés, & duquel ils avoient plus de preuves que nous n'en avons aujourd'hui. Mais quelque éloignés que nous ſoïons de leur tems, il nous en reſte encore aſſez pour prouver une choſe, qui regle l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt, & l'étenduë de ſon âge, & qui partant merite d'être bien établie. Il faut neanmoins avant d'en venir à ces preuves, rapporter les témoignages de ces anciens Docteurs de l'Egliſe, aprés quoi l'on fera voir, qu'ils n'ont point été là-deſſus dans l'erreur.

Aug. lib. 18. de Civit. Dei cap. 54.

Clem. Alex. lib. 1. Stromat.

Je commence par le célébre Clement d'Alexandrie, qui floriſſoit vers le déclin du deuxiéme ſiecle. Il dit au Livre premier de ſes Stromates ou de ſes variétez, aprés avoir examiné la choſe, que Jeſus-Chriſt a enduré la Mort l'an quinziéme du Regne de Tibere, *quintodecimo anno Tiberii.* Jules Africain ſi ſçavant dans la Chronologie & dans l'ancienne Hiſtoire, marque la même choſe de la mort du Sauveur, car il la met auſſi la quinziéme année de ce Prince: *anno Tiberii decimo-quinto.* C'eſt S. Jerôme qui nous en aſſure, en rapportant les paroles de ce fameux Auteur, dans les Commentaires qu'il a faits ſur le Prophete Daniel. Or l'an 15. de *Tibere* Ceſar, eſt marqué du Conſulat des *deux Geminus* comme on le peut voir par les Faſtes & par l'Hiſtoire Romaine. Le Fils de Dieu a donc ſouffert ſur l'arbre de la Croix l'année que ces deux hommes ſe trouvoient revétus de la dignité de Conſul; qui étoit ſans contredit l'an 29. de l'Ere commune. C'eſt ce que les autres Peres, qui ont ſuivi ceux ci, vont nous aſſurer en termes exprés.

African. apud Hieron. in cap. 9. Danielis.

Tertullian. lib. contra Judæos cap. 8.

Tertullien qui étoit ſi renommé au commencement du troiſiéme ſiecle, dit comme eux, que le Sauveur du monde a été immolé la *quinziéme* année de l'Empire de Tibere. C'eſt ainſi qu'il parle au chapitre 8. du Livre qu'il a écrit contre les Juifs. Aprés quoi il ajoûte en termes formels, que la Paſſion de Jeſus-Chriſt a été conſommée ſous le Regne de Tibere Céſar, & ſous le Conſulat de Rubellius *Geminus*, & de Rufius *Geminus*, qui ſont ceux qu'on appelle les deux Geminus: *Chriſti Paſſio*, dit ce grand homme, *perfecta eſt ſub Tiberio Cæſare, Conſulibus Rubellio Gemino & Rufio Gemino.* Tertullien auroit-il parlé de la ſorte, en diſputant contre les Juifs, ſi de ſon tems cela n'avoit paſſé

pour une choſe conſtante & aſſurée ? Et ce qui le fait croire, eſt, que Lactance Firmien, qui vivoit ſous le grand Conſtantin, s'en explique preſque en mêmes termes ; car il fait mourir Jeſus-Chriſt l'an *quinziéme* de Tibere, les deux Geminus étant alors Conſuls, *duobus Geminis Conſulibus.* Ce ſentiment ne leur a pas été particulier, puiſque nous voïons que Sulpice Severe dit clairement dans ſon Hiſtoire Sacrée, que le Seigneur a été attaché à la Croix ſous le Regne d'Herode, c'eſt-à-dire, d'Herode Antipas, lorſque les deux Geminus ſe trouvoient ornez de la dignité de Conſul : *Dominus*, dit-il, *crucifixus eſt Fuſio Gemino & Rebellio Gemino Conſulibus.*

Lactant. lib. 4. Inſtitut. divin. cap. 10.

Sulp. Severus-Hiſt. Sacr. lib. 2.

Paſſons maintenant à Saint Auguſtin, dont j'ai déja dit deux mots ci-deſſus. En liſant ſes Livres de la Cité de Dieu, l'on voit manifeſtement qu'il a cru comme les autres Peres, que le Conſulat des *deux Geminus*, a été le terme de la vie du Sauveur. Non ſeulement il l'a crû, mais même il le ſuppoſe comme une Epoque certaine, de laquelle il compte les 365. ans, qui devoient, ſelon un faux Oracle publié par les Gentils, faire toute la durée de la Religion des Chrétiens. Ce ſaint Docteur ſe mocque avec raiſon de la vanité de cet Oracle prétendu, & en montre la fauſſeté avec évidence, en comptant ces trois cens ſoixante-cinq ans depuis la mort du Seigneur, qu'il met comme les autres, *duobus Geminis Conſulibus.* Car il fait voir aux Païens, que lorſqu'il écrivoit le Livre 18. de la Cité de Dieu, la Religion Chrétienne, aprés avoir duré environ quatre cens ans, bien loin d'être abolie, comme ils l'eſperoient vainement, ſe trouvoit plus étenduë & plus floriſſante que jamais. Paul Oroſe, ami particulier de ſaint Auguſtin, n'a point eu la deſſus d'autre

Aug. lib. 18. de Civit. Dei cap. 54.

opinion que la ſienne, alors tres-commune dans toutes les Egliſes : Car bien qu'il ne faſſe point mention de ces deux Conſuls, il dit pourtant, & c'eſt la même choſe, que le Sauveur du monde s'eſt volontairement offert à la mort *l'an quinziéme* du Regne de Tibere, c'eſt à-dire, l'an 29. de l'Ere vulgaire.

Oroſ. Hiſt. lib. 7. cap. 4. in lib. Mel.

Je n'ai garde d'oublier ici les Tables de l'Egliſe Romaine, qui ont été dreſſées vers le milieu du quatriéme ſiécle, ſous le Regne de *Conſtance*, & ſous le Pontificat de *Libere*. Ces Tables ne ſont proprement qu'un Catalogue des Souverains Pontifes de Rome, qui marque leur tems & leur ſucceſſion, depuis S. Pierre juſqu'au Pape Libere. Elles commencent par ces mots, qui ſervent comme de Preface : Nôtre-Seigneur Jeſus-Chriſt a enduré la mort ſous le Conſulat des deux Geminus, Tybere Ceſar gouvernant l'Empire des Romains : *Imperante Tiberio Cæſare, paſſus eſt Dominus noſter Jeſus Chriſtus, duobus Geminis Conſulibus.* Ces paroles ne font-elles pas aſſez connoître, que c'étoit alors le ſentiment de l'Egliſe Romaine, qui lui étoit commun avec toutes les autres ? Idace qu'on ſçait avoir été Evêque de Galice en Eſpagne, dans le cinquiéme ſiécle, dit conformément à cette opinion, que le Fils de Dieu, ſelon les prédictions faites de lui par les Prophetes, s'eſt livré à la mort la quinziéme année de Tibere : *Ad Paſſionem venit anno Tiberii decimo-quinto.* Je paſſe ſous ſilence pluſieurs Faſtes Conſulaires qui mettent ſa Paſſion la même année : Et l'on verra dans la ſuite, que ç'a auſſi été le ſentiment des Egliſes Syriennes dans la Meſopotamie, que celle d'Edeſſe nous a conſervé.

Catalog. Pontif. Roman.

Idat. apud Caniſ. tom. 2. Antiq. lect.

Faſti Conſulatores.

Aprés tant de témoignages & d'autoritez, je ne m'étonne pas ſi ſaint Proſper dans ſa grande Chronique appelle cela une Tradition commu-

ne & receuë. Ses paroles ſont tres-remarquables, & meritent bien d'être couchées ici : Quelques-uns tiennent, dit ce Saint, que Jeſus-Chriſt a ſouffert la mort l'an 18 de Tibere: *Quidam referunt anno decimo-octavo Tiberii Jeſum Chriſtum paſſum.* Ou les Auteurs de ce ſentiment, alors particulier, ſont demeurez obſcurs & inconnus : ou peut-être veut-il parler d'Euſebe de Ceſarée, qui a abandonné la route commune. Quoi qu'il en ſoit, ce Pere ajoûte auſſitôt : Mais parce que la *Tradition* communément reçûë porte, que le Seigneur a été mis ſur l'arbre de la Croix, la quinziéme année de Tibere, ſous le Conſulat des *deux Geminus*, ſans préjudicier à l'autre opinion, nous commencerons à ces deux Conſuls la ſuite des autres, en nous arrêtant à cette Tradition : *Sed quia* (remarquez ces paroles) *uſitatior Traditio habet, Dominum decimo-quinto anno Tiberii Cæſaris, duobus Geminis Conſulibus Crucifixum ; nos ſine præjudicio alterius opinionis ſucceſſionem ſequentium Conſulum à ſupradictis Conſulibus ordiemur juxta hanc Traditionem.* Proſp. in Chron. majore.

Voila donc une Tradition reconnuë par S. Proſper. Elle a été ſuivie par Victorius d'Aquitaine, qui peut avoir été ou ſon ami, ou au moins ſon Diſciple. Ce ſçavant homme qui étoit en reputation ſous le Pontificat du Grand S Leon, compoſa à la priere d'Hilaire, Archidiacre de l'Egliſe Romaine, un Cycle ou Canon paſcal, qui a été fort célébre dans le cinquiéme ſiécle. Victorius marque expreſſément dans la Préface, qu'il commence ce Cycle au tems de la Paſſion du Seigneur, *ex tempore Dominicæ Paſſionis*, à ſçavoir depuis le Conſulat des deux Geminus, qu'il appelle Rufus & Rubellius, *à duobus Geminis, Rufo ſilicet & Rubellio.* Et à la tête de ce Canon Paſcal, il met ces paroles : *Crucifixio* Victor Aquit. in Cycl. paſc. apud Bucher.

Christi , Consulibus duobus Geminis Ruffino & Rubellio.

Le Consulat de ces deux hommes, tant de fois cité par les Peres , a donc fait dans l'Eglise une Epoque importante ; mais qui n'a été célébre dans les premiers siécles , que parce qu'on l'a cruë constante & certaine. Et pourquoi l'a-t-on rejettée dans ces derniers tems , pour suivre , si j'ose parler ainsi, des routes inconnuës à tous les anciens ? Car d'étendre la vie de Jesus-Christ jusqu'à lui donner trente-sept ans commencez, comme l'on fait aujourdhui, c'est ce qui a été ignoré de toute l'antiquité. Comment donc a-t-on laissé-là le sentiment des plus anciens Peres? Est-ce qu'on a trouvé de nouvelles preuves touchant l'année de la mort du Sauveur ? Est-ce qu'on a eu là-dessus de nouvelles lumiéres? Rien de tout cela , c'est qu'on a voulu suivre la Chronologie d'*Usserius* , qu'on a trouvée assez commode. Mais en la suivant , sur ce qui regarde l'année de la Passion de Jesus-Christ; l'on a abandonné le sentiment commun , & pour me servir des termes de S. Prosper ; la *Tradition* receuë parmi les Peres & les Eglises dans les premiers siécles.

Pour moi j'avouë que cela m'a toûjours fait de la peine ; & le profond respect que je conserve pour ces grands hommes , m'a porté à rechercher avec assez de soin la verité de ce qu'ils ont écrit , & me fait aujourd'hui la défendre , aprés l'avoir reconnuë. Je parle de la sorte , car rien ne me paroît plus veritable & mieux établi , que ce qu'ils ont dit de la mort du Seigneur , ou plûtôt de l'année où elle est arrivée. Cette Epoque, qu'ils ont marquée avec tant de soin , & qu'ils suppose nt toûjours en disputant , soit contre les Juifs , soit contre les Gentils ; a cet avantage considerable , qu'en la suivant , vous reglez par-

faitement bien les années de Jesus-Christ. Car vous mettez son Baptême vers la trentiéme année de son âge, conformément au Texte sacré; & vous le faites mourir à trente-trois ans, selon le sentiment commun des fidelles. Mais qui plus est, cette même Epoque se trouve appuïée de tant de raisons, que quand on les aura un peu examinées, il sera difficile de ne la pas croire veritable. Et afin qu'on ne s'imagine pas que je parle en l'air, il est à propos de les mettre ici.

La premiére est prise de l'âge de Jesus-Christ, ou plûtôt du tems auquel il a receu le Baptême. Toute l'antiquité a crû, qu'il est allé aux eaux du Jourdain, la trentiéme année de son âge ou environ, c'est-à-dire quelques mois plus ou moins. Elle s'est fondée sur ces paroles de saint Luc: *Et ipse Jesus erat incipiens quasi annorum triginta*; ce qui signifie que Jesus avoit environ trente ans, quand il commença le Ministere Evangelique; & il le commença incontinent après son Baptême. Aussi trouve-t-on de compte fait, quinze ou seize Peres de l'Eglise qui sont tous de ce sentiment. Et c'est là-dessus que le célébre Concile de Néocésarée, qu'on croit un peu plus ancien que celui de Nicée, a reglé à trente ans l'âge des Prêtres; *Presbyter ante triginta annos non ordinetur*. La raison qu'en donne ce Concile, est, que Jesus-Christ avoit cet âge, lorsqu'il fut baptisé, & qu'il commença à enseigner le Peuple. *Dominus enim Jesus Christus tricesimo anno baptizatus est & cœpit docere.* L'ancien ordre Romain, cité par le Cardinal Baronius, marque à peu prés la même chose, & tous les Peres sont presque convenus de cette verité. Mais entre les autres S. Irenée, le Grand Origene; Apollinaire de Laodicée, Philastrius Evêque de Bresse, saint Epiphane, saint Jerôme, le Venérable Bede, saint Bernard & avec eux les

Luc. 3. *Vs.* 23.

Conc. Neocæsar. can. XI.

Peres du Concile de Néocéſarée, diſent tous en termes exprés, que le Fils de Dieu avoit trente ans, quand il a receu le Baptême. Les autres aſſurent qu'il avoit environ trente ans, c'eſt-à-dire, un peu plus ou moins, & ils parlent ainſi ſur l'autorité de l'Evangile. Ce qui a fait dire à ſaint Auguſtin : *Dominum annorum triginta ferè baptizatum eſſe, retinemus autoritate Evangelica.* Et comment donc lui peut-on donner trente-trois ou trente-quatre ans commencez au tems de ſon Baptême, comme l'on fait aujourd'hui, contre le torrent de l'antiquité ?

Aug. lib. 2. de Doctr. Chriſt. cap. 28.

Ce ſentiment des Péres & des Conciles étant ſuppoſé, je dis que vers la fin de l'an 26. de l'Ere commune, j'entens le 25. du mois de Decembre, Jeſus-Chriſt a accompli la trentiéme année de ſon âge, comme on l'a pû voir dans l'Hiſtoire Evangelique. Incontinent aprés ſon Baptême il a prêché l'Evangile au Peuple d'Iſraël l'an 27. & l'an 28. de cette même Ere, avec une partie de l'an 29. Car c'eſt alors qu'il eſt mort ſur la Croix, à l'âge de trente-trois ans ſous le Conſulat des *deux Gemmus*. Rien donc ne paroît plus veritable que le commun ſentiment des Peres qui mettent la Paſſion du Sauveur ſous ces deux Conſuls. Et par conſequent l'opinion qu'on a introduite de nos jours n'eſt pas trop recevable, puiſqu'elle rétarde ſa mort de quatre ans entiers, & qu'elle donne au Fils de Dieu trente ſept ans commencez.

La ſeconde raiſon eſt tres-conſiderable ; car elle fait voir manifeſtement, que ſaint Jean-Baptiſte prêchoit la Pénitence dés l'an 26. de l'Ere vulgaire, & qu'ainſi Jeſus-Chriſt vint à ſon Baptême à l'entrée de l'an 27. de ſorte que ce fut alors qu'il commença ſa Miſſion ſacrée. Cette raiſon eſt fondée ſur le voïage qu'*Herode Antipas*, Tetrarque de Galilée fit à Rome au com-

mencement de l'adminiſtration de *Ponce Pilate*, c'eſt-à-dire, vers la fin de la douziéme année de Tibere ; je l'ai prouvé inconteſtablement dans la page 413. & dans les ſuivantes du premier Tome de l'Hiſtoire Evangelique. Herode le Tetrarque entreprit ce voïage, & fit heureuſement ſes affaires à Rome, *in urbe Roma* ἐν τῇ Ῥώμῃ, car c'eſt ainſi que parle Joſephe, vers l'Eſté de l'an 26. de l'Ere Chrétienne. Il revint auſſi tôt dans la Galilée, & incontinent aprés ſon retour, il enleva *Hérodiade* à ſon Frere Philippe, & épouſa cette femme, ou à la fin de la même année, ou tout au plus tard au commencement de l'année ſuivante, qui étoit la 27. de l'Ere vulgaire. Ce fut alors que *Jean-Baptiſte*, qui prêchoit encore la Penitence au Peuple, parla fortement contre le crime ſcandaleux d'*Herode* Antipas ; lui diſant qu'il n'étoit pas permis d'avoir pour Epouſe la femme de ſon frere. Joſeph. Antiq lib. 18. cap. 7.

Or nous voïons par les Evangeliſtes, que quand Jean-Baptiſte parla de la ſorte à Herode le Tetrarque, Jeſus-Chriſt étoit déja baptisé, & avoit même commencé les fonctions de ſon miniſtere. D'où l'on doit conclure qu'il mourut ſur l'arbre de la Croix, la quinziéme année de Tibere Auguſte, comme parlent les Peres, & partant ce fut ſous le Conſulat des *deux Geminus*, qui marque l'an 29. de l'Ere commune. Il eſt donc manifeſte qu'en reculant, comme l'on fait maintenant, la mort du Seigneur juſqu'à l'an 33. de cette Ere, on la retarde de quatre ans entiers, & on s'éloigne beaucoup de la verité de l'Hiſtoire.

La troiſiéme raiſon confirme admirablement bien la précedente, & lui donne une nouvelle force ; elle eſt tirée du chapitre 2. de l'Evangile de ſaint Jean. Lorſque Jeſus-Chriſt alla à Jeruſalem à la premiere Pâque, qui ſe célébra depuis

ſon Baptême vers le commencement de ſon miniſtere, il eſt dit, qu'il chaſſa du Temple de Dieu ceux qui le profanoient, aïant du zele pour ce lieu ſaint, qui étoit la maiſon de ſon Pere. Les Juifs voïant qu'il faiſoit cela avec autorité, lui dirent, en le reprenant ? Quel miracle operez-vous, pour faire de telles choſes ? Jeſus leur répondit : Détruiſez ce Temple, & je le rétablirai en trois jours. Les Juifs lui répartirent : L'on a mis *quarante ſix ans* à bâtir ce Temple, *quadraginta ſex annis ædificatum eſt Templum iſtud*, & vous le rétablirez en trois jours ? Ce Temple dont on parloit, & où étoit alors Jeſus-Chriſt, n'étoit pas proprement celui de *Zorobabel*, qui n'avoit été ni ſi grand ni ſi magnifique. Outre qu'on ne trouvera jamais, qu'on ait été quarante ſix ans à le bâtir. C'étoit donc celui qu'*Herode* le Grand avoit fait conſtruire avec des dépenſes incroïables, l'an 18. de ſon regne, à le compter depuis la priſe de Jeruſalem ou la mort d'Antigonus, comme fait Joſephe dans ſes Antiquitez Or la *dix-huitiéme* année du Regne d'Herode étoit la 20. avant l'Ere Chrétienne, & ce fut alors qu'on commença vers le Printems les grands préparatifs de ce Temple auguſte. A ces vingt années joignez les 26. qui s'étoient déja écoulées de l'Ere commune, (car quand les Juifs parloient ainſi à Jeſus-Chriſt, on étoit au mois d'Avril de l'an 27.) & vous trouverez, qu'il y avoit tout juſte quarante-ſix ans accomplis, qu'on avoit commencé à rébâtir ce Temple. C'eſt ce que j'ai prouvé aſſez amplement dans la page 465. & dans les ſuivantes de l'Hiſtoire Evangelique, l'on peut voir ce que j'ai dit là-deſſus. Si le Seigneur prêchoit & agiſſoit publiquement dés la Fête de Pâque de l'an 27. de l'Ere Chrétienne, il s'enſuit évidemment qu'il eſt mort deux ans aprés

Joan. cap. 2. ℣. 20.

Joſeph. Antiq. lib. 15. cap. 14.

ſelon la Tradition communément reçûë parmi les Peres dans les premiers ſiécles.

Venons maintenant à la quatriéme raiſon, qui n'eſt pas moins forte que les précedentes. Euſebe nous aſſure dans ſon Hiſtoire Eccleſiaſtique, que c'etoit une ancienne coûtume parmi les Gouverneurs des Provinces ſoûmiſes aux Romains, que de donner avis aux Empereurs, de ce qui arrivoit d'extraordinaire dans leur Gouvernement : *Vetus hæc erat conſuetudo Provinciarum Rectoribus, ut quidquid novi apud ipſos contigiſſet, Imperatori nunciarent.* Suivant cet uſage Ponce Pilate, qui étoit Gouverneur de Judée, ne manqua pas d'informer *Tibere* Céſar, de ce qu'on diſoit publiquement dans toute la Paleſtine de la Reſurrection de Jeſus-Chriſt, & de ſes autres miracles, en vertu deſquels il étoit reveré de pluſieurs comme un Dieu. Sur ces avis de Pilate, Tertulien aſſûre, que l'Empereur Tibere (qui étoit alors dans l'Iſle de Caprées) écrivit au Senat, pour mettre Jeſus au nombre des Dieux, lui donnant pour cela ſon ſuffrage : *Tiberius ergo*, c'eſt Tertulien qui parle, *detulit ad Senatum, cum prærogativa ſui ſuffragii.* Mais le Senat ne voulut pas accorder à Jeſus-Chriſt les honneurs divins, parce que Tibere les avoit auparavant refuſés pour ſoi-même : *Senatus, quia non ipſe*, ou comme d'autres liſent, *non in ſe probaverat reſpuit.*

Euſeb. Hiſt. lib. 2. cap. 2.

Tertull. Apolog. cap. 5.

Paul Oroſe, ami de ſaint Auguſtin, rapporte ce même fait dans ſon Hiſtoire, & dit que le Senat ne voulut point conſacrer Jeſus-Chriſt, *conſecrationem Chriſti recuſavit*, parce qu'on ne l'avoit pas conſulté le premier là-deſſus, ſelon l'anciennne coûtume obſervée dans les Apothéoſes. Mais ce Pere ajoûte, que ce fut *Sejan* Préfet du Prétoire & Miniſtre de Tibere, qui s'oppoſa fortement à ce nouveau culte : *præcipuè*

Oroſ. Hiſt. lib. 7. cap. 4.

dit Oroſe, *cum & Sejanus Prafectus Tiberii ſuſcipiendæ religioni obſtinatiſſimè contradixit.* Voilà une circonſtance tres-remarquable, & qui détruit abſolument l'opinion qu'on a aujourd'hui touchant la Paſſion du Sauveur. Car enfin, *Sejan* qui aſpiroit ſecretement à la puiſſance Souveraine, aïant été mis à mort dés l'an 31. par l'ordre de Tibere, qui fut averti de ſes perfides deſſeins, comme nous l'apprenons de l'Hiſtoire Romaine; il eſt manifeſte que Jeſus-Chriſt étoit mort & reſſuſcité avant ce tems-là, puiſqu'aprés ſa Reſurrection, *Sejan* s'oppoſa à ſon Apothéoſe. Le Sauveur des hommes étoit donc mort dés l'an 29. ſelon la Tradition anciennement receuë parmi les Docteurs de l'Egliſe; & c'eſt viſiblement pécher contre la verité de l'Hiſtoire, que de reculer ſa Paſſion juſqu'à l'an 33. de l'Ere Chrétienne.

Tacit. Annal. lib. 5. Dio hiſt. lib. 58.

Il y a encore une raiſon, & c'eſt la cinquiéme, qui prouve aſſez que le Fils de Dieu eſt mort ſur la Croix dés l'an 29. de l'Ere commune. Elle eſt priſe d'une tres-ancienne *Tradition* raportée par Apollonius, qu'on croit avoir été Evêque d'Epheſe, vers la fin du ſecond ſiécle, & aprés lui par Euſebe de Céſarée, dans ſon Hiſtoire de l'Egliſe. Cette Tradition qui a encore été marquée par Clement d'Alexandrie & receuë par Bede, cité dans la Chronique de l'Abé d'Urſperg, portoit; que Jeſus-Chriſt avoit recommandé à ſes Apôtres, de ne point quitter avant douze ans, *infra duodecim annos*, la Ville de Jeruſalem & le païs de Judée, pour aller porter l'Evangile parmi les Nations. Or dans l'opinion de ceux qui ne mettent la mort de Jeſus Chriſt que l'an 33. de l'Ere commune, cette Tradition ſeroit abſolument fauſſe, puiſqu'il eſt conſtant, que les Apôtres s'étoient diſperſez dans le monde avant l'année 44. de l'E-

Apollon. apud Euſeb. hiſt. lib. 5. cap. 18.

Clem. Alex. lib. 6. Strom. Beda apud Abbat. Urſperg.

re Chrétienne, qui eſt la douziéme depuis l'an 33. Au contraire elle eſt tres-veritable, en ſe tenant au ſentiment des Peres, qui placent cette mort ſalutaire ſous le Conſulat des *deux Geminus*, comme je le ferai voir dans quelque autre Ouvrage. Un ſentiment ſi autorisé, eſt donc bien plus recevable, que celui qu'on a introduit de nos jours, qui ſemble détruire tant de faits de l'ancienne Hiſtoire.

Je tire la ſixiéme raiſon des Archives publiques de la Ville d'Edeſſe, célébre parmi celles d'Orient. L'on y conſervoit dans les premiers ſiécles des Actes anciens, qui portoient, qu'aprés que le Fils de Dieu fut monté au Ciel, l'Apôtre ſaint *Thomas* envoïa un des ſeptante Diſciples, pour rendre la ſanté à *Agbare*, ou comme d'autres écrivent à *Abgare*, Prince de cette ville de Meſopotamie. Euſebe de Céſarée, qui rapporte ces Actes écrits en langue Syriaque, *Syrorum linguâ*, dit, que les choſes, qui concernoient la guériſon d'Agbare, étoient arrivées l'an 340. dela Ville d'Edeſſe. *Acta ſunt hæc anno trecenteſimo ac quadrageſimo.* Or l'Epoque d'*Edeſſe*, étoit la même que celle des *Seleucides*, & elle avoit commencé 312. ans avant l'Ere de Jeſus-Chriſt: Ajoûtez à cette ſomme les 28. ans paſſez de cette Ere commune, & vous trouverez que l'an 340. des *Edeſſeniens*, marqué dans ces Actes, concouroit avec l'an 29. de l'Ere Chrétienne. Jeſus-Chriſt monta donc au Ciel cette année-là, qui eſt celle que les Peres ont marquée, puiſque ce fut aprés ſon Aſcenſion glorieuſe, *poſt Domini Aſcenſum*, qu'Agbare fut gueri par un des Diſciples. Que l'on diſe tout ce que l'on voudra de ces Actes, rapportés par Euſebe, il eſt au moins conſtant, qu'il ont été écrits dans les premiers ſiecles; & par conſequent, que les Egliſes de Meſopotamie,

Euſeb. hiſt. lib. 1. cap. 13.

où la langue Syriaque étoit en uſage, ont crû dés-lors, ainſi que les autres, que Jeſus-Chriſt étoit mort l'an 29. ſous les *deux Geminus*.

La ſeptiéme & derniere raiſon eſt priſe d'une Tradition receuë parmi les Juifs, qui porte que 40. ans avant la deſtruction de la Ville-Sainte & du Temple de Dieu, arrivée ſous le Regne de Veſpaſien, leur grand *Sanédrin* fut transferé hors de Jeruſalem. D'où vient qu'on trouve ces paroles dans leur Talmud, ou dans la Gemare de Babylone : *Quadraginta annis ante excidium Templi, migravit Synedrium.* Le R. Moïſe Cotzi rapporte la même choſe: Et David Ganz nous apprend, avec quelques autres Rabbins, que ce Sanedrin fut transferé en la Ville de *Jamnia*, qu'ils appellent *Jabné*. Voici les paroles de ce ſçavant Juif : *Synedrium migravit ex Ieroſolymis in Jabnen, annis quadraginta ante excidium Templi.* Le lieu où s'aſſembloit ce Conſeil ſouverain, eſt appellé par les Juifs *LisKat hagazith* ; c'étoit proprement une grande ſale pavée de tres belles pierres, qui d'un côté joignoit au Temple du Seigneur. C'étoit là où ſe tenoit le grand Sanédrin, avant qu'il euſt été transferé ailleurs.

Gemar. Tract Sanedrin. cap. 5. Cotzi præcept. affir. 102.

Ganz in Zemach David.

Les Juifs qui conviennent de cette Tranſlation, ſemblent avoir affecté d'en cacher la cauſe, parce qu'elle leur eſt odieuſe Mais Galatin, qui a été tres ſçavant dans les choſes Judaïques, aſſûre qu'elle arriva, à cauſe du faux & inique Jugement que ce *Sanédrin* rendit contre le ſang de Jeſus-Chriſt : *Ob falſum judicium*, dit cet Auteur, *in ſanguinem ipſius juſti Chriſti prolatum de Conſiſtorio Gazith expulſi fuerunt anno ante ultimi Templi excidium quadrageſimo.* Pour moi je ſuis aſſez porté à croire que l'Empereur *Tibere*, qui ſelon Tertulien, avoit menacé de ſa colere, ceux qui feroient du mal aux Diſci-

Galatin, lib. 4. cap. 6.

ples de Jesus-Christ, apprenant les excez & les violences que les Grands de Jerusalem commettoient contr'eux, ce qui parut principallement en la cruelle mort du grand saint Etienne, & en la persecution qui la suivit de prés, transfera le Sanedrin, du moins en partie, en la ville de *Jamnia*, qui appartenoit alors aux Romains. Et c'est apparemment le même Tibere, que le Paraphraste Caldaïque prétend marquer, quand il dit en faisant parler le Sanedrin : Un méchant Roi m'a fait changer de lieu, *Rex improbus migrare me fecit.* Or le meurtre de saint Etienne arriva l'an 30. de l'Ere commune, comme je le ferai voir dans un autre Ouvrage, & pour la ville de Jerusalem, elle fut détruite avec le Temple l'an 70 de cette Ere. Par consequent les Juifs ont raison de dire, que la Translation de leur Sanédrin arriva 40. ans avant le renversement du Temple de Dieu. Par où l'on voit encore manifestement, que Jesus avoit souffert la mort dés l'an 29. & que c'est en vain qu'on la differe jusqu'à l'an 33. comme font aujourd'hui la plûpart des sçavans.

Paraphr. Chald. in Psalmos.

Je ne sçai si je dois rapporter une autre *Tradition* Judaïque, pour laquelle je n'ai gueres de foi ; mais peut-être sera-t-elle du goût de ceux qui font tant de cas, de tout ce qu'ils trouvent dans le Talmud & dans les Rabbins. L'on sçait assez par la lecture des Livres de Moïse, ce que c'étoit que le *Bouc* émissaire, qu'on envoïoit dans le Desert, chargé des pechez de tout le Peuple d'Israël. Les Juifs nous apprennent, qu'on attachoit entre les deux cornes de ce Bouc une petite bande, ou si vous voulez un morceau d'écarlate, qui representoit les pechez d'Israël ; & pour cela on se fondoit sur ces paroles d'Isaïe : *Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur.* Si vos pechez sont rou-

Levit. 16. à ℣. 20. ad 23.

Isa. 1. ℣. 18.

ges comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige. Cette coûtume d'attacher un morceau d'écarlate au Bouc émissaire étoit fort ancienne, puisque les premiers Peres de l'Eglise en font mention dans leurs écrits. Mais ce que les Rabbins ajoûtent, n'est autorisé que de leur Talmud, & j'avouë que j'ai peine à le croire. Ils disent fort serieusement, que ce morceau d'écarlate souvent devenoit blanc à la porte du Temple (car c'étoit là qu'on l'attachoit à la tête du Bouc) & cela en signe de la remission des pechez du Peuple, que Dieu leur marquoit par cette blancheur. Mais ils assurent aussi que cette écarlate cessa enfin de blanchir, & retint toûjours son rouge 40. ans avant la ruine du Temple de Dieu. Voici les paroles du Talmud de Babylone *Tradunt Rabbini nostri, quod quadraginta annis ante excidium Templi, lingua coccinea non albescebat.* Les Juifs regardoient cela avec douleur & confusion, comme une marque que le Ciel étoit irrité contr'eux : *Si non albescebat, dolebant & confundebantur* Si ce que les Rabbins disent là-dessus n'est point fabuleux, qui doute que le sang de Jesus-Christ, qu'ils ont répandu 40. ans & un peu plus avant la desolation du Temple, n'ait été la veritable cause, que cette écarlate gardoit toûjours depuis sa couleur rouge? Car Dieu marquoit par là qu'il ne leur pardonneroit plus, & qu'il étoit plus que jamais irrité contre eux, parce qu'ils s'étoient, pour ainsi dire, rougis & ensanglantés du sang de son Fils. Cette merveille, si elle étoit veritable, confirmeroit encore puissamment ce que les Peres ont dit touchant l'année de la mort & de la Passion du Sauveur. Mais qu'elle soit vraie ou non, l'autorité de ces saints Docteurs, appuïée de tant de raisons, ne permet pas de douter, que cette mort précieuse ne soit arrivée

Barnabas & Tertullianus.

Gemar. Tract. Joma cap. 4.

ſous le Conſulat des *deux Geminus*, c'eſt-à-dire, l'an *quinziéme* de Tibére Auguſte, & le *vingt-neuviéme* de l'Ere commune.

L'on ne peut rien oppoſer à ce ſentiment, que la prétenduë Eclipſe de Soleil, ou plutôt l'obſcurciſſement de cet aſtre marqué, à ce qu'on dit, par Phlégon l'an 4. de la 202. Olympiade; qu'on veut n'être autre que celui qui arriva à la mort du Fils de Dieu, l'an 33. de l'Ere Chrétienne. Je réponds à cela que cette Eclipſe prétenduë a été differemment marquée par les anciens qui en ont parlé, je veux dire par Jules Africain, par Euſebe de Ceſarée, & par quelques autres. Mais qui plus eſt, ces deux Peres qui l'ont tirée des Livres de cet Affranchi d'Adrien ne peuvent pas avoir reglé là-deſſus la mort du Sauveur, puiſque l'un la met deux ans plutôt que l'autre, & pas un d'eux ne la place en l'an 33. comme l'on fait aujourd'hui. Cet obſcurciſſement du Soleil obſervé par Phlegon, ne peut donc pas fixer l'année de cette mort. En effet ſelon les termes de cet Auteur, il n'eſt arrivé qu'en Bithynie, & n a peut-être été causé que par un tremblement de terre, arrivé dans cette Province.

v. Petav. lib. 12. de Doctr. tempor. & Pagi Critic. Annal. Baron. pag. 27.

Si l'on dit encore, que l'an 29. de l'Ere commune le 14. de la Lune de Mars, auquel Jeſus-Chriſt eſt mort ſur la Croix, n'a pû être un Vendredi, mais les jours ſuivans. Je répondrai avec ſaint Epiphane & avec pluſieurs modernes, que du tems de Jeſus Chriſt les Juifs avoient un *Cycle* de 84. ans, ſur lequel ils regloient la Lune de *Niſan*, & la Fête de Pâque; & que l'année de la Paſſion ce Cycle avançoit de deux jours, comme ce Pere nous en aſſûre en termes exprés. Cela n'eſt nullement étonnant, comme pluſieurs ſçavans hommes l'ont fort bien remarqué; car les Cycles ne ſont jamais exacts. Et ce

Epiphan. hæreſ. 51. num. 26.

Ibid. num. 26. & 27.

même défaut, qui eſt d'avancer de deux jours, eſt ſouvent arrivé à l'Egliſe Romaine, comme ſaint Cyrille d'Alexandrie lui a reproché, parce qu'elle ſe ſervoit du même Cycle de 84. ans, qu'elle avoit pris à l'exemple des Juifs. Mais quelques défauts qu'il y euſt dans l'uſage des Cycles, qu'on corrigeoit de tems en tems, ils n'approchoient point des éfroiables inconveniens, qu'il y avoit à regler les Fêtes par les *Phaſes* de la Lune. Je dis ſur tout cela des choſes aſſez nouvelles dans ma *ſeconde Diſſertation*, que je fais exprés, pour tâcher de concilier les Evangeliſtes, j'entends ſaint Jean & les trois autres, qu'on croit lui être ſi oppoſez ; ſi l'on aime à s'éclaircir de la verité, que l'on doit toûjours rechercher, l'on peut lire ce que j'écris là deſſus.

Cyril. Alex. præf. in Cycl. Paſchal.

Que le Fils de Dieu n'a prêché l'Evangile que durant trois Pâques.

COmme j'ai reglé ſur trois Pâques tout le miniſtere de Jeſus-Chriſt, étant perſuadé qu'il n'a annoncé l'Evangile que deux ans & quelques mois, je ſuis bien aiſe, avant de finir cette Diſſertation de montrer ici, qu'en cela je ne fais encore que ſuivre l'autorité des Peres de l'Egliſe. En effet aprés avoir tout examiné avec aſſez de ſoin, il m'a ſemblé qu'ils ont eu raiſon de ne donner que trois Pâques à la miſſion du Sauveur du monde. L'on en pourra aiſément juger, en regardant la ſuite & l'enchaînement de mon Hiſtoire Evangelique, & en la conferant avec les Concordes de ceux qui mettent quatre Pâques; ce qu'ils ne font qu'avec d'aſſez grandes difficultez, & fondez ſur une Explication douteuſe & incertaine, qu'ils donnent à un endroit ou deux de ſaint Jean. Pour moi je ne reçois que les trois

Pâques clairement marquées dans cet Evangeliſte, qui a ſervi de regle à pluſieurs des anciens Docteurs. Voici leurs témoignages, qui doivent être d'un grand poids, pour ceux qui aiment la verité.

Je commence par celui de ſaint Irenée, qui en diſputant contre les Valentiniens, qui établiſſoient leur trente Æones fabuleuſes ſur les trente années, qu'on donnoit communément à Jeſus-Chriſt, lorſqu'il vint au Batême, leur parle ainſi : *Non ergo triginta Æones ſunt ; nec ob hoc Salvator triginta annorum exiſtens venit ad Baptiſmum.* Et d'autant que ces Hérétiques ne donnoient tout au plus qu'une année au miniſtere de Jeſus-Chriſt, ce Pere leur montre par l'Evangile de ſaint Jean, que le Seigneur a prêché durant trois Pâques ; aprés quoi il conclud en ces termes : il ny a perſonne qui ne reconnoiſſe, que ces trois tems de Pâques ſont plus d'une année : *Quoniam autem tria hæc Paſchatis tempora, non ſunt unus annus, omnis quilibet confitebitur.* Voilà trois Pâques, & non davantage, reconnuës par ſaint Irenée ſur l'autorité de ſaint Jean.

Iren. lib. 2. adver. hæreſ. cap. 38.

Idem lib. 2. cap. 39.

Saint Jerôme dans l'excellent commentaire qu'il a compoſé ſur le chapitre 9. du Prophete Daniel, rapporte l'interpretation de pluſieurs Peres, parmi leſquels il met le celebre *Apollinaire* Evêque de Laodicée en Syrie. Ce grand homme dit, que Jeſus Chriſt a commencé à preſcher l'Evangile à l'âge de 30. ans : *Triceſimo enim, juxtà Evangeliſtam Lucam anno ætatis ſuæ, cœpit Dominus prædicare* ; ce qu'il aſſure, comme l'on voit, ſur l'autorité de ſaint Luc ; aprés quoi il ajoûte ces paroles : & ſelon l'Evangeliſte ſaint Jean, en trois Pâques il a accompli les deux années de ſon Miniſtere : *Et juxta Ioannem Evangeliſtam, per tria Paſchata, duos poſtea im-*

Apolin. apud Hieron. in cap. 9. Daniel.

plevit annos. Ces paroles ſont claires & préciſes, & ne permettent point de douter du ſentiment d'Apollinaire de Laodicée.

Saint Epiphane marque les choſes encore plus clairement, parce qu'il eſt entré dans le détail des actions de Jeſus Chriſt. Il dit donc dans les ſçavans Livres qu'il a écrits contre les Hereſies; que le Fils de Dieu alla trouver ſaint Jean au Jourdain & fût baptisé par lui l'an 30. de ſon âge : *Ab eoque baptizatus eſt anno à natali ſuo tricesimo.* Que tout le cours de ſa vie mortelle, depuis ſa naiſſance juſqu'à la mort a été de trente deux ans, & ſoixante-quatorze jours : *Totum,* dit-il, *vitæ Chriſti tempus, ab ortu ad Paſſionem uſque, anni ſunt triginta duo cum diebus ſeptuaginta quatuor.* Puis parlant des trois Pâques durant leſquels le Seigneur a preſché l'Evangile, il dit ce qui ſuit : Le Seigneur a celebré deux Fêtes de Pâque depuis le commencement de ſon Miniſtere, & il eſt mort ſur la Croix à la troiſiéme Pâques : *Poſt prædicationis exordium duo à Chriſto celebrata ſunt Paſcha, ἐν τῷ τρίτῳ πάσχα, & tertiò paſſus eſt.* Ce Pere parle encore de ces trois Pâques de la Predication du Fils de Dieu en deux ou trois autres endroits.

Epiphan. hæreſ. 51. à num. 24. ad 30.

Saint Proſper a auſſi été de ce ſentiment, comme on le peut voir par ſa grande Chronique, dans laquelle il s'explique en ces termes: *Secundùm Ioannis Evangelium feſtivitati Paſchæ Iudæorum ter Dominum fuiſſe agnoſcimus*; Nous voïons par l'Evangile de ſaint Jean, que le Seigneur a été trois fois à la Pâque des Juifs, c'eſt-a-dire, pendant ſon Miniſtere. D'où il eſt manifeſte, ajoûte ce Pere, que ç'a été la troiſiéme Pâque que ce véritable Agneau a conſacré par ſon Sang precieux : *Vt appareat tertium fuiſſe illud Paſcha, quod verus Agnus ſuo Sanguine conſecravit.*

Proſp. in Chron. maj. à Labbeo edito.

Il y a apparence que c'étoit auſſi l'opinion d'Origene, lorſqu'il écrivoit ſes livres contre Celſe; puiſqu'en parlant dans le ſecond, de l'Apôtre *Iudas*, qui fût depuis un infame traître, il dit, qu'il ne fût pas avec Jeſus Chriſt ſon Maître trois ans entiers: *Apud Ieſum ne tres quidem integros annos converſatus eſt.* Ce qui ne ſeroit pas veritable, ſi le Fils de Dieu avoit preſché l'Evangile durant quatre Pâques. Ajoûtez à tous ces témoignages des Peres de l'Egliſe, celui de ſaint Cyrille d'Alexandrie, qui aſſure, que Jeſus-Chriſt n'a parcouru le Païs de Judée que pendant deux ans, *duobus annis*, en enſeignant le peuple d'Iſraël. Il n'a donc pas répandu ſa ſainte Doctrine durant quatre Pâques, autrement il auroit emploïé trois ans & quelques mois a accomplir ce divin Miniſtere.

Origen. lib 2. cõtra Celſum.

Cyrill in Iſaïam.

Toutes ces autoritez, & quelques ſemblables que l'on pourroit rapporter, font aiſément croire, que le Fils de Dieu n'a converſé avec les hommes depuis ſon Batême, que deux ans & quelques mois. Car enfin, ſelon l'Evangile de ſaint Jean, expliqué par les Peres, il n'a preſché le Roïaume des Cieux que pendant trois Pâques, puiſqu'à la troiſiéme il a ſouffert la mort, *tertio paſſus eſt*, comme dit ſaint Epiphane, avec ſaint Proſper. Et comme d'ailleurs j'ai prouvé par un grand nombre de Peres, qu'il a receu le batême de ſon Précurſeur à l'âge de 30. ans ou environ, il ne reſte plus qu'a conclure, que Jeſus-Chriſt étoit âgé de trente-deux ans & trois mois, c'eſt-à dire, de trente-trois ans commencez, quand il eſt mort pour le ſalut de l'homme. N'y a-t-il pas lieu de croire, que ce ſont ces raiſons & ces autoritez qui ont fait dire au Maître des Sentences: *Triginta duum annorum & trium menſium erat ætas Chriſti, in qua mortuus eſt, & reſurrexit.* C'eſt

Mag. 4. ſent. diſt. 44. cap. 1.

ce que ſaint Bernard appelle trente-trois ans, quand il écrit, que le Seigneur a vécu ſur la terre & a converſé avec les hommes ce nombre d'années : *Triginta & tribus annis ſuper terram viſus eſt, & cum hominibus converſatus.*

Bern. Serm. 2. in Pentecoſt.

De quelque maniére qu'on prenne les choſes, cela eſt véritable. Car ſi l'on compte l'âge de Jeſus-Chriſt depuis ſa naiſſance, il n'a eu proprement que trente-trois ans commencez : mais ſi on le prend depuis ſon Incarnation dans le ſein de la Vierge, il a eu trente-trois ans accomplis & quelques mois de plus. Aprés tout cela le Venerable Bede n'a point apprehendé de dire : Si je ne me trompe, la foi de l'Egliſe (c'eſt la creance commune des Fidelles qu'il entend par-là) porte, que le Seigneur a vécu dans ſa chair mortelle un peu plus de trente-trois ans, c'eſt-à-dire, depuis le tems de ſon Incarnation, juſqu'au tems de ſa mort : *Habet, ni fallor, Eccleſia fides, Dominum in carne paulo pluſquam triginta tribus annis, uſque ad ſua tempora paſſionis, vixiſſe.* Une autre édition porte : *paulo plus minus triginta tribus annis* : ce qui voudroit dire, que le Fils de Dieu auroit vécu *trente-trois ans* un peu plus ou moins. Par ces paroles, & par toute la ſuite de mon Hiſtoire Evangelique l'on verra clairement, que je ne fais autre choſe, que rétablir la creance communément reçûë parmi les fidelles, & appuyée de l'Autorité des Peres de l'Egliſe.

Bed. lib. de Rat. temp. cap. 45.

FIN.

II. DISSERTATION.

Sur le tems auquel on célébroit la Pâque des Juifs.

APrés tout ce qu'on a dit depuis quelque tems ſur la Pâque des Juifs, & particuliérement ſur celle que le Seigneur fit avec ſes Apôtres la veille de ſa mort ; je n'aurois garde d'écrire encore là deſſus, ſi ce n'étoit que pour combattre le ſentiment de ceux qui ont traité cette matiere avec tant d'érudition & de capacité. Ce n'eſt donc pas dans cette vûë que je fais cette Diſſertation ; c'eſt au contraire pour les concilier : ou pour mieux dire, c'eſt pour tâcher de mettre d'accord les Evangeliſtes, qui paroiſſent ſi contraires & ſi oppoſez, & qui par cette contrarieté apparente ont donnée lieu à tant de diſputes.

En effet qui ne diroit que Saint *Jean* eſt entierement contraire aux trois autres Evangeliſtes touchant la célébration de la derniere Pâque ? N'eſt-ce pas ſur cette apparence, que deux hommes ſçavans ſont depuis peu entrez en diſpute ? Outre cette loüable modération qui regne dans leurs écrits, & qu'on garde toûjours, quand on ne cherche que la vérité ; ils ont avancé de fort belles choſes pour le ſoûtien de leurs opinions ; & ce qu'ils ont dit là-deſſus a partagé les eſprits & les partage encore aujourd'hui. Je m'eſtimerois heureux ſi je pouvois les réünir, en donnant quelques éclairciſſemens aux divines Ecritures ; & c'eſt ce que je ne puis faire, qu'en mettant au jour les coutumes des anciens Juifs ſur la célébratio de leur Pâque.

J'entreprens donc de faire voir, qu'ils l'ont

celebrée deux jours conſecutifs, qui n'étoient pourtant regardés que comme le *quatorziéme* de leur premier Mois. Mais je n'en viendrai à bout, qu'en montrant par des raiſons qui ne ſeront pas tout à fait mépriſables, que les anciens Hebreux ont reglé leurs Mois lunaires, & ſur la *Conjonction*, & ſur la *Phaſe*. De ſorte que comme la Lune a eû chez eux deux commencemens, ce qu'il faut bien remarquer; elle a auſſi eû deux quatorziémes, dans leſquels on a fait la Pâque légale. Ce ſera ſur ces ſuppoſitions, dont je donnerai des preuves dans la ſuite, que l'on verra, que Jeſus-Chriſt a mangé l'Agneau Paſchal le Jeudi, qu'on regardoit comme le quatorziéme jour depuis la Conjonction ou le renouvellement de la Lune: & que les Princes des Prêtres n'ont pas laiſſé de faire le jour ſuivant la même choſe, comme il ſemble marqué dans Saint Jean, parce que ce jour étoit conſideré comme le quatorziéme depuis l'apparition ou la Phaſe. L'on aura donc deux nouvelles Lunes ou deux Neomenies dans les mois Judaïques; mais en même tems l'on verra que cét uſage, qu'ils n'ont jamais negligé, n'a rien d'étonnant; puiſqu'il a été reçeu parmi les peuples les plus polis de la Grece, & ſur tout parmi ceux d'Athenes.

Si cette matiere eſt curieuſe, l'on peut dire qu'elle eſt encore plus importante. Car enfin étant traitée avec quelque ſoin, elle ſervira beaucoup à éclaircir des lieux obſcurs & difficiles de nos Ecritures: à concilier les Evangeliſtes, qu'on a tant de peine à mettre d'accord: & encore à découvrir quelles ont été les coûtumes des Juifs & de quelques autres Nations, qui ſemblent les avoir imitez dans l'uſage des mois lunaires, ou au moins dans la maniere de les commencer. Ce n'eſt pas tout; je ferai voir enſuite que les Hébreux ont eû des Cycles avant la venuë de

Jesus-Christ: qu'ils ont reglé leurs tems là-dessus & qu'ils les ont même conservez jusqu'aux premiers siécles de l'Eglise. Et d'autant que le seul témoignage de S. Epiphane pourroit être ou foible ou suspect; je prouverai que l'Eglise Romaine a pris dans les premiers tems le Cycle des Juifs, & que c'est là dessus qu'elle a reglé les Fêtes Paschales. Entrons maintenant en matiere, & tâchons sur tout de montrer, comme une chose tres importante, que les plus anciens Hebreux ont eû dans leurs mois deux *Néomenies*; & par consequent que leurs mois ont eü deux commencemens. Mais avant d'entrer dans la question, disons deux mots du Mois & du jour, où l'on faisoit la Pâque des Juifs.

Dieu qui a lui-même établi cette Fête dés le tems de Moïse, pour engager ce peuple à une reconnoissance éternelle, de ce qu'il l'avoit délivré de l'Egypte par la puissance de son bras, a voulu qu'on la celebrât au premier mois du Printems; & ce mois a depuis été regardé par tous les Hebreux comme le premier de leur année sainte. *Mensis iste, vobis principium mensium, primus erit in mensibus anni.* Je dis de leur Année sainte, selon laquelle ils reglent leurs Fêtes; car pour l'année civile, qui concerne leurs biens & leurs affaires, elle commence toûjours au mois de *Tisri*, c'est à dire, vers la fin de Septembre, ou vers l'Equinoxe. Ce premier mois où ils font la Pâque, est appellé dans le texte Hebreux, *Chodes haabib*; & dans la version des Septante Μὴν τῶν νέων, *Mensis novorum*, c'est à dire, selon la vulgate, *Mensis novarum frugum*, le mois des nouveaux blez. On la nommé de la sorte, parce qu'alors dans l'Egypte, comme dans la Palestine, les premiers blez & principalement l'Orge, commencent à meurir. C'étoit le quatorziéme de ce premier mois, appellé depuis le mois de *Nisan*,

Exod. 12. v. 2.

Exod. 13. v. 4.

Levit. 23. v. 5.

qu'on célébroit la Pâque. On la faiſoit vers le ſoir de ce jour, ſelon le commendement de Dieu même : *Menſe primo, quarta decima die ad veſperum, Phaſe Domini eſt.* L'Agneau Paſcal s'immoloit vers la fin du même jour, depuis trois heures du ſoir juſqu'à cinq, comme l'écrit Joſephe ; & on le mangeoit ſolemnellement avec des pains Azymes à l'entrée de la nuit. Voila ce qui regarde le mois & le jour de cette cérémonie, ſi célébre parmi le peuple Juif.

Joſephe lib. 7. Bell. Jud. cap 17. Lat.

L'on eſt aſſez d'accord de toutes ces choſes, qui ſont reglées, ou par les termes de la Loi de Moïſe, ou par l'uſage conſtant de ce peuple Je ne vois pas non plus qu'on diſpute ſur la qualité des mois obſervez par les Hebreux ; car aujourd'hui preſque tous conviennent, & avec raiſon, que c'étoit des mois lunaires, c'eſt-à-dire, reglez ſur le cours de la Lune. Cela eſt ſi vrai que dans les Ecritures & parmi les Juifs, le mot de *jareach*, ſignifie tout enſemble la Lune & le mois, parce que celui-ci étoit reglé ſur le cours de celle là. Deplus le mois eſt appellé *Chodes* dans la langue ſainte, ce qui veut dire *nouveau* ; d'autant qu'il ſe renouvelle avec la Lune. Et delà vient que non ſeulement tout le mois, mais encore la Néomenie s'appelle *Chodes* chez les Hebreux, parce que c'eſt ce jour là que ſe fait le renouvellement de cét aſtre. *Vocatur Chodes ſive novus*, dit un fameux Rabbin, *quia renovatur Luna eo die. Triginta dies junctim vocantur Chodes; & dies primus ſolus vocatur Chodes.* Les paroles de ce Juif ſont aſſez remarquables, & j'eſpere qu'elles nous ſerviront dans la ſuite.

David Kmchi lib. Radicum.

De dire maintenant combien de jours renfermoient les mois lunaires qu'obſervoient les Iſraëlites du tems de Moïſe, c'eſt une choſe qui n'eſt pas trop facile. Neanmoins il y a lieu de croire, que tous leurs mois étoient alors de trente jours,

ce qui a duré tres long-tems chez ce peuple. En voici la raiſon, qu'il n'eſt pas trop aiſé de détruire. Selon toutes les apparences dans ces premiers tems les Hebreux n'ont point eû d'autres mois, que ceux des *Caldéens*, dont ils tiroient leur origine : ou ceux des *Egyptiens*, ſous leſquels ils avoient vécu dans la ſervitude ; car ils ne les ont point pris des Nations voiſines, c'eſt à dire, des Philiſtins, des Cananéens & des Arabes, dont ils ont déteſté les mœurs & les coûtumes. Ils ne les ont donc pris que des anciens Caldéens, ou des Egyptiens parmi leſquels ils ont habité durant plus de deux ſiécles. Or tous les mois des premiers Caldéens, auſſi bien que ceux des Egyptiens étoient alors de trente jours chacun, & leur année étoit à cauſe de cela de trois cent ſoixante jours, auſquels dans la ſuite des tems ils en ajoûterent cinq *intercalaires*. Ces cinq jours ajoûtez à la fin de chaque année & nommez par les Grecs *Epagomenes*, étoient conſacrez à la memoire & à la Fête de quelque Dieu d'Egypte ; ainſi les Iſraëlites, qui avoient en horreur les ſuperſtitions de ce peuple, n'avoient garde de prendre ces cinq jours.

Il y a donc apparence qu'au lieu de cela les Hebreux intercaloient un mois aprés quelques années, comme faiſoient lesplus anciens Grecs, dont les mois étoient tous de trente jours, & les années de trois cens ſoixante, comme on le pourroit montrer par des preuves certaines. L'on en a même quelques-unes qui font aſſez connoître, que les Babyloniens, les Philiſtins, les Phéniciens & les anciens Arabes, je parle de ceux qui ont été avant le tems de Mahomet, avoient tous des mois de trente jours.

C'eſt que dans ces premiers tems les Nations étoient perſuadées, aprés les Caldéens & les Egyptiens, que la Lune qui regloit leurs mois,

mettoit *trente jours* à faire ſon cours. Cela a fait dire à ſaint Auguſtin: *Menſes triceni dies complent, talem quippe menſem veteres obſervaverunt, quem circuitus lunaris oſtendit.* Les anciens peuples, *veteres*, comptoient donc douze mois dans l'année, & ils croioient que chaque mois étoit de trente jours, *triceni dies complent.* Ce ſaint Docteur n'a point avancé cela ſans fondement, puiſque Geminus célébre Aſtronome, qui vivoit du tems de Ciceron & de Pompée, dit en parlant des Mois qui étoient en uſage parmi les anciens Peuples: *Veteres ἀρχαῖοι menſes agebant dierum triginta.* Cela eſt vrai des anciens Grecs & des Caldéens, & principalement des Egyptiens ſelon Macrobe: *Ægyptii*, dit ce ſçavant homme, *menſes tricenum dierum omnes habent.* Il ajoûte que leurs mois étoient au nombre de douze, ce qui faiſoit une année de trois cens ſoixante jours. Mais peut on douter que leurs mois aïent été de trente jours, puiſqu'Hérodote, qui a été en Egypte plus de quatre cens quarante ans avant Jeſus-Chriſt, l'aſſure en termes exprés au Livre II. de ſon Hiſtoire. Si les Egyptiens, & les autres Nations les plus anciennes, principalement les Caldéens, ont compté trente jours pour chaque mois lunaire, l'on doit croire que les anciens Hebreux ont fait la même choſe, & je ne vois pas qu'il y ait preſque lieu d'en douter.

Aug. lib. 4. de Trinit. cap. 4.

Gemin. Ifag. ge cap. 6.

Macrob. Saturnal. lib. 1. c. 15

Herodot. hiſt. l. 2.

Or il faut ſçavoir que le mois lunaire, qui eſt appellé par les Aſtronomes *Menſis Synodicus*, le Mois Synodique, à la fin duquel la Lune atteint de nouveau le Soleil, contient vingt-neuf jours douze heures & quarante quatre minutes. Deſorte qu'aprés cét eſpace de tems, la Lune, qui avoit quitté le Soleil, ne manque pas le trentiéme jour de ſon cours de ſe rejoindre à lui, au point où il ſe trouve. C'eſt ce qu'on appelle en Grec σύνοδος *Synode* ou *Conjonction* de la Lune avec le Soleil,

& c'eſt proprement alors que le mois ſe renouvelle avec la Lune, qui recommence une nouvelle courſe, en quittant le Soleil. Il eſt donc conſtant, & c'eſt ce qu'il faut bien remarquer comme une choſe importante, que le *trentiéme jour* la Lune redevient toûjours nouvelle. Si donc les anciens Hebreux ont nommé le mois *Chodes*, c'eſt à dire, *nouveau*, à cauſe qu'il ne manque pas de ſe renouveller avec la Lune; leur *Néomenie* ou *nouvelle Lune* a dû commencer dés le trente de chaque mois. Et c'eſt ce qui eſt arrivé parmi eux, comme auſſi parmi les Grecs, qui ſemblent les avoir imitez en cela, comme en beaucoup d'autres choſes. Quant aux Grecs, je ferai voir plus bas leur uſage par des autoritez inconteſtables. Il faut maintenant montrer, quel a été là-deſſus celui des anciens Hébreux; car c'eſt par là qu'on peut décider la queſtion que je traite.

La choſe ſeroit ſans difficulté, ſi l'on en jugeoit par la coûtume des Juifs modernes. Car *Iean Buxtorfe* qui n'a rien ignoré de toutes leurs pratiques & qui en a écrit un Livre intitulé, la *Synagogue Iudaique*, nous aſſure, qu'ils célébrent la Néomenie tous les trentiémes de chaque mois *plein*; ce qu'ils font encore le lendemain, qui eſt le premier jour du mois ſuivant. D'où vient qu'il dit: *Quoties lunatio precedens triginta diebus conſtat, toties ſequens menſis duplicem habet Neomeniam; quarum prima ad precedentem ſpectat menſem, & eſt triceſima illius dies.* Voilà donc, ſelon l'uſage des Juifs modernes *deux Néomenies* dans un même mois Synodique. La premiere commence dés le trentiéme jour du mois, parce que c'eſt alors que la Lune ſe renouvelle veritablement, ſe trouvant jointe au Soleil; & ce jour eſt le premier de la Lune, quoique ce ſoit le dernier du mois precedent. La deuxiéme Néomenie eſt celle du jour ſuivant qui eſt le premier du mois, mais le ſecond

Buxtorf. Synagog. Judaic. cap. 22.

de la Lune, qui comme je viens de dire, s'étoit renouvellée le jour precedent. De ces deux Néomenies, la premiere qui eſt la véritable, eſt celle de la *Conjonction* : & la ſeconde eſt celle de l'apparition ou de la *Phaſe*. C'eſt par cette deuxiéme Néomenie que les Hebreux ont de tout tems commencé leurs mois, & qu'ils commencent encore aujourd'hui tous leurs mois *caves*, c'eſt à dire, qui ne ſont que de vingt-neuf jours ; parce que c'eſt en ce jour-là qu'ils conſacrent ou ſanctifient la Lune qui commence à paroître, car je me ſers de leurs propres termes.

Il n'y a donc rien de nouveau dans la pratique des Juifs modernes, ce ſeroit une erreur de le croire ; ce qu'ils font aujourd'hui touchant ces deux *Néomenies*, qui ſont Fêtes chez eux, auſſi-bien que chez les *Caraïtes*, ils l'ont fait du tems de Jeſus-Chriſt, comme on le verra bien-tôt par le témoignage des Auteurs profanes. Ils l'ont même fait du tems des premiers Rois, j'entens *Saul* & *David*. Et ainſi il y a lieu de croire qu'ils ont pratiqué la même choſe dés le tems de Moïſe lorſque leurs mois étoient tous de trente jours. C'eſt ce qui a fait dire à Scaliger, qui a tant recherché ces choſes : *Iudai duas Néomenias ſemper celebrant, quod & antiquitùs facieb ant.* Le ſçavant Pere Petau, qui n'a pas coûtume de lui rien pardonner, eſt en cela de ſon ſentiment : *Iudai*, dit-il, *per biduum, triceſimum præcedentis menſis, & primum ſequentis, novilunium obſervab ant.* Paul de Middelbourg Evêque de Foſſembrune, qui a tant étudié les coutumes des Juifs, & pluſieurs autres ſçavans hommes, tant Catholiques, que Proteſtans, ont auſſi été de ce ſentiment.

Joſeph. ſcalig. can. Iſag. l.b. 3.

Petav. de Doctr. temp. part. 1.

Je ſçai qu'on ne ſe laiſſera perſuader, ni par l'uſage des Juifs d'aujourd'hui, ni par tout ce qu'ont dit les plus ſçavans hommes de ces derniers tems. Cherchons donc des preuves de ces

deux *Néomenies* dans les premiers siécles, je veux dire dans ceux de la Loi, & même dans les tems de Moïse Il semble que Josephe ait reconnu ces deux jours lorsqu'il parle de la délivrance du peuple d'Israël. Car dans un endroit il dit que les Hebreux sortirent de l'Egypte, *Decima quarta Xanthici mensis*, le quatorziéme jour du mois Xanthique, c'est à dire, de Nisan ; dans lequel jour, dit-il, ils croïent qu'ils ont été délivrez de la terre d'Egypte : *In qua & ipsi se primùm opinantur ab Ægyptiis esse liberatos.* Mais dans un autre lieu il assure, qu'ils ne laissérent l'Egypte que le quinziéme du même mois Xanthique selon la Lune, *decima quinta secundum lunam.* Voici les paroles de cet Historien: *Reliquerunt Ægyptum mense Xanthico πέμπτῃ καὶ δεκάτῃ καὶ σελήνῃ decima quinta secundum lunam* ; ou comme Epiphane le Scholastique, contemporain de Cassiodore, a fort bien traduit, *luna quinta decima.* Car le quatorziéme depuis l'apparition, dont parle Josephe dans le premier endroit, étoit veritablement le quinziéme, depuis la conjonction & ainsi c'étoit la quinziéme Lune, ou si vous voulez, le quinziéme depuis le renouvellement de la Lune, *decima quinta καὶ σελήνῃ secundùm lunam.*

Joseph. lib. 6. Bell. Jud. cap. 4. lat. gr. V.

Antiquit. l. 2, c. 6.

C'est en ce sens que le même Josephe fait mention ailleurs de la Néomenie selon la Lune, *de Neomenia καὶ σελήνῃ*, pour la distinguer sans doute de la Néomenie selon la *Phase*, *καὶ φάσει*. qui étoit la seconde Néomenie, mais civile & populaire. Et dans cette maniere de parler il n'a fait qu'imiter les meilleurs Auteurs de la Grece Car voici comme écrit Thucydide au second Livre de son histoire : *Eadem quoque æstate sol defecit post meridiem Neomeniâ secundum lunam*, Νουμηνίᾳ κατὰ σελήνην ; *quo solum tempore id creditur posse contingere.* L'on voit mani-

Thucyd. hist. l 2. pag. 119.

festement que par ces mots, *Neomeniâ secundùm lunam.* Thucydide entend la Néomenie de la conjonction κ᾽ σύνοδον, puisque ce n'est précisément que dans le tems de la conjonction de la Lune que les Eclipses de Soleil arrivent. Josephe ne s'est donc point trompé, mais a parlé tres exactement, quand il a dit que les Hebreux ont quitté l'Egypte le quinziéme, selon la Lune, ou la quinziéme Lune depuis sa conjonction. Philon lui-même en parlant de la Néomenie Pascale, ne dit il pas que c'est une Fête, qui suit la Conjonction d'une certaine Lune nouvelle, il entend celle de *Nisan*. L'on voit donc par l'autorité de Josephe que les deux Néomenies de chaque mois lunaire étoient en usage du tems de Moïse.

Philo lib. de Septenario.

Mais ne trouve-t on pas quelqu'endroit de l'Ecriture, où il soit fait mention de ces deux nouvelles Lunes, ou, si vous voulez de ces deux manieres de commencer les mois? Oui on en trouve, & c'est au chapitre 20. du premier Livre des Rois. Voici en abregé ce que renferme ce Chapitre, qui fait assez voir que dés les premiers tems des anciens Hebreux le mois commençoit par *deux Néomenies*, qui étoient toutes deux Fêtées chez ce peuple. *David* s'étant apperçeu que le Roi *Saül* cherchoit par une effroiable jalousie, à le faire mourir, voulut être assuré de ce mauvais dessein. Il vint donc trouver en secret son ami Jonathas, & lui dit: C'est demain la *Nouvelle Lune*, ou le premier jour de la Lune; car le Texte Hébreux porte: *Hinne chodes macha*, ce que les Septante ont fort bien traduit, ἰδοὺ Νεομηνία ἄυριον, *Ecce Néomenia cras* Pour ce qui est de la Vulgate elle porte: *Ecce Calendæ sunt craſtino*, ce qui est à peu prés la même chose, puisque le mot de *Calendæ* est mis ici pour la *Néomenie* ou pour le premier de la Lune. Je dois, ajoûta David, être selon la coûtume assis auprés

1. Regum cap 20.

Ibid. v. 5.

du Roi, pour manger à ſa table. Permettez-moi de me cacher dans un champ juſqu'au ſoir du troiſiéme jour. David parloit de la ſorte parce qu'il étoit Fête pendant deux jours conſecutifs, à cauſe des *deux Néomenies*, durant leſquelles il s'abſenta de la Cour; quoiqu'il y dût être pour aſſiſter aux Sacrifices ſolemnels, & enſuite aux feſtins que le Roi faiſoit aux Grands en ces deux jours de Fête. Mais il étoit convenu avec Jonathas de ne point paroître alors, pour voir ce que diroit Saül.

La Nouvelle lune étant donc arrivée, qui étoit ſans doute le trentiéme & dernier du mois, lorſqu'on ſe mit à table *David* ne parut point; & *Saül*, croïant qu'il avoit eu un empêchement legitime, ne parla point de lui ce premier jour de Fête. Le lendemain qui fut la ſeconde Néomenie, c'eſt à dire, celle du premier jour du mois & qui étoit par conſequent le ſecond jour de la Fête, comme a traduit M. de Sacy. David s'étant encore abſenté du feſtin, le Roi dit à ſon fils Jonathas qui étoit ſon ami: Pourquoi le fils d'Iſaï n'eſt-il point venu manger, ni hier, ni aujourd'hui? Jonathas voulut excuſer David; mais Saül dit tout en colere, qu'il falloit qu'il mourût. Et pour lui il voulut le percer de ſa lance ou de ſon javelot, qui peut-être lui ſervoit de Sceptre, ſelon l'ancien uſage des Rois. Aprés cela l'Ecriture ajoûte au ℣. 34. que Jonathas ſe leva de table tout irrité & ne mangea point *ce ſecond jour de Fête*. La vulgate porte: *Non comedit in die Calendarum ſecunda*. Ce ſecond jour de Fête ne pouvoit être que celui des ſecondes Calendes, ſi l'on peut parler ainſi, ou plûtôt de la ſeconde Néomenie, qui eſt ici appellée dans l'Hébreu, *Hachodes ha'eni*, c'eſt à dire, *Néomenia ſecunda*, qui étoit comme j'ai dit le premier jour du mois. Ce qui determine à ce ſens, qui eſt le veritable

Ibid. v. 34.

& qui eſt aſſez exprimé dans la langue Sainte; c'eſt que toutes les Néomenies étoient Fêtes, les ſecondes ainſi que les premieres; mais l'on ne trouvera jamais que les Juifs ni anciens ni modernes, aïent fêté le ſecond jour d'aprés les Calendes ou le ſecond jour du mois. Ils ont au contraire célébré le ſecond jour de la Lune, qui étoit le premier du mois, parce que c'étoit la Néomenie de la *Phaſe*, ou la Néomenie civile par laquelle le mois commençoit; comme le jour précédent étoit la Néomenie de la *Conjonction*, qui étoit la véritable ſelon le cours de la Lune. Achevons l'hiſtoire que nous avons commencée, en continuant d'éclaircir les divines Ecritures.

Les deux jours de Fête, dont je viens de parler, étant paſſez, le troiſiéme en ſuivant, qui étoit un jour ouvrier, comme on le voit clairement par le ℣. 18 parce que c'étoit le ſecond jour du mois, qui n'étoit point Fête chez les Hebreux; le troiſiéme, dis je, *Jonathas* ſe rendit dans le champ où *David* s'étoit caché. Ce fut là qu'il fit connoître à ce cher ami les méchantes diſpoſitions de Saül ſon pere; & qu'il lui conſeilla de ſe retirer de ſa Cour. Voila l'abregé & même l'explication de ce Chapitre 20 du premier Livre des Rois, où les Interprêtes ont trouvé de la difficulté ſur ces deux Fêtes conſecutives, parce qu'ils n'ont pas aſſez pris garde aux *deux Néomenies*, dont je viens de parler. Les Juifs, ce qui paroît étonnant, les obſervent encore aujourd'hui, par une coûtume qui eſt peut-être auſſi ancienne que leur Loi, ou au moins que le tems de leurs Rois. D'où vient que le Rabbin *Japhé* parlant des deux Néomenies du mois de *Tiſri*, dit qu'elles ſont toutes deux Fêtes, & que ces deux jours ſont également ſaints & ſolemnels, *Neuter eorum*, dit ce Docteur Juif, *eſt dies communis, ſed primus eſt Sanctus ex Lege, quia in eo fuit*

Mardoch Japhe in lib. Lebus.

Novilunium. Secundus Sanctus est ex sententia Domus judicii. Hac de causa ambos ejusdem fecerunt sanctitatis. Ils avoüent même que pendant que leur Sanedrin étoit encore à Jerusalem ils fêtoient les deux Néomenies ou les deux premiers jours de la Lune de *Tisri*. Et encore maintenant, ce qui est tres remarquable, quand les Juifs signent leurs Contrats, s'ils sont faits le trente du mois, auquel la Lune se renouvelle, ils les dattent en cette maniére, marquée par Buxtorfe : *Die primo Neomenias Nisan V. G. qui est tricesimus mensis Ve-adar prateriti.* S'ils ne sont passez que le jour suivant, qui est le premier jour du mois de Nisan, ou la seconde Néomenie, ils disent simplement : *Die primo mensis Nisan*, &c. Et cet auteur assure que ces deux jours, c'est-à-dire, le trentiéme & le premier du mois suivant sont encore Fêtes chez eux. *Non modo enim prima, sed & tricesima cujuslibet mensis, dies est Festus.* Cet usage constant & uniforme de la Nation des Juifs ne nous fait-il pas assez connoître celui qui s'observoit du tems des premiers Rois d'Israël? Je pourrois confirmer cet usage des Hébreux par la coûtume des plus anciens Athéniens, qui avoient, comme eux deux Néomenies à chaque mois, à sçavoir le trentiéme jour & le premier suivant; & qui les fêtoient toutes deux. C'est ce qu'on verra un peu plus bas par l'autorité d'Aristophane, de Plutarque & de quelques autres : afin qu'on ne s'imagine pas que l'usage des Juifs ait été singulier, comme il nous paroît maintenant, parce que dans le tems où nous sommes, nous n'avons plus que des mois solaires.

Buxtorf. Synagog. Jud. c. 22

Ce Chapitre que je viens de citer, n'est pas le seul endroit où l'on découvre ces doubles Fêtes de Néomenies. Plusieurs sçavans prétendent les rencontrer dans le Livre de *Judith*; & j'entre assez dans leur sentiment. Il est dit au Chapitre 8.

Judith. c. 8. v. 6.

de cette sainte Veuve, dont Dieu s'est servi pour sauver Israël de la puissance des Assyriens : qu'elle jeûnoit tous les jours de sa vie, hormis les Sabbats, les Néomenies & les Fêtes du peuple d'Israël. Dans la vulgate que je viens de citer, il y a simplement, *præter Neomenias*, ce qui n'explique rien. Mais dans le Grec des Editions de Rome & de Francfort, & même dans celui du fameux manuscrit d'Alexandrie, il y a χωρὶς προνουμηνιῶν καὶ νουμηνιῶν, *Id est, exceptis Proneomeniis, & Neomeniis.* Quelques Interpretes pretendent, que ces Pronéomenies & Néomenies ne signifient autre chose que les deux Nouvelles-Lunes consécutives, qu'on célébroit alors, au commencement de chaque mois lunaire. Et comme la premiere se faisoit le trente du mois à la conjonction de la Lune, elle est appellée *Pronéomenie*, qui est peut-être la même chose que Protonéomenie ; pour la distinguer de la *Néomenie* civile & populaire qui se faisoit le lendemain premier jour du mois. Or celle ci étoit regardée par le peuple comme la nouvelle Lune, parce qu'on la celebroit ainsi que j'ai dit le premier jour de chaque mois, & qu'alors on consacroit la Lune, pour parler comme les Juifs ; car ils faisoient ce jour là, qui étoit celui de la Phase, des prieres publiques & des vœux solemnels, afin que le mois leur fût favorable. D'où vient que cette Néomenie civile est quelquefois appellée ἱερὰ la Lune sainte & consacrée ; au lieu que la précedente est simplement nommée *Néomenie*, & dans le Livre de Judith, *Pronéomenie.*

Je trouve encore un autre endroit dans les Ecritures qui me paroît si favorable à la premiere *Néomenie*, qui est celle de la conjonction, durant laquelle la nouvelle Lune est cachée, que je ne puis m'empêcher de le rapporter ici. L'explication que j'en donnerai pourra servir à éclai-

cir ce lieu, qui fait de la peine aux Interprêtes & aux Commentateurs. Il eſt pris du Chapitre 7. du Livre des Proverbes. Le Sage y fait la peinture d'une femme méchante & infidelle, qui tâche de ſéduire un jeune homme, & de l'entraîner dans ſes plaiſirs. Aprés toutes ſes fauſſes careſſes, dont le Sage l'inſtruit de ſe donner de garde, il la fait parler ainſi à ce jeune homme: Venez, dit-elle, car mon mari n'eſt point en ſa maiſon; il a entrepris un fort long voïage, & a emporté avec ſoi un ſac d'argent, c'eſt à dire; pour faire ſon trafic. Il ne reviendra chez lui qu'au jour de la nouvelle Lune; c'eſt ainſi qu'il y a dans le Texte original, car l'Hébreu porte: *Le jom hacheſe jabo betho*, *id eſt, in die Novilunii veniet in domum ſuam.* Ceux qui ont examiné la ſignification du mot Hébreu, *hacheſe*, ou plûtôt *cheſe*, qui fait ici toute la difficulté, avoüent qu'il veut dire, ou *Novilunium*, la nouvelle Lune: ou *occultationem lunæ*, le tems que la Lune eſt cachée, ce qui ſe fait quand elle eſt dans ſa conjonction, & par conſequent lorſqu'elle ſe renouvelle: ou enfin il ſignifie *diem ſolemnem & ſtatam* un jour de Fête un jour fixe & arrêté par ſa ſolemnité. Qu'on liſe la Synopſe des Critiques ſur le ℣. 20. qu'on conſulte les Dictionaires Hébreux & l'on verra qu'on n'explique point le mot *Cheſe* qu'en ces manieres, qui reviennent toutes à la même choſe, & qui forment le même ſens. Car enfin dans la Néomenie de la conjonction la Lune eſt entierement cachée, & alors il étoit Fête chez les Juifs, comme il eſt encore maintenant.

Proverb. 7. à v. 10 ad 23.

Ibid. v. 20.

Ce qui confirme l'interprétation que j'ai dónnée aprés pluſieurs Interpretes, eſt, que *Cheſe* vient de la racine hébraïque *Chaſa*, qui ſignifie cacher, en latin *tegere*, *abſcondere*, *occultare*, comme tous en tombent d'accord. De ſorte que *Cheſe* n'eſt proprement que κρύψις καὶ σελήνη.

occultatio luna ; en un mot, la Lune cachée dans ſon renouvellement ou dans ſa Néomenie. Ce mot Hébreux ne ſignifie donc proprement, ſelon Aben-Eſra tres ſçavant Juif, que *Principium menſis in quo Luna occultatur.* Ce que Pline explique par le mot d'*Interlunium*, dont ſe ſervent ici quelques Interprêtes. Mais quand ils ne ſeroient pas favorables à l'explication que je donne ; on n'en ſçauroit preſque douter aprés le ℣. 3. du Pſeaume 81. ſelon l'Hébreu, & 80. ſelon la vulgate, où le mot de *Cheſe* eſt pris pour le jour fixe & ſolemnel de la nouvelle Lune : *Buccinate in Neomenia tuba in inſigni die ſolemnitatis veſtræ quia præceptum in Iſrael eſt.* Il y avoit donc un commandement à ceux d'Iſraël de celebrer la Fête du renouvellement de la Lune lorſqu'elle étoit dans ſa conjonction. Et alors parmi ce peuple les Marchands ceſſoient leur negoce & venoient offrir à Dieu leurs Sacrifices.

[1] Aben Eſra in hunc locum.

Pſal. 80. v. 3.

Aprés tout cela il y en a qui ont de la peine à concevoir comment l'Auteur de la vulgate a traduit ces mots, *Le jom hacheſe*, dont il eſt queſtion, par ceux-ci, *in die plena luna*, au lieu de, *in die Novi unii.* Car enfin la pleine Lune, qui étoit toûjours vers le milieu du mois, n'a jamais été Fête chez les Hébreux, & n'a jamais empêché leur commerce. Outre que ſi ce mari avoit entrepris un voiage tres long, comme il eſt dit au ℣. 19. *abiit via longinquiſſima*, il ne pouvoit pas retourner pour la Pleine Lune, mais pour la Fête de la Néomenie, qu'on célébroit le dernier jour du mois Voila donc une *Neomenie* marquée & établie dans les Ecritures, & qui ſe faiſoit avec ſolemnité & au bruit des trompetes, lorſque la Lune étoit cachée ſous le Soleil, *in Interlunio.* C'eſt-là proprement la premiere des Néomenies que je pretends montrer, qui eſt celle de la *conjonction*, & qu'on célebroit

Proverb. 7. v. 20.

le trentiéme du mois. Perſonne ne doute que le lendemain premier jour du mois ſuivant on ne fît chez les Juifs la Néomenie de la *Phaſe*. Ainſi voilà les deux Néomenies conſecutives que je cherche dans les Divines Ecritures.

Quelque homme plus habile & plus éclairé pourra peut-être en trouver d'autres preuves dans ces Livres ſacrés. Pour moi aprés celles que j'ai rapportées, je me contenterai maintenant d'en ajoûter une belle, tirée des Profanes. C'eſt le fameux Horace, qui me va fournir cette nouvelle preuve dans la Satyre IX. de ſon premier livre. Etant un jour fatigué d'un importun qui le ſuivoit dans les ruës de Rome & qui lui rompoit la tête, il rencontra *Fuſcus Ariſtius* ſon ami, mais qui étoit imbu de la Religion Judaïque, ſoit qu'il fût Juif naturel, ſoit plûtôt qu'il fût Proſélyte. Horace lui fit ſigne des yeux & de la main de le délivrer de cet homme incommode, & lui dit même pour éloigner l'autre: Vous me dites, ce me ſemble, l'autre jour que vous vouliez me parler de quelque affaire ſecrete. Je m'en ſouviens bien répondit Ariſtius, mais ce ſera dans un tems plus commode; car c'eſt aujourd'hui le *Sabbat du trentiéme*. Voici les paroles d'Ariſtius : *Memini bene, ſed meliori tempore dicam : hodie Triceſima Sabbata ; vin tu curtis Iudæis oppedere ?* La difficulté ne conſiſte que dans ces paroles d'Ariſtius: *hodie Triceſima Sabbata*. Mais elle ſemble entierement levée par l'explication du Grammairien *Acron*, ancien Interprete ou Scholiaſte de ce Poëte. Il dit là deſſus : *Triceſima Sabbata, Iudæi Neomenias dicunt*. Toute Fête s'appelloit *Sabbat* chez les Juifs, comme on le voit même par pluſieurs endroits des Ecritures. Dans les mois lunaires la Lune devoit ſe renouveller tous les trentiémes, & alors il étoit Fête comme je l'ai montré. *Ariſtius* avoit donc raiſon d'appeller le

Horat. lib. 1. Satyr. 9. ſub finem.

Acron Horat. Interpr. trentiéme du mois *Tricesima Sabbata*; & Acron ſon Interprete ne pouvoit mieux l'expliquer, qu'en diſant que par ces mots il entendoit les *Neomenies* Judaïques; car encore aujourd'hui elles ſe célébrent parmi eux le trentiéme jour, ſans qu'ils aïent en cela changé d'uſage. *Horace* vivoit à Rome pendant le regne de Céſar Auguſte, ſous l'Empire duquel il y avoit huit ou dix mille Juifs dans cette capitale de l'Univers. Ariſtius ne pouvoit pas ignorer leurs coûtumes, puiſqu'il fait gloire de profeſſer leur Religion, & cela plus de quarante ans avant la mort de Jeſus-Chriſt. L'on voit par ſes paroles & par celles de ſon Scholiaſte qu'on fêtoit parmi eux le trentiéme du mois, c'eſt à dire, la Nouvelle Lune. On célébroit encore le lendemain premier jour du mois ſuivant. Doutera-t-on aprés cela, que du tems de Jeſus-Chriſt les Juifs aïent eû deux Néomenies conſecutives, ou deux commencemens dans leurs mois lunaires?

Mais afin qu'on n'aille pas s'imaginer que cet uſage fût ſingulier aux Hébreux, il eſt bon de faire voir qu'ils n'avoient rien en cela, qui ne leur fût commun avec les Peuples les plus polis de la Grece; ſans rien dire des Egyptiens qui ſemblent avoir eû les mêmes coûtumes Par ces Peuples de la Grece, j'entends parler des anciens Athéniens. Ils avoient des mois lunaires, comme la Nation des Juifs, & dans chacun d'eux ils célébroient deux Néomenies, celle du trentiéme & celle du lendemain, qui étoit le premier jour du mois, mais le ſecond de la Lune. Il faut que je m'étende un peu ſur cet uſage des Grecs, qui confirmera bien celui des Hébreux, il merite d'être ſçeu de ceux qui aiment l'antiquité & la verité tout enſemble.

J'ai déja montré ci-deſſus que les plus anciens Grecs comptoient trente jours dans cha-

cun de leurs mois lunaires, comme les Caldéens & les Egyptiens. Or il faut ſçavoir que Thalés Philoſophe & Aſtronome qui vivoit plus de 600 ans avant Jeſus-Chriſt, fut le premier qui appella le dernier jour de chaque mois lunaire τὴν τριακάδα, *Triceſimam diem*, comme nous l'apprenons de Diogene Laërce qui a écrit ſa vie. Car avant ce tems-là ce jour étoit nommé chez les Grecs ἡμέραν τοῦ Μηνὸς, *dies ultima menſis*. Solon qui fut ſi célébre dans la Gréce un peu aprés lui, & qu'on ſçait avoir été contemporain de Crœſus Roi de Lydie, nomma ce même jour trentiéme & dernier du mois lunaire, ἕνην καὶ νέαν, c'eſt à dire, *veterem & novam*, la vieille & nouvelle Lune. Parce que comme dit fort bien Plutarque & Suidas aprés lui, la Lune precedente finiſſoit le trentiéme du mois; & la ſuivante ſe renouvelloit le même jour. Il avoit donc raiſon d'appeller ce jour, la Lune vieille & nouvelle, *veterem & novam*. Il faut pourtant remarquer que Solon ne lui donna que le nom, puiſque du tems d'*Homere*, qui floriſſoit neuf cens ans avant Jeſus Chriſt; il ſemble que les Grecs Ioniens regardoient déja le trentiéme du mois, comme le dernier de la Lune finiſſante, & comme le premier de celle qui commençoit.

Laërt. in vita Thaletis

Plutarc in Solone

Suidas verbo ἕνη καὶ νέα.

Solon, dont je viens de parler, donna de fort belles Loix aux Peuples de l'Attique, l'an 3. de la quarante ſixiéme Olympiade, c'eſt-à-dire, cinq cens quatre vingt quatorze ans avant l'Ere Chrétienne, étant Prince ou Arconte d'Athenes. Et ce fut alors qu'il ordonna que la trentiéme Lune fût appellée ἕνη καὶ νέα, *vetus & nova*. Voilà une *nouvelle Lune* tous les derniers jours du mois. Cependant Plutarque aſſure, que le lendemain, qui étoit le premier du mois ſuivant, fut nommé *Néomenie* par ordre de ce Legiſlateur: *Diem autem inſequentem* Νουμηνίαν *Neomeniam*

vocavit. Voilà donc *deux Néomenies* dans chaque mois lunaire, mais deux Néomenies établies ou plûtôt renouvellées par les Loix de Solon. Si l'on en doute aprés cela, qu'on liſe Ariſtophane, l'on verra dans ſes *Nuées* qu'il appelle τὸν νέον τῆς Νουμηνίας *Neomeniam*, ſelon l'uſage des Atheniens ; & que le lendemain eſt auſſi nommé Νουμηνία *Néomenie*. Le petit Peuple d'Athenes craignoit horriblement le trentiéme de chaque mois ou l'ἕνη καὶ νέα : c'étoit ce jour-là que les riches faiſoient à la rigueur païer les uſures à leurs débiteurs, faute dequoi ils les abîmoient. Ce qui a fait dire à Plutarque dans le Traité, où il exhorte à éviter les dettes, que les uſuriers rendoient ce jour de *Néomenie*, qui devoit être ſacré, affreux & abominable. *Neomeniam* Νεομηνίαν *dierum ſacratiſſimam* (il parle du trentiéme du mois qui étoit fêté) *atram faciunt & abominandam.* Enfin quand Suidas vient à expliquer ce que c'étoit chez les Atheniens, le *vetus & nova*, il dit ces paroles remarquables : ἕνη καὶ νέα, *Sic apud Athenienſes vocabatur, quod apud nos Triceſima dicitur & Novilunium*, ἡ παρ' ὑμῖν Τριακὰς καὶ Νεομηνία *quia ea die contigit Lunam deficere ſimul & renaſci. Tant autem niſi debitores ſtatim uſuras & fœnora creditoribus perſolviſſent, &c.* Il dit un peu plus bas, que ce *Trentiéme* de chaque mois étoit appellé par ceux d'Athenes *Luna vetus & nova* ; parce que, dit-il, c'étoit tout enſemble, la fin du mois précedent & le commencement du ſuivant : *finis præcedentis Menſis & initium ſequentis.*

Ariſtophan. in Nubibus Act. 4. Scen. 1. & 3.

Plutarc lib de vit. ære alieno.

Suidas in ἕνη καὶ νέα pag. 913.

Voilà *deux Néomenies* dans chaque mois lunaire, celle du trentiéme & du premier jour, ſi bien établies chez les Peuples d'Athenes, que je ne penſe pas qu'on veuille les revoquer en doute. Et nous venons de voir par les paroles de Suidas,

que celle du trentiéme étoit regardée comme le commencement du mois ſuivant, *initium menſis ſequentis*. J'ai, ce me ſemble, aſſez fait voir par tant de preuves que j'ai apportées, que ces *deux Nèomenies* étoient obſervées chez les Juifs dés les premiers tems de la Loi, & qu'ils les obſervent encore aujourd'hui par un uſage qui n'a point ſouffert de changement chez cette Nation ſi attachée à ſes anciennes coûtumes. Mais de plus j'ai fait voir que chaque Lune ou plûtôt chaque Mois lunaire commençoit veritablement à la premiere de ces Néomenies, lorſque cét aſtre ſe renouvelloit, ce qui arrivoit le trentiéme ou dernier du mois. C'eſt ici que je prie le Lecteur de faire attention à ce que je vas dire.

Quand Dieu commandoit dans la Loi au Peuple d'Iſraël : Vous ferez la Pâque du Seigneur le quatorziéme du mois, *quarta decima die menſis*, c'eſt à dire, le quatorziéme du premier mois, ou du mois de Niſan ; je demande comment les Hébreux entendoient ce commandement ? Chez eux le mois, qui, comme j'ai dit, étoit reglé ſur le cours de la Lune, ſe renouvelloit avec cét Aſtre ; & c'eſt de ce renouvellement que le mois eſt appellé *Chodes* en langue Hébraïque. Cela étant ainſi, il ſemble qu'on pouvoit auſſi bien & peut-être mieux compter ce quatorziéme commandé dans la Loi, depuis le renouvellement de la Lune, lors qu'elle étoit dans ſa Conjonction ; que depuis ſa Phaſe ou ſon apparition, qui ordinairement n'étoit qu'un jour aprés. Le ſens de cette ordonnance tres importante paroiſſoit donc douteux & incertain, comme il paroit encore aujourd'hui, & parmi les Juifs & parmi les Chrétiens. Ce qui eſt ſi vrai, que c'eſt là-deſſus, que les Juifs *Traditionaires* attachez au Talmud ont depuis prés de mille ans de groſſes diſputes avec les Juifs *Caraïtes*, qui ne

Levit. 23. ℣. 5.

ſuivent que les Ecritures. L'on pouvoit donc ſur cette incertitude, & l'on devoit même, pour ne ſe point tromper dans l'obſervance de cette Loi, compter deux *quatorziémes*. Et c'eſt ce que font tous les Juifs d'aujourd'hui, car ils célébrent leur Pâque deux jours conſecutifs, & je ſuis perſuadé qu'ils l'ont toûjours fait : *Feſtum Paſchatis*, dit Buxtorfe, *per duos dies celebrant, ut eo certiores ſint, & à vero Feſti die omnino non aberrent.* Non ſeulement ils doublent le jour de *Pâque*, mais encore toutes leurs autres Fêtes. Ce qui a fait dire au Rabbin *Japhé*, qui excepte celle de l'Expiation : *Reliquis Feſtis duos dies aſſignamus, quia hanc conſuetudinem à majoribus noſtris in captivitate accepimus.* C'eſt donc de leurs Peres, les premiers Hébreux, que les Juifs modernes ont receu la coûtume de faire deux jours de Pâque, car les anciens doubloient cette Fête & les autres, *propter dubium Neomenias*, comme parle ce Rabbin, à cauſe du doute de la Néomenie, c'eſt à dire, à cauſe de l'incertitude où l'on étoit de laquelle des deux Néomenies on compteroit le quatorziéme, ou le jour de la Pâque.

Buxtorf. Synagog jud. cap. 19.

Mardoc. Japhe in lib. Lebus

Et il faut remarquer, que comme les Juifs font *deux quatorziémes*, à cauſe de ce doute, ils font conſequemment *huit jours d'azymes*, bien que la Loi n'en marque que ſept. C'eſt qu'ils ne ſçavent pas quel jour eſt veritablement le ſeptiéme, comme l'écrit Buxtorfe : *Ac proinde hic quoque, quiſnam revera ſeptimus ſit dies ignorant, ideo poſtridie adhuc feriantur ; & Octavus dies aque ſacer illis eſt ac Septimus.* Ceux qui croïent que cette coûtume de faire *huit jours d'Azymes*, eſt nouvelle parmi les Juifs, ſont viſiblement dans l'erreur. Car Joſephe nous apprend qu'on les obſervoit de ſon tems : *Quapropter in memoriam ejus inopiæ* (il parle de la neceſſité où fu-

Buxtorf. ibid. c. 19

rent les Israëlites de manger des pains sans levain à la sortie d'Egypte) *per octo dies Festum agimus*, ἑορτὴν ἄζυμων ἐφ' ἡμέρας ὀκτὼ, *quem vocamus Azymorum*. Ces paroles ne peuvent être suspectes, car elles se trouvent dans toutes les Editions de Josephe & même dans celle d'Angleterre qui est la derniere. Voilà donc huit jours d'Azymes clairement marquez dans l'Historien des Juifs, & on ne faisoit ces huit jours que parce qu'il y en avoit deux destinez pour la Pâque. Par consquent la coûtume des Juifs modernes, que je viens de prouver, étoit observée même dans la Judée & dans Jerusalem du tems des Apôtres. Joseph. lib. 2. Antiquit. cap. 5.

Et l'on ne peut pas dire, que ces huit jours de Josephe se doivent entendre de sept jours & quelques heures seulement, prises à la fin du quatorziéme. Car dans le Livre VI. de la guerre des Juifs cét Historien appelle tout le quatorziéme du mois Xanthique, qui est celui de Nisan, le jour des Azymes : *Et cum adesset dies Azymorum, qui est dies decima quarta mensis Xanthici*. ἡ τῶν ἀζύμων ἐπέστησε ἡμέρας τεσσαρεσκαιδεκάτη Ξανθικοῦ μηνὸς : Ce fut au commencement de ce jour des Azymes, que le Prêtre Eleazar ouvrit les Portes du Temple de Dieu à ceux qui alloient l'adorer. Ce jour-là même les Prêtres avoient coûtume, selon Josephe, d'ouvrir les Portes dés minuit, c'est à dire, dés minuit qui suivoit la fin du treiziéme : *Mos est sacerdotibus à media nocte* ἐκ μέσης νυκτὸς *Templi januas aperire*. Tout le quatorziéme étoit donc alors un jour d'Azyme, & par consequent il y en avoit huit. Or ce quatorziéme jour étoit pris depuis la conjonction de la Lune, puisqu'il est appellé par le même Auteur, *decima quarta secundùm lunam* κατὰ σελήνην, ou *decima quarta luna*, comme Epiphane le Scholastique Joseph. l. 6. Bell. jud. c. 4. pag. 910. Antiquit. l. 18. c. 3. pag. 618. Ibid. lib. 3, c. 10. pag. 93.

a autrefois traduit. Et cependant ce ne ſeroit plus la quatorziéme lune, mais la quinziéme, ſi on la comptoit depuis la Phaſe ſeulement.

Voilà donc *huit jours d'Azymes*, (dont deux étoient & ſont encore maintenant deſtinez pour la *Paque*) prouvez par l'autorité de Joſephe, & par l'uſage des Juifs modernes, qui ne s'eſt jamais dementi. Paul de Middelbourg, qui a été ſi ſçavant dans les rits & coûtumes des Juifs, aſſure qu'avant le tems de Jeſus-Chriſt ils ont fait la Pâque deux jours conſecutifs; mais il dit ce qui eſt aſſez remarquable, qu'ils ne comptoient ces deux jours que pour un : *hos autem duos Paſchatis dies pro uno computabant.* Or tout ainſi que les Romains ne regardoient que comme un jour les deux Biſſextiles, comme il le prouve par l'autorité des anciens Juriſconſultes & ſur tout par celle de Celſus. Il en étoit de même, dit ce celebre Evêque, des deux Fêtes de Pâque : *Eodem modo duo Feſta Paſchalia à Judais tunc obſervata pro uno die computabantur; & duobus diebus continuis lunæ dicebatur quarta decima.* Il y avoit donc parmi les anciens Juifs deux quatorziémes de Niſan, qui étoient deſtinez aux deux Fêtes Paſcales. Et pour montrer que cette coûtume n'étoit point introduite depuis peu de tems parmi les Hébreux, il dit que le Rabbin *Rava*, qui étoit dans les ſiécles du Talmud, exhortoit les Juifs de ſon tems, de ne point abandonner la coûtume de célébrer les Fêtes deux jours de ſuite qui avoit été obſervée par leurs Peres, depuis le tems d'Eſdras : *Commonefaciens eos, ut Feſta ſolemnia duobus diebus continuis celebrent, ſicut præcepit Eſdras.* Les Juifs ont été ſi conſtans à obſerver ces deux jours de Fête, & entr'autres ceux de Pâque, que ni les *Talmudiſtes*, ni les *Caraïtes* n'y ont jamais manqué. Cependant ceux-là reglent leurs mois ſur la *Conjonction*

Paul. Middelburg. part. 2. Paulin. lib. 2. c. 2.

jonction de la Lune & ceux-ci ſur la *Phaſe*. Il n'y a donc que la force d'une coûtume gardée parmi eux de toute antiquité, qui les faſſe convenir dans une choſe, ſur laquelle ſans cela ils ne pourroient jamais s'accorder.

Que les anciens Juifs ont eu des Cycles, ſur leſquels ils ont reglé leur tems & leurs Fêtes.

A L'entrée de cette ſeconde Diſſertation, je me ſuis engagé à deux choſes aſſez importantes. Premierement à faire voir que les anciens Hébreux ont eu dans leurs mois deux Néomenies ou deux commencemens ; & par conſequent *deux quatorziémes*, durant leſquels ils ont pû faire la Pâque légale. Secondement à montrer, qu'avant la venuë de Jeſus-Chriſt ils ont eu des Cycles ſur leſquels ils ont reglé leurs mois & leurs Fêtes. Je ne ſçai ſi j'ai bien prouvé la premiere de ces deux choſes, j'en laiſſe le jugement au public ; mais pour ce qui eſt de la ſeconde, il me ſemble qu'on la peut démontrer, ſi le témoignage des Anciens, qui n'ont pû ignorer une choſe de cette nature, peut faire une demonſtration parmi nous. L'on va voir que je ne dis rien avec trop d'aſſurance, & que c'eſt l'évidence du fait qui m'oblige à parler de la ſorte. Cela paroit bien contraire à l'opinion de ceux qui pretendent que les anciens Juifs n'ont point eu de Cycles ou de Tables publiques ; qui aſſurent même qu'ils ont tout reglé ſur la Phaſe, ou ſur l'apparition de la Lune ; & qui font de cela le principal & peut-être l'unique fondement de leur nouveau Syſtême. Je ſuis plein d'eſtime & de reſpect pour eux, je cherche la verité avec eux ; mais ſi je la peux trouver dans le point que

je traite, elle ne me permettra pas d'être de leur ſentiment. Voïons donc ſi les anciens Juifs, qui ont vécu du tems de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres ont eu des Cycles, c'eſt là la difficulté; car tous conviennent que les Juifs modernes, qui ſuivent le Talmud, en ont un depuis plus de mille ans.

L'autorité de ſaint Epiphane pourroit la décider toute ſeule. Ce Pere qui floriſſoit vers la fin du quatriéme ſiécle, en écrivant contre l'héreſie des Alogiens qui combattoient le Verbe de Dieu, ſuppoſe non ſeulement que les Juifs avoient du tems de Jeſus Chriſt un Cycle public, ſur lequel ils regloient leurs Fêtes; mais il explique ce que c'étoit & de quelle maniere il étoit dreſſé. Il fait donc voir, que ce Cycle judaïque renfermoit dans ſon cercle *quatre-vingt quatre ans*, qu'il étoit compoſé de ſix fois *quatorze* multipliez enſemble: que dans ce nombre d'années on inſeroit trente mois Embolimiques ou Intercalaires, & qu'on en ajoutoit un la premiere année de chaque nouveau Cycle: *Vnde illi* (ce ſaint parle des Juifs) *annos quatuordecim ſexies multiplicantes in Cyclo annorum* LXXXIV. *anno octogeſimo quinto* (c'étoit le commencement d'un nouveau Cycle) *menſem unum intercalant.* L'on voit même par le détail que ce Pere en a fait, que chaque année de cette Periode étoit de trois cens cinquante-quatre jours, huit heures, & quelques minutes, qu'on ne peut pas aſſez diſtinguer, & qu'ainſi c'étoit des années lunaires. Qu'en *quatorze ans* on intercaloit cinq mois: & qu'en *quatre-vingt quatre* années, qui faiſoient tout le Cycle, on inſeroit trente mois reglez ſur le cours de la Lune.

Epiphan. hær. 51 Alogor. num. 16.

L'on croit aſſez communément que Saint Epiphane étoit Juif d'origine, il y en a pourtant qui ſemblent en douter: mais quand cela ne ſe-

roit pas, pouvoit-il ignorer lui qui ſçavoit l'Hebreu, & qui nous a apris des choſes ſi ſingulieres de cette Nation, qu'elle eût eu des Tables publiques pour regler les mois & les Fêtes ? Et s'il l'avoit ignoré, comment ſe ſeroit il aviſé d'en faire un détail tel que je l'ai marqué, de mettre la qualité des jours & des années qui le compoſoient, & d'en venir juſqu'à nous inſtruire du nombre des mois qu'on intercaloit pendant le cours de quatre-vingt quatre ans. On ne repondra jamais à une autorité ſi forte & ſi préciſe, qu'on faſſe contr'elle tout ce que l'on pourra. Qu'on diſe tant qu'on voudra qu'il ſe rencontre quelqu'obſcurité ; s'il y en a, ce n'eſt proprement que dans les heures & les minutes, que ce Saint n'a pas bien nettement expliquées ; car pour le corps du Cycle, il n'y en a aucune. Mais quand il y en auroit, l'on ſçait que de tres ſçavans hommes ont éclairci les difficultez qui peuvent s'y rencontrer, ſans jamais revoquer en doute la vérité de ce Cycle. Comme il ruine abſolument le nouveau Syſtême, ceux qui le défendent ſe trouvent obligez à le conteſter : ils ont beau le faire, ils ne viendront jamais à bout de le détruire Car pour ce qui eſt de la réalité de ce Cycle autrefois receu parmi les Juifs, S. Epiphane n'a rien dit qui ne ſoit veritable.

Que ſi le témoignage de ce Pere, qui nous a apris tant de choſes de l'antiquité, ne ſuffit pas pour l'autoriſer, joignons y celui de Saint Proſper d'Aquitaine : il paroit avoir eu une connoiſſance exacte de cette Periode ou de ce Cercle d'années, car il a eu ſoin d'en marquer tous les renouvellemens, depuis le tems des Apôtres juſqu'au milieu du cinquiéme ſiécle Il marque nettement que cette Periode étoit de quatre-vingt quatre ans, *annis conſtat octoginta quatuor*, aprés la revolution deſquels elle recommençoit

de nouveau. Rien n'eſt donc plus fort que ſon autorité, & j'eſpere qu'elle ſera une preuve démonſtrative, quand j'aurai ſuppoſé quelque choſe pour l'affermiſſement de ce que je vas dire. J'ai fait voir ci-devant par la Tradition des Peres & par beaucoup de raiſons tirées de l'Hiſtoire, que Jeſus-Chriſt eſt mort l'an vingt neuf de l'Ere commune, ſous le Conſulat des deux *Geminus*. Cette année-là eſt marquée comme la ſoixante & huitiéme du Cycle de *quatre-vingt quatre ans*, qui avoit commencé dés l'an 715. de la Ville de Rome, c'eſt à dire, trente-neuf ans avant l'Ere Chrétienne, on n'en peut pas douter, car nous avons maintenant ce Cycle, qui aïant commencé pluſieurs années avant la naiſſance de Jeſus Chriſt, a dû finir quelques années aprés la mort & ſa reſurrection glorieuſe.

En effet ce Cycle de quatre-vingt quatre ans dont une partie s'eſt écoulée pendant la vie de Jeſus-Chriſt, a pris fin ſeize ans aprés ſa mort c'eſt à ſçavoir l'an V. de *Claude* étant preſque accompli, & le quarante cinq de l'Ere commune. Ce Cycle a donc dû ſe renouveller l'année d'aprés qui étoit la quarante-ſixiéme de l'Ere Chrétienne, & c'eſt ce qui eſt arrivé, comme nous l'allons voir par le témoignage de S. Proſper, qui a été tres-verſé dans la ſcience des tems. Ce Pere nous a laiſſé une Chronique entiere dans laquelle il ſuit, aprés Euſébe, la ſupputation des Septante & marque comme lui les années du monde. C'eſt dans cette Chronique qu'il fait mention de nôtre Cycle de LXXXIV. ans, & la premiere fois qu'il en parle, c'eſt ſur l'an du Monde 5247. qui revient à l'année 46. de l'Ere commune, voici ce qu'il en dit: *Incipit Cyclus Paſchalis, qui annis conſtat 84. & poſt annos octoginta quatuor ad eandem legem revertitur.* Et

Proſper. in Chron majore à Labbeo edito.

pour faire voir qu'il n'y a là rien que de véritable, c'eſt que quatre vingt quatre ans aprés, c'eſt-à-dire, l'an 130. de l'Ere vulgaire, il met ces paroles : *Finis primi Cycli & ſequentis Exordium.* Voilà donc une ſeconde Periode qui recommence aprés un Cercle de quatre-vingt-quatre ans. Saint Proſper continuë de la même maniere, & voici ce qu'il marque ſur l'an 214. de nôtre ſalut: *Finit Cyclus ſecundus; incipit Initium tertii.* Pareillement l'an 298. de Jeſus-Chriſt l'on trouve ces mots, qui font voir le commencement du Cycle quatriéme: *Finis Cycli Tertii, incipit Quarti Principium.* L'on voit en tout cela une revolution conſtante & reglée de quatre-vingt-quatre ans. *Enfin* ſur l'an du ſalut 382. marqué du Conſulat d'*Antonius* & de *Syagrius*, voici ce qu'écrit ce même Pere : *Finis Cycli Quarti, & Exordium Quinti.* Nous verrons plus bas, que S. Proſper ne pouvoit pas marquer plus exactement qu'il a fait le commencement & la fin de toutes ces periodes, ſinon qu'il a quelquefois manqué dans les Conſulats.

Voila donc, ſelon ce Pere, un Cycle de LXXXIV. ans, qui a commencé l'an 46. de l'Ere chrétienne, & le 6. de l'Empire de *Claude*, ſeize ou dix-ſept ans aprés la mort de JESUS-CHRIST, lorſque les Apôtres étoient diſperſez dans le monde Ce ne ſont pas eux qui ont dreſſé ce Cercle d'années, cela eſt certain, auſſi ne voïons nous dans l'antiquité perſonne qui le diſe. C'eſt donc l'ouvrage des Juifs, les plus ſçavans l'ont toûjours cru ſur l'autorité de Saint Epiphane. Mais on n'en doute plus, depuis qu'on a trouvé ce Cycle tout entier dans la Bibliotheque Imperiale, & qu'il a été donné au public. Car l'on voit qu'il eſt bien plus ancien que le tems de JESUS-CHRIST, & ainſi il eſt conſtant qu'il a été dreſſé par les Juifs, perſonne ne s'étant avi-

ſé de l'attribuer aux Gentils. L'on verra auſſi dans la ſuite, que l'Egliſe Romaine l'a emprunté des Juifs dans les premiers ſiécles; que c'eſt ſur lui qu'elle a reglé tous les ans la Fête de Pâque, & que c'eſt la raiſon pourquoi elle a eu tant de diſputes ſur le tems de cette Fête avec l'Egliſe d'Alexandrie, qui en avoit un tout different.

Cyril. Alex. in Prologo Paſchali.

Saint Cyrille Evêque de ce lieu, qui ne pouvoit ſouffrir cette diverſité, ſur tout parce qu'il étoit perſuadé que ce Cycle, pris des Juifs, n'étoit point exact, fait un crime aux Latins de ce qu'ils s'en ſervoient : Ceux, dit-il, en parlant d'eux, qui ont tâché de ſe conformer aux Juifs & qui ont établi un Cycle Paſcal de *quatre-vingt quatre ans*, en auroit eû un parfait, ſi dans le calcul qu'ils ont fait des mois & des années, ils avoient pû ſuivre ce que Dieu a ordonné, & non ce qui a été inventé par les hommes : *Illi etiam qui Judæorum pravitati respondere* (ce mot eſt mis ici pour *conformare ſe.*) *Conati ſunt, & Octoginta quatuor Annorum Paſchalem Circulum inſtituerunt, perfecta rationis Circulum tenuiſſent, ſi &c.* Dieu avoit ordonné dans ſa Loi de celebrer la Pâque le quatorziéme du premier mois lunaire, c'eſt-à-dire, le quatorziéme de la Lune. S. Cyrille prétend que ceux qui ſuivoient ce Cycle de quatre-vingt quatre ans inventé par les hommes, manquoient quelquefois de deux jours entiers à bien fixer ce quatorziéme, & même qu'ils célébroient la Pâque avant le premier mois du Printems, appellé dans l'Ecriture *Menſis novorum*, le mois des bleds nouveaux. Ce ſont les défauts que les Saints Peres & même l'Empereur Conſtantin ont ſouvent reprochés aux Juifs : & les Juifs n'y tomboient ainſi que les Latins, que parce que leur Cycle étoit fautif & avançoit ſouvent de deux jours entiers. Et nonobſtant ces défauts, parce que les Latins

avoient pris leur Cycle, les Juifs se ventoient que les Chrétiens ne pouvoient se passer d'eux & de leur Doctrine dans la celebration de la Pâque, comme Constantin l'insinuë assez. Aprés tout cela n'est-il pas plus clair que le jour, que les Juifs étoient Auteurs de ce Cycle; & que les Latins l'avoient emprunté d'eux, en y faisant seulement quelques legers changemens, qu'ils avoient jugé necessaires.

Constan. ep. apud Euseb. l. 3. de vita ejus c. 18.

Mais quand nous n'aurions point tous ces témoignages il n'y a qu'à jetter les yeux sur ce Cycle de quatre vingt quatre ans, car enfin nous l'avons maintenant tout entier; pour juger que c'est celui là même dont parle Saint Epiphane, & qu'il a été dressé par les Juifs. Car outre qu'il commence toûjours par le Samedi ou par le *Sabbat*, qui est le jour favori des Juifs, il renferme dans sa periode douze semaines d'années, ou douze fois sept années, qui est encore un nombre qu'ils cheriſſent. Mais de plus il commence tres long tems avant la venuë du Messie, ce qui fait une conviction entiere, & l'on y voit les trente mois Intercalaires, que les Juifs, selon le même Saint Epiphane, inseroient dans le leur. Tout cela joint ensemble justifie pleinement ce que ce Pere a dit, & fait une démonstration, à laquelle on ne sçauroit resister. L'on peut voir de quelle maniere est composé ce Cycle, car le sçavant Pere *Noris*, qui a orné l'Italie par tant de beaux ouvrages, & à qui sa Sainteté a commis le soin de la Bibliotheque du Vatican, l'a donné au public l'an 1689. à la fin de ses Epoques Syro-Macédoniennes. Ce Cycle, sur lequel le célébre Pere Pétau & Buchérius ont tant écrit, quoiqu'ils n'euſſent veu que le Fragment de S. Epiphane, a été tiré d'un manuscrit de la Bibliothéque de l'Empereur; il finit l'an 354. de l'Ere Chrétienne, sous le VII.

Conſulat de l'Empereur Conſtance. Ainſi il y a aparence que ce fut cette année-là qu'il fut tranſcrit par celui qui l'a laiſſé à la poſterité. L'on découvre à la ſeule veuë de ce Cycle, que S. Proſper l'avoit conſulté, & qu'il n'a point erré dans ce qu'il en a dit.

Il ſemble au reſte, qu'il étoit compoſé de la Periode Calippique de 76. ans, & d'une autre de huit ans appellée l'Octaëteride. L'on avoit joint, avant le tems de JESUS-CHRIST, ces deux Périodes enſemble, pour en faire une de douze fois ſept ans ou de ſix fois quatorze, d'où reſultoit le Cycle entier de LXXXIV. ans. Or comme il étoit trés commode en beaucoup de choſes, on voit qu'il étoit en uſage chez les Juifs, quand JESUS-CHRIST & les Apôtres ont établi l'Egliſe. L'on croit donc avec aſſez de fondement, que pluſieurs d'entre les premiers Chrétiens l'ont pris d'eux & ont reglé ſur lui les Fêtes Paſcales. Il étoit au moins receu dés le troiſiéme ſiécle, puiſque Anatolius Evêque de Laodicée en fait mention dans le Canon Paſcal, qu'il a compoſé en forme d'Epître. Ce qu'il y a de certain, eſt, que ce Cycle étoit celui de l'Egliſe Romaine dés le IV. & V. ſiécle. L'on n'en ſçauroit douter, quand on lit avec un peu d'attention ces paroles de *Paſchaſin* Evêque de Sicile, elles ſont dans la Lettre qu'il écrit au Pape ſaint Leon touchant une Pâque, ſur laquelle on étoit en difficulté : *Nam*, dit ce ſçavant Evêque, *cum Romana ſupputatio, qua Cyclo concluditur, cujus ipſe de quo agitur erit annus 63. qui cœpit à Conſulatu Antonii & Syagrii, nobis dubietatem afferret, &c.* C'étoit touchant la Pâque de l'an 444. que Paſchaſin écrivoit à S. Leon vers la troiſiéme ou quatriéme année de ſon Pontificat. Il dit dans ſa Lettre, que cette année là, touchant laquelle il y avoit de la difficulté,

Paſchaſin Lilyb epiſt. ad S. Leon.

étoit la 63. du *Cycle* qui faiſoit la *ſupputation* de l'Egliſe Romaine. Ce Cycle étoit celui de *quatre-vingt quatre ans*, & celui qui couroit alors & qui avoit commencé ſous le Conſulat d'*Antonius* & de *Syagrius*, etoit le *cinquiéme* ſelon S. Proſper : car il avoit dit alors : *Finis quarti Cycli, & Exordium quinti.* Le Conſulat de ces deux hommes tomboit l'an 382. & par conſequent l'an 444. ſur lequel il y avoit de la conteſtation étoit veritablement le 63. de ce Cycle, comme Paſchaſin le marquoit fort bien. Il eſt donc conſtant, & on le peut montrer par pluſieurs autres preuves, que l'Egliſe Romaine ſe ſervoit de ce Cycle de quatre-vingt-quatre ans, ſur lequel elle regloit les Fêtes Paſcales Saint Cyrille d'Alexandrie avoit donc raiſon de dire en parlant des Latins, qu'en cela ils s'étoient conformez au Cycle des Juifs.

Proſper. in Chron. majore.

Il a fallu ſuppoſer toutes ces choſes & en donner des preuves ſolides, avant d'en venir à ce que j'ai à dire, pour le ſoûtien & l'affermiſſement de la verité. L'on doit remarquer ici, que j'ai écrit dans mon Hiſtoire Evangelique, en parlant de JESUS-CHRIST, qu'il a fait la Pâque légale avec ſes Apôtres le Jeudi au ſoir, veille de ſa mort, comme il eſt marqué dans les Evangeliſtes, & en cela il n'y a nulle difficulté. Mais j'ai dit de plus, que ce Jeudi au ſoir, qui tomba cette année là le quatorziéme d'Avril, étoit le quatorziéme de la Lune de *Niſan* ou de la Lune Paſcale, ſelon le Cycle des Juifs. Je reconnois avoir dit ces choſes ; & aprés les avoir bien examinées, je perſiſte à les ſoûtenir, car je les crois veritables.

L'on oppoſe à cela, que ſelon le cours des Aſtres, la Lune *Paſcale* ou la Lune du mois de *Niſan*, ne s'eſt renouvellée l'an 29. de l'Ere commune, où je mets la mort de Jeſus-Chriſt,

que le second d'*Avril* environ huit heures du soir, selon les observations Astronomiques. Ainsi le quatorziéme de cette Lune n'a pû finir que le soir du seiziéme d'Avril, qui étoit un Samedi ou un jour de Sabbat. Or c'étoit à la fin de ce quatorziéme de Nisan qu'on immoloit l'Agneau Paschal. Et par consequent le Fils de Dieu n'a point fait la Pâque légale & n'est point mort l'an 29. de l'Ere Chrétienne, puisqu'il a été mis en Croix un Vendredi. Voila ce qu'on oppose à la Tradition des Peres, qui disent que le Sauveur a mangé l'Agneau avec les pains azymes, & qu'il est mort sous le Consulat des *deux Geminus*.

Cette objection seroit considerable, si du tems de Jesus Christ les Juifs avoient reglé leurs mois ou sur l'apparition de la Lune, ou sur les observations exactes de l'Astronomie. Mais c'est ce qu'ils n'ont pas fait ; & tout ce que j'ai dit ci-devant en est une preuve certaine. Ils ont eu des Cycles, comme je l'ai montré par des preuves sans replique ; & ce qui est remarquable, les Peres qui nous apprennent qu'ils en avoient un de quatre vingt quatre ans, les mêmes nous disent qu'il étoit fautif, & que souvent il avançoit de deux jours entiers. C'est ce qui est arrivé l'année de la mort de Jesus Christ, comme S Epiphane nous en assure dans le même endroit ou il fait mention de ce Cycle : *si quidem ante tempus illi* (il parle des Juifs) *Paschæ comederunt* ; puis il ajoûte aussi tôt aprés : ἔφαγον τὸ Πάσχα, πρὸ δύο ἡμερῶν τῆ Φαγῆ, *Id est, comederunt illi epulum Paschale duabus diebus antequam deberent comedere.* Est ce que les Juifs ont mangé cette année là la Pâque deux jours avant le quatorziéme du mois de Nisan ? Ils n'ont eû garde de le faire ; mais ce quatorziéme étoit reglé sur leur Cycle qui avançoit alors de deux jours, &

Epiphan. hæres. 51. Alog. num. 26.

non sur le cours de la Lune, qu'on ne sçauroit jamais, quelque chose qu'on fasse, accommoder exactement à l'usage civil, comme les plus habiles en tombent d'accord. Le même Saint Epiphane aïant dans cet endroit expliqué la nature de ce Cycle, & cela à l'occasion de la mort du Sauveur, & en aïant marqué les défauts, dit qu'il a été la cause que les Juifs ont prévenu la Pâque de deux jours: *Quod cum illis aberrandi causa tunc fuisset, non modo, perturbantes omnia biduo legitimum Paschatis tempus anteverterunt, sed & uno insuper die prætergressi magnis se erroribus implicarunt.* Ce Pere dit constamment que les Juifs ont alors prevenu de deux jours la célébration de la Pâque, il insinuë même qu'il y en eut parmi eux qui la firent un jour aprés les autres. Et en tout cela il n'a rien dit que de tres veritable, & de tres conforme aux Evangelistes. Car les uns la firent le Jeudi au soir, & les autres le jour d'aprés qui étoit celui de la mort de Jesus Christ. Ainsi ces deux endroits de S. Epiphane confirment admirablement bien tout ce que j'ai écrit. Ibidem num. 27.

Mais dira-t-on, est-il croïable que les Juifs de ce tems-là aïent fait la Pâque, avant que la Lune fût dans son *quatorziéme*? Je dirois pareillement est-il possible qu'ils l'aïent celebré le 16 ou peut-être le 17. de la Lune; car cela pouvoit souvent arriver, si on regloit les choses sur la Phase? Je répons donc qu'il suffisoit pour l'accomplissement de la Loi, que ce fut le quatorziéme du mois lunaire, pris civilement & populairement, & censé tel par l'usage des Cycles, sur lesquels on regloit les mois & les Fêtes. Cela est si vrai, que Philon qui étoit du tems des Apôtres, dit en parlant du mois Pascal des Juifs: *Hoc mense circa diem decimam quartam μεὶ τεσσαρεσκαιδεκάτην ἡμέραν* (il faut remarquer ces paro- Philo lib. 3. de vit. Mosis post med.

les) *cum lunaris orbis pleno lumine complendus est, celebratur transitus seu migrationis festivitas, publica populi solemnitas, quæ Chaldaicè Pascha nominatur* Je demande, pourquoi Philon ne dit pas, selon les termes de la Loi, qu'on faisoit la Pâque le quatorziéme du mois, mais *environ* le quatorziéme, περὶ *circa diem decimam quartam*? C'est qu'on avançoit quelquefois d'un jour ou deux, comme il arriva l'année de la mort du Sauveur; & c'est pour cela qu'il ajoûte qu'on la faisoit avant que la Lune fût pleine. En effet ne voïons nous pas que les gens qui arrêterent Jesus Christ au jardin de Gethsémani y allerent avec des lanternes & des flambeaux μετὰ φανῶν καὶ λαμπάδων, *cum laternis & facibus.* Pourquoi des flambeaux dans une action que les Princes des Prêtres vouloient qu'on fît secretement à cause du peuple? C'est que la Lune n'étoit pas pleine, & qu'elle ne le fut que deux ou trois jours aprés, car si elle l'avoit été, il y auroit eû assez de lumiere pour faire cette execution. S. Epiphane a donc eû raison de dire, que l'année qu'on fit mourir Jesus-Christ, les Juifs eu égard au cours de la Lune, avancerent la Pâque de deux jours: *Biduo legitimum Paschatis diem anteverterunt.*

Joan 18. v. 3.

Epiphan. ibid. num 27.

Doit-on s'étonner de cela dans le peuple Juif, puisque la même chose est arrivée aux Chrétiens de l'Eglise Latine: quoiqu'on leur montrât leur erreur par les regles de l'Astronomie, & même par l'aspect de la Lune. Cependant ils ne se sont point corrigez, parce qu'ils avoient un Cycle de quatre vingt quatre ans, semblable à celui des Juifs. S. Cyrille ne dit-il pas dans son Prologue Pascal, que la Lune qui n'étoit que la premiere selon le cours des Astres, étoit la troisiéme chez les Latins; & que celle qui n'étoit veritablement que la quatorziéme étoit regardée par

eux comme la seiziéme par une erreur visible. C'est sur ce mécompte, que ce Pere emporté par son zele va jusqu'à dire : *Qualis ergo est cæcitas mentis vel dementia, ut cum videri non possit trigesima* (il parle de la Lune) *videatur adhuc deficiens ; & dicatur prima, nonnunquam & secunda.* Il veut dire par ces paroles un peu trop dures, que c'étoit une espece d'aveuglement, de compter le premier ou le second de la Lune, lorsque bien loin d'être dans son trentiéme où elle ne paroît point, on la voïoit encore dans son déclin. Si les Chrétiens se sont souvent trompez de deux jours touchant la Fête de Pâque, malgré les oppositions & les contradictions de leurs freres, qui ont tâché de les redresser ; que ne devons-nous pas penser des Juifs qui ont eu le même Cycle qu'eux, mais qui n'ont eu personne pour les contredire ? N'avons-nous pas dans S. Epiphane une Constitution touchant la Pâque, qu'il ne nie pas être des Apôtres, par laquelle on voit qu'ils avoient fort bien remarqué l'erreur qui s'étoit glissée dans la supputation des Juifs. Les Apôtres disent aux Gentils convertis, de ne point s'arrêter à supputer les tems de la Pâque, *vos temporum rationes ne subducite* ; mais de la faire au tems que ceux qui avoient été Juifs la celebroient : *cum iis itaque Paschæ peragite.* Aprés quoi ils ajoûtent. *Quamvis aberrent ipsi, nihil id vos commoveat.*

Cyrill. Alex. in Prologo Paschali.

Apud Epiphan. hæres. 70.

L'on oppose encore à l'usage des Cycles le Traité entier de la *Consecration du mois*, ou autrement le *Chiddus hachodes* de Maimonide. Ce fameux Docteur Juif suppose dans ce Traité, aprés le Talmud, que le grand Sanédrin envoïoit vers le renouvellement de chaque mois des hommes dignes de foi, pour découvrir quand la nouvelle Lune commenceroit à paroître ; & il dit que c'étoit sur cette apparition ou sur

Maimon. Tract. Chiddus hachodes

cette Phaſe, qu'on regloit chez eux les mois & les Fêtes Il y a aujourd'hui bien des gens ſages qui croïent que ce ſont là des contes de Rabbins & de leur Talmud, qui en eſt tout rempli, aïant peine à croire que ce qu'ils diſent là deſſus puiſſe être véritable. Pour moi je ne tiens pas tout cela pour fabuleux ; il y a du faux en beaucoup de choſes, mais auſſi il y a du vrai ; d'on ne diſcernera l'un de l'autre, qu'en diſtinguant les tems & les lieux.

Quand Maimonide ſuppoſe aprés les Talmudiſtes, que c'étoit de Jeruſalem qu'on dépêchoit ces Envoïez pour découvrir la Lune naiſſante ; qu'ils retournoient promptement à cette ville ſainte aprés l'avoir veuë : & que ſur leur rapport & la déclaration du Sanédrin, les Prêtres offroient dans le Temple du Seigneur les Sacrifices & les Victimes de la Néomenie ; je ſoûtiens qu'en tout cela il n'y a rien de veritable, pendant que les Juifs ont été en poſſeſſion de la Ville de Jeruſalem & de ſon Temple, c'eſt à dire, juſqu'au tems de Veſpaſien. Je tiens pour certain que juſqu'alors ils ſe ſont ſervi de Cycles, comme je crois l'avoir prouvé invinciblement. Et ainſi durant ce temps là ils n'ont point reglé leurs mois par la Phaſe, & ſur le pretendu rapport de ces Envoïez ; on n'en trouvera nulle preuve dans Philon, dans Joſephe ; ni dans toute l'antiquité. Tout le monde ſçait que depuis le regne de ce Prince les Juifs n'ont jamais eû de Temple, ni par conſequent de Sacrifices. Il n'eſt donc pas vrai qu'on ait ſur le rapport de ces députez immolé les victimes des Néomenies ; car enfin pendant que le Temple a ſubſiſté, l'on n'a point veu de ces députez dont parlent les Talmudiſtes : & aprés qu'il a été détruit, l'on n'a plus offert ni Victime, ni Sacrifice. Je dis bien plus, depuis l'Empire d'*Hadrien*, ou le commencement du

ſecond ſiécle juſqn'au cinquiéme, il n'a pas été permis à la Nation Juive de demeurer à Jeruſalem, ni peut-être même dans toute la Province de Judée. Ce ſont les Peres les plus anciens qui nous apprenent ces choſes étonnantes, & il y en a qui vont juſqu'à dire, que les Juifs s'eſtimoient heureux de pouvoir obtenir une fois l'an la permiſſion d'aller à Jeruſalem, pleurer la déſolation de leur Temple, & le malheur de leur banniſſement. Ajoûtez à cela que juſqu'au milieu du v. ſiécle, c'eſt-à-dire, juſqu'au Pontificat du grand S. *Leon*, les Juifs ſemblent s'être ſervi d'une Période de *huit ans*, appellée par les Grecs *Octaeteride*. L'on peut prouver cela par de bons monumens de l'antiquité, & je le ferai s'il eſt neceſſaire. Et par là l'on voit qu'ils avoient abandonné leur ancien Cycle de quatre-vingt quatre ans; mais je ne ſçai en quel tems ils ont fait ce changement, ſinon que c'eſt depuis la ruïne de leur Temple & de leur Republique.

Ariſto apud Euſeb. hiſt. l. 4 c. 6. Tertul. Apol g. c 19. & alibi. Euſeb. in Chron. Nazian. orat. 12. Hieron. in Iſaï & alii.

Si l'on demande aprés tout cela, quand les Juifs ont reglé & determiné les Néomenies ſur la *Phaſe* où à la veuë des pointes du croiſſant, car enfin Maimonide aſſure, aprés les Docteurs du Talmud, que les Juifs l'ont fait, & il n'eſt pas poſſible que lui & eux aïent impoſé à toute la terre. Je repons, qu'il me paroît par toutes les recherches que j'ai pû faire, que ce n'eſt proprement que depuis le tems de la *Miſne*, ou un peu auparavant que les Juifs & leur Sanédrin, ont reglé les nouvelles Lunes ſur la *Phaſe*. Ce n'a donc été que vers la fin du cinquiéme ſiécle de l'Egliſe ou vers l'entrée du ſixiéme (car quelque choſe qu'on diſe ce n'a été que vers ces rems-là que la *Miſne* a été compoſée) que les Juifs ont quitté leurs Cycles, pour ſe regler par les Phaſes. Ainſi ce changement ne s'eſt fait que ſous leurs derniers Patriarches, qui demeuroient à Tibériade Ville.

de Galilée, ſur le Lac de Geneſareth ; & c'eſt ce que le Talmud appelle ſans ceſſe la *Terre d'Iſraël*. Quand je-dis que ce n'eſt que depuis environ le tems de la *Miſne* que les Juifs ſe ſont reglez ſur les Phaſes, je ne dis rien dont je ne trouve des preuves chez Maimonide même. Ne dit-il pas dans le Traité de la Conſecration du mois : *In diebus ſapientum Miſna & ſapientum Gemara uſque ad Rabbi Abie & Rabba, determinatione Terræ Iſraël nitebantur.* Il entend par là, que depuis le tems de la *Miſne* & de la *Gemare* compoſée dans le ſeptiéme ſiécle, on regloit les Néomenies ſur la Phaſe & ſur la détermination du Sanédrin de la *Terre d'Iſrael*, c'eſt-à-dire, de la *Galilée*, où reſidoit alors le Grand Conſeil des Juifs, & que cela a duré juſqu'au tems du Patriarche *Hillel*, qui a fait le Cycle dont ils ſe ſervent encore aujourd'hui, & qui étoit contemporain des deux fameux Rabbins *Abié* & *Rabba*. Voilà ce que veut dire Maimonide par ces paroles aſſez obſcures. Il eſt ſi vrai que ce ſont les Juifs de la Galilée qui ont tout reglé par la *Phaſe*, que ceux qu'ils envoïoient pour obſerver la Lune nouvelle, ſont appellez *Seluchim, id eſt, Apoſtoli* ; & il y a apparence que ce ſont ceux-là mêmes, à qui Saint Epiphane donne le nom d'*Apôtres*, & qui étoient les amis & les aſſeſſeurs des Patriarches qui faiſoient leur reſidence à *Tibériade*. Ces Patriarches avoient leur Conſeil ou leur Sanédrin dans cette Ville, & nous trouvons que quand on y avoit reglé quelque choſe, ſoit pour les Néomenies, ſoit pour les Intercalations, ſoit pour les Décimes qu'on leur devoit paier ; ils faiſoient ſçavoir leur détermination & leur volonté aux Juifs de la haute & de la baſſe *Galilée*, par des Lettres qu'ils leur écrivoient ; & qu'ils envoïoient quelquesfois juſqu'au païs de Babylone. Elles portoient dans leurs inſcriptions : *Fratribus noſtris filiis*

Maimon. chiddus hacod. cap. 5.

Epiphan. hæreſ. 30. Ebion. num. 4.

Galilæa ſuperioris, & Fratribus noſtris filiis Galilæa inferioris, pax veſtra multiplicetur. Notificamus vobis &c Aprés tout cela, n'eſt-ce pas viſiblement ſe tromper, de croire, que ce que les Juifs ont fait à *Tiberiade* dans la Galilée, dans le ſixiéme & ſeptiéme ſiécle, ils l'aïent pratiqué à *Jeruſalem* & dans la Judée avant la ruïne de leur Temple & de leur République. Cependant les Rabbins ont confondu ces choſes par une ignorance qui n'eſt pas excuſable, & ils ont jetté cette confuſion dans l'eſprit de pluſieurs d'entre les Chrétiens.

L'on a pû voir par tout ce que je viens de dire, que les Juifs qui ont vécu du tems de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres, ont eû un Cycle de quatre-vingt quatre ans, ſur lequel ils ont reglé leurs mois & leurs Fêtes. Qu'aprés le renverſement de la Ville & du Temple, & vers le ſecond ſiécle, s'étant établis dans la Galilée ſous des Patriarches, parce qu'il leur étoit défendu par les Edits des Empereurs Romains de demeurer à Jeruſalem & dans la Judée, ils ont depuis changé ce Cycle, pour prendre une *Période* de huit ans, appellée *Octaëtéride* par les Grecs, chez qui elle a long-tems été en uſage. Que vers la fin du cinquiéme ſiécle, ou à l'entrée du ſixiéme, c'eſt à-dire, vers le tems de la *Miſne*, laſſez peut-être des défauts qui ſe trouvoient dans leurs Cycles, ils ont eû recours aux *Phaſes* de la Lune, & cet uſage bien que ſujet à mille difficultez preſque inevitables, a peut-être duré un ſiécle ou deux tout au plus. Enfin le Patriarche *Hillel*, qui vivoit dans le ſeptiéme ſiécle, comme je pourrois le montrer par de bonnes preuves, & ſous qui le Sanédrin de *Tibériade* ſemble avoir ceſſé, s'eſt aviſé de leur donner un nouveau Cycle; c'eſt une continuelle revolution de dix-neuf ans, appellée par les Grecs *Ennéadé-*

caeteride, & tres-ſubtilement inventée par le Rabbin *Adda*, ſçavant Aſtronome, qui n'eſt pas ſi ancien que le penſent les Juifs. *Hillel* qu'ils appellent *Naſi*, c'eſt-à-dire, Prince, & qui a été petit-fils de *Judas* Haccados auteur de la Miſne a publié & autoriſé ce Cycle tres exact; & c'eſt lui dont tous les Juifs *Traditionaires* ou *Talmudiſtes* (qui reglent tout ſur la Conjonction de la Lune) ſe ſervent encore aujourd'hui; car pour les *Caraites*, qui ſont en petit nombre, ils s'appuïent ſur la Phaſe. Cependant les uns & les autres, comme je l'ai déja remarqué, font la Pâque deux jours conſécutifs; parce que c'eſt une coûtume qu'ils ont tous receuë de leurs Peres, & qu'ils obſervent de toute antiquité.

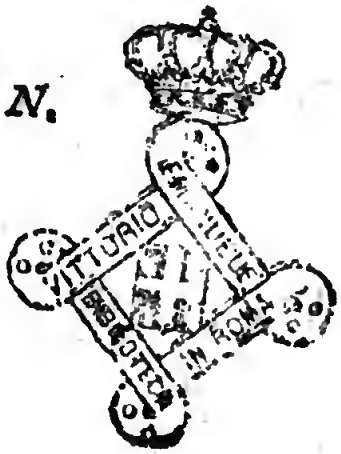
A la fin de cette Diſſertation, je prie le Lecteur de ſe ſouvenir, que j'ai prouvé aſſez amplement, que comme les Juifs avoient dans leurs mois deux *Néomenies*, qui étoient Fêtes parmi eux, ils avoient par conſequent deux *quatorziémes* dans leſquels ils celebroient leur Pâque, comme ils font encore aujourd'hui par toute la terre. Ceux qui faiſoient la Pâque le premier de ces deux quatorziémes, ne manquoient pas de fêter le lendemain, qui étoit pour eux le premier des azymes, parce que c'étoit le quinziéme de la Lune à le prendre depuis ſa Conjonction ou depuis ſa premiere Néomenie. D'où vient que le *jeudi* au ſoir aprés la Cene Paſcale, quand Jeſus Chriſt eût dit à Judas qui ſortoit de la chambre: *Quod facis, fac citius*, ce que vous allés faire, faites le au plûtôt; quelques-uns des Apôtres crurent qu'il lui ordonnoit d'aller acheter ce qui étoit neceſſaire pour le jour de la Fête, *ad diem Feſtum*, comme dit S. Jean. Il étoit donc Fête le lendemain qui étoit le Vendredi, ſur tout pour ceux qui avoient fait la Pâque le jour pre-

Joan. 13. v. 27. & 29.

cedent. Cependant nous voïons par le même Evangeliſte, qu'il étoit encore Fête le Samedi, & même un grand jour de Fête, *erat enim magnus dies ille Sabbati*; parce que c'étoit auſſi le premier des Azymes pour ceux qui comme les Sacrificateurs & les Grands de Jeruſalem ne firent cette année-là leur Pâque que le Vendredi au ſoir, peu de tems après la mort du Seigneur qui étoit l'Agneau veritable, qu'on venoit d'immoler. Ainſi voilà deux premiers jours des Azymes qui étoient Fêtes & qui répondoient aux deux Neomenies; & c'eſt la raiſon pourquoi Joſephe compte huit jours d'Azymes, comme font maintenant tous les Juifs. Ces deux jours ſont égallement ſolemnels chez ceux d'aujourd'hui, neanmoins il y a lieu de croire que le ſecond jour étoit alors plus celebre, parce que c'étoit le quinziéme du mois de Niſan, & que de plus c'étoit le jour qui correſpondoit à la *Phaſe*, pour laquelle les Juifs avoient beaucoup d'égard

Joan. 19. v. 31. coll. cum v. 14

Je dis donc en finiſſant ce diſcours aſſez important, que l'an 29. de l'Ere commune marquée du Conſulat des *deux Géminus*, Jeſus-Chriſt mangea avec le peuple Juif l'Agneau Paſcal, comme on l'a toûjours crû dans l'Egliſe. Ce fut le Jeudi au ſoir, qui étoit le quatorziéme du mois lunaire reglé ſur leur Cycle, & ce quatorziéme étoit compté depuis le tems de la *Conjonction* de la Lune ou le trente du mois precedent, qui fut cette année-là un mois Intercalaire, appellé *Ve-adar*. Le lendemain les Sacrificateurs & les Princes du Peuple firent auſſi la Pâque, comme il paroit par pluſieurs endroits de Saint Jean. Ce jour là qui étoit le Vendredi & le quatorziéme du mois en comptant depuis la *Phaſe*, avoit quelque choſe de plus conſiderable, de ſorte que le Samedi fut proprement

le grand jour des Azymes qui étoit le quinziéme du mois. Par conſequent le Dimanche fut le ſecond des Azymes & le jour de l'*Omer* & ainſi la *Pentecôte* fut auſſi un Dimanche, ſelon le ſentiment des Egliſes. Il n'y a donc nulle difficulté dans celui que je viens d'établir. Il eſt conforme à l'uſage de tous les Juifs d'aujourd'hui tant Talmudiſtes que Caraïtes. Il explique admirablement bien les quatre Evangeliſtes, & les met tous d'accord. Il concilie les autres Syſtêmes & en a tous les avantages. Il eſt aſſez bien appuïé de l'antiquité, comme je l'ai fait voir. Pluſieurs grands hommes de ces deux derniers ſiécles, tant Catholiques que Proteſtans, l'ont embraſſé ſans difficulté. C'eſt donc le ſentiment le plus recevable par toutes ces prérogatives & tous ces avantages; & par conſequent il ſemble qu'on le doit ſuivre.

FIN.